



LAND



BIOGRAPHIE

DES

SAGAMOS ILLUSTRES

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PRÉCÉDÉE D'UN INDEX DE L'HISTOIRE FABULEUSE DE CE CONTINENT.

PAR

F. M. MAXIMILIEN BIBAUD,

CORRESPONDANT DES INSTITUTS DE MONTRÉAL ET DE QUÉBEC.

Where are our Chiefs of Old; where our heroes of mighty name!
The fields of their battles are silent—scarce their mossy tombs remain!

OSSIAN.

MONTRÉAL:

DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON, RUE SAINT NICOLAS.

1848.



BIOGRAPHIE

DES

SAGAMOS ILLUSTRES

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

PRÉCÉDÉE D'UN INDEX DE L'HISTOIRE FABULEUSE DE CE CONTINENT.

PAR

F. M. MAXIMILIEN BIBAUD,

CORRESPONDANT DES INSTITUTS DE MONTRÉAL ET DE QUÉBEC.

Where are our Chiefs of Old; where our heroes of mighty name!
The fields of their battles are silent—scarce their mossy tombs remain!

OSSIAN.

MONTRÉAL:

DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON, RUE SAINT NICOLAS.

1848.

35. Trébaud.

PETIT DICTIONNAIRE

DE LA

MYTHOLOGIE AMÉRICAINE.

Amérique, ainsi nommée d'Amerigo Vespucci. On la peint comme une femme au teint olivâtre, coiffée de plumes et armée d'arcs et de flèches. A ses pieds, une tête percée d'une flèche, dénote qu'elle a des habitans antropophages. A ses côtés est le calumet, dont les ailes du caducée de Mercure annoncent l'usage. La pêche et la chasse, principale occupation des Américains, sont désignées par deux enfans chargés, l'un de poisson, l'autre de gibier. La caïman et le bannanier achèvent de la caractériser. Lebrun l'a exprimée par une femme d'une carnation olivâtre, qui a quelque chose de barbare. Elle est assise sur une tortue, et tient d'une main une javeline, et de l'autre un arc. Sa coiffure est composée de plumes de diverses couleurs; elle est revêtue d'une espèce de jupe qui ne la couvre que de la ceinture aux genoux.

Areskovi, Areouski, dieu de la guerre, que les Hurons invoquaient avant de se préparer au combat, par cette prière que prononçait leur Chef: " Je t'invoque pour que tu sois favorable à mon entreprise; et vous, esprits, bon ou mauvais, vous tous qui êtes dans les cieux, sur terre et sous terre, je vous invoque aussi. Pressez votre puissance, et faites en sortir tous les fléaux vengeurs, qui versent la destruction sur nos ennemis. Rendez-les victimes de notre colère, et ramenez-nous dans notre pays couverts des ornemens de la victoire; que la gloire nous porte sur ses ailes jusque dans les pays les plus éloignés. Et toi! mort, aiguise ta faux tranchante: fais baiser la poussière de nos pieds à ces tribus qui nous veulent la guerre."

Atahuata, nom du créateur du monde dans l'opinion de certains sauvages riverains du St. Laurent. *V. Otkee.*

Atlantide, île fabuleuse, que Platon place dans l'Océan près des colonnes d'Hercule, et qu'il suppose avoir été engloutie. Je ne la mentionne que parce que M. Garneau, de Québec, qui publie une nouvelle histoire du Canada, semble être d'opinion que des auteurs ont cru que l'Atlantide était l'Amérique.—Diodore, sicule, place dans cette île le berceau de toutes les mythologies.

Choun, divinité adorée dans le Pérou, avant l'origine des Incas. Les Péruviens racontaient qu'il vint chez eux, des parties septentrionales du monde, un homme extraordinaire, qui avait un corps sans os et sans muscles; qu'il abaissait les montagnes, comblait les vallées, et se frayait un chemin en des lieux inaccessibles. Ce Choun, législateur du Pérou, établit ce pays, auparavant inhabité. Les parties septentrionales dénotent clairement le nord de l'Europe.

Cosmogonie. Les peuples qui habitaient les rives du Mississipi, et certains d'entre ceux du Canada, s'imaginaient que le ciel, la terre et les hommes ont été faits par une femme qui gouverne le monde avec son fils. Le fils est le principe du bien, et la mère, celui du mal. Voici comment ils expliquent la création: Une femme descendit du ciel, et voltigea quelque temps en l'air, ne sachant où poser le pied. La tortue lui offrit son dos: elle l'accepta, et y fit sa demeure. Dans la suite, les immondices de la mer se ramassèrent autour de la tortue, et y formèrent insensiblement une grande étendue de terre. Un esprit, qui savait que la solitude n'était point du gout de cette femme, descendit aussi, et ils eurent deux jumeaux, qui s'occupèrent de la chasse. La jalousie les brouilla, et il y en eut un qui fut enlevé au ciel. L'esprit donna à la femme une fille, qui peupla l'Amérique méridionale.

La femme, chassée du ciel, selon les Hurons et les Iroquois, pour l'avoir souillé par son commerce avec Hougoaho, s'appellait Atahentsick.

Les Chipeouais croient que le globe n'était d'abord qu'un vaste Océan, et qu'il n'y avait d'être vivant qu'un puissant oiseau, dont les yeux étaient de feu, les regards des éclairs, et le mouvement des aîles un tonnerre éclatant. Il descendit sur l'Océan, et aussitôt qu'il le toucha, la terre s'élança au-dessus des eaux, et y demeura en équilibre. L'ancienne école de géologie, qui se forma en Europe au seizième siècle, s'expliquait à peu près comme les Chippeouais, à part le puissant oiseau de ces derniers.

D'autres croient que l'être suprême porté sur les eaux avec tous les esprits qui composaient sa cour, forma le monde d'un grain de sable qu'il tira de l'Océan.

Cuntur, oiseau fameux au Pérou, où il était adoré comme une divinité. Les Espagnols l'appellent condor. Les naturalistes pensent que c'est le même que le *rouch* des Arabes.

Cupay, selon les Floridiens, préside dans le *bas monde* où les méchans sont punis après leur mort. C'est leur Pluton.

Dabaiba, déesse des habitans de Panama, née de race mortelle, fut déifiée après sa mort, et appelée la mère des dieux. Quand il tonne, c'est, au dire des habitans, Dabaiba, qui est en colère.

Déluge. Les Brésiliens racontent qu'un étranger fort puissant, et qui haissait extrêmement leurs ancêtres, les fit tous périr par une violente inondation, excepté deux, qu'il conserva pour faire de nouveaux hommes.

Les Mexicains prétendent que Dieu avait fait de terre un homme et une femme, et que ces deux modèles de la race humaine étant allé se baigner, perdirent leur forme dans l'eau. Dieu la leur rendit par le moyen d'un mélange de métaux. Leurs descendans, étant tombés dans l'oubli de leur devoir, en furent punis par un déluge, qui les détruisit, à l'exception d'un prêtre nommé Tezpi, qui s'était mis avec sa femme et ses enfans dans un grand coffre de bois, où il avait aussi rassemblé quantité d'animaux et d'excellentes semences. Après l'abaissement des eaux, il avait laché un oiseau nommé *Aura*, et plusieurs autres successivement. Le plus petit, et celui que les Mexicains estiment le plus par la variété de ses couleurs, revint avec une branche dans son bec.—*V. à l'article de Passaconaoua un récit différent d'après les livres peints.*

Esprits. Les Chrystinaux s'imaginaient que lorsqu'un homme est enterré sans qu'on place à côté de lui tout ce qui lui a appartenu, son esprit revêt une forme humaine, et se montre sur les arbres les plus voisins de sa cabane, ne prenant de repos qu'après que les objets qu'il reclame ont été déposés dans sa tombe.

Eternité. Les Virginiens regardaient le cours pépétuel des fleuves comme le symbole de l'éternité de Dieu, et dans cette idée, leur offraient des sacrifices.

Jongleurs. Les Illinois et les peuples du sud ont des prêtres fort habiles, et d'autant plus redoutés que l'on croit qu'ils peuvent faire mourir un homme, fût-il à 200 lieues de distance. Ces fourbes font une figure d'homme qui représente leur ennemi, et lui décochent une flèche dans le cœur: l'homme représenté par cette image, a infailliblement, selon eux, ressenti l'effet de cette blessure. Le même préjugé régnait en Europe au moyen âge: j'en trouve un exemple remarquable dans l'histoire d'Angleterre.

Jouanas, prêtres de Floride. Voyez ce que je dis d'Iarva, au chapitre des Paraoutis.

Joukeska, le premier des bons génies, ou le soleil, selon les sauvages du Nord.

Jubilé. Les Mexicains avaient une espèce de jubilé, de quatre en quatre ans, durant lequel ils croyaient obtenir le pardon de leurs fautes. Des jeunes gens des plus lestes et des plus vigoureux se défiaient à la course. Il s'agissait de monter sans reprendre haleine, au sommet d'une montagne, où était bâti le Temple de Tescalipuca, dieu de la pénitence. Celui qui arrivait le premier recevait les plus grands honneurs, et le privilége d'enlever les viandes sacrées.

Kichtan, l'être suprême, selon les premiers sauvages de la Nouvelle Angleterre, a créé le monde et tout ce qu'il contient. Après la mort, les hommes vont frapper à la porte de son palais. Il reçoit les bons; mais il dit aux méchans: Retirez-vous, il n'y a point ici de place pour vous.

Kitchi-Manitou, déité des sauvages du Canada, à laquelle ils attribuaient tout le bien. *V. Matchi-Manitou.*

Kiwasa, dieu des Virginiens. Ils le représentaient avec un calumet, auquel ils mettaient le feu. Un prêtre, caché derrière l'idole, aspirait le tabac, à la faveur de l'obscurité dont il s'environnait. Kiwasa apparaissait quelque fois, en personne, à ses adorateurs, sous la figure d'un bel homme, avec, sur un côté de la tête, une touffe de cheveux qui lui descendait jusques aux pieds. Il se rendait au Temple, y fesait quelques tours dans une grande agitation, et retournait au ciel, quand on lui avait envoyé huit prêtres pour savoir sa volonté.

Kupay, nom du démon chez les Péruviens. Quand ils prononçaient ce nom, ils crachaient à terre en signe d'exécration.

Laïca, nom de fée au Pérou. Elle était bienfaisante, au lieu que la plupart des magiciens se plaisaient à faire du mal.

Lugubre, oiseau du Brézil dont le cri funèbre ne se fait entendre que la nuit, ce qui le fait respecter des naturels, qui s'imaginent qu'il est chargé de

leur porter des nouvelles des morts. Léry, voyageur français, raconte, que passant par un village, et ayant ri de l'attention avec laquelle ils écoutaient les cris de cet oiseau, un ancien lui dit rudement: Tais-toi, et ne nous empêche point d'entendre les nouvelles que nous font annoncer nos grands-pères.

Lune. Les Péruviens regardaient la lune comme la mère de leurs Incas. Ils prétendaient aussi que les marques noires que l'on aperçoit en elle, lui ont été faites par un renard, devenu amoureux d'elle, et qui, ayant monté au ciel, l'embrassa si étroitement, qu'il lui fit ces taches à force de la serrer.

Mamacocha, sous ce nom les Péruviens adoraient l'Océan. *Acosta apud Noël.*

Manco-Capac, législateur et dieu de ces peuples. Manco et sa femme étaient les enfans du soleil. Cet astre les ayant chargés d'instruire et d'humaniser les Péruviens, ils se mirent en route, et se guidèrent au moyen d'une verge d'or. Arrivés dans la vallée de Cusco, la verge s'abyma en terre, d'où ils conclurent que ce lieu devait être le siége de l'empire. *V. Pachacamac.*

Matchi-Manitou, esprit malfaisant des sauvages du Nord. Plusieurs croyaient que les orages sont causés par l'esprit de la lune qui s'agite dans les eaux. Ils jetaient alors dans la mer ce qu'ils avaient de plus précieux dans leurs canots, croyant l'apaiser par ce sacrifice.

Matcomech, dieu de l'hiver chez les Iroquois.

Matilalcuia, déesse des eaux chez les Mexicains. Elle était revêtue d'une chemise bleue céleste.

Messou, déité qui répara les désastres causés par le déluge. Ce Messou allant à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand lac, qui, venant à se déborder, couvrit la terre en peu de temps; mais ce Dieu changea d'autres animaux en hommes, et repeupla le monde.

Oiarou, objet du culte des anciens Iroquois. C'était la première bagatelle qu'ils voyaient en songe, un calumet, une plante, etc., etc.

Otkee, selon les sauvages de Virginie, Otkon suivant les Iroquois, était le nom du créateur du monde.

Ouahiche, génie dont les prêtres iroquois prétendaient savoir le passé, le présent et l'avenir.

Ouikka, l'Eole des Esquimaux, fait naître les tempêtes, renverse les barques, et rend inutiles les plus généreux efforts de ceux qui conduisent les pirogues. Ceux qui découvrirent les premiers l'Amérique n'avaient point avec eux de Camoëns. Dans la Lusiade, par ce grand poëte, lorsque Vasco de Gama est près de doubler le Cap des Tempêtes, tout-à coup, on aperçoit un personnage formidable qui s'élève du fond des mers, sa tête touche les nues, les vents, les tonnerres sont autour de lui, ses bras s'étendent sur la surface des eaux. Ce génie est le gardien de cet Océan, dont nul vaisseau n'avait encore fendu les ondes. Il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portuguais qui viennent lui disputer l'empire de ces mers, et leur annonce toutes les calamités qui doivent traverser leurs entreprises. Cette fiction est une des plus belles que l'on puisse opposer aux anciens.

Pachacamac, celui qui anime le monde, nom de l'être suprême au Pérou. La terre était adorée sous le nom de Pachacamama.

Paradis. Les Mexicains pensaient que le ciel est placé près du soleil. Dans ce séjour, les défenseurs de la patrie occupent le premier rang, et les victimes immolées aux dieux, le second.

Les Floridiens apalaches croient que les âmes des bons prennent rang parmi les étoiles.

Paworance, c'est le nom que les Virginiens donnaient à leurs autels. Avant l'arrivée des Anglais, le principal Temple était bâti dans un lieu appelé Ultamus Sak. On y voyait trois grands bâtimens de soixante pieds chacun et tout remplis d'images. On conservait les corps des rois dans ces maisons religieuses, où les prêtres seuls et les princes avaient le privilége d'entrer. Le Paworance était d'un crystal solide et si transparent, que l'on pouvait voir au travers le grain de la peau d'un homme. Les Virginiens respectaient beaucoup un petit oiseau qui répète sans cesse le mot Paworance. Ils disaient que cet oiseau était l'aîné d'un de leurs princes.

Quitzalcoat, dieu du commerce chez les Mexicains. C'était leur Mercure. On l'honorait particulièrement à Cholula, ville que l'on croyait qu'il avait fondée.

Serment. Lorsque les Arkansas, sauvages de la Louisiane, juraient ou fesaient quelque serment, ils prennaient un casse-tête, avec lequel ils frappaient sur un poteau, en rappellant les beaux coups qu'ils avaient faits à la guerre, et en promettant de tenir leur parole.—(*Noël d'après* Bossu).

Soleil. On peut ranger parmi les adorateurs du soleil les Floridiens apalaches. Ils attribuaient à cet astre la création de l'Univers, et racontaient, qu'ayant cessé de paraître durant vingt-quatre heures, son absence occasionna un affreux déluge. Les eaux du grand lac Theomi ayant débordé couvrirent la terre et jusques aux plus hautes montagnes, excepté celle d'Olaimy, sur laquelle le soleil s'était lui-même bâti un temple.

Les Natchez et les peuples du Mississipi regardaient le soleil comme un des aïeux de leurs Chefs.

Les femmes, dans le Canada, haranguaient l'astre du jour à son lever, et lui présentaient leurs enfans.

Soulbieche, nom de l'être suprême chez les Allibamons, peuplade de la Louisiane.

Tatusio, dieu des Magnacicas, peuplade du Paraguay, garde jour et nuit un pont de bois jeté sur un grand fleuve, où se rendent les âmes au sortir du corps. Ce dieu les purifie avant de les laisser passer pour aller en paradis, et si elles font la moindre résistance, il les précipite dans le fleuve.—(*Le P. Charlevoix, Hist. du Paraguay.*)

Tazi, mère commune, nom que les Mexicains donnaient à la terre.

Tephramancie, espèce de divination dans laquelle on se servait de la cendre du feu qui avait consumé les victimes. On prétend que les Algonquins et les Abénaquis la pratiquaient.

Tescalipuca, dieu de la pénitence au Mexique. Son idole était d'une pierre noire et polie comme le marbre. Elle avait à la lèvre inférieure des anneaux d'or avec un petit tuyau de crystal, d'où sortait une plume verte ou bleue; la tresse de ses cheveux était dorée, et supportait une oreille d'or,

symbole de l'attention. Elle avait sur la poitrine un lingot d'or; ses bras étaient couverts de chaînes du même métal; une émeraude formait son ombilic, et elle avait à la main gauche une plaque d'or unie comme un miroir, d'où sortaient en forme d'éventail, des plumes de diverses couleurs.

Tlalocatetulthli, dieu des eaux, le Neptune des Mexicains.

Toia, dieu de la guerre chez les Floridiens.

Tori, grand'mère, nom donné à une ancienne reine des Mexicains, qu'ils avaient divinisée, et qui était comme leur Cybelle.

Toupan, nom sous lequel les peuples du Brésil honorent le tonnerre. Ils sont saisis de la plus grande frayeur en l'entendant gronder, et quand on leur dit qu'il faut adorer le vrai Dieu,qui est le maître du tonnerre: chose étrange! disent-ils, que Dieu qui est si bon, épouvante ainsi les hommes.

Tuparan ou Wac, selon les Edues peuplade de la Californie, se révolta autrefois contre *Niparaya*, créateur du ciel et de la terre, et osa lui livrer bataille. Mais Niparaya le défit, le dépouilla de toute sa puissance, le chassa du ciel, et le confina dans une caverne souterraine, qu'il donna en garde aux baleines. Ce dieu bienfaisant n'aime pas que les hommes se battent, et ceux qui meurent d'un coup de flèche ou d'épée ne vont point au ciel. Au contraire Tuparan aime la guerre, parce qu'elle peuple sa caverne.

Ucupacha, bas monde, enfer des Floridiens selon Garcilasso Vega.

Ukcouma, grand chef, dieu des Esquimaux, auquel ils attribuent tout le bien.

Usapis, admirable, un des noms que les Péruviens donnent à leur principal dieu Pachacamac.

Veu Pacha, centre de la terre. Les Amautas, docteurs et philosophes du Pérou, appellaient ainsi l'enfer. Ils pensaient à peu près comme le célèbre théologien Lessius, qui place aussi l'enfer au centre de la terre; mais ils n'y mettaient pas comme lui de l'huile bouillante, et ne fesaient consister ses tourmens que dans les maux ordinaires de la vie, sans aucun mélange de bonheur ni de consolation.

Victimes. Quelques peuplades du Mexique ayant été battues par Fernand Cortez lui envoyèrent des députés avec trois sortes de présens. " Seigneur, lui dirent-ils, voilà cinq esclaves que nous t'offrons; si tu es un dieu qui se nourrisse de chair et de sang, sacrifie les; si tu es un dieu débonnaire, voilà de l'encens et des plumes; si tu es un homme, prends ces oiseaux et ces fruits."

Vitziliputzili, le plus fameux des dieux du Mexique, y conduisit les Mexicains comme Jehovah conduisit les Hébreux. Les Mexicains, ainsi appellés de Mexi leur général, étaient d'abord des peuplades vagabondes. Ils firent une irruption sur les terres de certains peuples appellés Navatelcas, assurés du succès par leur dieu, qui marchait lui-même à leur tête, porté par quatre prêtres, dans un coffre tissu de roseaux. Les Mexicains avaient une immense étendue de pays à parcourir avant d'arriver à cette terre promise; mais enfin, Vitziliputzili ordonna à Mexi d'asseoir son camp dans un endroit où l'on trouva un figuier planté dans un rocher, sur les branches duquel était perché un aigle tenant entre ses griffes un petit oiseau.

EXTRAIT DU PROSPECTUS.

M. D. disait dans le tome VIIIe de la Bibliothèque Canadienne: "Une Biographie des Américains Naturels, ou une Histoire des principaux Guerriers et Orateurs Sauvages de l'Amérique du Nord, sans y comprendre même le Mexique, ne serait pas un ouvrage dépourvu d'intérêt." En effet, c'est bien d'une telle histoire que M. Dainville pouvait dire avec vérité, qu'elle est singulièrement riche en beautés effrayantes; que des guerres sans fin, des mœurs fortes, naïves, farouches, qui montrent à nu les traits primitifs de l'âme humaine, lui donnent un intérêt romanesque.

Le sort déplorable qui semble réservé à la plupart des tribus, prête à cette histoire un intérêt d'un autre genre: aussi longtems qu'il en restera une seule sur ce vaste continent, elle sera méprisée et pourchassée; mais la dernière famille n'aura pas plutôt disparu, que les sentimens des hommes seront changés. Le philosophe regrettera de ne pouvoir converser avec une race d'hommes qu'il jugera la plus intéressante du globe; et le dessinateur, de ne pouvoir nous retracer des traits qui se seront effacés dans l'oubli. Adam Kidd a chanté en vers "le Chef Huron." On offre maintenant une histoire; mais la nature l'a faite riche de la poésie des choses.

PREMIÈRE PARTIE.

INTRODUCTION.

Les anciens historiens font mention d'un grand nombre de peuples qui avaient habité une partie de l'ancien monde, et qui disparurent, ce qui donna lieu de croire qu'ils n'existaient plus, qu'ils s'étaient éteints, comme Pline le jeune le suppose. La découverte du nouveau monde reproduit ces nations : il resterait à fixer leur origine étudiée par les *Grotius*, les *Lafitau*, les *Robertson*, les *Malte-Brun*, les *Chneider*, et autres savans.

Grotius prétend, non sans raisons, que les peuples qui habitèrent l'*Amérique* durent venir, en grande partie, de la *Tartarie* et de la *Scythie.* En effet, la ressemblance évidente de mœurs entre quelques peuples du nouveau monde et les anciens *Scythes* et *Tartares*, appuie fortement ce savant, et Pline nous assure qu'une grande partie de la nation scythe abandonna autrefois sa demeure en *Asie*, fuyant la cruauté de ses ennemis. Et pour les *Tartares*, le livre des Transactions de la Société Littéraire et Historique, que j'ai sous la main, suppose une invasion de ces peuples, qui aurait trouvé un libre cours par le *Kamschatka :* elle aurait laissé des traces de forteresses entre le lac *Ontario* et le golfe du *Mexique.* Les huttes, les mariages, les sépultures des Tartares, comme nous les dépeignent MM. *Pallas* et *Gmelin*, de la société impériale de *St. Pétersbourg*, se retrouvent à la lettre en Amérique, comme aussi le culte du soleil et de la lune.

D'autres savans pensent que le continent américain n'était pas inconnu aux Carthaginois, aux anciens Scandinaves et aux Gallois. *Hannon* (1) aurait visité une partie de

(1) C'est l'opinion de l'historien de la Nouvelle-Ecosse.

l'Amérique cinq cents ou mille ans, comme l'on voudra, avant notre ère, car les chronologues sont partagés sur l'époque à laquelle il faut placer le périple de ce navigateur.

Quoique la connaissance de notre hémisphère ait été justement attribuée aux Scandinaves, leurs premières découvertes ne sont pas bien connues (1), et la plus ancienne qu'ils aient faite, sans que l'on en puisse douter, est celle du Groënland, en 970 (2). C'est postérieurement à cette découverte qu'il faut placer le voyage de *Leif.* " Cet " homme, fils d'*Eric-Raude*, nous dit M. *Reinhold Forster*, " équipe un vaisseau, prend avec lui *Biorn*, fils d'un islandais " herjolf. Il part avec trente hommes pour aller à la décou- " verte. Ils arrivent dans un pays pierreux, stérile, qu'ils " appellent *Helleland:* un autre où ils découvrent des bois " est appelé *Marckland.* Deux jours plus tard, ils voient un " nouveau pays, et à sa partie septentrionale, une île où il y " avait un fleuve, qu'ils remontent. Les buissons portaient " des baies d'une saveur douce. Enfin, ils arrivent à un lac, " d'où le fleuve sortait. Dans les plus courts jours, ils n'y " virent le soleil que huit heures sur l'horison. Ce pays " devait donc être situé au 49e degré latitude septentrionale, " au sud du *Groënland*, et ainsi, la baie des *Exploits* ou une " autre côte de la rivière *St. Laurent. Leif* appella ce pays " *Vinland*, parcequ'il y trouva du raisin. Le printems sui- " vant, il retourna au *Groënland. Thowald*, frère de *Leif*, " revint dans le *Vinland*, et il y mourut des blessures qu'il " reçut dans un combat contre les naturels. *Thorstin*, " troisième fils d'*Eric-Raude*, vint la même année, avec sa " femme, ses enfans et ses domestiques, en tout vingt-cinq " personnes. Il mourut, et sa veuve épousa un illustre " Islandais qui mena soixante-cinq hommes et cinq femmes, " et fonda nne colonie. Il commença à trafiquer avec les

(1) La Société des Antiquaires du Nord vient de publier à Copenhague, sous ce titre " Antiquitates Americanæ " d'anciens manuscrits qui peuvent fixer ces découvertes, si tant est que l'on doive s'en rapporter à eux.

(2) On l'attribue à Eric-le-Rouge.

" *Skallingers*, habitans du lieu, ainsi appelés à cause de leur " petite taille. Ce sont sans doute les Esquimaux, même " race que ceux du *Groënland*. Les descendans de ces *Nor-* " *mands*, qui se fixèrent en Amérique, s'y sont maintenus " longtems, bien que depuis le voyage de l'évêque islandais " *Eric*, en 1121, on n'en ait plus ouï parler." M. *Filson* appuie cette légende, et il ajoute que des troubles survenus en *Danemarck* firent oublier le *Vinland*. Voyons les annales du Nord: j'y trouve qu'en effet, environ ce temps, le prince *Magnus* prit part aux troubles qui agitaient la Suède, et qui s'étendirent au Danemarck et à la *Norwége*.

Il est vrai que les Groënlandais ressemblent parfaitement aux Esquimaux, et c'est ce qui a fait conclure que ceux-ci en sont une branche. Cependant le docteur *Powell*, dans sa chronique du Pays de Galles, assure que vers la fin du douzième siècle, *Madoc*, prince de ce petit état, fatigué de la guerre que se fesaient ses frères, au sujet de la succession de leur père, Owen-Gwinned, abandonna la querelle et alla à la recherche de nouvelles terres. Il aurait découvert du côté de l'ouest, une contrée fertile, où il aurait laissé une colonie. Il fit voile une seconde fois, dit la légende, et ne reparut plus. On a pensé que ce *Madoc* pourrait bien être plutôt le père des Esquimaux, et la singulière facilité avec laquelle cette famille entend le langage gallois rend moins invraisemblable cette riante hypothèse, qui a inspiré à Southey, l'émule de lord Byron, des vers si enchanteurs.

On a cherché une autre tige aux Hurons et aux Iroquois. Quelques coutumes des Lyciens ont amené le P. *Lafitau* à conjecturer que ces deux familles pouvaient tirer leur origine de cet ancien peuple. Les Lyciens s'étant amollis, les femmes établirent leur autorité par une loi immuable (1).

(1) Les Lyciennes eurent des imitatrices. " Les femmes de Lemnos, dit Mela, ayant toutes tué leurs maris régnèrent en souveraines dans cette île." Hypsipile ayant voulu épargner le sien, elle fut vendue à des pyrates. Eustharte, d'après Denys Périégète, nous apprend que les femmes de l'île Man, en Bretagne, en chassèrent les hommes. Enfin, les Amazones ont occupé les savans.

Depuis ce temps, ces peuples s'étaient faits à cette forme de gouvernement gynécocratique, et la trouvaient la plus douce et la plus commode. Les reines avaient un conseil de vieillards qui les assistaient de leurs avis. Les hommes proposaient les lois, mais les femmes les fesaient exécuter. Si une femme de la noblesse épousait un plébéïen, ses enfans étaient nobles (1), plébéïens, au contraire, si un noble s'alliait à une plébéïenne.

Chez les Iroquois, les femmes jouissaient aussi en quelque sorte de la supériorité. Les enfans suivaient la caste de leur mère. Le pays, les champs, les moissons étaient confiés aux soins des femmes, qui réglaient aussi les alliances (2).

Pour dire quelque chose de plus général sur la première habitation de notre continent, D. Ulloa (3) croit à peine, dit M. Lefebvre de Villebrune, que le Nord-Est de l'Asie ait pu fournir des habitans à l'Amérique. Les voyages du célèbre Cook, et la fuite d'une colonie sauvage américaine qui, pour éviter sa destruction totale, se sauva sur le continent asiatique, prouvent qu'il est mal fondé dans son opinion. Le passage est aujourd'hui connu. Il l'était même des anciens, si l'on peut s'en rapporter à Pline, à qui l'on rend avec raison plus de justice que par le passé. Ses prétendues fables deviendront peu à peu des vérités certaines. Ce qui me donne à penser que, s'il ne faut pas

---

(1) Partus sequitur ventrem.

(2) Il n'est aucune peuplade de sauvages chez laquelle le sexe jouisse d'un sort plus doux qu'au Canada. Peut-être même la considération dont il y est en possession, aurait-elle quelque chose d'extraordinaire dans notre Europe policée. A proprement parler, elles (les femmes) y ordonnent. Après avoir délibéré entre elles, sur les objets les plus importans du gouvernement de la nation, elles envoient au conseil des hommes, où leur voix est presque toujours prépondérante.—(Emmanuel Kant. *Traité du Sublime et du Beau.*)

(3) Lieutenant-général des armées navales de l'Espagne, membre des sociétés royales de Londres, de Madrid et de Stockholm. Il raisonne sur le sujet en fanatique plutôt qu'en savant.

croire sans preuves, il ne faut pas non plus rejetter légèrement. Cet habile naturaliste nous dit donc qu'il avait paru dans les mers de la Germanie des vaisseaux venus des Indes par le Nord. Pourquoi, ajoute-t-on, ces vaisseaux n'auraient-ils pu faire ce voyage, puisque dans le dixième et l'onzième siècle, les habitans du Nord allaient par mer en Amérique, et en revenaient sans s'égarer? L'hypothèse de la population de l'Amérique par l'*Asie* est encore celle qui sourit le plus au corps des théologiens (1). Malgré sa probabilité, je n'ai voulu que rapporter les opinions des savans, sans me prononcer ouvertement sur aucune; mieux vaut peut-être imiter la modestie d'un ancien, qui a dit: " *Quam bellum est velle confiteri potius nescire quod nescias* (2)."

Plaçons à la suite quelques aperçus sur les pays qui sont le théâtre des évènemens de cette histoire. Ainsi Raynal décrit l'Amérique: " Les premiers qui y allèrent fonder des colonies, y trouvèrent d'immenses forêts. Les gros arbres que la nature y avait poussés jusques aux nues, étaient embarrassés de plantes rampantes qui en interdisaient l'approche. Des bêtes féroces rendaient ces forêts inaccessibles. On y rencontrait à peine quelques sauvages hérissés du poil et de la dépouille de ces animaux. Les humains épars se fuyaient, ou ne se cherchaient que pour se détruire. La terre y semblait inutile à l'homme, et s'occuper moins à le nourrir qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux lois de la nature. Elle produisait à son gré sans aide et sans maître, elle entassait toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne voulant être riche et féconde que pour elle-même, non pour l'agrément et la commodité d'une seule espèce d'êtres. Les fleuves tantôt

(1) " Il faut remarquer que l'Amérique n'est séparée de l'Asie au Nord que par le Détroit de Bérhing, qui est souvent entièrement pris par la glace, et permet aux ours d'Amérique de passer en Asie. Ce fait explique comment l'Amérique a pu être peuplée au moyen de colonies errantes dans le nord de l'Asie."—(DESDOUITS, *Liv. de la Nature.)*

(2) Ciceron, De Nat. Deorum.

coulaient librement au milieu des forêts, tantôt dormaient et s'étendaient tranquillement au sein de vastes marais, d'où, se répandant par diverses issues, ils enchaînaient des îles dans une multitude de bras. Le printems renaissait des débris de l'automne. Des troncs creusés par le temps servaient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes et dans les golfes, qu'elle se plaisait à ronger, à créneler, y vomissait par bandes des monstres amphibies, d'énormes cétacées.......qui venaient se jouer sur des rives désertes. C'est là que la nature exerçait sa force créatrice en reproduisant sans cesse ces grandes espèces qu'elle couve dans les abîmes de l'Océan. La mer et la terre étaient libres. Tout-à-coup, l'homme parut, (ajoute l'historien des Indes Occidentales), et l'Amérique se couvrit de Cités."

Qui ne lit que ce tableau un peu pédant, ne sait pas assez. Sans rappeler que les Espagnols trouvèrent ailleurs le florissant empire péruvien et les fiers Incas, nos plages septentrionales, où l'on voyait le royaume du Mexique, n'étaient pas non plus si désertes, ni leurs habitans si féroces. Six familles principales occupaient les pays qu'occupèrent depuis les Anglais et les Français. Les savans les ont classées comme suit : La famille Canadoise, qui disparut bientôt après l'arrivée des Européens. La famille Mobile-Natchez ou de Floride, qui comprenait un grand nombre de peuplades. Les Chickasas, les Choctas et les Seminoles, font encore partie de cette confédération, avec les Muscogules qui, selon M. Gallatin, offriraient la plus grande confédération sur le territoire des Etats-Unis. Elle occupe les fertiles vallées de l'Alabama et de la Géorgie. La famille Gaspésienne, fort nombreuse au temps de la découverte. Il paraît que c'est à une tribu de cette famille, qui habitait sur la rive droite du Saint-Laurent, que l'on doit attribuer tout ce qui a été dit des sauvages que l'on y vit, si remarquables par leurs mœurs policées et le culte qu'ils rendaient au soleil. Ils connaissaient quelques

étoiles (1) et traçaient d'assez bonnes cartes de leur pays. Grand nombre vénéraient la croix avant l'arrivée des Français, et conservaient une tradition curieuse sur un homme d'un caractère sacré, qui leur apporta ce signe, et les délivra d'une terrible épidémie. Je pense avec Malte-Brun que ce devait être l'évêque du Groënland. La famille nommée par Vater, Chippeouai-Delaware ou Algonquino-Mohicane comprenant les Algonquins, peuple qui fut quelque temps la terreur des Iroquois, les Chaouanis, les Mohicans, les Saukis et les Outagamis. La famille dite Mohawcke-Huronne, composée des Hurons et des Iroquois. Ces deux peuples, qui eurent une même origine, se formèrent en république. Ils se séparèrent vers la fin du seizième siècle. Les Iroquois formèrent alors les Cinq Cantons, qui ressemblaient à la république des Suisses (2), et ils se montrèrent encore plus remuans. La famille Sioux-Osage, à laquelle se rattachaient un grand nombre de peuples qui ne s'isolèrent que peu à peu. Les principaux étaient les Sioux proprement dits ou Dacotahs, les Assiniboins, qui s'allièrent avec les Chippeouais, les Omahas (3) et les Mandans, peuplade remarquable par la blancheur de ses individus (4). On peut encore comprendre dans cette famille les Ouasas, peuple doux et de bon sens. Comme les Romains au temps de Romulus, ils commençaient leur année vers l'équinoxe du printems. Ils ne connaissaient point de semaines, non plus que la plupart des

(1) Je ferai assez voir par des exemples que D. Ulloa a eu tort d'assurer dans ses " Mémoires Philosophiques " que les Américains ne comptaient point par lunes.

(2) On se souvient encore du trouble que les anciens Helvétiens causèrent aux Romains et aux peuples qui avoisinaient leur petit territoire.

(3) Ce peuple a des noms particuliers pour désigner l'étoile polaire, Vénus, la Grande Ourse, les Pleyades, la Voie Lactée, la Ceinture de l'Orion, etc.

(4) M. Gallatin pense que c'est la seule peuplade qui ait pu donner lieu au récit des Américains Gallois.

Américains, et ne comptaient les jours que par sommeils ou nuits, comme les Anglo-Saxons.

Le lecteur voit dans cette classification les Algonquins, les Mohicans et les Chippeouais confondus dans une même race; je leur joindrai les Outaouais. Ces peuples ne furent séparés que par les Sioux, qui émigrèrent en masse ([1]) et chassèrent devant eux cette confédération. Les Hurons et les Iroquois vinrent sans doute comme les Sioux. Ceux-ci demeurèrent cantonnés sur le vaste territoire qu'ils avaient conquis, et ils n'eurent guère que les Chippeouais à contenir: des guerres intestines contribuèrent aussi à les tenir renfermés chez eux, et à les faire oublier. Les Iroquois et les Hurons poursuivirent leur marche victorieuse, chassant devant eux les peuplades précitées, pour s'étendre jusqu'aux extrémités où les Français commençaient à paraître.

Raynal rend justice à l'aspect du sol, qui attirait ces conquérans: il rend hommage à sa richesse. On trouva ces vastes régions couvertes de forêts et dans l'état de nature: cependant leur aspect était des plus variés, et les arbres et les plantes, en nombre infini, annonçaient une heureuse fertilité. Granganimo, Sachem de Roanoake, offre à ses hôtes des melons, des concombres, et d'autres fruits. La vigne sauvage était abondante, mais ce n'était qu'une des moindres richesses du pays. On découvrit un fruit qui pouvait remplacer le pain, et ce trésor ne demandait que d'être rendu plus abondant par les soins de l'homme. Sans parler des sauts et des chûtes qui ont excité l'admiration des voyageurs, les environs du Saint-Laurent étaient dès lors charmans. *Ladauanna* était le nom que les naturels donnaient à ce fleuve majestueux qui coule des grands lacs, immenses réservoirs purs comme le crystal, et où l'on admire le mirage des nues qui flottent dans l'air, ainsi que des branches des grands pins qui sont à demi penchés sur

([1]) En admettant cette émigration très probable d'au delà des Montagnes Rocheuses, on ne croira pas que les Espagnols anéantirent douze millions d'hommes, comme on l'a supposé.

le sein de la mer. Le Saint-Laurent sort de ces eaux pour aller se jeter dans celles de l'Ottawa. La jonction de ces deux grandes rivières forme le plus beau spectacle. D'un côté les eaux impatientes de notre beau fleuve roulent au-dessus des rocs, et de l'autre, la sombre majesté de l'Ottawa traverse silencieuse d'immenses forêts jusques à la réunion dans la grande vallée d'Hochelaga.

Les Sioux et les Iroquois n'avaient pas plutôt jeté les yeux sur cette terre, que les Européens l'envahirent à main armée. Ils trouvèrent dans ses possesseurs des peuples sans défiance, doux et agricoles, comme les habitans de Stadaconné, et le peuple charmant de Roanoake, tant admiré par les chevaliers de la reine Elizabeth. Je ne vois plus ces quelques barbares de Raynal, hérissés du poil des animaux féroces, mais une race hospitalière, qui offre aux étrangers et aux malheureux une hospitalité capable de faire honte à l'avare égoïsme de nos nations civilisées.

Dans le cours de son voyage Verazani rangeant la côte à vue, fut obligé d'armer sa chaloupe, pour faire de l'eau; mais les vagues étaient dans une telle fureur qu'elle ne put jamais prendre terre. Cependant, les sauvages dont la rive était garnie, invitaient par toutes sortes de démonstrations les Français à s'approcher. Un jeune matelot, bon nageur, hasarda de se jeter à l'eau. Il n'était plus éloigné que d'une portée de mousquet, et il n'avait d'eau que jusques à la ceinture, lorsque, perdant la tête, il se mit à jeter aux sauvages les présens qu'il portait, et voulut regagner la chaloupe; mais à l'instant même, une vague venant du large, le jeta sur la côte avec une telle violence, qu'il resta étendu comme mort sur le sable. Sans forces, sans connaissance, il périssait, lorsque les indigènes accoururent à lui, et le mirent hors de la portée des vagues. Il demeura quelque temps évanoui entre leurs bras, reprit ensuite connaissance, et, saisi de frayeur, il poussa de grands cris, auxquels ils répondirent par des hurlemens destinés à le rassurer, mais qui ne firent qu'augmenter son effroi. Ils le firent

asseoir au pied d'une colline, le dos tourné vers le soleil, et allumèrent encore un grand feu. Il crut que l'on allait l'immoler au soleil, et l'équipage, toujours repoussé par le vent, le crut aussi. Mais au lieu de lui faire aucun mal, on séchait ses habits au feu, et on ne l'approchait lui-même qu'autant qu'il fallait pour le refaire. Il se rassura alors, répondit aux caresses des sauvages, et réussit à s'en faire comprendre par signes. Après lui avoir rendu ses habits, et lui avoir fait prendre de la nourriture, ils le tinrent longtems et étroitement embrassé, avant que de lui permettre de se confier à la mer. Puis ils s'éloignèrent un peu, pour le laisser en liberté. Lorsqu'ils le virent nager, ils montèrent sur la colline, et ne cessèrent de le suivre des yeux qu'il n'eût atteint le vaisseau. L'intéressant Donnacona reçut aussi cordialement Cartier, et lorsque les Anglais parurent sur la côte de Virginie, *Paspiha*, lieutenant de *Pohatan*, leur offrit des rafraîchissemens et des terres (1). *Anadabijou*, *Cananacus*, *Ensenore* et *Miantonimo* ne fournissent pas de moins beaux traits à cette histoire. " Cette généreuse bonté, dit l'auteur des ' Beautés de l'Histoire du Canada,' dit plus en faveur du cœur humain que vingt traités philosophiques sur la vertu. La loi de la nature, empreinte par la divinité dans le cœur de tous les hommes, leur fait distinguer ce qui est noble ; elle inspire le sauvage de même que l'homme policé." Serait-ce que les Américains ne fussent absolument mus que par cet instinct naturel ?— Non, sans doute, et c'est avec tort qu'un écrivain trop partial (2) a affirmé qu'ils n'avaient presque point d'idées religieuses. La plupart croyaient en un être éternel et tout puissant qui a tout créé. Ils admettaient encore un nombre de divinités inférieures, les petits esprits, comme les génies des anciens. Ils rendaient un culte au soleil, et avaient

(1) History of the United States.

(2) Dom. Ulloa s'est étudié à faire une peinture hideuse des naturels des deux parties de ce continent. Il ne voit chez eux que lâcheté et perfidie, et nul héroïsme.

une singulière vénération pour le feu ; ce qui ne fortifie pas peu l'opinion qui leur attribue une origine asiatique. En un mot, leur religion ou leur croyance, qui n'était pas exempte de fétichisme, n'était pas non plus étrangère au sabéisme et au dualisme, car un mauvais esprit partage avec le grand esprit le domaine de la nature. Les Sioux, les Saukis, les Chippeouais, les Iroquois, les Ménomènes et les Ouinebagos ont tous cette croyance, et j'y découvre le secret des vices du sauvage, qui sacrifie tour à tour au bon et au mauvais esprit. En résultat, on trouve les Américains tour à tour vertueux et vicieux, généreux et cruels, fidèles et perfides.

Le dogme de l'immortalité de l'âme a été retrouvé chez toutes les peuplades (1). Ecoutons le chant des funérailles : " Vous qui êtes suspendus au-dessus des vivans, apprenez nous à mourir et à vivre. Le maître de la vie vous a ouvert ses bras, et vous a procuré une heureuse chasse dans l'autre monde. La vie est comme cette couleur brillante du serpent qui paraît et disparaît plus vite que la flèche ne vole ; elle est comme cet arc qu'amène la tempête au-dessus du torrent, comme l'ombre d'un nuage qui passe." Les Chrystinaux croyaient voir les âmes de leurs ancêtres dans les nuages qui couvraient leur pays : cela rappelle les anciens bardes de l'Ecosse (2).

La récompense ou les maux de l'autre vie se trouvent encore plus explicitement dans la croyance de quelques peuplades. Les bons, après leur mort, vont dans un lieu de délices où l'on jouit d'un printems éternel, où ils re-

---

(1) Le nier n'appartenait qu'à une secte méprisable de prétendus philosophes, de philosophastes.

(2) Vers l'an 140 de notre ère, Tremnor, ancêtre de Fingal, s'étant rendu roi du nord de l'Ecosse en réunissant tous les clans de Morwén, détruisit le culte des Druides et celui d'Odin : il ne resta que les bardes. Leur culte était presque celui des nuages. Les Calédoniens, dans leurs îles brumeuses, croyaient entendre dans les rafales des vents les voix de leurs amis morts dans les combats ; il leur semblait les voir dans les tempêtes traverser les rideaux nébuleux qui s'élevaient de leurs vallées semées de lacs.

trouvent leurs enfans et leurs femmes, où les rivières sont poissonneuses, et les plaines couvertes de leurs chers bisons. Pour les méchans, ils sont transportés sur une terre stérile (1), couverte d'une neige éternelle, où le froid les glacera à la vue des flammes qui brilleront à quelque distance. Une forêt impénétrable sépare ces malheureux de leurs frères fortunés qui foulent les champs toujours verts de la félicité, l'Eden sauvage, d'où la postérité du premier homme a aussi mérité d'être exclue, car voici bien dans la tradition iroquoise sa chûte quelque peu dénaturée. " Au commencement, disent-ils, il y avait six hommes. Il n'y avait pas alors de femmes, et ils craignaient que leur race ne s'éteignît avec eux, lorsqu'enfin ils apprirent qu'il y en avait une au ciel. On tint conseil, et il fut convenu que Hougoaho monterait : ce qui parut d'abord impossible. Mais les oiseaux lui prêtèrent le secours de leurs ailes, et le portèrent dans les airs. Il apprit que la femme avait accoutumé de venir puiser de l'eau à une fontaine auprès d'un arbre (2), au pied duquel il attendit qu'elle vint ; et la voici venir en effet. Hougoaho cause avec elle et lui fait un présent de graisse d'ours. Une femme causeuse, et qui reçoit des présens, n'est pas longtems victorieuse, observe judicieusement Lafitau : celle-ci fut faible dans le ciel même. Dieu s'en aperçut, et dans sa colère, il la précipita en bas. Mais une tortue la reçut sur son dos, où la loutre et d'autres poissons apportèrent du limon du fond de la mer, et formèrent une petite île qui s'étendit peu à peu et forma tout le globe."

Avec ces traditions marche de pair le code moral d'une

(1) Un vieux insulaire disait à Colomb: " Tu nous a étonnés par ta hardiesse; mais souviens-toi que les âmes ont deux routes après la mort: l'une est obscure, ténébreuse, et c'est celle que prennent ceux qui ont molesté les autres. L'autre est claire, brillante, et elle est destinée à ceux qui ont procuré la paix et le repos.

(2) Cette légende est un exemple frappant de l'enfance dans laquelle la nature a laissé l'esprit du sauvage: elle ne peut qu'inspirer pour lui un intérêt plus vif.

race, une règle des actions chez le sauvage. Cette règle est circonscrite dans des bornes fort étroites. Le courage, la bonne foi, l'amour de la vérité, l'obéissance à ses chefs, l'amour de sa famille, voilà les seules qualités qui doivent le conduire au bonheur. Il manque de ce qu'il lui faut pour appliquer ces quelques principes confus dans sa tête, et se livre au vice avec plus d'ardeur que l'homme civilisé, de même à la vertu.

Quoique l'on ait écrit, il est également difficile d'avancer ou de nier que le sauvage "est intelligent, que son jugement est correct, et qu'il se dirige à une fin par des moyens sûrs." Mais son imagination est vive, sa mémoire admirable, et sa parole facile. Il y a chez lui une éloquence naturelle forte, mâle et figurée qui s'élève souvent aux plus grands effets oratoires. Dans tous les temps il semble que l'homme du désert ait eu la parole plus énergique que l'homme policé, et Strabon nous apprend que cette éloquence des barbares l'emportait sur le savoir et la grâce des orateurs d'Athênes. L'illustre président Jefferson, enhardi par ce témoignage, mettait quelques harangues improvisées de nos grands chefs à côté des plus beaux passages de Cicéron et de Démosthênes. J'ôserai marcher sur les traces de ce célèbre patriote, mais en m'empressant toutefois d'ajouter que je ne crois pas que les naturels de ce continent eussent pu, comme ces anciens, composer des discours de longue haleine, n'ayant point comme eux le secours de l'écriture. Comme les Grecs au temps de la guerre de Troie, les hommes énergiques du nouveau monde ont eu leurs Phœnixs et leurs Nestors. J'aime bien mieux un ancien de la nation des Sioux dans son laconisme que ce petit roi de Pylos (1). A l'ouest de l'Amérique du Nord, vers ces déserts qui s'étendent sans fin aux pieds des Montagnes Rocheuses, où le génie de Fenimore Cooper a placé

(1) Nestor voulant calmer la colère d'Agamemnon et d'Achille, ne semble qu'un vieillard préoccupé de se faire valoir.

les magnifiques scènes de plusieurs romans enchanteurs (1), un vieillard prononce entre deux grands chefs: " Pourquoi la discorde a-t-elle éclaté dans le ouigwam des Dacotahs, dit-il; pourquoi deux Sachems se sont-ils pris de querelle comme deux faucons se disputant leur proie? Le jeune tigre dans son antre tourne-t-il sa dent contre le frère qui gît à côté de lui sous le ventre fauve de leur mère commune? Qu'ils parlent, et la sagesse des Dacotahs jugera leur querelle?" Homère n'a pas fait son orateur si imposant......Quel orateur parla jamais avec plus d'éloquence que ce chef que l'on voulait éloigner de sa tribu? " Voici la terre où nous sommes nés, là sont ensevelis nos ancêtres. Dirons nous à leurs ossemens, levez-vous et nous suivez dans une terre étrangère!" (2) Souvent les chefs ou les vieillards s'arrêtant au bord d'un précipice, au milieu d'un bois, sur un rocher, racontent, debout, à ceux qui les entourent, les évènemens qui se sont passés dans ces lieux, et ainsi l'histoire se perpétue d'une génération à l'autre.

Je ne veux pas terminer ce discours sans faire un dernier reproche à l'abbé Raynal. Il me semble qu'il a encore amplifié sur les animaux féroces de notre continent. Les naturalistes placent à peine dans cette classe le lion et le tigre d'Amérique. On trouve l'ours et le serpent à sonnettes. Les animaux utiles y sont en grand nombre, sans parler du bison et du chevreuil, ainsi que des autres espèces qui fournissent au commerce des pelleteries, cette source féconde de richesses, les marais et les lacs découvrent les plus beaux castors. Accoutumé à camper sur le bord des eaux, cet animal intéressant cherche d'ordinaire un étang, et s'il n'en trouve point, il sait en former un dans l'eau courante des fleuves, à la faveur d'une chaussée. Une petite rivière descend-elle dans un lac, il en barricade l'embouchure comme le ferait un régiment du génie. Au-

(1) Dont le seul défaut, comme tels, est de ne contenir presque que du vrai.
(2) Un écrivain de Dublin, parlant sur l'amour de la patrie, a cité les paroles de cet orateur sauvage.

cune difficulté n'arrête la nation ouvrière, qui laisse même l'arbre abattu par le vent pour choisir elle-même ses matériaux (1). Elle commence à construire des demeures solides (2). Les cabanes ont deux étages. Le premier, construit sous l'eau, contient les magasins, et le second sert au coucher. Il a été pratiqué sous terre une multitude d'issues par lesquelles un castor peut voyager à l'insu du sauvage le plus vigilant. La république a ses lois. Chaque tribu garde son territoire, et quelque maraudeur est-il surpris chez l'étranger, il est privé de sa queue, ce qui est le plus grand déshonneur. Enfin ces animaux paraissent si extraordinaires aux sauvages, qu'ils les prennent pour des hommes que le Grand Esprit a ainsi tranformés ; et en les tuant, ils croient les restituer à leur premier état. La chasse favorite des naturels est cependant celle du bison et de l'ours. Ils se frottent de sa graisse comme les gladiateurs de l'antiquité, et se couvrent de sa peau. La plus magnifique variété d'oiseaux vient encore ajouter aux charmes de la vie sauvage.

(1) On pourrait presser les philosophes de définir ce que signifie ce mot banal " l'instinct;" mais peut-être diront-ils: on le comprend à cette quasi-nécessité que la divinité impose au castor de répéter toujours les mêmes manœuvres, sans savoir même saisir l'opportunité de s'abréger le travail.

(2) Les castors ont égalé le meilleur ciment des Romains.—(Beltrami.)



CHAPITRE I.

ARGUMENT.

De la tradition chez les Américains du Nord—Tashtassack—Sauvages du Canada—Chefs du pays: Donnacona—Ses rapports avec les Français—Agona, Membertou.

Si l'on excepte les traditions religieuses, la tradition orale est à peu près nulle chez les sauvages de cette partie, et comment pouvait-il en être autrement? Les évènemens se succèdent comme les flots, ils s'altèrent de bouche en bouche, et après quelques générations, la mémoire en est éteinte. Les Européens, à leur arrivée, n'en trouvèrent qu'une qui fût bien répandue, et encore était-elle récente. Elle regardait un grand Sachem ou Sagamo (1) narraghansett, Tashtassack, conquérant comme Nimrod. Qu'il suffise de le mentionner ici, pour observer l'ordre des temps, sauf à en parler encore, lorsque les autres Chefs de sa nation tomberont dans le chaînon chronologique. Consacrons ce chapitre aux Agohannas (2) des contrées qui reçurent le nom de Canada.

Quoique Gaboto, amiral de Henri VII, eût parcouru à vue le Labrador; que les compatriotes du citoyen de Bristol eussent, dit-on, découvert le Norenbègue, et que Velasco eût, peut-être, remonté le St. Laurent, Vérazani, capitaine de François Ier, parait avoir été le premier qui prit possession de quelques terres dans cette partie de l'Amérique. J'ai parlé de l'hospitalité des naturels qu'il rencontra. Après lui, Cartier paraît. Ce hardi navigateur, reconnaissant l'île de Terre-Neuve, et longeant le Labrador, découvre la baie de Gaspé, et traverse le golfe St. Laurent dans un

(1) Sachem et Sagamo me semblent un même mot diversement prononcé. Il répond assez bien, je crois, au nom de Duc chez les barbares.

(2) Nom qui répond à Sachem.

premier voyage. Ce fut alors qu'il enleva sur la côte deux sauvages considérables venus de Canada (1). Ils se nommaient Taiguragny et Domagaya. Paris vit en eux les prémices d'une race nouvelle, que l'on s'anima de plus en plus à aller reconnaître. Guidé par ces deux chefs, Cartier put pénétrer plus avant dans un second voyage. Il rencontra les pêcheurs du pays à l'embouchure du Saguenay, et, poursuivant sa route, il découvrit la " ville de Stadaconé " sur un vaste amphithéâtre. Un peuple doux et sans méfiance se présenta à lui, et fixa les regards ébahis des Français. Donnacona, qui était le principal chef du pays, fit une harangue de bienvenue, et ses sujets allèrent en grande amitié avec les Européens. S'il m'était permis d'oublier Colomb, je verrais dans Cartier ce Typhis (2) dont parle le poëte; je lui décernerais l'honneur d'avoir lié l'Europe et l'Amérique par un commerce que le temps devait étendre insensiblement.

Pour revenir à Donnacona, s'étant avancé vers le vaisseau de Cartier avec douze embarcations chargées de ses sujets, par une délicatesse qui nous étonne, il en laissa dix en arrière, et ne s'approcha qu'avec les deux autres. Il demanda les bras du capitaine à baiser en signe d'amitié, et l'on se fêta aussi cordialement que des voyageurs qui se revoient après une longue séparation.

Les sauvages avec lesquels on était ainsi en rapport, avaient guerre avec ceux d'Hochelaga, grosse bourgade, située à peu près où l'on a bâti depuis notre superbe capi-

(1) On peut croire avec M. Andrew Stuart, dans ses recherches mises devant la Société Littéraire, en 1835, que Canada, nom de bourgade, prononcé uniformément par tous les sauvages de la Province, fut pris par les Français pour le nom du pays.

(2) ....Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus; Typhis que novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule (3).—(Sénèque.)

(3) La Thule des anciens était une des Orcades ou une des Shetland.

tale. Cartier qui connaissait déjà ce peuple par ce que lui en avaient dit Taiguragny et Domagaya, s'ennuya bientôt du séjour de Stadaconé, ou plutôt de Ste. Croix, où il avait assis son petit camp, et voulut aller à la découverte. Donnacona fit tout pour le retenir. Il alla aux vaisseaux avec plus de cinq cents personnes, fit à Cartier mille protestations d'amitié, et lui donna en présent une jeune fille et deux petits garçons, dont l'un était fils de Taiguragny. Le capitaine lui donna à son tour deux épées et deux bassins d'airain, dont il parut fort satisfait, sans oublier néanmoins le principal but de sa visite, qui était de prévenir le voyage. Il déclara qu'il attendait qu'en reconnaissance du sacrifice qu'il fesait des trois enfans nobles, les Français n'iraient point à Hochelaga. Cartier, ne voulant pas se désister, pensa à les lui rendre ; mais Donnacona le pressa de les garder, et il prit congé des Européens qui le saluèrent d'une volée de canon et de mousquet.

Ce ne fut pas le dernier effort de l'Agohanna, et il imagina un expédient qui aurait eu le meilleur succès parmi les siens, mais qui ne devait pas en imposer à des Français. Il fit déguiser trois sauvages en sorciers. Vêtus de peaux de chiens noires et blanches, avec des cornes plus longues que le bras, et le visage peint en noir, ils allèrent se cacher dans une barque. On les donna pour des députés du dieu Cudoagny, qui venaient prévenir les Français, qu'ils seraient engloutis par les glaces, s'ils persistaient à aller à Hochelaga. Les mariniers se prirent à rire, et ils eurent assez peu de respect pour dire ouvertement que le dieu Cudoagny n'était qu'un sot et ne savait ce qu'il disait.

Cartier partit, et cette démarche le brouilla avec Donnacona. Les habitans d'Hochelaga vinrent au-devant des Français, et leur firent, écrit-il, " aussi bon accueil que jamais père fit à enfant " (1). Les femmes apportèrent des

(1) Quoi de plus doux que ce mot " Aguiazo " que les sauvages répétaient sans cesse, et que l'on crut signifier : soyez les bien-venus.

nattes en guise de tapis, et bientôt après parut, porté par quatre guerriers, l'Agohanna du pays. " Ce seigneur n'était pas mieux accoutré que ses vassaux, si ce n'est qu'il portait un bandeau de plumes comme manière de diadême." Il n'en cédait pas pour les belles manières à son confrère de Stadaconé, quoiqu'il fût très infirme, et l'on peut dire qu'il se distingua par une hospitalité vraiment princière.

Pour Cartier, après avoir monté sur la montagne, d'où " il eut vue et connaissance de plus de trente lieues à la ronde," il rebroussa chemin, quoiqu'il désirât beaucoup de connaître les peuples qui vivaient au-delà. Parmi ceux du Canada, à cette époque, les Esquimaux étaient le plus au nord; au sud du golfe St. Laurent, on trouvait les Micmacs ou Souriquois; les Montagnais en remontant le fleuve, puis les Algonquins, revenus de la terreur que leur avaient inspirée les Iroquois. En atteignant les grands lacs, on apercevait ces derniers, ainsi que les Hurons ou Yendats. C'étaient apparemment les premiers dont ceux de Stadaconé parlèrent aux Français comme d'une nation qui était " Agojuda," ou d'hommes méchans, " habitant amont le fleuve, et armée jusques aux doigts."

Lorsque Cartier fut de retour, Donnacona le vint visiter, et le pria de venir à sa demeure. Le capitaine se rendit à son désir, et fit le tour des habitations. On parut se festoyer aussi cordialement que jamais; cependant, Tayguragny, à qui le commerce des Européens avait donné de la politique, réussit à prévenir contre eux l'Agohanna. Les méfiances se dévoilèrent. Cartier arma son camp d'une enceinte en pieux debout et de portes à pont-lévis; précaution inutile, si les sauvages eussent connu le ravage que causait le scorbut parmi les Français. Donnacona fit de son côté de grands préparatifs, et les couvrit du prétexte de certaines menées séditieuses de la part d'un homme influent nommé Agona. Au printems de cette année, les habitations se remplirent d'hommes de guerre. C'étaient

des jeunes gens beaux et puissans [1]. Un émissaire français en trouva le canton si peuplé, qu'à peine on se pouvait tourner dans les maisons ou cabanes. On s'aperçut que c'était un espion, et il fut reconduit à mi-chemin. Cartier conçut alors le dessein de s'emparer de l'Agohanna qui, quoique prévenu par Taiguragny, ne se montra pas plus prudent, et se rendit aux navires, où il était invité à diner. Il monta sur la grande Hermine malgré les remontrances de son plus habile conseiller. Cartier voyant que les femmes fuyaient, et que les hommes demeuraient en grand nombre auprès du navire, ordonna de saisir l'Agohanna, avec Taiguragny et Domagaya. On vit alors se précipiter dans les canots et à travers les bois ce peuple que le désir d'être fêté avait rendu stupide, au point d'aller sans armes, et d'oublier le danger de son maître.

Cependant, l'attentat des Français fut le sujet d'une grande tristesse, et durant toute la nuit les sauvages appellaient à grands cris Donnacona. Celui-ci, persuadé par Cartier, se montra sur le pont, et leur dit, qu'il allait au-delà de la mer, d'où il reviendrait chargé de présens après douze lunes ; puis par une générosité, ou un patriotisme au-dessus de l'éloge, il nomma Agona, son ennemi, régent en son absence. Quatre de ses femmes s'approchèrent alors du navire, et remirent aux Français un grand nombre de colliers " d'esurgni," objet, pour les Canadois, le plus précieux du monde. On mit à la voile le 16 mai, et l'on rencontra à l'île aux Coudres, plusieurs canots venant du Saguenay. Les sauvages ne furent pas peu étonnés du sort de leur chef ; mais celui-ci les consola, et ils lui remirent avec de grandes marques de joie trois paquets de peaux de

---

[1] Les premiers sauvages, comme aujourd'hui ceux qui vivent loin des villes, étaient taillés dans les plus magnifiques proportions. Ceux que l'on a trouvés le long du Missisipi et dans le Canada ont une haute taille et un beau corsage.—(D. Ulloa.)

castor, avec un grand couteau de cuivre rouge (1). On fut à St. Malo, après une traversée de deux mois. Taiguragny voyait la France pour la seconde fois. Donnacona, qui n'était jamais sorti de son pays, mourut peu de temps après son arrivée. " Ce Chef, disent les relations du temps, n'était pas seulement un ancien, qui n'avait cessé d'aller par pays depuis sa connaissance, tant par fleuves et rivières que par terre : c'était encore un homme politique et facétieux, qui voulait éloigner de sa demeurance, un homme suspect, ou rire de sa crédulité." En cela, il ne fut pas heureux. Il avait dépeint le Saguenay comme peuplé d'hommes vêtus de laine et recélant une quantité prodigieuse d'or et de pierres précieuses. Peut-être le principal motif de Cartier, en le conduisant en France, fut-il de lui faire raconter ces merveilles. En effet, Donnacona tint le même langage dans l'audience qu'il eut de François Ier, qui donna dans ses rêves, et se persuada que le Saguenay était un pays rempli de richesses.

Taiguragny et Domagaya vécurent en France comme de grands seigneurs, si Jacques Cartier n'en imposa pas aux Canadois, en 1540.

Agona n'eut pas plutôt vent de son retour, qu'il vint au devant de lui en grande retenue, et parut, dit-on, heureux d'apprendre qu'il devenait Agohanna du pays. Lorsque Cartier eut terminé son discours de bienvenue, Agona, prenant l'espèce de diadême qu'il portait sur sa tête, et les bracelets qu'il avait aux bras, les lui mit, et lui donna l'accolade en signe d'alliance. J'ignore si ces démonstrations étaient sincères. Quoiqu'il en soit, lorsque Cartier voulut visiter la bourgade d'Achelay, il sut que le Chef en était sorti, pour concerter un plan de guerre contre lui avec le nouvel Agohanna. Durant tout l'hiver, les Français furent en effet harcelés, et forcés même d'abandonner le camp de

(1) Ce couteau de cuivre sert à prouver que l'on a eu tort de croire, que l'usage du fer fût entièrement inconnu dans cette partie de l'Amérique : voir aussi les Addenda.

Charlebourg-Royal. C'est la dernière fois qu'il est parlé d'Agona. Ce chef devait être un homme habile, à en juger par les mesures prudentes qu'il adopta vis-à-vis des Français. Le choix de Donnacona fait d'ailleurs son éloge.

Il paraît qu'après lui, l'intéressant peuple de Stadaconé disparut bientôt, soit par une épidémie, maladie qui devint commune chez les sauvages, et que le Comte Carlo-Carli, croit leur avoir été apportée par les Européens (1) ; soit qu'ils eussent été dispersés par les Iroquois.

' Les Canadois, disent en substance Cartier et Roberval, sont d'une haute stature. Ils sont presque nus en été, et se couvrent de peaux durant l'hiver. Ils portent les cheveux relevés en forme de tresse. Quoiqu'errans par le pays pour la pêche, ils ont des demeures fixes, et après la rivière Saguenay, on découvre la Province de Canada, où il y a plusieurs peuples. Ils ont chacun un roi auquel ils sont merveilleusement soumis, et font honneur en leur manière et façon.'

J'ajouterai à la louange de ces peuples qu'ils n'étaient pas simplement chasseurs ; ils étaient agricoles, et je ne doute pas que leur culture, si simple cependant, ne fût supérieure à ce qu'eût été, sans les ordres monastiques (2), celle de l'Europe durant la longue agitation du moyen âge. Et l'historien du Canada n'a pas craint de dire que les Canadois étaient en état d'enseigner l'agriculture à ceux qui cherchaient alors à s'établir sur leurs terres (3).

---

(1) D'autres croient que ce sont les Américains qui ont donné cette maladie aux Européens.

(2) Sir Isaac Newton a rendu cette justice aux institutions claustrales ou religieuses.

(3) Les Armouchiquois, disent en substance de Champlain et Lescarbot, ont des terres défrichées et en défrichent tous les jours. Pour ce faire, ils coupent les arbres à la hauteur de trois pieds, puis brûlent les branchages sur les troncs, et par succession de temps ôtent les racines. Au lieu de charrues, ils ont un instrument de bois fort dur fait en façon d'une bêche. Ils arrachent toutes les mauvaises herbes, et engraissent la terre de coquillages de poissons. Ils plantent parmi leur blé, des fêves riolées de toutes couleurs. La moisson faite, ils serrent le blé dans des fosses qu'ils font en quelque pente de colline ou tertre, pour l'égoût des eaux.

Il s'élevait dès lors un autre Sachem canadois, Membertou. Il appartenait à cette intéressante famille gaspésienne, dont j'ai parlé plus haut. Nous le verrons Chef des Souriquois.



CHAPITRE II.

ARGUMENT.

Découverte de la Floride—Des Chefs qui régissent ce pays: Andusta, Satouriona, Ouaé-Outina—Amitié d'Andusta pour les Français—Puissance d'Outina et richesse de ses domaines—Les Français recherchent son alliance—Mauvais procédés de ces derniers envers Satouriona—Ambassade envoyée au grand Olata—Description d'une marche guerrière—Incidens—Pénurie des colons—Rupture de l'alliance; Outina est pris et délivré—Les Français sont massacrés par les Espagnols—Représailles—Réflexions.

Sans examiner ici, si Madoc, prince gallois, put débarquer en Floride, je mentionnerai seulement que les amiraux de Henri VII avaient aperçu ce pays, en 1497. Ce ne fut que trente ans après que Pamphile Narvaez, capitaine espagnol, aborda sur les côtes. Il pénétra à la tête de 300 hommes jusqu'aux Apalaches, mais on manque de détails sur son expédition.

Les guerres entre la France et l'Espagne, suscitèrent depuis des navigateurs hardis, qui harcelèrent cette dernière puissance jusque dans ses possessions lointaines. Un des plus célèbres fut le capitaine Ribaut, dont le voyage fournit des documens assez étendus sur les peuples de la Floride.

Ils étaient alors gouvernés par des Chefs appelés Paraoustis, comme si l'on disait Sachem ou Agohanna. Il fallait un appui aux nouveaux venus contre les Espagnols, déjà en force dans le pays: Andusta fut le premier qui fit amitié avec eux. C'était un Paraousti considérable, et son alliance valut à Ribaut celle de plusieurs chefs puissans, entre

autres, Mahon, Hoya, Touppa, Covecxis, Ouadé et Stabane. Satouriona, autre puissant Paraousti, se joignit à eux. Il avait besoin des Français contre Olata Ouaé Outina, le plus formidable prince de ces régions, qui vivait dans l'intérieur des terres. Mais il arriva que les Français, instruits des richesses que recélait le pays de ce dernier, ne voulurent rien entreprendre contre lui, mais se livrèrent à l'espoir d'une alliance qui leur tournerait à profit. Ces plans étaient destinés à éprouver des retards à leur exécution. Ribaut fut obligé de partir pour l'Europe. Le capitaine Albert, son lieutenant, homme brusque jusques à l'excès, s'attira la haine de la garnison, qu'il vit se consumer par la maladie et les rixes. Dans cette situation, il fallut abandonner le pays. Ce fut au grand regret des sauvages dont les habitations étaient plus près de la mer. Ils étaient aussi hospitaliers que ceux du Canada, et l'on vit le Paraousti Andusta, et Mahon, son allié, approvisionner le vaisseau pour le voyage, et fournir tout ce qu'il fallait pour les cordages. Ce sauvage généreux, périt dans un combat contre Ouaé-Outina.

Ce dernier, qui se fesait appeler le " Grand Olata," régnait sur un peuple qui pouvait mettre en campagne cinq mille combattans. Il avait une cour nombreuse, et se fesait suivre par des devins comme les rois latins et Grecs. Un pays semé de mines d'or et d'argent, jettait encore sur ses peuples, un lustre plus grand ; car il est naturel que des Européens avides fissent plus de cas de guerriers qui, comme dit Marc-Lescarbot, " fermaient l'estomac, bras, cuisses, jambes et front avec larges platines d'or," tellement que Glaucus rencontrant Diomede dans la mêlée, ne me paraît pas avoir dû posséder une plus belle armure. Aussi, dès que les Français revinrent dans les mêmes parages en 1564, M. de Laudonière, leur chef, ne perdit pas de vue cette alliance.

Satouriona accueillit cet officier à son débarquement, et le conduisit à un petit monument élevé par les gens de Ri-

Catalogue 104
no 7

(1) Cet arbre a été regardé comme myst[illegible] lauriers de la vallée de Tempé servirent à bâtir le temple de Delphes. La ville de Laurente prit son nom d'un laurier planté par le roi Latinus. Pyrrhus égorge la famille de Priam réfugiée près d'un laurier. Le fait cité suffit pour l'Amérique.

BIBAUD(F.M.Maximillien).Biographie des Sagamos Illustres de l'Amérique Septentrionale Précédé d'un Index de l'Historique fabuleuse de ce Continent.
8vo,orig.wrappers,Montréal,1848.

$25.

"This work attempts something more than biographical sketches of famous Indians,as it gives a resumé of discovery,and wars with the natives,as a frame in which to hang his portraits of them.It is a very good compilation of the quite well known facts of aboriginal history,and altough containing little that is not already stored in the common stock of knowledge,it does not include much,if anything of his own composition which is fallacious or speculative.-FIELD,124."

Tremaine:2887,Gagnon,i,276.

autres, Mahon, Hoya, Touppa, Covecxis, Ouadé et Stabane. Satouriona, autre puissant Paraousti, se joignit à eux. Il avait besoin des Français contre Olata Ouaé Outina, le

baut, et que les sauvages avaient environné de lauriers [1]. Il donna aux nouveaux venus un lingot d'or en signe d'alliance, et assura que cette matière se prenait à la guerre contre un puissant Paraousti, nommé Thimogona. Laudonière se ligua avec Satouriona, et lui fût toujours demeuré fidèle, s'il eût pu lui donner de l'or à souhait ; mais il fallait courir les chances de la guerre. Olata était plus important, et se trouvait à la source des richesses : on alla jusques à refuser au fidèle Satouriona le secours de quelques Français contre ses ennemis. Le valeureux Chef combattit seul, et remporta sur Thimogona, une signalée victoire, secondé de son fils, Athore, et de ses lieutenans Arpalou et Tocadocourou. Il vint en triomphe, menant avec lui vingt-quatre prisonniers, et, selon la coutume du pays, les guerriers érigèrent un trophée. Les Français qui ne les avaient pas voulu suivre, voulurent cependant avoir part dans le résultat : ils demandèrent deux des captifs, et ne les ayant pas obtenus, ils les enlevèrent de force. C'était afin de mieux faire leur cour au grand Olata, auquel ils les envoyèrent avec une embassade dont le sieur d'Arlac, et les capitaines Vasseur et d'Ottigny étaient chefs. Le Paraousti Molona les reçut sur la frontière de l'empire sauvage, et débita une harangue dans laquelle il s'efforça de donner une haute idée de la puissance de son maître, et proposa une ligue offensive contre les Paraoustis Satouriona, Potavou, Onastheaqua et Oustaqua. Nos ambassadeurs, qui avaient ordre de ne rien refuser à l'intérêt, répondirent qu'on leur avait commandé de suivre le " monarque " partout où il les conduirait. Ils furent alors conduits à la résidence d'Olata, qui les reçut assez bien, mais parut plus empressé de profiter de leur secours, que de les fêter. Les officiers s'étant mis à

---

[1] Cet arbre a été regardé comme mystérieux par tous les peuples. Les lauriers de la vallée de Tempé servirent à bâtir le temple de Delphes. La ville de Laurente prit son nom d'un laurier planté par le roi Latinus. Pyrrhus égorge la famille de Priam réfugiée près d'un laurier. Le fait cité suffit pour l'Amérique.

sa disposition avec vingt-cinq arquebusiers, il partit brusquement avec sa suite et ses gardes, envoyant des coureurs pour assembler les guerriers sur sa route. Voici l'ordre dans lequel on marcha : Olata se trouvant à la tête de seize cents guerriers, sans compter les arquebusiers, qui étaient comme les soldats de Xénophon dans l'armée du jeune Cyrus, cent sauvages se rangèrent en cercle autour de sa personne. Deux cents hommes, à une petite distance, formaient un second cercle, trois cents en fesaient un troisième, et ainsi de suite. Cette armée avançait dans cet ordre et sans se déranger, précédée par des troupes d'éclaireurs. On fit un prisonnier. Olata se voyant découvert voulut consulter son devin, Iarva, sur la position et la force de l'ennemi. Ce jongleur, vieillard accablé d'années, s'agenouilla, traça sur le sable quelques caractères informes, murmura des mots entrecoupés (1), se fatigua par de violentes convulsions, et, reprenant haleine, il déclara le nombre des ennemis et le lieu où ils étaient campés. Olata, apprenant que Potavou et ses alliés l'attendaient de pied ferme, avec deux mille guerriers, parut disposé au retour, mais M. d'Ottigny releva par des complimens l'ardeur martiale de sa hautesse, et l'on continua d'avancer. La victoire fut complète, mais les sauvages ne la poursuivent pas. Le vainqueur rebroussa, traînant à sa suite une multitude considérable de captifs. Il dépêcha des coureurs à tous les Paraoustis pour les prévenir de le venir trouver sur son passage. Il en vint un très grand nombre, et l'on célébra la victoire avec somptuosité. S'il y avait eu des chevaux et des chars, les Français eussent été témoins des mêmes jeux qu'Achille donna à ses soldats près des vaisseaux Grecs.

Olata donna à d'Arlac deux lingots d'or, et lui promit un secours de 300 archers, si les Français étaient attaqués.

---

(1) Tel était aussi le stratagême de la Pythie de Delphes imité par les Bersekars de la Suède.

Cette bonne harmonie ne fut pas de longue durée. Les Français ne suivirent pas les conseils du sage De Coligny, amiral de France, et refusèrent de se livrer à l'agriculture, genre d'occupation qui leur paraissait peu digne d'hommes de guerre. En cela ils étaient plus barbares que les sauvages. Ne pouvant rien demander à la terre, à laquelle on n'avait rien confié, on voulut exiger d'eux ce qu'ils n'offraient plus de bonne volonté. Olata, plus fort que les Français, ne jugea pas à propos de les nourrir.

M. de Laudonière réduit à l'extrémité, et pressé par ses soldats, résolut de s'emparer de sa personne, pensant bien que ses sujets livreraient leurs moissons pour le délivrer. Il exécuta lui-même ce coup de main à la tête de cinquante hommes, au moment où le Paraousti n'était pas entouré. Les sauvages apportèrent d'eux-mêmes une grande quantité de blé, mais voyant avec chagrin qu'on ne leur rendait pas leur roi, ils se rangèrent sous l'autorité de son fils, et déclarèrent la guerre, en plantant en terre un grand nombre de flèches surmontées de chevelures. Potavou informé de la prise de son ennemi, entra sur ses terres à la tête de 500 guerriers ; mais il fut repoussé malgré l'aîde des Français, et retraita après avoir causé quelque dégat.

Cependant Olata fesait de grandes promesses pour se dégager. Les grains entraient en maturité. Il fit entendre que ces belles moissons n'appartiendraient jamais à ceux qui le retenaient captif, et que ses sujets aimeraient mieux les détruire que de les laisser à leur merci. Laudonière se laissa prendre, et le renvoya sous escorte. Mais il ne fût pas plutôt arrivé dans son pays qu'il s'apprêta à combattre. Il déclara au commandant qu'il ne pouvait arrêter les progrès de la guerre, mais que pour lui, il pouvait s'en retourner sans crainte, en évitant de grands arbres que l'on avait abattus dans la rivière pour le retarder. Puis il se mit lui-même à la poursuite de M. d'Ottigny, qui tenait la campagne avec un grand parti. Olata fit prendre un chemin détourné à 300 de ses gens, et alla lui-même aux Français

avec un corps plus nombreux. D'Ottigny se défendit bien tant qu'il n'eût affaire qu'au premier détachement, mais se voyant cerné, il fut contraint de se frayer un chemin au prix de vingt-quatre de ses plus braves compagnons, qui furent tués ou pris.

Affaiblis par ces revers, les colons se virent bientôt poursuivis jusque dans l'enceinte de leurs forts. On avait eu l'imprévoyance de blesser Satouriona. Ce chef, homme de tête et de main, sut défendre ses moissons, et faire respecter sa neutralité. La garnison fut bientôt affamée, et l'on regarda comme un bonheur qu'une partie pût s'embarquer sur un vaisseau que leur laissa le célèbre Jean Hawkins, capitaine de la reine Elizabeth. Laudonière se trouvant dans une abondance momentanée par la générosité des Anglais, retarda son départ, et ce fut ce qui le perdit; car au mois de Septembre, Dom Pedro Menendez de Avila, parut devant Caroline, où le capitaine Ribaut était de retour. Les Espagnols passèrent tout au fil de l'épée.

Olata sut se faire craindre des barbares Espagnols. Pour Satouriona, il eut besoin de déployer toutes ses forces pour conserver son indépendance. Ses sujets furent exposés aux mauvais traitemens des soldats jusques en 1567, que les Français trouvèrent un vengeur dans le capitaine Gourgues. Ce gentilhomme ayant équipé une escadre à ses frais, vint aborder à quinze milles de Caroline, et dépêcha aussitôt un envoyé au Paraousti, qui le renvoya avec des présens. Il y eut un grand conseil de guerre. Gourgues y parut à la droite du Grand Chef, et les Paraoustis Athore, Tocadocourou, Almacaniz, Armanaca et Elycopile, furent aussi présens. Le capitaine des Français parla le premier; mais Satouriona l'interrompant, fit un tableau fidèle de la cruauté des Espagnols. On résolut de courir aux armes, et l'on se donna rendez-vous au-delà d'une rivière qui coulait à quatre milles de la place. Le Paraousti Olotocara [1] eut ordre

---

[1] Il était neveu de Satouriona, et parfait chevalier à sa manière.

d'aller reconnaître l'ennemi avec un détachement. Le gros des assiégeans, parti de Salinaca, parvint à la vue du premier poste sans être aperçu, que d'un soldat; mais Olotocara eut la bonne fortune de le tuer de sa lance. Villareal, commandant de la place, avait une garnison de quatre cents hommes. Les Espagnols, surpris, tombèrent tous sous les coups des Français ou des Sauvages: on en tua soixante. Le capitaine Gourgues alla alors au second fort avec vingt arquebusiers et les sauvages qui le joignirent à la nage. Les assiégés voulurent fuir dans les bois, mais Satouriona fondant sur eux, en fit une horrible boucherie. L'ennemi avait encore un poste de cent cinquante hommes. Les sauvages partirent de nuit, et allèrent camper en côté de la place, pour couper toutes les avenues, et intercepter les fuyards, tandis que Gourgues taillait en pièces quatre-vingts soldats sortis avec du canon. Les autres Espagnols voulurent gagner les bois, mais ils y rencontrèrent Olotocara, qui les rejetta sur les Français, dont le Chef fut aussi cruel que l'avait été Menendez.

Content de sa vengeance, Gourgues partit au grand regret des naturels, qui lui firent promettre de revenir après douze lunes. Mais il fut mal reçu à la cour de France intimidée par les menaces de Philippe II, et la France n'éprouva depuis que des affronts au sujet de la Floride.

Délivrés pour quelque temps du voisinage des farouches Espagnols, les sujets de Satouriona durent prospérer davantage. Je ne laisserai point ce Chef, ni Olata, sans hasarder quelques réflexions sur leur caractère. Andusta, Potavou, paraissent avoir été des hommes remarquables: Satouriona et le Grand Olata sont des héros. Ce dernier nous rappelle les grands rois des premiers temps. Agamemnon, réduit à ses propres forces, devait être moins puissant, et il n'intéresserait pas plus; mais Homère a chanté la guerre

de Troie! (1) Jamais prince ne fut mieux obéi de ses sujets que ce Paraousti de Floride, et nul ne fut plus redouté de ses ennemis. Lorsqu'il tomba entre les mains de Laudonière, Satouriona offrit aux Français de leur rendre son amitié, s'ils consentaient à le lui livrer. Potavou conseilla de le tuer, et les plus grands Paraoustis voulurent le contempler dans les fers. M. Roux-de-Rochelle (2) a parlé avec éloge de ce sauvage qui, trahi par Laudonière, ne voulut pas manquer envers lui de générosité.

Satouriona, moins élevé en puissance, offre encore plus d'intérêt. Comme guerrier, il réclame un rang distingué parmi ses compatriotes. Ses ennemis redoutaient son courage, et Molona, qui paraît avoir été l'orateur habitué d'Olata, le peignit aux ambassadeurs français comme le plus terrible ennemi de son maître. Comme politique, son habileté paraît par toute sa conduite. Après avoir tout fait pour s'acquérir l'amitié des Français, il sait punir leur ingratitude, et se fait craindre sans se faire haïr.

Mais rien ne lui fait tant d'honneur que son humanité. Pierre de Broy, jeune homme échappé au massacre de Caroline, trouve auprès de lui une protection efficace, lorsque les siens ne sont pas en sûreté. Il le rend sain et sauf au capitaine Gourgues.

Le caractère du Paraousti s'étend à tout son peuple. Les voyageurs ont admiré ses mœurs (3) et n'ont point

---

(1) M. le Président Hénaut fait la même réflexion par rapport aux Gaulois. "La Grèce nous rappelle des idées plus agréables que la Suève et la Pannonie. Troie et Carthage nous semblent plus grandes que Tolbiac et Orléans, parce que l'Iliade et l'Eneide sont de plus beaux poëmes que ceux de Clovis et de la Pucelle."

(2) Envoyé de France aux E.-U., a écrit sur l'Amérique avec la pureté des beaux écrivains du siècle de Louis XIV, et avec plus de grâce.

(3) Les habitans de la Floride, dit Madame de Genlis, font tous les ans une offrande solennelle au soleil. Ils remplissent d'herbes de toute espèce la peau d'un grand cerf; ensuite ils la parent de guirlandes et des fruits de la saison, puis ils l'attachent au haut d'un arbre. Ils dansent autour en chantant des hymnes.

mentionné sa cruauté : les Espagnols, les Français d'alors souffriraient à la comparaison. La Floride fut depuis une proie disputée avec acharnement ; elle fut le théâtre de cruautés inouies, d'exemples de la supercherie européenne les plus frappans, en œuvre contre les plus innocentes peuplades [1]. Rarement imitèrent-elles ces barbaries. Elles aperçurent trop tard la nécessité de s'armer pour leur indépendance.

---

[1] C'est le lieu d'appliquer la réflexion d'un des plus sages princes: " Quiconque, disait Théodoric, forme, pour détruire une nation, des projets iniques, témoigne assez aux autres qu'il n'observera pas la justice envers elle." Les sauvages l'ont éprouvé. On peut encore citer les vers de Charles Churchill, le juvénal anglais:

Cast by a tempest on a savage coast,
A roving buccaneer set up a post.
A beam in proper form transversely laid,
Of his Redeemer's cross the figure made.
His Royal Master's name thereon engrav'd,
Without more process the whole race enslav'd,
Cut off that charter they from nature drew,
And made them slaves to men they never knew.



CHAPITRE III.

—

ARGUMENT.

Nouvelles découvertes des Anglais—Voyage d'Amidas et Barlow—Granganimo: ses belles qualités--Visite à sa résidence—Menatenon—Mort de Granganimo—Ensénore—Wingina succède à son frère—Hostilités—Fin malheureuse de ce Sachem—Destruction des Anglais.

ELIZABETH marchant sur les traces du Solomon de l'Angleterre, qui songea le premier à fonder la richesse de sa nation, accorda, en 1578, à Sir Humphrey Gilbert, des lettres patentes, en vertu desquelles il était autorisé " à faire la découverte et à prendre possession de toutes terres inconnues ou habitées par des tribus sauvages, mais non occupées par des nations chrétiennes " (1). Ayant donc formé un armement considérable, ce général aborda à Terre-Neuve, où les naturels lui présentèrent des minerais du pays; mais il ne séjourna pas en Amérique. Amidas et Barlow, que l'auteur du poëme de la Navigation (2) mentionne avec distinction dans ses vers, naviguant aux frais de Sir Walter Rawleigh, prirent route par les Canaries, en 1584, et aperçurent le pays qu'ils cherchaient; ou plutôt, le rivage s'annonça à eux par le doux parfum des plantes qui le couvraient. Ayant débarqué sur ce site délicieux, ils en prirent possession au nom de sa très-excellente Majesté, et du preux chevalier qui les envoyait. On parcourut en tous sens un petit paradis terrestre que l'on reconnut pour une île: elle s'appelait alors Ouococon, dans la langue du pays, et aujourd'hui Oracook. Le pin y abondait avec le déli-

(1) Le style de cette immortelle princesse n'est ni aussi ambitieux ni aussi vain que celui de ses illustres confrères.

(2) Esménart.

cieux sassafras [1], et le cyprès rivalisant avec ceux qui, du haut de l'Ida, se réfléchissaient dans les eaux du Simoïs. Les daims se montraient aussi en grandes troupes, mais ce séjour semblait étranger aux humains.

Enfin, le quatrième jour, trois sauvages parurent dans un canot d'écorce, et s'approchèrent des vaisseaux sans témoigner aucune crainte. On ne put se faire comprendre d'eux; mais quand on leur présenta un bonnet militaire, un habit et du vin, ils parurent extrêmement satisfaits, et considérèrent ces objets avec un étonnement auquel succéda la reconnaissance. Le sauvage ne se laisse jamais vaincre en générosité : ceux-ci regagnèrent le rivage à la hâte, et en un moment, ils revinrent avec leur canot chargé de poisson. Ils en firent deux parts, une pour le plus gros vaisseau, et une autre plus petite, pour une pinnace qui l'accompagnait. Il y avait là, ce semble, cette attention qu'apporte en donnant l'enfant né avec l'instinct de la générosité, une naïveté qui fait honneur à ces insulaires.

Le lendemain, Granganimo, Sachem de Ouingandacoa, parut sur le rivage avec sa suite, composée d'environ cinquante personnes. Quoique les Anglais fussent sous les armes, le prince sauvage, loin de montrer de la défiance, s'avança tout confiant, et prononça la harangue de bienvenue, qui est essentielle dans la politesse sauvage, lorsque de grands personnages se trouvent en présence. Ceux qui l'accompagnaient paraissaient si respectueux, que de n'oser s'asseoir en sa présence, quoique l'entrevue fût longue. On donna pour lui des présens aux plus apparens, qui paraissaient être ses conseillers. Granganimo se les fit montrer aussitôt, et signifia avec beaucoup de dignité qu'il se les réservait tous.

Dans une seconde entrevue, on lui présenta un joli petit plat d'étain. Le brave Sachem, par une sorte d'instinct

---

[1] On dit que c'est l'odeur du sassafras qui fit penser à Christophe Colomb, que l'on était près des terres, et cet arbuste contribua ainsi à la découverte de l'Amérique.—(Mad. de GENLIS.)

singulier, que ses semblables ont uniformément imité depuis, le perça aussitôt, et le suspendit sur sa poitrine comme une manière de crachat, puis, avec une munificence de grand prince, il fit délivrer aux Anglais soixante-dix peaux de daims. Il revint encore aux navires avec toute sa famille, et son père Ensenore, qui avait apparemment résigné en sa faveur, selon un usage que l'on trouva très répandu sur ce continent. Les officiers de la reine leur donnèrent un grand festin, et leur procurèrent beaucoup de plaisir. Dans tous ces rapports, le naturel du Sachem continua de se montrer à son avantage. S'attachant avec un soin qui nous étonne, à ménager les Anglais, il ne les visitait jamais sans les informer, par des feux qu'il fesait allumer sur le rivage, du nombre de canots qu'il conduisait. Il envoyait chaque jour en présent deux daims, deux lapins, du poisson, des melons et d'autres fruits, tels que des poires et des noix, richesses de son domaine. Il persuada Amidas de l'aller voir à son village, situé à l'extrémité de l'île Roanoake. On dut trouver que les états de sa majesté le roi de Ouingandacoa, s'ils étaient riches des produits de la nature, n'étaient point très formidables ; car la capitale de l'empire sauvage ne consistait qu'en neuf cabanes entourées de palissades. En l'absence de Granganimo, sa compagne fit les honneurs de l'habitation royale. Elle commanda aux sauvages de tirer le canot sur le rivage, et de mettre les avirons à couvert ; puis elle fit porter nos beaux Anglais à travers le ressac. Après les avoir introduits dans la maison, comme ils étaient las et transis, elle fit allumer un grand feu, lava elle-même leurs pieds, et servit le diner. La table consistait en venaison bouillie et en poisson rôti avec des melons et d'autres fruits. Mais quelques guerriers armés étant entrés, les Anglais eurent peur, et coururent à leur embarcation, au grand regret de cette reine des sauvages, qui leur envoya encore des nattes pour les préserver de la pluie, et un souper copieux. Homère lui-même n'a rien imaginé de supérieur à l'hospitalité de cette femme,

dans son poëme de l'Odyssée, si rempli de beaux détails, et l'on peut dire que l'épouse de Granganimo surpasse la nourrice de Télémaque.

Cependant Amidas et Barlow repassèrent en Angleterre, et publièrent une relation de la beauté du pays, et de l'innocence de ses habitans. Elizabeth fut charmée de leur récit, et détermina Rawleigh à faire un nouvel armement. Sir Richard Grenville fut mis à la tête d'une deuxième escadre, composée de sept navires. Il aborda à Roanoake en 1585. Granganimo vint le trouver à son bord, et l'on renouvella l'alliance ; mais ce fut la dernière visite du Sachem, qui fut atteint d'une maladie dont il ne devait point relever.

Dans le même temps, les Anglais lièrent commerce avec un autre Sachem, Menatenon, qui régnait sur les Chooua-nocks, nation habitant le pays situé entre les rivières Nottawa et Meherrin. On le disait fort puissant. Il était boiteux par suite d'une blessure reçue à la guerre, " mais, dit un vieux chroniqueur, il avait plus de bon sens que tous ses confrères." Il amusa les colons, et en particulier, le Gouverneur Lane, d'une mine de cuivre et d'une pêche de perles quelque part sur la côte. Il fit aussi un étrange récit de la rivière Moratuc, " où vivait un roi, dont le pays bordait la mer, et qui en retirait une si grande quantité de perles, que son logement, ses peaux et ses nattes en étaient tout garnis." M. Lane se montra fort désireux d'en voir un échantillon, mais le rusé Sachem répondit, sans se déconcerter aucunement, que le monarque réservait exclusivement ces choses pour faire le commerce avec les Anglais. Il représentait la rivière comme jaillissant d'un vaste roc, qui se trouvait si près de la mer que, durant la tempête, ses flots se venaient battre contre lui. Quant au cuivre, que l'on recueillait dans de grands vaisseaux couverts de peaux, lui seul et ses sujets savaient où on le prenait. Il devinait sans peine le faible des Européens, que la soif de l'or rendait stupides. Les Anglais tombèrent dans le piége. Ils

firent deux cents milles à la recherche des prétendus trésors, et ce ne fut qu'avec peine qu'ils revinrent sur leurs pas, retardés dans leur marche par les guerriers de Ouingina.

Le pacifique, l'affectueux Granganimo n'était plus ; son frère lui avait succédé, guerrier redoutable et politique raffiné. Il avait été prévenu par Ménatenon de toutes les manœuvres des Anglais. Les voyant se jeter dans le péril, il assembla ses sujets et leur parla avec chaleur. Les blancs en veulent à leur liberté et à leur vie ; plutôt ils seront en armes, plus leurs jours seront en sûreté. Le vieux Sachem Ensenore, fidèle aux Anglais jusques à l'héroïsme, détourna leur perte. Ouingina faussement sûr de son coup, et ne voyant pas revenir l'expédition, se raillait du dieu des chrétiens, et le crédit du sage Ensenore s'évanouissait ; mais enfin, Lane arriva sans trop de désastre, et les vieillards redevinrent en respect. Une épidémie ne servit pas moins à inspirer au Sachem des vues plus pacifiques et plus loyales, qui, au reste, s'évanouirent bientôt. Ensenore mourut. Ouingina arma six cents guerriers sous prétexte de célébrer dignement les funérailles du meilleur ami des blancs. Mais cet appareil voilait une terrible conjuration. Un parti devait massacrer tous les colons qu'il trouverait dispersés sur la côte. Le Sachem lui-même devait attaquer de nuit Hatteras. Il voulut avant tout affamer la colonie, et tout échange fut prohibé. Le plan était bien conçu, mais l'intrépidité du gouverneur le fit manquer. Il conçut le projet de s'emparer de la personne de Ouingina. Il l'informa qu'il se rendait à Croatan, où il attendait une escadre d'Angleterre, et ajoutait qu'il lui ferait plaisir en lui envoyant quelques sauvages pour l'aider à la pêche. Le Sachem, qui ne voulait que gagner du temps, fit répondre qu'il rencontrerait lui-même le gouverneur dans dix jours ; mais ce dernier, qui n'avait pas de temps à perdre, s'avança hardiment sur son territoire, tuant tout ce qui s'offrait à lui, et fit sommer Ouingina de le venir trouver. Celui-ci vint jusques à Dassamonpic avec quelques-uns des siens. Le

gouverneur fit tirer sur lui. Il tomba, mais se relevant aussitôt, il disparaissait dans la forêt, lorsqu'un jeune Irlandais l'abattit d'un second coup. On lui trancha la tête.

Le danger où se trouvaient les colons excuse-t-il entièrement ce meurtre ? Ce n'était pas sans raisons que Ouingina les haïssait, car nous voyons ces hommes qui prétendaient à une civilisation avancée, brûler un village entier, et les moissons, parce que deux indigènes avaient dérobé une coupe d'argent. Ce n'était pas le moyen de s'attacher ceux auxquels on devait tout. Ces actes de vandalisme furent au reste bien punis. Menatenon fondit sur les Anglais à la tête des deux peuples réunis, et fit une horrible justice. Sir Richard Grenville ne débarqua quinze hommes à Roanoake que pour les voir massacrer impitoyablement. Cent-dix-sept personnes périrent dans un massacre en 1587, et le chevaleresque Rawleigh ne songea plus à fonder de colonie en Amérique.

A Stadaconé, aux Florides et sur la rivière Choan, nous avons trouvé des peuples dont la douceur était sans égale. Leurs envahisseurs espagnols (¹), français ou anglais rivalisaient de cruauté et de perfidie. Ne méritaient-ils pas d'être extirpés de ces rives encore innocentes ? Ouingina n'était peut-être pas un caractère estimable ; mais la nature sauvage et laissée à elle-même avait produit des héros dans Ensenore et Granganimo. Pour Menatenon, c'est un type particulier. Beaucoup plus politique que ses semblables, il prend au piége des hommes civilisés. Il se sert d'un ennemi pour réussir dans ses desseins. Le voit-il aux prises avec les colons, il l'abandonne, et profite de sa mort et de l'excitation qui la suit, pour se grossir de son peuple et de la dépouille des Anglais, qu'il extermine. Il demeure le maître souverain et sans contrôle d'un vaste territoire, et son fils Shiko jouit de ses acquisitions.

(¹) M. de Marmontel dans le roman " des Incas " exagère des horreurs que les Espagnols poussèrent assez loin.

CHAPITRE IV.

ARGUMENT.

Nouvelle expédition française en Amérique—Des Sagamos qui commandent en la Nouvelle-France—Guerre entre les Micmacs et les Armouchiquois—Conversion de Membertou et ses suites—Générosité de ce Sachem—Origine des Abénaquis—Entrevue de M. de Champlain et d'Anadabijou; traditions religieuses—Remarques sur la beauté du pays.

On n'avait pas renoncé en France au projet de fonder un établissement, et même un gouvernement en forme en Amérique. Au commencement de 1598, le roi Henri IV, vainqueur de toutes les factions et tranquille possesseur de son royaume, nomma son lieutenant-général en Labrador, Terre-Neuve, Canada, Hochelaga, Saguenay et Norembègue, Troïlus du Mesgouets, marquis de La Roche et de Cotenmeal. Autant les titres de cet envoyé étaient pompeux et vains, autant son voyage fut malheureux. M. de Champlain eut plus de bonheur. Ce capitaine, arrivé en 1603, trouva la condition du pays bien changée. L'intéressant peuple de Stadaconé n'était plus. Celui d'Hochelaga avait disparu de même (1); et cela n'a rien de problématique, si l'on s'en rapporte à la tradition qui suppose une invasion d'Iroquois. Les Algonquins, les Souriquois, les Armouchiquois et les Montagnais se trouvaient alors réunis dans la partie reconnue de ces régions, mais ils n'osaient ensemble résister à ces terribles ennemis, ni s'avancer jusques aux Trois-Rivières où M. de Champlain voulait

(1) Plus tard M. de Maison Neuve étant monté sur le Mont Royal avec deux sauvages, ils lui dirent: " Nous sommes de la tribu qui habitait autrefois ce pays. Toutes les collines que tu vois à l'orient et à l'occident étaient couvertes de nos cabanes. Les Hurons nous ont dispersés."

bâtir un fort, "pour le bien de ces nations, à cause des Iroquois qui tiennent toute la rivière du Canada bordée." On venait pourtant de remporter sur eux un avantage assez considérable, aidés des Etchemins, peuple qui habitait près de la rivière de son nom, et de l'Ouigoudy, dans le Nouveau-Brunswick. Les Armouchiquois tenaient le présent état du Maine, et les Souriquois, ce peuple aux mœurs douces et décentes, la presqu'île acadienne. Les chefs de ces peuplades s'appelaient Sagamos, ce qui veut dire seigneur souverain. Membertou commandait alors aux Souriquois, Tessoat aux Algonquins, et Anadabijou aux Montagnais.

Le seul mérite éleva Membertou au rang suprême. Il fit heureusement la guerre aux Armouchiquois sous leurs Chefs Olmechin, Asticou et Bessabes. M. de Poutrincourt, gouverneur du Port-Royal, conclut avec lui une alliance en 1604, et procura par là à la colonie un ami fidèle. Les Français l'invitaient à toutes leurs réjouissances, et regrettaient son absence durant les chasses : c'est ce que nous dit Lescarbot de lui et de son lieutenant, Shkoudun. Quelques européens l'accompagnaient-ils, il en prenait un soin tout particulier, pensant bien que si un seul revenait blessé, on ne manquerait pas de l'accuser.

Dans une de ces chasses, le guerrier Pannoniac s'étant avancé bien avant dans le pays, fut massacré par les Armouchiquois. Ce fut le signal de la guerre. Membertou, quoique bien secondé par les Chefs Achtaudin et Achtaudinck, mit plus de deux mois à rassembler quatre cents guerriers. Il envoya prier M. de Poutrincourt de lui donner du blé et du vin pour fêter ses amis, " car, lui fait dire Lescarbot, j'ai le bruit d'être ton ami ; or, ce me serait un reproche si je ne montrais les effets de telle chose." Il était vraiment l'ami des Français, mais Shkoudun, homme de sens, et habituellement de bonne foi, ayant répandu le bruit qu'il tramait contre eux, ils l'invitèrent à Port-Royal. Il y fut bien reçu, et l'on n'eut pas de peine à se persuader

que ses préparatifs ne regardaient pas la colonie. Il se mit donc en campagne avec ses fils et Oagimon, homme de quelque renom à la guerre. On devait lui opposer Asticou, homme grave et redouté, que les Armouchiquois appellèrent de l'intérieur des terres pour les commander (¹).

Arrivé à Chouacket en juillet, il trouva les ennemis préparés à le recevoir. Il tâcha de masquer ses forces, et feignit de désirer un pourparler. Les Armouchiquois prétendirent de leur côté le faire tomber dans le piége, et voulurent l'attirer dans un endroit où ils avaient caché leurs arcs et leurs flèches; mais Membertou usa d'une contre-finesse. Sous couleur de distribuer des présens, il s'avança sans armes, mais il fit prendre un chemin détourné à deux cents guerriers qui devaient prendre l'ennemi en queue au son d'une trompette, l'orgueil de l'armée souriquoise. Elle sonna, et aussitôt les Armouchiquois se virent environnés de toutes parts. Ils perdirent beaucoup de monde dans cette première confusion, mais parvenus en combattant à l'endroit où était leur dépôt, ils renouvellèrent le combat avec acharnement, et Membertou fut en danger d'être défait; poussé jusques au rivage, il adressa à propos à ses guerriers quelques paroles énergiques, et les reproches de la mère de Pannoniac, qui parcourait les rangs à la manière des anciennes persanes, leur rendirent le cœur. Le fier Asticou lâcha pied, et Membertou revint triomphant avec une multitude d'objets de trafic. Lescarbot, dans une épitre au roi de France, a décrit le combat de Chouacket. Je ne citerai que le début :

Je chante Membertou, et l'heureuse victoire
Qui lui acquit naguère, une immortelle gloire,
Quand il joncha de morts les champs Armouchiquois
Pour la cause venger du peuple souriquois.

(¹) Il était probablement Iroquois.

Cependant, M. de Champlain crut avantageux de reconcilier les deux Sagamos. Asticou ne refusa pas de se prêter à la paix, pourvu qu'on lui envoyât un homme de confiance pour la traiter. Oagimon lui fut député, et tout fut arrangé à l'amiable.

Ce qui fit encore plus d'honneur à Membertou que sa victoire, ce fut sa conversion au christianisme. Il fut le premier Sachem de l'Amérique du Nord qui l'embrassa, et fut baptisé le 24 juin, 1610, par Messire Josué Flèche, V.G. M. de Poutrincourt le tint sur les fons, et l'appella Henri, comme le roi de France. Cet évènement fournit matière à deux ouvrages publiés à Paris sous des titres fastueux (1). Membertou ouvrit la route aux missionnaires, et, familier avec leur langue, il fut leur premier instituteur dans celles du pays. Il se dépouilla alors de la dignité d'*autmoin*. En cette qualité, il fesait parler l'oracle, et le rendait ordinairement douteux. On en eut un exemple lors de la mort de Pannoniac. Les Souriquois s'inquiétaient sur son sort: il décida que s'il ne revenait pas dans quinze jours, les Armouchiquois l'auraient tué. La marque de la dignité de prêtre était un triangle suspendu sur la poitrine, orné de figures mystérieuses.

On ne sait pas bien l'époque de la mort de Membertou, quoique sa perte dût être vivement sentie. Il avait beaucoup de douceur, et des vertus. Généreux et courtois, il voulut faire présent au roi d'une mine de cuivre qu'il possédait " comme il convient entre Sagamos." " Or jaçait, dit Lescarbot, que le présent qu'il voulait faire à sa Majesté fût chose dont elle ne se soucie, néanmoins, cela lui partait de bon courage, et doit être estimé comme si la chose était plus grande, ainsi que ce roi des Perses, qui reçut d'aussi bonne volonté une pleine main d'eau d'un paysan, comme les plus grands présens qu'on lui avait faits." Sa personne

(1) Le premier avait pour titre: Lettre missive touchant la conversion du grand Sagamo de la Nouvelle-France, qui en était, avant l'arrivée des Français, le Roi et le Souverain, Paris, 1610.

et ses actions étaient remplies de dignité. Il se mettait à l'égal du roi de France. " étant comme lui grand Sagamo," et il exigeait que l'on tirât le canon toutes les fois qu'il paraissait à Port-Royal. Le P. Biart nous a laissé des mémoires dans lesquels il entre dans de grands détails sur sa nation. Les Souriquois d'abord fort puissans, diminuaient beaucoup dès le temps de M. de Monts. On doit s'étonner que Membertou pût les maintenir dans l'alliance des Français, persuadés qu'ils étaient que les Européens les voulaient détruire. Cette idée n'était pas absolument sans fondement, et l'on trouva souvent entre leurs mains du sublimé corrosif. Unis à leurs voisins, les Souriquois redevinrent formidables sous le nom de tribus abénaquises.

Parmi les contemporains de Membertou, Anadabijou, grand Sagamo des Montagnais, se fesait remarquer par son esprit. M. de Champlain l'avait vu à Tadoussac, revenant de combattre les Iroquois. Ils se rencontrèrent de nouveau en 1610. De Champlain, parfait homme de cour, trouva chez lui une politesse à laquelle il ne se serait pas attendu. Le Sachem, qui était en festin, le reçut cordialement, ainsi que Marc Lescarbot, qui l'accompagnait. Les guerriers Montagnais étaient rangés sur deux haies. Un d'eux commença, dit notre Anacharsis, à faire sa harangue de la bonne réception qui lui avait été faite par le roi, et du bon traitement qu'il avait eu, les assurant que le dit roi leur voulait du bien, et désirait peupler leurs terres et leur envoyer des guerriers pour vaincre leurs ennemis. " Il leur conta aussi les beaux châteaux, palais, maisons et peuples qu'il avait vus, et notre manière de vivre."

Après qu'il eut terminé sa harangue, Anadabijou fit passer le calumet [1], et lorsque l'on eut bien fumé, il pro-

[1] Les Indiens du nord ont l'usage de leur calumé, qui est une pipe dont le tuyau à un vara de long: il sert en même temps à tous ceux d'une même compagnie, et chacun tire la fumée du tabac à son tour. Ce calumé est aussi chez eux un moyen dont ils se servent pour se saluer, comme un verre de vin chez les Européens.—(D. Ulloa.)

nonça aussi son discours " parlant posément, s'arrêtant quelquefois, et puis reprenant la parole en leur disant que véritablement, ils devaient être bien contens d'avoir sa dite Majesté pour amie." Ils répondirent tous d'une voix : ho ! ho ! ho ! ce qui veut dire, oui ! oui ! oui ! Pour lui, continuant toujours de parler, il dit qu'il était fort aise que sa Majesté fît la guerre à leurs ennemis. Enfin il leur fit comprendre tout le bien qu'ils devaient attendre du roi.

Lorsqu'il eut cessé de parler, M. de Champlain et Lescarbot se retirèrent. Ce dernier nous décrit le lieu où les Montagnais se trouvaient campés. " Le lieu de la pointe St. Mathieu où ils étaient cabanés est assez plaisant. Ils étaient au bas d'un petit côteau plein d'arbres, sapins et cyprès. A la dite pointe, il y a une petite place unie qui découvre de fort loin, et au-dessous du dit côteau est une terre unie contenant une lieue de long, et demie de large, ornée d'arbres."

Le lendemain, à la pointe du jour, Anadabijou fit le tour de toutes les cabanes, criant à haute voix qu'on eût à déloger pour aller à Tadoussac, *où étaient les bons amis ;* car, de même que les Européens, les sauvages rendent une visite reçue.

Marc Lescarbot a écrit quelques-uns de ses entretiens avec Anadabijou ; écoutons ce sauvage parler théologie : " Il y a, disait-il, un Dieu qui a fait toutes choses. Après qu'il eût fait toutes choses, il prit quantité de flèches et les mit en terre, d'où sortirent hommes et femmes, qui ont multiplié au monde jusques à présent, et sont venus de cette façon. Il y a un seul Dieu, un fils, une mère et le soleil, qui sont quatre. Néantmoins Dieu est pardessus tout ; le fils est bon et le soleil, à cause du bien qu'ils reçoivent, mais la mère ne vaut rien et les mange. Le père n'est pas trop bon. Anciennement il y eut cinq hommes qui s'en allèrent vers le soleil couchant, lesquels rencontrèrent Dieu, qui leur demanda, où allez-vous ?—Ils répondirent : nous allons chercher notre vie.—Dieu répondit : vous la trouve-

rez ici. Ils passèrent outre, sans faire état de ce qu'il leur avait dit, lequel saisit une pierre, et en toucha deux qui furent transmués en pierres ; et il dit de rechef aux autres : où allez-vous ? Et ils répondirent de même que la première fois. Dieu leur dit : ne passez plus outre. Mais voyant qu'il ne leur venait rien, ils passèrent outre. Et Dieu prit deux bâtons, et en toucha les deux premiers, qui furent transmués en bâtons. Puis le cinquième s'arrêta sans passer plus outre. Dieu lui dit : où vas-tu?—Je vais chercher ma vie.—Demeure, tu la trouveras ici. Il demeura, et Dieu lui donna de la viande, qu'il mangea. Après avoir fait bonne chair, il alla avec les autres sauvages, et leur raconta ce que dessus."

" Une autre fois il y avait un homme qui avait beaucoup de tabac. Dieu vint à cet homme, et lui demanda : où est ton calumet ? L'homme prit son calumet et le donna à Dieu, qui petuna beaucoup. Après avoir bien petuné, il le rompit en plusieurs morceaux, et l'homme lui demanda : pourquoi as-tu rompu mon calumet, tu vois bien que je n'en ai point d'autre. Et Dieu prit un calumet qu'il avait, et le lui offrit en lui disant, en voici un que je te donne. Porte-le à ton Sagamo, pour qu'il le garde, et s'il le garde bien, il ne manquera plus de chose quelconque, ni tous ses compagnons. Le dit homme prit le calumet, qu'il porta au grand Sagamo, lequel, tandis qu'il l'eut, les sauvages ne manquèrent jamais de rien, mais depuis, l'ayant perdu, c'est l'occasion de la grande famine qu'ils ont quelquefois parmi eux." Lescarbot ayant demandé au Sagamo Montagnais s'il croyait toutes ces choses, il lui répondit que oui, et que c'était la vérité. Notre chroniqueur, qui avait le mérite de bien connaître sa religion, lui répliqua que Dieu était bon, et que sans doute, c'était le mauvais esprit qui s'était montré à ces hommes-là. Il n'eut pas de peine, si on l'en croit, à faire pencher de son côté ce sauvage estimable.

M. de Champlain, comme ceux qui l'avaient devancé, fait une description magnifique du pays qu'il parcourait, et, dit l'auteur des " Beautés de l'Histoire du Canada," elle n'était pas exagérée. " Ces forêts primitives, et ces vastes nappes d'eau, les unes toutes peuplées de daims et de chevreuils, les autres de castors et de poissons délicieux, devaient offrir des solitudes enchanteresses et d'admirables points de vue. La nature devait y être pleine d'une majesté vénérable, et y déployer une magnifique fécondité." Et Québec (1) s'élevait déjà comme un vaste amphithéâtre.

(1) Je crois avec M. Andrew Stuart, que Québec est un nom propre français. Le comte de Suffolc, un des lieutenans de Henri V, portait sur son sceau le nom de " Québec," qui était sans doute quelque lieu de Normandie où il avait signalé sa valeur.



CHAPITRE V.

—

ARGUMENT.

Entrevue de M. de Champlain avec Tessoat—Visite chez les Hurons—Réflexions.

CEPENDANT M. de Champlain voulut pénétrer plus avant dans le pays. Il fit armer deux canots, et partit avec quatre Français, y compris Nicolas Vignau, impudent menteur, qui avait fait un étrange et merveilleux récit de la mer du Nord, et du prétendu naufrage d'un vaisseau anglais. On découvrit l'île Ste. Croix, puis on arriva à une habitation de sauvages qui recueillaient du maïs (1). Ils ne pouvaient comprendre comment des étrangers avaient pu surmonter les sauts et les mauvais chemins qu'il y avait à franchir pour arriver à eux. Revenus de leur surprise, ils menèrent les Français voir le grand Sagamo Tessoat, qui demeurait à huit lieues de là. En voyant M. de Champlain, ce chef s'écria que c'était un songe, et qu'il n'en pouvait croire ses yeux. Ils passèrent ensemble dans une île voisine, où était le gros des Algonquins. Cette position était forte, mais le terrein peu fertile. M. de Champlain s'étonnait qu'ils s'amusassent à cultiver une terre si inégale, tandis que le sault St. Louis, par exemple, leur offrait le plus beau sol; mais on lui dit que l'âpreté des lieux servait de rempart contre les Iroquois.

Tessoat voulut donner un festin aux Français: nous y gagnerons un nouveau détail de mœurs. "Les conviés,

(1) Un savant moderne a présumé par un passage d'Hérodote, Liv. I, ch. CXCIII, que le maïs était connu en Babylonie. Ce grain varie beaucoup dans ses espèces, dit Linnée, et Chabrée en compte douze.

avec chacun son écuelle de bois et sa cuillère, et tous sans ordre ni cérémonie, s'assirent à terre. Tessoat leur distribua une manière de boullie, faite de maïs écrasé entre deux pierres, avec de la chair et du poisson coupés par petits morceaux, le tout cuit ensemble et sans sel. Il y avait aussi de la chair rôtie sur des charbons, et du poisson bouilli à part." Tessoat, comme donnant le repas, entretint les convives sans manger lui-même; c'est l'étiquette du pays. Le repas étant fini, les jeunes gens qui n'étaient pas du conseil sortirent, et chacun des sénateurs ayant rempli son calumet, le passa à M. de Champlain. Une demi-heure fut employée à ce cérémonial, sans qu'il fut dit un seul mot; puis on ouvrit les délibérations. De Champlain exposa le but de sa visite : c'était d'aller à la recherche des merveilles qu'avait accréditées Vignau. Mais pour atteindre cette nouvelle toison d'or, il demandait d'être accompagné par quatre canots algonquins. A cette déclaration on se remit à fumer; après quoi Tessoat témoigna que ce serait à regret que cette demande serait accueillie, parce que l'entreprise allait être accompagnée de beaucoup de dangers. Pour réfuter cette objection, Champlain eut recours au témoignage de Vignau; mais amené devant le grand Sagamo, cet imposteur garda le plus profond silence, et ce ne fut qu'à force de menaces qu'il affirma de nouveau tout ce qu'il avait dit auparavant. Tessoat lui dit alors: "tu es un assuré menteur; tous les soirs au temps que tu dis, tu couchais à mes côtés avec mes enfans, et si tu es allé où tu prétends, c'est en dormant. Comment as-tu pu hasarder la vie de ton maître parmi tant de dangers? Tu es un homme perdu, et l'on te doit faire mourir plus cruellement que nous ne fesons nos ennemis." M. de Champlain voyant le Sagamo en colère, lui présenta une carte, où Vignau avait tracé les choses qu'il disait avoir vues. Tessoat, jetant sur la carte un regard intelligent, confondit encore le misérable qui, à sa contenance, ne laissa plus douter de sa supercherie. Il n'y avait plus de réplique, et il fallut renoncer au

voyage. Qui croirait que ce fut à regret? Le Chef des Français ne put se désabuser entièrement sur le récit de Vignau. Il prit cependant le parti de retourner à Ste. Hélène, et il fut témoin, sur sa route, de l'offrande du petun (1).

L'année suivante les Hurons recherchèrent son alliance. Ces peuples appellés aussi Yendats, occupaient un pays ayant pour bornes le lac Erié au Sud, le lac Huron à l'Ouest, et l'Ontario à l'Est. M. de Champlain ayant visité leur pays, en fit une relation. Après une longue navigation, il atteignit le lac des Attigouantans, auquel il donne trois cents lieues de long et cinquante de large: il l'appela Mer Douce. Par la latitude où il arriva, le pays est " âpre et inhabitable;" mais ayant cotoyé le rivage du Nord au Sud-est, il trouva " un grand changement de pays," celui où il était alors étant fort beau et cultivé. Il était sur le territoire huron.

Il passa d'abord par quatre villages ou bourgades ouvertes, qu'il nomme Otouacha, Carmaron, Touagainchain et Teguemouquiage, où il fut reçu avec autant d'hospitalité et d'amitié que Jacques Cartier à Hochelaga.

Du dernier de ces villages, il se fit conduire à Carhagoua, bourg " fermé d'une triple palissade de bois de trente-cinq pieds de haut," puis il avança à petites journées jusques à Caiagué, capitale de tout le pays. Cette bourgade située au 44e degré de latitude était une véritable ville, qui ne contenait pas moins de deux cents grandes maisons. Tous les environs étaient ensemencés de blé-d'inde, de citrouilles et " d'herbe au soleil," dont les naturels tiraient de l'huile

(1) Après qu'ils ont porté leurs canots au bas du sault, dit-il, ils s'assemblent en un lieu où un d'entre eux, avec un plat de bois, va faire la quête, et chacun d'eux met dans ce plat un morceau de petun. La quête faite, le plat est mis au milieu de la troupe, et tous dansent à l'entour, chantant à leur mode: Puis un des capitaines fait une harangue, laquelle finie, le harangueur prend le plat, et va jeter le petun au milieu de la chaudière, et tous ensemble font un cri. S'ils ne fesaient pas cette offrande, en passant, ils croient que malheur leur adviendrait.

dont ils se frottaient les cheveux. On voyait une variété d'arbustes fruitiers, et de toutes les espèces d'arbres que l'on rencontre en Europe.

Le pays parut à Champlain " peuplé d'une infinité d'âmes." Il ne vit pas moins de dix-huit villages chez les seuls Attigouantans. Huit de ces villages étaient clos de palissades de bois à triple rang, entrelacés les uns dans les autres, avec des galeries fournies de pierres et d'eau. Il y avait dans ces dix-huit villages, deux mille hommes de guerre, sans compter le commun qui pouvait faire vingt mille âmes. M. Dainville porte toute la nation à quarante mille (1), d'où il appert que M. Thatcher fait une bévue en ne portant toute la nation iroquoise qu'à sept mille âmes, d'après Douglas. Les maisons étaient en forme de berceaux, longues de vingt-cinq à trente pieds, et larges de six, laissant par le milieu une allée qui allait d'un bout à l'autre.

On peut croire que M. de Champlain revit chez les Hurons les débris d'Hochelaga ; car c'était la même manière de se vêtir, de se loger et de se fortifier ; même caractère, mêmes mœurs, mais surtout même bonhomie au dire de Laët.

M. Dainville dit du pays des Hurons : " Ce territoire a de fort beaux cantons. On y voit de jolies rivières arroser de grandes prairies, qui se déroulent à l'œil, entrecoupées de bois, et quelquefois de belles forêts remplies de cèdres."

M. de Champlain regarde comme un même peuple les Hurons et les Iroquois, à meilleur droit que ne le croit M. Dainville : c'est l'opinion des savans. L'écrivain moderne donne aussi aux Hurons, le jugement le plus solide parmi les peuples du Canada. Il a dit avec plus de vérité, qu'ils ont plus d'esprit, un génie fécond en expédiens et en ressources, de l'éloquence, de la bravoure : ils avaient aussi des vertus civiques, et Boileau Despréaux n'aurait pas dû

(1) M. Garneau croit ce chiffre trop élevé.

les faire si barbares, quand il disait en parlant des mauvais critiques :

Est-ce chez les Hurons, chez les Topinanbous, etc. etc.

Les Hurons se convertirent au christianisme avec Ahasistari (1). Les missionnaires reçurent dès lors des invitations d'autres sauvages jusques au lac Supérieur, et l'on vit comme reluire de nouveau les jours où les Clément, les Boniface, les Sifroi et les Feargal portèrent les douceurs de la foi aux races germaines. On vit une compagnie aussi célèbre par les sciences que par les conquêtes spirituelles, parcourir en tous sens ces régions, éclairer nos forêts. Chez les Hurons fut commencé le même système qui fut établi au Paraguay, mais l'on peut croire, sans s'éloigner de la vraie philosophie, que ce gouvernement religieux hâta la ruine de la nation, en lui ôtant son énergie (2). A l'appui de cet adage, que *le soldat le plus vertueux est toujours le plus courageux*, l'on avait vu les chrétiens faire la force des empereurs ; mais le génie des peuples n'est pas partout le même, et sur les plages de l'Amérique Septentrionale, une certaine férocité fesait le caractère de la guerre. Durant la paix, les Américains avaient des vertus avant d'être chrétiens.

---

(1) V. *Infra.*

(2) Il ne s'ensuit pas que l'on n'aurait pas dû convier ces peuplades au christianisme.



CHAPITRE VI.

ARGUMENT.

Colonisation de la Virginie—Des sauvages de ce pays; confédération Pohatane—Vahunsonaca; ses conquêtes—Le capitaine Smith tombe entre ses mains—Héroïsme de Pocahontas—Visite et réception de Sir John Newport—Le roi d'Angleterre envoie des présens à Vahunsonaca—Son couronnement—Blocus de Jamestown—Arrivée de lord Delaware—Chances diverses de la guerre—Nouvelle alliance—Mort du Sachem; son caractère—Ses enfans.

Les Anglais connaissaient déjà depuis quelques années la Virginie, qu'ils avaient ainsi nommée pour faire honneur à la reine Elizabeth, qui s'était piquée de règner sans maître qui partageât son autorité.

Le pays, alors, depuis le rivage de la mer jusques à l'Allegany, et depuis l'extrémité sud des eaux connues sous le nom de " James River," jusques à la rivière Patuxent dans le Maryland, était occupé par trois nations principales, divisées chacune en tribus, bourgades, clans et familles. C'étaient les Pohatans, les Monacans et les Monobacks. La confédération pohatane, sans contredit la plus nombreuse, habitait depuis l'Océan jusques à la chûte des rivières dans les régions qui touchent à la Caroline et au Maryland. Tout ce territoire comprenait environ huit mille milles carrés. La nature l'avait doué de nombreux avantages, et, bien différentes des contrées situées plus vers le nord, celles en question, étaient peu exposées au froid, moins encore à la famine. Les sauvages fréquentaient, pour la pêche, les rivières Nansamond, Iork et Chickahomine, abondantes en poissons délicieux. De riches moissons

étaient le prix d'une culture réduite chez les Américains au plus simple travail : le sol avait à peine besoin d'être remué pour produire. Les forêts fournissaient avec profusion le gibier et les fruits. Transplantés sur ce sol heureux, les Pohatans étaient cependant un peuple endurci aux fatigues de la guerre, et les Monacans et les Monohacks, bien que protégés par un pays de montagnes, avaient besoin d'une solide union pour leur résister. Le Sachem principal, ou l'empereur, comme disent les chroniqueurs du temps, était appellé par les Anglais, Pohatan [1], quoique son nom véritable fut Vahunsonaca.

Né vers l'an 1560, il ne fut d'abord le chef que de dix tribus, qui formaient en premier lieu la confédération pohatane. Mais, jeune encore, il les conduisit à la guerre contre les peuples voisins, qu'il s'assujettit par ses nombreux exploits, et forma un petit empire qui, à l'arrivée des Anglais, offrait une aglomération formidable de trente tribus.

Notre monarque américain ; car voilà bien un royaume sauvage, accueillit Sir John Newport et sa colonie avec la plus généreuse hospitalité. Un grand Ouirohance [2] le reçut sur le rivage, et lui offrit des rafraîchissemens et du terrein, ou, comme il s'exprimait, un grand lit pour ses enfans. Ce fut dans cet endroit que fut fondée la ville de Jamestown. Vahunsonaca ne prévoyait point que ces étrangers, en qui il ne voyait qu'une troupe de frères, qu'il fallait refaire des fatigues d'un pénible voyage, détruiraient un jour sa famille et sa nation.

Les Anglais ne tardèrent pas à tourner leurs armes contre ceux qui les avaient accueillis avec tant de générosité. Le célèbre capitaine Smith, homme peu difficile sur le point d'honneur, commença la petite guerre pour la subsistance de la colonie. Dans une de ses rencontres, il s'empara

---

(1) Pohatans était aussi le nom de la nation.

(2) Ouirohance signifie un homme très noble, un grand.

d'une idole ou dieu sauvage [1]. Vahunsonaca paya sa rançon, mais en même temps, il se prépara à repousser la force par la force. Smith surpris en explorant la rivière Chickahomine, fut pris, malgré son intrépidité, et traîné de tribu en tribu jusques à Ouirohocomo, résidence temporaire du Sachem. C'était un homme de belle taille, à l'air grave et majestueux. Il était assis devant un feu, sur un siége recouvert de peaux, envellopé lui-même dans un immense manteau de Rarowcum [2], peau précieuse, dont les queues pendantes relevaient encore la richesse. A ses côtés étaient ses deux filles, Pocahontas et Matanchanna, ainsi qu'une femme de distinction que l'on disait être la reine d'Appamatuck. Plus loin, et sur deux lignes, était rangée la noblesse, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. La reine d'Appamatuck présenta à Smith de l'eau pour se laver, et une de ses suivantes apporta une touffe de plumes comme manière d'essuie-mains. Après ce cérémonial Vahunsonaca ouvrit le conseil, qui prononça la mort. On sait des deux côtés de l'Atlantique, que Smith dut son salut à la célèbre Pocahontas. L'indomptable Sachem, que les larmes seules de cette tendre enfant pouvaient fléchir, arrêta la justice prête à frapper, et renvoya le capitaine. Il lui donna même son amitié, et le pria de lui envoyer deux canons, lui promettant, en retour, de l'adopter pour son fils, et de lui céder la terre de Cappahowsick.

---

[1] On a avancé à tort que les peuples de la Virginie étaient dépourvus d'idées religieuses. Cette idole semble déjà prouver le contraire. Ils avaient un sacerdoce, et, nous dit Madame de Genlis, on fesait faire aux prêtres une manière de noviciat, sous un arbre. Des hommes armés de boucliers formaient une barrière autour d'eux. D'autres cherchaient à lancer contre eux des baguettes, mais on les garantissait. Puis on abattait l'arbre, on allumait un feu, et l'on formait des guirlandes et des couronnes pour les jeunes gens. Vahunsonaca bâtit un Temple qui avait cent quarante pieds de long. Les quatre angles portaient chacun une figure en bois. La première représentait un homme, la seconde un dragon, la troisième une panthère, et la quatrième un aigle.

[2] Ainsi écrit M. Thatcher. C'est, je suppose, le Racoon des naturalistes, V. McLock's Natural Hist., Chneider, DeVillebrune, etc. etc.

Sir John Newport, rassuré par des procédés si honorables, ne craignit pas de s'engager lui-même dans l'intérieur avec une escorte de trente hommes. Il fut défendu à toutes les tribus d'attaquer le chevalier sur son passage, et Vahunsonaca le reçut d'une manière digne de lui. Il y eut un festin qui se prolongea durant toute la nuit. Sir John donna au Sachem un jeune anglais nommé Savadge, qui parut lui plaire beaucoup, et il en reçut en retour un petit sauvage appellé Nemontack. Durant les quatre jours que dura la visite, Vahunsonaca fit voir tant de dignité et de discrétion que Smith et Newport ne purent s'empêcher de l'admirer. Sir John, suivant l'esprit de sa nation, conduisait avec lui une multitude d'objets de trafic, au moyen desquels il espérait se procurer une immense quantité de blé. Les sauvages du commun se pressaient autour de lui, mais leur roi demeurait sur sa natte, ornée de perles et de coquillages. Le gouverneur s'avisa de l'engager à faire comme les autres, mais Vahunsonaca lui dit avec dignité: " Sachem, je suis un grand Ouirohance, et je t'estime tel. Laisse à ma disposition toutes tes marchandises; je prendrai celles qui me plaisent, et je te donnerai en retour ce qui me paraîtra d'une valeur proportionnée." Sir John se laissa prendre; Vahunsonaca choisit froidement, et fit verser quatre boisseaux de blé à ceux qui en avaient espéré vingt muids. Mais comme le sauvage, habile à tromper, se laisse aussi facilement jouer lui-même, le capitaine Smith eut sa revanche. Il montra divers petits objets, qu'il mit au jour pour en faire ressortir le brillant. Ces oripaux attirèrent les regards du Chef, qui donna trois cents boisseaux de blé, pour deux livres de grains bleux, lorsqu'on lui dit qu'ils étaient d'une substance fort rare, et faits pour être portés exclusivement par les plus grands monarques. Ils devinrent en usage chez les plus grands chefs, auxquels seuls il permit d'en porter, par un ordre qu'il donna en 1608, son conseil assemblé à cet effet.

Mais les objets de luxe n'étaient point les seuls dont

Vahunsonaca cherchât à se mettre en possession. Il avait été à même d'observer la supériorité que les armes à feu donnaient aux Anglais. Il mit tout en œuvre pour s'en procurer, et lorsque Sir John Newport se prépara à faire un voyage en Angleterre, il lui envoya de grands présens, et en obtint vingt-cinq épées. N'ayant pas trouvé l'honorable Smith aussi complaisant, il en fut si piqué, qu'il commanda à tous ses sujets de saisir les armes des Anglais, partout où ils les trouveraient. Il s'en suivit plusieurs escarmouches dans lesquelles les sauvages ne furent point les plus forts. Le Sachem revenu de son emportement, envoya Pocahontas à Jamestown, pour solliciter la mise en liberté des captifs. Smith, peu délicat envers sa bienfaitrice, ne les lui remit qu'après les avoir fait battre de verges.

Cependant Sir John Newport revint d'Angleterre avec de grands renforts. Il était porteur de magnifiques présens du roi Jacques à son " bien-aimé frère et allié, Pohatan." Ce prince lui envoyait, outre un grand nombre d'objets précieux, un bassin en argent avec une aiguière, un lit royal et des habits de valeur. Il avait donné commission au chevalier, de confirmer le " droit divin " de son allié en Virginie, par les cérémonies d'un couronnement ; et il envoyait à cet effet un trône, la couronne, le sceptre, et un manteau écarlate et broché d'or.

Smith, envoyé pour prévenir Pohatan de venir à Jamestown, pour recevoir les insignes de la royauté, en reçut cette réponse fière : " Moi aussi je suis Sachem, et c'est ici mon domaine, j'y resterai huit jours, pour attendre les présens dont tu me parles. Ton père (Sir John Newport) doit venir à moi. Quant aux Monacans, je sais venger mes injures. Et pour ce que tu dis d'Appamatuck, il n'est pas situé où tu dis ;" en disant ces mots, il saisit une canne, et traça sur le sable la géographie de ce lieu. Il fut inflexible, et il fallut que le représentant du roi des Anglais vint trouver ce sauvage jusques à Ouirohocomo. Pohatan se laissa revêtir des habits royaux ; mais lorsqu'on voulut

le faire agenouiller pour recevoir la couronne, il exerça la patience de tous les officiers. Enfin, l'un d'eux, s'appuyant fortement sur les épaules royales, fit plier sa sauvage Majesté, tandis que trois autres lui mirent le riche diadême sur la tête. Aussitôt la garde salua le nouveau couronné d'une telle volée de mousquetterie, qu'il fut saisi d'effroi; toute sa cour s'enfuit dans ces épaisses forêts américaines, comme étonnées elles-mêmes qu'on les rendît témoins d'un cérémonial si nouveau et si effrayant. Cependant tout redevenait calme. Le monarque revenu de sa frayeur, donna naïvement son manteau de peau et ses mocassins à Sir John, qui ne se crut pas peu honoré de posséder les vieux insignes de la royauté virginienne. Mais les *couronnans* s'en allèrent sans avoir obtenu de secours contre les Monacans, ni même que les restrictions sur le commerce fussent levées.

Au mois de Décembre, le Sachem invita Smith à le venir voir, et lui promit un plein bateau de blé, pourvu qu'il l'aidât à bâtir un palais, et qu'il lui procurât cinquante épées. Le chevaleresque anglais s'aventura avec cinquante hommes. Pohatan fit travailler ses gens, puis lui laissa voir qu'il l'avait joué. Le bouillant capitaine voulut employer la force; mais il fallut retraiter à la fin, et le Sachem retira tout le fruit de son adresse. Son gendre, Opechancana, ne put retarder Smith, et en reçut même un affront, mais douze députés envoyés sous main à Jamestown obtinrent, au nom du capitaine, cinquante épées et trois cents haches. Ce ne fut pas assez pour les Anglais d'être ainsi dupés; Pohatan, après avoir marché trente lieues à la poursuite de Smith, revint à Ouirohocomo, assembla toutes ses forces, et fondit sur la colonie. Il intercepta et fit prisonniers le capitaine Radcliffe et quarante anglais, et assiégea Jamestown. Au bout de six mois, les assiégés se virent réduits de six cents à soixante. Dans cette extrémité, ils évacuèrent Jamestown, et s'embarquèrent pour l'établissement de Bermudas.

Pohatan semblait redevenir maître sans contrôle de la Virginie, lorsque le sort voulut que les colons fugitifs ren-

contrassent le lord Delaware, qui venait d'Angleterre avec une suite considérable. Ils rentrèrent à Jamestown. Le Sachem dut frémir de douleur en abandonnant ses débris, et les Anglais bruler du désir de la vengeance à la vue des cendres d'un établissement naguère si florissant.

Sir Thomas Dale, qui succéda bientôt à lord Delaware, pénétra jusques à Appamatuck, rasa les forts des Pohatans, et y fonda New-Bermudas. Vahunsonaca vengea en quelque sorte cet affront par le drame sanglant de Fort-Henry.

L'enlèvement de Pocahontas, en 1612, vint mettre fin à la guerre. Harassés de toutes parts, les Anglais parvinrent à se faire livrer la princesse, en corrompant un Sachem, vassal de Pohatan. Peu contens de la rançon qu'il leur offrait, ils s'avancèrent par eau, au nombre de cent cinquante, jusques à Ouirohocomo. Le Sachem les reçut avec intrépidité. Il leur demanda le but de leur marche, en leur disant, que s'ils étaient venus pour combattre, ils éprouveraient le sort de Radcliffe. Il y eut une attaque, qui fut inutile ; car les sauvages se cachèrent dans les bois, après avoir fait leurs bravades. Pohatan alla se fortifier à Orapakes avec quatre cents guerriers. Il y reçut de la part des Anglais une députation plus pacifique. Les envoyés ne furent pas admis en sa présence, mais Opechancana les reçut avec faveur. Un des députés était le jeune Rolfe, qui ne fut pas longtemps dédaigné : il obtint la main de Pocahontas, et cette alliance fut le gage de la paix, qui dura jusques à la mort de Pohatan, qui arriva en 1618.

On a vanté la haute stature, la bonne mine et la majesté de ce sauvage, remarquable sous des rapports bien plus importans. Pour parler de sa puissance, son pouvoir, loin de décheoir par le voisinage des Anglais, s'était accru, et, de l'est à l'ouest, depuis le rivage de la mer jusques à l'Allegany, tout lui obéissait. Les Monacans étaient contenus, ainsi que les Massahomis. Ces peuples, qui ne peuvent être que les Iroquois, commençaient à harceler sans relâche les tribus de la confédération situées plus au nord.

Pohatan marchait toujours accompagné d'une garde de cinquante hommes choisis, et fesait observer à ses guerriers une discipline régulière. Ainsi nous voyons que lors d'une visite de Sir John Newport, il passe en revue trois cents de ses sujets, et leur fait simuler un combat avec des évolutions très compliquées. Lorsque cet ordre devint inutile en présence des armes à feu, il employa mille expédiens pour s'en procurer, et il y réussit assez bien. Il employa plusieurs Allemands à discipliner ses soldats, et à construire un arsenal, qui contenait les insignes envoyés par Jacques Ier, et des armes pour équipper mille combattans. Il y avait aussi un trésor, et il était considérable.

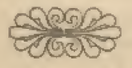
On rapporte que deux transfuges l'ayant laissé avec promesse de lui livrer le capitaine Smith et un grand amas d'armes, il les fit exécuter sur le champ, lorsqu'il les vit revenir les mains vides; car, dit-il, ceux qui avaient voulu trahir le capitaine, le pouvaient trahir lui-même. Pyrrhus ne trouva que dans un ancien Romain une grandeur d'âme au-dessus de celle de Pohatan.

Ce sauvage était encore estimable comme homme social, je citerai à l'appui un bel exemple. M. Hamer, envoyé de Sir Thomas Dale, trouve le Sachem entouré d'une garde de deux cents hommes. Après avoir présenté le calumet à l'ambassadeur, il s'informe de la santé de Sir Thomas, puis de Madame Rolfe (Pocahontas). Hamer lui répondant que la princesse est si heureuse, que lors même qu'elle serait libre, elle resterait à Jamestown, il se réjouit avec sa candeur ordinaire du bonheur de sa fille. Enfin, il demande le but de la visite. Hamer lui dit qu'il a des choses particulières à lui communiquer, et alors le Sachem fesant retirer tout le monde à l'exception de deux de ses femmes, l'on se met à parler d'affaires. L'envoyé était chargé de demander pour Sir Thomas, la main de Matanchanna. A cette proposition Pohatan proteste de son amitié pour les Anglais, et ne veut de preuve de la leur que leur parole; mais il ne songe point à de nouvelles alliances. La politesse déployée dans cette

entrevue est admirable ; mais ce qui l'est encore plus, c'est que jusques à la mort du Sachem, il n'y eut plus aucunes rixes entre ses sujets et les colons.

Les vieux écrivains sont partagés sur mon héros. Stith, après l'avoir appellé " un prince de talens et de grand sens," le dit insidieux et cruel. " Quant aux grandes vertus morales, ajoute-t-il, comme la vérité, la bonne foi, la magnanimité, il semble s'en être peu soucié." Burk parle autrement. " Ce prince, dit-il, dans un moment d'enthousiasme, sera sans doute traité de barbare et de tyran par les peuples civilisés, mais ses titres à la grandeur, quoiqu'il n'ait pas eu les mêmes moyens, sont aussi légitimes que ceux d'un Gengis ou d'un Tamerlan." M. Thatcher cite avec complaisance cette comparaison : je dirai pour ma part, qu'un homme placé par le sort à la tête d'une confédération de peuplades incultes, la plupart soumises par la terreur, les gouvernant en despote, et maintenant son pouvoir malgré les Anglais, les Monacans et les Iroquois, me semble digne de l'admiration des hommes. Pohatan laissa, outre ses trois filles (1), deux fils, Opitchipan et Kekataugh, peu dignes de lui succéder.

(1) Opechancana avait épousé l'ainée.



[illegible]

[illegible]

CHAPITRE VII.

ARGUMENT.

Suite des Sachems pohatans—Sasapin et Mangopeomen—Ce dernier réunit les Chickahominis à la confédération—Ligue contre les Anglais; soixante et dix forts sont détruits ou abandonnés—Bataille de Pamunky, armistice —Mangopeomen est pris—Sa mort et son caractère—Particularités intéressantes de la vie de Pocahontas.

Opitchipan, successeur de Pohatan, prit le nom de Sasapin (1). Il n'eut de Sachem que le nom, et s'associa son beau frère, Opechancana, qui règna sous le nom de Mangopeomen. Grand chef de guerre sous son beau père, ce Sachem avait fait prisonnier le capitaine Smith. Moins heureux plus tard, il en avait été terrassé, et traité avec ignominie: il se vengea en semant le carnage dans la journée de Fort-Henry. Ce sage Ouirohance prit sur son beau frère tout l'ascendant que son génie lui promettait, et ouvrit son gouvernement par une manœuvre d'une politique adroite. Dissimulé avec les Anglais, auxquels il ne pouvait pardonner la prise d'Appamatuck, il renouvella l'ancienne alliance en 1619, pour mieux voiler ses desseins. L'artifice par lequel il réunit à la confédération pohatane la nation des Chickahominis, justifie assez les craintes que les habitans de Jamestown commençaient à concevoir. Cette

(1) Cet usage de prendre un nom en arrivant à l'autorité suprême, était commun à toute l'Amérique. Ouingina prend le nom de Pemissapan, comme Opitchipan celui de Sasapin. Vahunsonaca avait apparemment adopté celui de Pohatan. Le même usage ne fut pas moins répandu dans l'ancien monde, et c'est ainsi que tant de rois, en Irlande, portèrent les noms de Laogaire ou d'Eochaid; tant d'autres, celui de Donald, chez les Calédoniens.

peuplade ayant refusé de payer à la colonie un tribut annuel, le Président Yeardly entra sur son territoire avec des troupes; mais Mangopeomen persuada les Chickahominis de le reconnaître pour Sachem, et il engagea le général à retraiter. Cette annexe qu'il fit à sa puissance, devait le servir dans l'exécution du nouveau plan de défense que son intelligence voyait nécessité par l'accroissement journalier des ressources de la colonie.

Sir Thomas Wyatt succéda à Yeardly, en 1621. Mangopeomen qui n'était pas prêt à éclater, envoya à Jamestown un orateur qui débita une harangue de compliment. Pour rendre la déception plus parfaite, il offrit de fournir des guides pour conduire les Anglais dans des lieux où ils pensaient trouver des mines de cuivre. Mais après avoir sondé les dispositions de Namenacus, Sachem de Patuxent, et des tribus de l'est, il résolut enfin de fondre, sans plus tarder, sur la colonie.

Le 21 mars, 1622, jour néfaste dans les annales virginiennes, les diverses tribus engagées dans la ligue se trouvèrent stationnées sur les différens théâtres du massacre, avec une célérité et une précision qui étaient dues à Mangopeomen, l'âme de ces masses, si difficiles à contenir. Cette fois, quoique plusieurs partis eussent à traverser un chemin immense parmi les forêts, guidés seulement par les astres, aucun ne s'égara. Soudain les coups tombèrent. Le terrible Sachem, semblable à Mars parmi les siens, alimentait le carnage. Un massacre épouvantable eut lieu, et trois cent quarante-sept personnes furent les premières victimes de cette boucherie, qui eut des suites encore plus funestes. Chanco, sauvage chrétien, avait cependant donné l'alarme; le danger fut connu de toutes parts, et toute la colonie se mit sous les armes. Frémissant de rage, Mangopeomen rallia, comme Attila arrêté devant Orléans, ses guerriers répandus dans le pays, et il attendit de pied ferme l'ennemi, que cette scène de dévastation déployée à ses yeux, excitait à la vengeance. Une guerre

à mort suivit, dans laquelle les Anglais égalèrent en barbarie les Pohatans, qui leur donnèrent dès-lors le nom de "Grands Couteaux." De quatre-vingts forts que les colons possédaient, il n'en resta que huit sur pied, et la population totale se trouva réduite à 1700 âmes, en 1624. Lorsque l'on envoya proposer la paix, l'implacable sauvage fit une réponse pleine de fierté, et foula aux pieds l'image du roi d'Angleterre, qu'on lui avait présentée. La guerre la plus dévastatrice continua avec une furie toujours croissante.

En 1625, Sir Thomas Wyatt entra en personne sur le territoire des Pohatans. Mangopeomen l'attendit à Pamunky, à la tête de neuf cents guerriers. Un combat fut livré dans lequel les Anglais parurent d'abord victorieux; mais ils ne purent pousser jusques à Matapony, principal fort, qui n'était qu'à quatre milles du champ de bataille, et furent contraints de retraiter. De nouvelles ouvertures de paix furent encore rejetées; et ce ne fut qu'en 1632, que les sauvages se prêtèrent à une trêve.

Mangopeomen la rompit, lorsque à l'arrivée d'un nouveau Gouverneur et d'une nouvelle colonie, la guerre civile se mit entre les Européens.

Quoiqu'avancé en âge, il fesait, avec une extrême célérité, parvenir ses ordres aux tribus les plus éloignées. Il voulut faire lui-même la principale attaque à la tête des cinq tribus les plus considérables; tandis que les efforts subordonnés furent confiés aux Chefs respectifs, système qui étendit le massacre des bouches de la Chesapeake jusqu'aux extrémités des eaux qui s'y jettent. Cinq cents personnes furent tuées, et grand nombre traînées en captivité. Sir John Berkeley (1), à la tête de toutes les forces de la colonie, livra plusieurs combats désespérés qui le conduisirent jusque dans le centre du pays des sauvages. Mangopeomen était alors si décrépit par l'âge et les infirmités, qu'il était réduit

(1) Cet officier, qui fit ses premières armes contre les Pohatans, s'illustra, je crois, dans les guerres civiles de son pays, et lors de la Restauration, il proclama Charles II, en Amérique.

à se faire porter dans une espèce de litière, d'où il dirigeait la marche en avant, ou la retraite de ses guerriers. Poursuivi chaudement par un parti de cavaliers, il fut pris et conduit à Jamestown, où, à leur grand honneur, les Anglais le traitèrent avec égards, ensevelissant généreusement le souvenir de leurs défaites, à la vue de l'infortune présente de leur plus terrible ennemi. Il y eut un Anglais qui fut inaccessible à ces nobles sentimens. Le Sachem vécut plusieurs jours, entouré de ses serviteurs, qui avaient eu la permission de le suivre; mais il fut lâchement assassiné par un de ses gardes, sans autre offense que le courage qu'il montrait dans le malheur. Quelques jours avant sa mort, il entendit un grand remuement autour de sa personne. Ayant fait lever ses paupières, ce qu'il ne pouvait plus faire seul, il aperçut un groupe de curieux. Il fit aussitôt demander le Gouverneur, et lorsqu'il parut, il dit avec dignité " que si Mangopeomen avait eu la fortune de faire prisonnier le Sachem des Anglais, il ne l'aurait point donné en spectacle à ses sujets;" étrange leçon d'un soi-disant barbare à un chevalier.

Aucun sauvage, sans en excepter Metanco, ou le roi Philippe, ne fit plus de mal aux Anglais. Sa haine ne parut pas provoquée comme celle du vainqueur de Swanzey; mais il prévoyait sans doute la ruine de sa nation, et le patriotisme parle en sa faveur.

Beverley nous apprend qu'il était d'une haute stature, et qu'il avait le port extrêmement noble. Stith l'appelle " un prince fier et politique." Burk, " l'Annibal de la Virginie." Locke l'a mentionné dans son immortel ouvrage sur l'Entendement (1). Sa mort fut le prélude de la dissolution prochaine de la confédération pohatane.

(1) Si Opechancana, roi de Virginie, eût été élevé en Angleterre, peut-être aurait-il été aussi bon théologien et mathématicien que qui que ce soit dans ce Royaume. Toute la différence qu'il y a entre ce roi et un anglais, consiste simplement en ce que l'exercice de ses facultés a été borné aux usages et aux idées de son pays.—(*Ess. sur l'Ent.*, *Tome* 1, *Liv. I*, *Chap. III*, *p.* 87, *penes me.*)

Je terminerai ce chapitre par ce qu'offre de plus intéressant la vie de Pocahontas.

Née en 1595, avec toutes les qualités du cœur, cette enfant de la nature est surtout célèbre par l'acte extraordinaire d'humanité et de courage qui sauva le romanesque capitaine Smith. Déjà l'exécuteur lève la hache de guerre sur le prisonnier, lorsque Pocahontas, âgée alors de douze ans, s'élance entre lui et le capitaine. Tenant embrassée la tête de Smith, elle conjure son père de l'épargner. Elle était plus que tous ceux de sa famille en possession de ce cœur fier, et le toucha en faveur du criminel.

Plus tard, Jamestown est visitée par la famine. La fille de Pohatan y fait parvenir des vivres, qui soutiennent les Anglais jusques au retour de Sir John Newport.

Cependant les sauvages, à la vue de l'accroissement des Anglais, ont conjuré leur perte. Pocahontas s'évade au milieu de la nuit, et, s'engageant dans les épaisses forêts de son pays, elle traverse mille dangers pour avertir les colons de celui qui les menace. Des bienfaits aussi signalés eurent bientôt porté de l'autre côté de l'Océan le nom de l'héroïne virginienne; mais quelle en fut la récompense? Argall, le même qui porte le fer et le feu dans les établissemens de la marquise de Guercheville, officier dont la vie est semée d'actions héroïques, nobles parfois, et aussi de faits déshonorans, paraît sur la scène. Naviguant sur la rivière Potomac, en 1612, il apprend que la princesse est dans les environs. Il lui fait une visite, et l'invite à monter sur son vaisseau, promettant de la remettre sur le rivage après une courte promenade. Elle se laisse prendre; on la respecte, mais on ne lui tient point parole.

Durant son séjour à Jamestown, la beauté de Pocahontas, sa simplicité naïve, et ces manières gracieuses qui accompagnent toujours l'innocence du cœur, lui attirèrent les regards du jeune Rolfe, colon distingué, qui l'épousa avec la permission de Pohatan. Cet hymen fut le gage d'une heureuse paix. Elle reçut le baptême, et fut appellée

Rebecca, mais Pocahontas était le plus beau nom qu'elle pût porter, et la postérité le lui a conservé.

En 1616, elle dit adieu à son pays, et partit pour l'Angleterre, avec son époux et Sir Thomas Dale. La renommée l'avait précédée à Londres, une de ces immenses cités desquelles le bruit d'une victoire, quelquefois, n'atteint pas l'enceinte ; mais un récit romanesque se fait jour au milieu du tumulte qui y règne. L'héroïne américaine devait y attirer tous les regards. Le roi Jacques, que Stith appelle " un pédent couronné," monarque en tout singulier, et qui n'a eu son égal qu'en un czar de Russie, trouva fort mauvais que le jeune Rolfe eût eu la présomption d'épouser, sans son agrément, " une princesse fille d'un roi son allié;" mais sa Majesté se calma, et les deux époux furent introduits à la cour par lord Delaware et l'honorable Smith. Un vieux chroniqueur dit de la princesse virginienne, qu'elle était plus favorisée de la nature, plus gracieuse et mieux proportionnée que plusieurs dames de la cour, au jugement même des courtisans *et plus beaux sirs.*

Après avoir joui quelque tems de la faveur de la bonne reine Anne, à laquelle Smith avait présenté un mémoire sur ses belles actions, Pocahontas se retira à Benford, fatiguée du tumulte de la capitale.

Enfin, en 1617, des raisons particulières l'engageant à retourner en Amérique, elle devait monter sur un vaisseau amiral à Gravesend, lorsqu'elle mourut, âgée de vingt-deux ans. Les derniers momens de sa vie ne démentirent pas sa plus tendre jeunesse. Elle laissait un jeune enfant sous la tutelle de Sir Lewis Stewkely, mais ce seigneur ayant perdu toute sa fortune dans le malheur de Rawleigh, il passa sous celle de son oncle, John Rolfe, de Londres. Il vint plus tard en Amérique, hérita d'une grande partie du territoire de son aïeul, et laissa une fille qui fut mariée au Colonel Bolling. Ce dernier maria deux de ses filles aux Colonels Randolphe et Fleming. L'honorable Randolphe,

de Roanoake, est encore un descendant de Pocahontas au sixième degré, selon M. Thatcher.

L'histoire n'offre rien qui égale l'héroïsme déployé par cette femme forte ; et le roman n'a rien imaginé de supérieur. Quelle héroïne, en effet, posséda à un degré plus éminent ces belles qualités qui ornent le cœur humain, la candeur, l'amitié constante, et la compassion pour le malheur. L'indépendance de son caractère, et la dignité de toutes ses démarches, ne parlent pas moins en sa faveur. Les auteurs du Dictionnaire Historique ont consacré un article à Pocahontas, digne de figurer dans toutes les histoires.



CHAPITRE VIII.

ARGUMENT.

De quelques autres Sachems pohatans—Tomocomo—Nemattanoi—Voyage du premier en Angleterre—Bravoure du second—Extinction de la confédération pohatane dans la personne de Topotomoi—Histoire de Japazaws, Sachem des Potomacs.

Parmi les Américains qui jouent un rôle secondaire dans les annales de la Virginie, se trouvent Tomocomo et Nemattanoi.

Tomocomo, gendre et premier conseiller de Pohatan, fut préféré à Sir Thomas Dale, et obtint la main de Matanchanna. Il fut chargé par son beau-père d'accompagner Pocahontas en Angleterre, et de compter tous les Anglais. Le bon Tomocomo, arrivé à Plymouth, prit une canne dont il donnait un bout à chaque homme qu'il rencontrait; mais bientôt l'horizon du sauvage s'agrandit, et il jeta le dernier bout de son bâton. De retour en Virginie, où il revint avec le capitaine Argall, il ne put rendre compte à son maître qu'en égalant le nombre des Anglais aux astres du firmament et aux feuilles de la forêt. Pendant qu'il était encore à Londres, il vit l'honorable Smith, et le pria de lui faire voir son Dieu et son roi. Pour la Divinité, le capitaine s'en excusa de son mieux. Mais il lui prouva qu'il avait vu le roi et la reine. Oh! s'écria alors Tomocomo, quand tu donnas au Sachem un petit chien blanc, il le nourrit comme lui-même; et moi, qui suis meilleur qu'un chien blanc, ton roi ne m'a rien donné.

Nemattanoi était un personnage d'un autre genre. C'était l'Ajax virginien, et il passa longtems pour le premier

homme de guerre de sa nation. Ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'était qu'il se fût trouvé dans une multitude de rencontres avec les Anglais sans être jamais blessé. Sa bonne fortune, jointe à son ambition le mit à même de passer pour invulnérable parmi les siens. Mais Opechancana le livra aux Anglais, qui le fusillèrent.

Topotomoï avait succédé à Maugopeomen, sans hériter de sa gloire. Un agent anglais régna pour lui. L'assemblée de Virginie passa un acte qui lui assignait telles terres qu'il se choisirait sur la rivière Iork, et elle nomma des commissaires qui l'amenèrent à Jamestown, et le reconduisirent dans son pays.

Plus tard une peuplade éloignée s'étant avancée pour s'établir en Virginie, Topotomoï alla au secours des Anglais avec cent guerriers, et fut tué dans le combat. Le satirique auteur d'Hudibrias [1], a immortalisé par ces vers, le dernier des Pohatans :

A precious brother having slain
In time of peace an Indian
The mighty Tottipotimoy
Sent to our elders an envoy
Complaining sorely of the breach.

La dynastie pohatane avait régné près d'un siècle depuis Vahunsonaca.

A une distance assez considérable des Pohatans vivaient les Potomacs. Japazaws, leur Sachem, fit un traité avec le capitaine Smith, en 1608. On prétend même qu'il s'entendit avec Argall, et lui livra Pocahontas. Quoiqu'il en soit, il parut à Jamestown, en 1619, et permit aux Anglais d'envoyer deux navires sur la Potomac. Le capitaine Croshaw, chef de cette croisière, entra si fort dans les faveurs du Sachem, qu'il fut nommé Chef de guerre contre les Pazaticans, peuple féroce, ennemi des Potomacs.

---

(1) Butler.

Mangopeomen lui envoya un député avec un présent de deux corbeilles de perles, et le fit prier de tuer le capitaine ; mais il répondit fièrement que les Anglais étaient ses alliés, et Sasapin son frère.

Les complaisances de Japazaws ne furent pas bien récompensées. Iago, Sachem d'une tribu lointaine, s'étant réfugié chez lui, et n'ayant pu en obtenir du secours, le perdit dans l'esprit des Anglais. Isaac Madison, envoyé pour se joindre à Croshaw, l'arrêta avec toute sa famille, et le conduisit à Jamestown, où il languit dans une longue captivité. Quoique les Anglais se montrassent bien injustes envers lui, il était peu digne que l'on plaignît son sort, malgré l'épithète de " bon roi," que Smith lui prodigue.



CHAPITRE IX.

ARGUMENT.

Digression concernant la découverte de la chûte de Niagara—Entrevue de Mayouck avec MM. Price et Willmington—Son récit de la cataracte—Excursion.

La nouvelle Angleterre venait à peine de fixer une retraite aux mécontens des trois Royaumes, que l'on songea à y envoyer des missionnaires qui, au défaut de prosélytes exploitaient les beautés des régions qu'ils parcouraient, suivant en celà le génie du clergé de l'Eglise d'Angleterre, presqu'entièrement composé de savans. Price et Willmington reçurent l'ordre de pénétrer vers le nord. S'étant reposés dans le bourg naissant de Boston (1), ils dirigèrent leur course vers le but qui leur avait été indiqué. Déjà ils avaient franchi une chaîne de montagnes, lorsqu'ils tombèrent dans un pays plat. Après avoir marché plusieurs jours sans rencontrer aucune créature humaine, ils aperçurent enfin dans une clairière et à travers les arbres, un groupe de sauvages qui, s'approchant d'eux, leur parlèrent un langage agréable, mais qu'ils ne comprenaient pas. Les gestes de ces sauvages marquaient leur surprise à la vue d'hommes si différens d'eux, et n'ayant pour arme que ce qui leur semblait un bâton poli. Au milieu de cet ébahissement une bande d'oies passa au-dessus de leurs têtes. Ils décochèrent leurs flèches; mais ce fut sans effet. Nos visiteurs tirèrent en même temps, et, au grand étonnement de la troupe, deux oies tombèrent expirantes sur le sol.

---

(1) V. l'histoire des E.-U.

Le Chef, qui s'appellait Mayouck, pria les étrangers de le suivre dans son village, pour montrer à son peuple le merveilleux effet de leurs bâtons. On arriva bientôt à un nouveau groupe, occupé à élever une cabane d'écorce. Mayouck fit entendre que ce n'était là que le lieu de chasse, et que le village était encore éloigné dans la direction du soleil, qui se dérobait alors derrière les arbres. On le trouva enfin sur la rive de la rivière Oneida. Price et Willmington voulurent passer au-delà, et demandèrent des renseignemens au Sagomo sur la route qu'ils devaient suivre. Il leur donna à entendre que la rivière qu'ils avaient traversée conduisait à un immense bassin, formé par la décharge de plusieurs grandes rivières, mais que bien peu de guerriers de sa tribu avaient jamais été jusque-là. Il y avait pourtant un ancien qui, dans sa jeunesse, s'était avancé avec son canot durant plusieurs soleils. Il avait raconté qu'il avait vu une énorme rivière tombant dans une mer d'eau douce, et qu'ayant débarqué pour chasser, il avait entendu un bruit terrible d'eaux qui tombaient. Ayant traversé vis-à-vis les bois, d'où le bruit semblait venir, il vit que le courant devenait si rapide qu'il n'était pas possible d'avancer. La crainte le força de faire rebrousser son canot, et depuis ce temps aucun sauvage n'osa s'aventurer. Les deux ministres furent plus hardis, et ils engagèrent Mayouck à les accompagner.

Après qu'ils eurent navigué plusieurs jours, ils aperçurent l'Ontario, dont la vue les frappa d'étonnement; car ce fleuve leur parut une mer sans bornes. Comme ils rangeaient la côte, les daims sortaient de leurs bosquets pour les voir, ou traversaient à la nage les embouchures de rivières et de ruisseaux. Mais on s'occupait plutôt à admirer la beauté de la scène qui s'offrait à la vue, qu'à interrompre les jeux et les gambades des bêtes fauves. On avançait toujours sans se douter de rien, lorsque un matin que l'on fit plusieurs milles avant que le soleil n'eût dissipé la brume épaisse qui couvrait le lac, on entra dans une

grande rivière qui vient se jeter dans l'Ontario. On continua de naviguer, mais le courant devint si rapide, que l'on fut obligé d'aller par terre. Le vent, qui soufflait légèrement, fesait un murmure continuel parmi les arbres, mêlé à un bruit sourd que Mayouck jugea venir de plus loin. Il ordonna à un jeune guerrier, qui l'accompagnait, de monter sur un pin élevé qui était proche. Le jeune homme fut à peine à la moitié de l'arbre, qu'il poussa un cri de surprise, et, en ayant descendu, il dit qu'il avait vu des nuages immenses d'écume au-dessus des arbres. Comme on continuait de marcher, le bruit devenait plus distinct et plus fort à chaque instant, et la vitesse du courant fit croire que l'on approchait d'un rapide furieux; mais on sortit d'un bois épais, et l'on se trouva tout-à-coup sur le bord d'un rocher nu, qui était comme suspendu sur un vaste gouffre, dans lequel deux courans et une rivière se précipitaient avec un bruit qui noyait toutes les acclamations de surprise, et qui surpassait les mugissemens de la mer dans sa fureur. Se retirant avec effroi, les voyageurs fixèrent leurs regards étonnés sur le torrent bruyant et écumeux, sans faire attention que la partie du rocher sur laquelle ils se trouvaient, il n'y avait qu'un instant, s'ébranlait et se détachait: cet immense bloc tomba, et le bruit de sa chute retentit dans tous les bois d'alentour, plus fort que celui de la cataracte. Les deux Anglais se retirèrent comme malgré eux au milieu des arbres, n'osant revenir vers le point d'où ils avaient vu crouler le rocher; et dans cette position, ils purent contempler avec plus de sang froid le grand spectacle qu'ils avaient sous les yeux.

Comme ils étaient ainsi occupés, Mayouck jeta un cri, et dirigea leur attention sur un grand daim, qui luttait vainement contre la force irrésistible du courant près de la chute: il était entraîné vers sa destruction. Il arriva dans un calme trompeur; ses regards devinrent égarés, ses narrines s'élargirent, son cou s'allongea, et il semblait crier; mais sa voix était étouffée par le bruit de la cataracte, et il fut

précipité dans l'abyme qui bouillonnait au-dessous. Le Sagamo iroquois donna à la chute le nom de Niagara ou " des Eaux Tonnantes." On vint plus tard de toutes les parties du globe pour contempler la plus grande merveille de la nature. Parmi ses plus illustres visiteurs, DeLarochefoucault Liancourt et DeCastelnau ont écrit des descriptions magnifiques de ce qu'ils ont vu.



CHAPITRE X.

ARGUMENT.

Confédération des Pokanokets—Massassoit—Ambassades et liaisons—Sa mort—Observations sur son caractère—Son successeur—Sauvages du Massachusets—Nanepashemet, Vonohoquaham et Metoouampas—Justice des Anglais—Maladie contagieuse—Histoire de Chickatabot.

A l'époque de la fondation de Plymouth, on trouve la Nouvelle Angleterre occupée par cinq Confédérations principales : les Pequots à l'est du Connecticut, les Narraghansetts dans le Rhode Island, les Patuckets au sud du New-Hampshire, les Massachusetts autour de la baie de ce nom, et les Pokanokets dans le comté de Bristol. Ces derniers formaient neuf tribus qui avaient chacune leur chef respectif ; mais ils étaient vassaux d'un Sachem général résidant à Montaup [1]. Massassoit gouvernait à l'arrivée des Anglais.

Dermet, naviguant aux frais de Sir Francis Gorges, ayant débarqué dans le pays en 1620, guidé par un sauvage nommé Squanto, le Sachem lui permit de construire le fort de Plymouth. Il envoya son conseiller, Samoset, vers les colons, et voulut aller à eux en personne. Edward Winslow, gouverneur, le reçut et débita un long discours, dont la teneur était, que le roi Jacques saluait son frère le

---

[1] Nos voisins ont appelé ce lieu Mount-Hope par corruption : je l'ai ainsi écrit dans mon article de Metanco, inséré dans les Mélanges Religieux de Montréal.

Sachem, et lui offrait son amitié. Massassoit parut faire plus de cas de l'épée de Winslow que de sa harangue. On songea à l'introduire dans l'intérieur du fort. Le capitaine Standish l'escortait avec une garde de six hommes depuis un ruisseau où l'on érigea un arc triomphal pour perpétuer le souvenir de cette entrevue. De là on le conduisit dans une des meilleures maisons, où on lui donna un grand festin. Il est vrai que le Sachem et le Gouverneur ne se séparèrent qu'après s'être embrassés et avoir contracté une alliance; mais il est faux que Massassoit reconnut Jacques pour son souverain, puisque la copie du traité, encore existante, ne le mentionne pas.

Je trouve que de toutes les colonies qui vinrent s'établir en Amérique, aucune ne se livra à l'agriculture. Edward Winslow se rendit à Montaup, en 1621, pour tenter d'ouvrir une traite sur le blé. Massassoit revêtu d'un habit brillant et tout galoné d'or, entendit le message en homme qui est de bonne humeur, et accorda tout ce que l'on voulut.

Sa fidélité ne tarda cependant pas à être mise à l'épreuve. Le transfuge Squanto répandit le bruit qu'il assemblait ses guerriers pour fondre sur la colonie. Hobanoc, autre sauvage, nia le fait, et conseilla d'envoyer à Montaup pour s'en assurer. M. Winslow et Hampden, de Londres, y trouvèrent tout dans une parfaite tranquillité.

Massassoit tomba malade l'année suivante. A la première nouvelle, Winslow lui fut envoyé. Prévenu de son arrivée, Massassoit lui saisit la main, en disant: Es-tu Winslow?... O Winslow! Massassoit ne te verra plus.—On le rétablit néanmoins avec quelques cordiaux. Il manifesta sa reconnaissance en dévoilant une ligue des tribus du Massachusetts, et en recommandant des mesures qui furent exécutées par le capitaine Standish.

En 1632, les Narraghansetts s'avancèrent jusqu'à Montaup. Massassoit les repoussa avec le secours de quelques Anglais. Il ne mourut que longtems après.

On a peine à comprendre qu'un Chef aussi dévoué aux

Anglais, fut tellement ennemi de leur religion que de leur faire promettre de ne jamais convertir un seul de ses sujets. Les missionnaires catholiques firent quelques progrès ; mais les difficultés étaient partout les mêmes. Un jeune Huron disait au P. Brébœuf : " tu nous débites de fort belles choses ; mais celà est bon pour vous autres qui êtes venus de l'autre bord du grand lac. Ne vois-tu pas que nous, habitans d'un monde si différent, ne pouvons arriver au Paradis par le même chemin."

Massassoit ne se distingua guère comme guerrier. Il n'est que plus étonnant qu'il ait pu maintenir son autorité sur une grande confédération de peuples passionnés pour la guerre ; bien différent en cela, et plus heureux que grand nombre de ses semblables, qui n'ont fait que hâter la ruine de leur race. Il régna sous le nom d'Ousamequin. Son fils ainé Vansutta, lui succéda sous celui de Moanan. Ce n'est pas le temps de raconter les malheurs de ce généreux Sachem, qui suscitèrent un vengeur aux hommes rouges dans Metanco ou le Roi Philippe. Mais je passe aux Massachusetts, peuples voisins des Pokanokets.

La tradition nous apprend que quelques années avant l'arrivée des Anglais, un grand Sachem, Nanepashemet, ayant rassemblé autour de sa personne un grand nombre de guerriers, que sa valeur lui tenait attachés, étendit sa domination sur toutes les tribus qui habitaient le Massachusetts, lorsqu'il fut tué par on ne sait quel ennemi. Des voyageurs découvrirent un de ses forts en 1621. Construit dans une vallée, il était environné d'un large fossé, et consistait en une forte palissade en pieux, haute de trente pieds. Il n'était accessible que d'un côté par une espèce de pont fort étroit. Le tombeau du Sachem se trouvait sous un grand bâtiment qui semblait avoir été la demeure de sa famille. Un petit monument sur une colline, indiquait le lieu où il était tombé. Sa femme connue sous le nom de *Squaw-Sachem*, appelée quelquefois la reine du Massa-

chusetts, ne l'était point de fait ; car après la mort de son mari, chaque tribu se mit en devoir de reconquérir sa liberté. Elle fit la guerre, mais la terrible peste de 1622, qui réduisit les guerriers de trois mille à quatre cents, l'empêcha de penser plus longtems à soutenir ses prétentions. Elle épousa le grand prêtre de sa tribu, Vacapovet, qui céda le territoire de Concord aux Anglais.

Nanepashemet avait laissé deux fils, Vonohoquaham et Metovampas. Le premier, Sachem de Ouinnesimet, fut un des plus fidèles amis des Anglais. On le connut toujours franc et poli. Lorsque les annales de ce Continent me feront voir les Européens se soumettant à la justice envers les sauvages, je m'empresserai de le consigner dans les pages de cette histoire. Ainsi dans ces tems de barbarie et de cruauté, où les Anglais massacraient sans remords, en citant de sang froid un passage de la Bible contre les Philistins ou les Madianites, Sir Richard Salstonstale et le gouvernement de Charleston se renfermaient dans des bornes que l'honneur et l'humanité défendent de franchir, et les deux races vécurent dans une heureuse harmonie sur un petit point de la Nouvelle Angleterre.

Metoouampas ou Metovampas, bien différent de son frère, était un esprit remuant. Il attaqua en 1631, les Tarratines, peuple féroce, qui le blessèrent et emmenèrent sa femme captive. La colonie ne crut pas devoir venger un affront si bien mérité, et elle eut plusieurs fois à faire ce discernement. Les deux frères moururent de la peste, en 1633. Vonohoquaham laissa en mourant son fils Mattamoï sous la tutelle du R. Docteur Willson.

La même maladie enleva Chickatabot, ancien vassal de Nanepashemet. C'était un des meilleurs amis des Anglais. Le gouverneur Dudley n'écrivait pas moins à la comtesse de Lincoln : " Il y avait alors un marchand, M. Weston, qui envoya des planteurs sur la rivière Ouesaguscus. Mais comme ils n'étaient pas si bien intentionnés que ceux de

Plymouth, ils ne réussirent pas au même point, et périrent presque tous. Ceux qui survécurent furent retirés des mains de Chickatabot et des sauvages, qui maltraitaient *ces faibles Anglais*." Il est digne de remarque que l'on ne demanda jamais à Chickatabot d'autre raison de cette affaire. Ses descendans jusques à la troisième génération, ont cultivé l'amitié des Anglo-américains, et possédé de grands domaines.



CHAPITRE XI.

ARGUMENT.

Aspinet Sachem de Nausett—Raisons de sa haine pour les Anglais—Expédition de Standish—Mort du Sachem—Anecdotes—Sort déplorable d'Ianough Sachem de Cummaquid—Sa défense.

La vie d'Aspinet jette un grand jour sur l'histoire d'un établissement dont je viens de parler, les plantations de Weston. Autant Vonohoquaham et Chickatabot furent amis des Anglais, autant Aspinet les eut en aversion. Le massacre non provoqué de ses sujets par le capitaine Hunt (1), en 1614, occasionna cette inimitié.

Six ans plus tard, les Anglais envoyèrent une embarcation pour chercher un endroit propre à la construction d'un fort. Aspinet fit attaquer le parti et l'obligea de se retirer en grande hâte.

La rumeur le fit en 1622, le chef principal d'une ligue contre l'établissement de Weston, à Weimouth. Le capitaine Standish eut ordre de le prévenir, et d'entrer dans ses domaines à la tête d'un fort détachement de soldats. C'était un homme expéditif. Grand nombre de sauvages furent tués, et, dit un écrivain contemporain, sans doute lecteur

---

(1) M. Winslow écrivait: " One thing was grievous unto us at this place. There was an old woman, whom we judged to be no less than a hundred years old, which came to see us, because she never saw English; yet could not behold us without breaking forth into great passion, weeping and crying excessively. We demanding the reason of it, they told us she had three sons who, when Master Hunt was in these parts, went aboard his ship to trade with him, and he carried them captives in Spain; by which means she was deprived of the comfort of her children in her old age."

de Bible assidu, " cette exécution soudaine, jointe au jugement de Dieu sur leurs consciences coupables, les abattit tellement, qu'ils désertèrent leurs demeures, et se virent réduits à errer dans les bois et dans les défilés, périssant de misère." Parmi ces malheureux fut le Sachem de Nausett, et telle fut la fin d'un homme qui avait d'abord rendu de grands services à ceux qui violèrent son territoire et lui donnèrent la mort. Je citerai quelques faits qui font voir combien il eût été facile aux Anglais de conserver l'amitié de ce Sachem.

En 1621, un enfant ayant disparu, on devina facilement qu'il était tombé entre ses mains, et l'on envoya une députation pour obtenir sa délivrance. Aspinet avait sû distinguer le petit innocent des coupables. Lorsque le parti arriva sur la borne de son territoire, et s'y arrêta, Squanto alla seul informer le Sachem du but de la visite, et faire appel aux sentimens de l'humanité en faveur de la faible créature. Aspinet vint avec un grand train, fesant porter l'enfant à la traverse des ruisseaux. Il s'arrêta à distance avec cent guerriers, en désarma cinquante, et arriva avec eux aux Anglais. Il prit le petit garçon qu'il avait tout décoré de perles, le présenta au commandant, et fit la paix avec la colonie.

Après cette rencontre la bonne intelligence se préserva pendant plus d'une année. De grandes provisions de blé furent cédées aux Anglais durant la famine, et le gouverneur Bradford fut reçu par le Sachem avec la plus honnête hospitalité. La chaloupe de cet officier ayant pris eau, on fut obligé de décharger une grande provision de blé, et de le laisser sous la garde des sauvages. Le gouverneur retourna à pied au fort, et le blé, laissé à Nausett en Novembre, y fut retrouvé intact en Janvier. Aspinet avait accordé des primes aux sauvages qui le garderaient soigneusement, et il avait fait parvenir la chaloupe à Plymouth, dans le meilleur état.

En 1623, le capitaine Standish parut de nouveau à Nau-

sett. Un sauvage ayant sauté dans la chaloupe des Anglais, et dérobé quelques objets, le capitaine entra en armes chez Aspinet, et redemanda avec bravades les objets volés. Le Sachem, sans s'offenser, lui offrit sa demeure, en attendant qu'il pût retrouver les choses demandées; mais ses offres généreuses furent rejetées, et les Anglais passèrent la nuit en armes près de leur embarcation. Le lendemain Aspinet parut sur le rivage avec une grande suite: il venait rendre la justice. Saluant le capitaine à l'anglaise [1] comme le lui avait montré le Chef Tisquantum, il ne se contenta pas de rendre les objets; mais il fit porter dans l'embarcation une grande quantité de pains.

Le sort d'un autre Sachem du Massachusetts ne fut pas moins déplorable. Ianough, Sachem de Cummacuid, surnommé le Courtois, justifia ce beau titre par l'affabilité qu'il montra aux Anglais qui vécurent dans sa familiarité.

Standish allant à Nausett, coucha la première nuit de son voyage à Cummacuid. Ianough apprenant qu'il était à l'ancre près de son domaine, l'avait fait prier de l'y venir voir. On dépeint le Sachem comme un jeune homme d'environ vingt-six ans, de belle taille et gentil de figure, n'ayant de sauvage que l'habit. Il reçut le capitaine à la tête de tout son peuple. Les femmes se mirent à danser [2]

---

(1) La légende dit que tous les sauvages de sa suite voulurent suivre son exemple; mais que ce fut de si mauvaise grâce, que tout l'équipage se prit à rire.

(2) Deux illustres voyageurs nous décrivent une de ces fêtes, qui se passait dans une île, sur les lacs du Canada. Les trois hommes les plus âgés, assis sous un arbre, étaient les principaux musiciens. L'un d'eux battait un petit tambour formé d'une partie du tronc d'un arbre creux, couvert d'une peau; les deux autres l'accompagnaient avec des espèces de castagnettes ou de calebasses remplies de pois. Ces trois hommes chantaient, et les sons rauques et sauvages de leurs voix, mêlés à ceux de leurs instrumens, fesaient un effet bizarre, mais agréable à une certaine distance. Les danseuses chantaient aussi. Elles étaient vingt, qui formaient un cercle, en se tenant les mains autour du cou l'une de l'autre. Fesant ainsi la chaîne, et le visage tourné vers le feu, elles exécutaient des petits pas de côté, courts, serrés et rapides.

et à chanter autour de l'embarcation, et les hommes firent aussi de leur mieux pour témoigner leur allégresse. Ianough, en se séparant de Standish, lui passa son collier autour du cou.

Tous les documens accordent à ce Sachem le plus beau caractère ; mais il avait affaire à un monstre. Standish, passant une seconde fois à Cummacuid, y fut reçu aussi cordialement que la première fois ; mais quelques perles ayant disparu, il répéta les violences qui lui avaient si bien réussi à Nausett, et ses bandits dirent tout haut, que ce coup de fermeté en avait tellement imposé aux barbares, qu'ils n'avaient osé rien entreprendre ; tant il est vrai que les Européens, qui avilissaient ainsi le Christianisme, ne pouvaient croire aux vertus qui s'offraient à eux sur ces plages où il n'avait pas été prêché.

Cet affront ne fut pas le dernier. Ianough fut accusé contre toutes probabilités d'être entré dans la ligue contre Weston. Le fidèle Massassoit, lui-même, avait été sollicité : Ianough le fut de même sans que l'on pût en rien inférer. Cependant l'estimable Sachem de Cummacuid, à la fleur de l'âge, insulté, menacé, pourchassé, pour ainsi dire, par un ennemi que rien ne pouvait assouvir, et qui suspectait également ses caresses et ses craintes, s'exila, consterné, et mourut dans son désespoir.



CHAPITRE XII.

—

ARGUMENT.

Des cinq Cantons iroquois—Elémens de leur histoire primitive—Territoire et population—Leurs conquêtes—Premier Chef de guerre connu, Ourcouati.

J'ai dit dans la tradition iroquoise du premier homme, au discours préliminaire, ce que ces peuples croyaient savoir du commencement du monde [1]. J'ai insinué quelle devait être leur origine. Si l'on s'en rapporte aux conjectures de quelques savans, les Iroquois se seraient formés en République dès le milieu du quinzième siècle : je rapporterai cet évènement à la fin du seizième. Ils se rendirent fort redoutables. Les Hurons, qui se séparèrent d'eux, et les Algonquins, leur enlevèrent pour quelque temps cette supériorité, et les refoulèrent jusques à leurs lacs. Mais

---

[1] Il y a à prendre et à laisser dans le passage suivant du Comte Carlo-Carli. " Les peuples sauvages et chasseurs de ce vaste continent, comme les Iroquois et les Hurons, avaient quelque faible idée de la Divinité. Ils croyaient un bon principe [a] et un mauvais. Ils adoraient le soleil [b], la lune, un bois ou un fleuve, et disaient que les âmes des valeureux guerriers jouissaient dans l'autre monde d'une vie délicieuse. Ces sauvages-chasseurs étaient et sont encore divisés par hordes, comme les Scythes et les Tartares; toujours féroces entre eux, toujours en guerre, sans forme de gouvernement, et ainsi sans culte religieux."

[a] Cette idée des deux principes a été commune à bien des peuples, et s'explique par le désordre de la nature. C'est par ce raisonnement que les sauvages du Canada décochèrent toutes leurs flèches contre le sol en convulsion, en 1683.

[b] V. sur les vierges du soleil les Lettres Péruviennes, par Madame d'Harponcourt de Graffigny. Les Iroquois avaient aussi leurs vestales.

cet échec humiliant donna l'impulsion à cette carrière incessante de succès qui s'ouvrit devant eux.

Les Français les trouvèrent en armes jusque dans les environs de Québec. Etaient-ce eux qui avaient délogé les paisibles Canadois?...Je le crois avec Lescarbot. "Il y a quelques années, dit-il, que les Iroquois s'assemblèrent jusqu'à huit mille, et défirent leurs ennemis, qu'ils surprirent dans leurs enclos." Quoique l'écrivain ne cite aucune autorité sur ce grand évènement, il n'a pu que rapporter l'opinion du temps, laquelle était d'autant moins suspecte qu'il s'agissait d'un fait récent.

Les Iroquois descendaient dans la colonie par la rivière qui fut appellée de leur nom, parce qu'ils l'infestaient de leurs partis. L'arrivée des Français, loin de les déconcerter, ne fit que leur faire apercevoir la nécessité de détruire avant qu'il ne se grossît, un ennemi auquel les armes à feu assuraient un immense avantage. Deux fois leurs partis furent rejetés loin du théâtre de l'attaque: ils vinrent une troisième fois et vainquirent. M. de Champlain trouva ces Romains du Nord, retranchés dans une redoute bien construite, dont les avenues étaient obstruées par de forts abattis d'arbres. On essaya d'y mettre le feu; mais les Iroquois avaient fait une grande provision d'eau, et maîtrisèrent les flammes. Les Français dressèrent alors une machine d'où ils firent un feu bien nourri. Cependant M. de Champlain reçut deux blessures, les Hurons prirent l'épouvante en apprenant qu'il n'était pas invulnérable; et l'on retraita vingt-neuf lieues sans s'arrêter.

Enhardis par ce succès, les Cantons envoyèrent des partis jusque dans le centre de la colonie. De Champlain n'avait pas de forces suffisantes pour les contenir, et le Grand Condé n'était pas à portée de communiquer aux Iroquois la terreur de son nom. Ce prince céda sa vice-royauté en Canada au Duc de Montmorency, qui envoya quelques secours.

Forcés de se tenir en respect après bien des ravages, les

Agniers ou Mohacks tournèrent leurs courses contre les Satanas, nation plus rapprochée de leurs lacs : ils la défirent et l'expulsèrent. Revenant alors sur leurs pas, ils repoussèrent au-delà de Québec ces mêmes Algonquins qui s'étaient maintenus quelque temps sur l'Ontario.

Le pays des Iroquois avait été borné jusqu'alors entre les 41e et 44e degrés de latitude, comprenant dans la direction de l'orient d'été au couchant d'hiver environ quarante lieues, et quatre-vingts de l'est à l'ouest, en sorte qu'ils avaient pour bornes la Pensylvanie au midi, à l'occident, le lac Ontario, le lac Erié au couchant d'été, et celui du St. Sacrement au septentrion : enfin la Nouvelle Iorck. Il était divisé en cinq Cantons, c'est-à-dire, de l'est à l'ouest, les Mohacks, les Oneidé, les Onnondagué, les Cayougué, et les Tsononthouans.

Ces cinq nations, subdivisées en quinze tribus, formaient un co-état, dont chaque partie jouissait d'une certaine indépendance pour la paix et la guerre.

Au temps dont je parle, le Canton des Mohacks était le plus populeux. Son territoire était fertile, et arrosé par une petite rivière qui serpente l'espace de sept ou huit lieues entre deux prairies. Deux lieues au-delà, on trouve une source sulfureuse dont l'eau, naturellement blanche, se résout en sel sous le feu. Il y en a une autre chez les Cayougué. Son eau, agitée violemment, s'enflamme, et semble de la nature de celle que l'on voit près Grenoble. Depuis la rivière des Onnondagué jusques à la rivière Niagara, le paysage est délicieux. Un terrain facile, agréablement boisé, est entrecoupé de lisières de sable peu profondes, qui ajoutent par le contraste à la fraicheur de la verdure. Les forêts sont magnifiques, et la chasse y est abondante. La belle demeure de Sir William Johnson vint depuis ajouter un nouvel ornement à ces beaux domaines.

On a dit que les Iroquois s'appellaient dans leur langue Agonnonsionni, ou architectes par excellence, parce qu'ils se logeaient plus solidement et plus élégamment que les

autres. Le gouverneur Clinton, dans un discours prononcé devant la Société Historique de New-Iork, les appelle Aganuschion ou Peuple Uni. Agonnonsionni et Aganuschion se ressemblent assez pour partager le critique. Quoiqu'il en soit, les Iroquois, chez eux, s'appellaient encore plus communément Mingos.

Pour revenir à leurs victoires incroyables, les confédérés, en liaison avec les Hollandais de Manhatte, furent à même de mépriser l'art et la science des Français. Ils apprirent à tirer de l'arquebuse et à se servir de toutes nos armes. Leurs capitaines reparurent dans les plaines, et les Algonquins subirent de nouveaux affronts, qui furent le prélude d'une série d'envahissemens sans parallèle dans les annales américaines. Les Erié furent les premiers anéantis : ils avaient occupé le pays au sud de ce fleuve. Les Andastes et les Chaouanis subirent à peu près le même sort. Les Hurons et les Outaouais furent rejetés au milieu des Sioux, où ils se séparèrent, répandant partout la terreur du nom Iroquois. Les Illinois et les Miamis reçurent la loi. Les Nipicenans retraitèrent jusques à la baie d'Hudson. Le nom Mohack répandait l'épouvante chez tous les peuples de la Nouvelle-Angleterre, à la moindre apparition de ces guerriers sur les collines du Connecticut ou du Massachusetts. En dernier lieu les fureurs de la guerre envahirent les Alleghamis. Depuis Québec jusqu'au Mississipi, rien ne résista. Les Mingos réclamèrent comme leur territoire douze cents milles quarrés.

Leurs exploits firent grand bruit de l'autre côté de l'Atlantique. En France, on se servait de leur nom pour effrayer les enfans mutins, et le Président Hénaut citait avec orgueil les légers succès de quelques gouverneurs contre ces redoutables peuplades [1].

Malgré tant de conquêtes nul de leurs capitaines ne nous a été connu avant Oureouati. Les Outaouais éprouvèrent

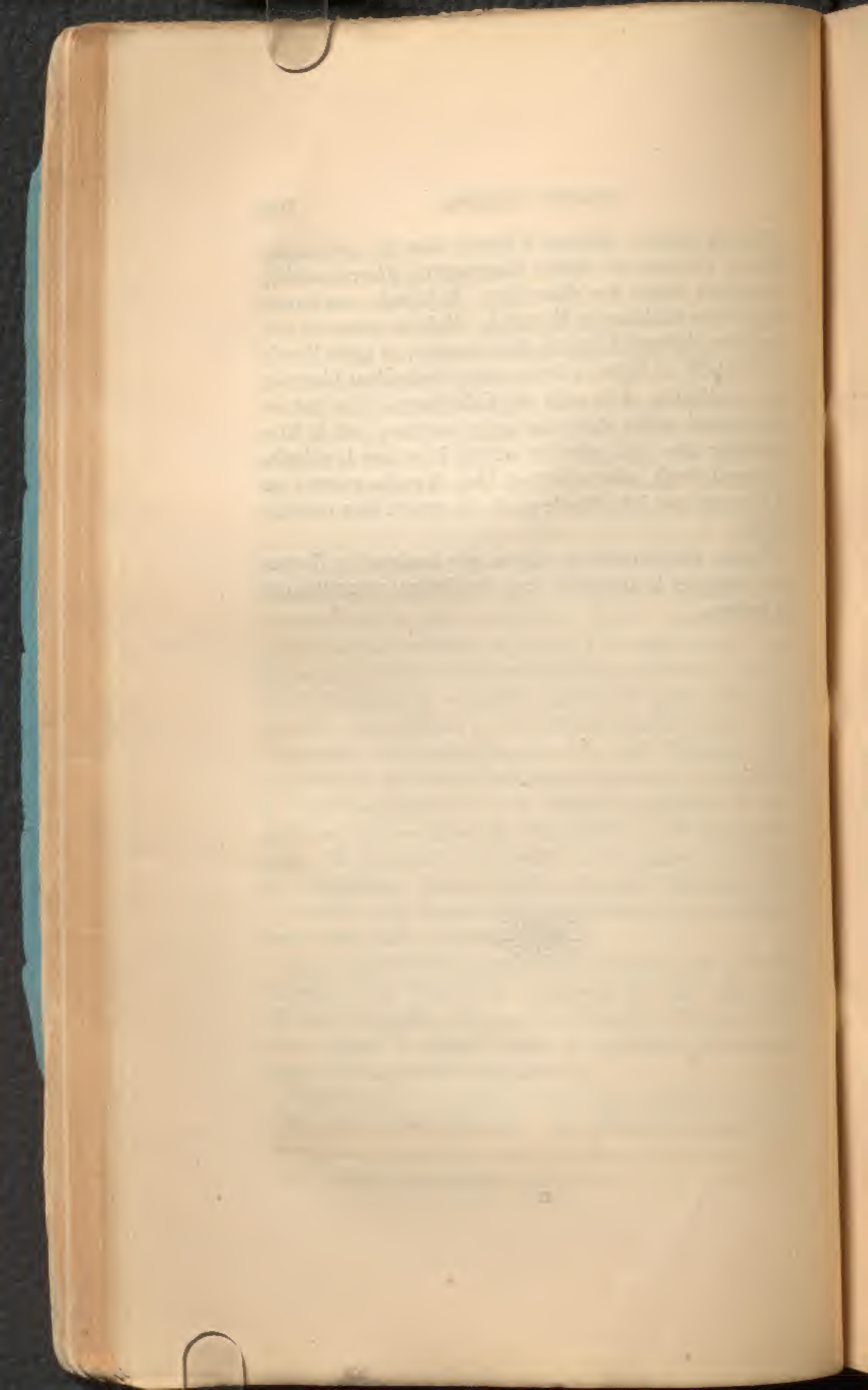
---

[1] V. Abrégé chronologique.

surtout sa valeur. Barbare à l'excès dans les commencemens, il s'opposa au célèbre Garrangoulé (Garrakonthié), et traversa toutes ses démarches. Il harcela avec fureur les premiers habitans de Montréal. Mais le commerce des Européens l'adoucit beaucoup dans la suite; et après l'avoir vu semblable au tigre en fureur, nous l'entendons discourir avec modération à la paix de Kaihohague. Un mot de Garrangoulé suffira dans une autre occasion, pour le faire rebrousser avec ses guerriers occupés à ravager la colonie. Oureouati fesait admirablement bien la petite guerre; on ne le trouve pas à la tête de partis de guerre bien considérables.

Voyons maintenant les efforts que fesaient les Hurons pour conserver le territoire dont ils étaient naturellement les maîtres.





CHAPITRE XIII.

ARGUMENT.

(1) Ahasistari; ses qualités—Mauvaise politique des Hurons—Adresse des Iroquois—Conversion d'Ahasistari—Paix de 1646—Renouvellement de la guerre; désastres des Hurons—Ahasistari sauve les débris de son peuple.

AHASISTARI, un des principaux Chefs de la nation huronne, naquit vers la fin du seizième, ou au commencement du dix-septième siècle. Il fut doué en naissant de toutes les qualités qui font les héros chez les indigènes de l'Amérique, et se rendit surtout redoutable aux Iroquois dont il repoussa longtems avec succès les agressions continuelles. Vers 1640, ces terribles ennemis ayant tombé sur une nation éloignée, firent un massacre épouvantable. Ceux qui furent assez heureux pour échapper, trouvèrent un refuge chez les Hurons. Ahasistari et les autres Chefs n'eurent pas plutôt appris leur désastre, qu'ils envoyèrent au-devant d'eux avec des rafraichissemens, et les accueillirent avec une bienveillance qui aurait fait honneur à une nation européenne, mais qui dévoilait le peu de politique d'un peuple présomptueux et dépourvu de prudence. En effet, il achevait d'irriter des voisins dont il avait tout à craindre.

Les Cantons agirent autrement, et pour ne pas s'attirer sur les bras trop de forces réunies, ils mirent tout en usage pour introduire la mésintelligence entre les Français et leurs

---

(1) Cet article se trouve un peu différemment dans l'Encyclopédie Canadienne, ainsi que ceux de Piscâret, Garrakonthié, Oureouaré, Kondiaronk et Siquahiam.

alliés. Ils firent partir trois cents guerriers qu'ils divisèrent par petites troupes, et tous les sauvages qui tombèrent entre leurs mains furent traités avec la dernière inhumanité, tandis que les Français qui furent pris, ne reçurent aucun mal. Cette ruse ne fit pas prendre le change à Ahasistari, qui maintint sa nation dans l'alliance des Français. Plus de huit cents Iroquois s'avancèrent alors jusques aux Trois-Rivières. Après quatre mois de blocus, les Chefs offrirent la paix à condition que les Hurons et les Algonquins n'y seraient point compris. M. de Montmagny [1], gouverneur-général, monta de Québec, pour s'aboucher avec eux, mais les Iroquois ayant pillé en sa présence deux canots algonquins qui parurent devant la place, la conférence fut rompue, et les huit cents guerriers, après de nouveaux ravages, entrèrent sur les terres des Hurons, qui se défendirent avec vigueur.

En 1641, les PP. Brébœuf et Lallemant virent leurs travaux couronnés d'un brillant succès, par la conversion et le baptême d'Ahasistari. La nation suivit l'exemple de son Chef.

L'année suivante, les Iroquois, que soutenait Wilhelm Kieft, gouverneur de Manhatte ou Manhattan, se répandirent dans tout le Canada. Les rivières et les lacs furent infestés de leurs partis, et le commerce ne put plus se faire sans les plus grands risques. Les Hurons virent désoler leurs frontières, et la frayeur se mit dans le cœur de ce peuple qui semblait inaccessible à la crainte. En 1843, les habitans de trois villages furent dispersés, et tout pliait; mais il parut que les Iroquois n'étaient pas encore préparés à frapper le dernier coup, car il fut conclu en 1646, un traité de paix qui fut ratifié par les Agniers ou Mohacks,

[1] Les députés Iroquois, croyant que les noms européens, comme les leurs, devaient signifier quelque chose, demandèrent ce que signifiait celui du gouverneur. On leur dit que Montmagny voulait dire Grande Montagne. Ils le traduisirent dans leur langue, et depuis ce temps, tous les sauvages appellèrent Onontbio les gouverneurs du Canada.

d'une part; et de l'autre, M. de Montmagny, Ahasistari, Piscâret, Chef des Algonquins, et Megamabat, Chef des Montagnais, signèrent les articles (1). Deux Français, deux Hurons et deux Algonquins suivirent les Iroquois comme ôtages, et ceux-ci laissèrent trois des leurs dans la colonie.

Les Iroquois rompirent bientôt cette trève. Ahasistari, à la tête des Hurons et des Andastes, peuple belliqueux et puissant, les battit complettement en 1648, mais sa nation ne voulut profiter de la victoire que pour obtenir une paix solide et durable, à laquelle, cependant, avec plus de sagacité, elle n'aurait jamais dû se fier. Elle fut la dupe de sa présomptueuse confiance. Tandis qu'Ahasistari traitait avec les Onnondagués, les Mohacks et les Tsonouthouans exterminèrent deux grands partis de chasse; ils pénétrèrent dans les premières bourgades, et massacrèrent sept cents personnes. Les fuyards se réfugièrent à Caragué qui était comme la capitale de tout le pays. Le 26 mars, mille Iroquois tuèrent quatre cents Hurons. Trois guerriers échappés au massacre allèrent porter l'alarme à la bourgade de St. Louis: quatre-vingts guerriers périrent encore dans la défense de cette place. Deux cents Cayougué tombèrent dans une embuscade, mais ceux qui les avaient poursuivis furent exterminés par un parti de sept cents Mohacks. Ahasistari évita la mort, bien qu'il payât de sa personne dans toutes les rencontres, et il chercha un moyen de sauver son peuple. La bourgade principale n'avait pas encore été attaquée; mais on craignait de ne pouvoir s'y maintenir.

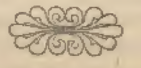
(1) Chaque député apposa au bas du traité le tabellionat ou blason de sa tribu, c'est-à-dire le dessin d'un animal quelconque. Voilà l'origine des armoiries chez tous les peuples. Elles n'appartinrent pas d'abord aux individus, mais aux communautés d'hommes. Le bourg d'Athènes était ainsi désigné par une chouette, Tyr, par le buccin, Sibaris, par le bœuf, Argos, par le loup, la Toscane, par la grenouille ou tusc, l'Egypte, par un crocodile, Paris, par un vaisseau. Plus tard, les grands personnages eurent leur devise, qui se trouvait sur les boucliers, selon Laplace, dans son Dictionnaire des Fiefs. On retrouve les écus d'armes chez les Sioux.

Les Jésuites proposèrent de se retirer aux îles Manitoulines [1] sur le lac Huron. Cette proposition fut mal accueillie. La nation ne pouvait consentir à abandonner le pays de ses ancêtres. La plus grande partie émigra cependant, et forma une bourgade de mille feux dans l'île St. Joseph. On n'y fut pas plus en sûreté contre l'ennemi. Un petit nombre de Hurons, trop attachés à leur pays, furent poursuivis avec acharnement, pourchassés comme des bêtes fauves; d'autres s'enfoncèrent dans les forêts de la Pensylvanie, sans doute guidés par quelques Chefs valeureux, et réoccupèrent plus tard leur première patrie. Ahasistari, après avoir fait tomber un parti d'Iroquois dans une ambuscade, retraita jusques à Québec avec tous ceux qu'il put persuader et réunir. Il y vivait encore en 1676, et les Hurons d'aujourd'hui, le regardent encore comme un des plus grands hommes de guerre qu'ait produits leur nation. Quelques Hurons parvinrent aussi chez les Sioux, et avec eux quelques-uns de sa famille, car Alkwanwaught, un de ses descendans, commanda et donna des Chefs à ces peuples, comme le supposent ces vers d'Adam Kidd:

Alkwanwaught was a Sioux famed
In many battles honours claimed
And closely by his mother's side,
To Atsistari was related—
That hero, long the hero's pride,
Than whom was never yet created,
A nobler Chieftain for the field—
A lion heart, unknown to yield.

---

[1] La Mythologie des sauvages avait placé dans ces îles le séjour des dieux ou des Manitoux.



CHAPITRE XIV.

ARGUMENT.

Des Pequots—Sassacus—Ses projets hostiles contre les Anglais—Massacre du capitaine Stone—Traité de paix—Politique du Sachem—Expédition du capitaine Endicott—Sassacus conçoit le dessein d'exterminer les Anglais—Les colonies se réunissent; bataille sanglante—Retraite et mort de Sassacus.

Les Pequots, peuple redoutable, ainsi appelés de Pekoath, leur premier Sachem, s'emparèrent du Connecticut vers l'an 1550. Ils pouvaient armer quatre mille archers. Ceux de Nipmuck et de Long-Island leur étaient soumis, et les Narraghansetts seuls balançaient leur fortune. Les Anglais trouvèrent Pekoath en progrès de conquêtes: les tribus se dispersaient à son approche, et il se vit le maître, avec ses terribles *Mirmidons*, de la plus belle partie de la Nouvelle-Angleterre, sous le ciel le plus tempéré et le plus doux.

Dès l'année 1631, Ouagimacut, un des vaincus, était venu à Boston, conduit par un autre sauvage qui avait été attaché à la maison de Sir Walter Rawleigh, en Angleterre. Il venait implorer du secours contre Pekoath, qui mourut sur ces entrefaites.

Sassacus, nouveau Sachem, fut salué à son avènement par vingt-six Sagamos, et fit parader devant lui sept cents archers. Il choisit pour sa résidence une colline commandant une des plus magnifiques vues sur la baie et les contrées qui l'avoisinent.

Les Pequots se montrèrent invariablement ennemis des Anglais. Maîtres du pays sans contrôle, ils regardaient

tous étrangers comme envahisseurs : ils trouvaient mauvais qu'on élevât des forteresses sans les consulter. Leur fierté ressemblait à celle des soldats de Porus.

En 1633, le capitaine Stone fut attaqué sur la rivière, et massacré avec tout son équipage. Sassacus, voulant dissimuler après cette catastrophe, envoya des députés. Le gouvernement exigea que les assassins fussent remis, et quoique le Sachem représentât que le capitaine avait enlevé deux sauvages; qu'il les avait forcés de lui servir de guides, et ne les avait remis sur la côte que les mains liées derrière le dos, il fut conclu un traité par lequel les assassins devaient être rendus en effet, et les colons avoir un vaisseau sur la rivière, afin de faire la traite. Les Narraghansetts cherchèrent en vain à prévenir cette convention en envoyant trois cents guerriers, qui devaient attaquer l'ambassade à Neponsett. Les Anglais s'opposèrent à leur dessein.

Les choses demeurèrent en cet état jusqu'en 1636. Cette année, un homme du nom de Oldham ayant été massacré par les sauvages de Block-Island, le capitaine Endicott ravagea leur pays. De là, il se porta sur la côte des Pequots pour exiger l'exécution du traité, et en outre une provision de blé. Un sauvage parut dans un canot, et demanda ce que les Anglais prétendaient. Le capitaine délivra alors son message, et fit prévenir le Chef le plus considérable, en l'absence de Sassacus, qui était allé à Long-Island. Ne pouvant obtenir ce qu'il voulait, il débarqua, tua deux Pequots, et mit le feu aux moissons, se retirant après cet exploit barbare.

Sassacus, de retour, conjura la perte des colons. Il destina à cet objet toutes les forces de son pays, et déploya toute sa propre énergie. Les forts furent attaqués dans toutes les directions. Au mois d'octobre, cinq hommes de la garnison de Saybroock furent enlevés, un maître de vaisseau torturé, et le fort si vivement pressé, que les canonniers ne pouvaient laisser leurs pièces. Au mois de mars

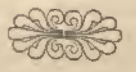
suivant, quatre soldats furent tués, et douze matelots furent pris sur la rivière, où aucun navire n'osa plus se montrer. Ne voulant rien négliger pour terminer son ouvrage, Sassacus négocia avec ses anciens ennemis les Narraghansetts, auxquels il proposa une ligue offensive ; projet digne de son génie à la fois politique et guerrier. Cananacus, leur Sachem, allait s'unir à lui ; mais le célèbre Roger Williams le mit dans le parti des Anglais. Les colonies se réunirent en même temps pour dégager celle de Connecticut. Les forces de cet état, réunies à celles de Plymouth et du Massachusetts, repoussèrent les assiégeans, et suivirent les sauvages dans leur pays. Les Narraghansetts, les Mohicans et les Niantics, prirent part à cette lutte, et suivirent l'armée coloniale ; ils voulurent même être l'avant garde de cette croisade. Sassacus dut entrevoir alors le jour des restitutions, où il allait se dessaisir forcément de tant de dépouilles. Les tribus humiliées contemplèrent avec une joie sauvage la chute de leurs vainqueurs : ceux-ci vendirent cher leurs vies. Sassacus battu mais point défait mit ses forts en défense. Le Major Mason (1), ayant fait entourer le plus considérable par les sauvages alliés, monta à l'assaut avec ses soldats. La résistance était bien préparée ; cependant, en moins d'une heure, l'œuvre de la destruction fut achevée. Des tourbillons de flammes nourries par les assiégeans, et la réflection de ces pyramides de feu sur les forêts voisines, le bruit des armes à feu, la fureur et les hurlemens des Pequots, les cris des femmes et des enfans offraient un spectacle horrible à voir. Six cents sauvages furent engloutis sous les ruines. Sassacus parut si peu découragé, ou plutôt, ce désastre le mit dans une telle

(1) Qui croirait que cet officier mit en tête de la relation qu'il écrivit de cette expédition, ce texte de l'écriture : We have heard with our ears, o God!...how thou did'st drive out the heathen with thy hand." La plupart des contemporains du très dévot Major étaient aussi peu éclairés, et se croyaient armés de la main de Dieu contre les maîtres naturels de ces vastes régions.

fureur, qu'il poursuivit les Anglais jusqu'à six milles du champ de bataille, à la tête de trois cents archers.

Il faillit être au retour la victime de ses propres gardes, qui l'accusaient de tous leurs malheurs. La plupart des guerriers l'abandonnèrent. Il acheva alors de démolir son camp, et retraita avec quatre-vingts braves vers la rivière d'Hudson. Son courage en ayant rallié d'autres autour de lui, il fit halte à Fairfield ; mais il y perdit encore deux cents hommes et treize Sachems. Poussé de marais en marais, trahi par ses propres sujets, il pensa être assassiné par un traître payé d'avance pour le tuer, mais qui ne se sentit pas assez de courage pour l'attaquer. Dépassant enfin la borne de son pays, il se jeta dans les bras des Mohacks. Des guerriers de ce Canton furent assez lâches pour le tuer par surprise. Sa tête fut envoyée à Connecticut et promenée dans toutes les bourgades.

Lorsque Sassacus s'arma en faveur des hommes rouges, les colons de la Nouvelle-Angleterre, encore faibles et impuissans, étaient déjà d'une insolence inouie. La providence empêcha qu'ils ne subissent le sort que semblait leur préparer une si coupable présomption : on doit seulement regretter de voir si complet le triomphe d'envahisseurs avanturiers vomis par l'Angleterre, qui n'avait pu les supporter.



CHAPITRE XV.

—

ARGUMENT.

Les Algonquins se résolvent à faire la petite guerre—Piscâret; singulière ruse de ce Chef—Il entre seul dans le pays des Iroquois—Intrépidité d'une jeune fille de la même nation—Mort de Piscâret—Réflexions.

Piscaret, Algonquin, surnommé l'Achille du Canada, le plus grand guerrier de son temps chez les tribus du Nord, dit M. Thatcher, se signala dans tous les combats que sa nation livra aux Iroquois. Les Algonquins, déjà affaiblis, lui ayant confié le commandement de sept cents guerriers qu'ils avaient assemblés avec effort, il marcha contre ses fiers ennemis; mais il les trouva sur leurs gardes, et il fut contraint de s'en revenir sans avoir remporté aucun avantage considérable.

N'ayant pu faire triompher son peuple à la tête d'un si grand parti, il voulut au moins venger la mort d'un Chef, qui avait été pris et brulé par les Iroquois. Il arma un canot d'une vingtaine de fusils, et s'y embarqua avec quatre Chefs des plus braves. Ils partirent des Trois-Rivières, ou du Cap de la Magdeleine, qui était alors la résidence ordinaire des Algonquins, et se rendirent d'abord dans les îles de Richelieu, à l'extrémité sud-ouest du lac St. Pierre, et de là, à l'entrée de la rivière Sorel, ou, comme on a dit, la Rivière des Iroquois. Après s'être avancés jusqu'à une certaine distance, ils rencontrèrent cinq canots iroquois portant chacun dix guerriers. Ceux-ci firent le Sassakoué ou cri de guerre, pour sommer les Algonquins de se rendre. Piscâret voulant les attirer au large, rebroussa, et les Iroquois de le suivre avec la vitesse surprenante des rameurs

sauvages. L'Algonquin avait eu l'idée de faire passer dans les balles dont il s'était muni de gros fils d'archal d'environ dix pouces de longueur arrêtés par les deux extrémités. Il avait disposé ces balles en pelotons, afin que le fil s'étendant au sortir du fusil, fit un plus grand escar. Par là, autant de coups portés dans un canot, étaient autant d'ouvertures qui devaient le couler à fond. En effet, lorsqu'il fut temps de combattre, Piscâret fit un mouvement pour se trouver enveloppé par les Iroquois, et ordonna de tirer sur leurs canots à fleur d'eau sans s'occuper des guerriers qui y étaient. Les ennemis s'éloignèrent avec précipitation et comme à l'envi les uns des autres pour faire place au canot des Algonquins. Alors les cinq Chefs, feignant de se rendre, entonnèrent leur chant de mort; mais au grand étonnement des Iroquois, ils firent une décharge de leurs fusils, et la réitérèrent trois fois sans perdre de temps, en reprenant d'autres armes chargées d'avance. Les Iroquois culbutèrent de leurs canots, qui coulèrent bas, et les Algonquins les tuèrent à coups de casse-têtes, à l'exception d'un Chef qu'ils prirent avec eux, et auquel ils firent éprouver le sort qu'avait subi le leur: c'est, avec quelque différence, la relation de M. Bacqueville de la Poterie.

Piscâret combattit les Iroquois en combat rangé en 1643, et les battit. Il parut aux conférences de 1646, et ratifia la paix au nom de sa nation, en disant: "voici une pierre que je mets sur la sépulture des guerriers qui sont morts pendant la guerre, afin que nul n'aille remuer leurs os, ni ne songe à les venger."

Aux nouvelles hostilités, il fit une expédition ou plutôt un exploit qui ne ressemble pas mal à celui d'Ulysse et de Diomède dans le camp de Rhœsus. Comme il connaissait parfaitement le quartier des Iroquois, il partit seul à la fonte des neiges, dans le dessein de les surprendre. Il eut la précaution de mettre ses raquettes le devant derrière, afin que, si l'on découvrait ses traces, on crût qu'il était retourné dans son pays.

Après plusieurs jours de marche, se trouvant près de la première bourgade, il se logea dans un arbre creux, pour y attendre la nuit. Lorsque tout fut dans le silence, il sortit de sa retraite, et s'introduisant sans bruit dans une cabane, il tua deux Iroquois, leur enleva la chevelure, et retourna dans son arbre. La même chose fut répétée la nuit suivante. Les anciens s'assemblèrent le troisième jour, et l'on mit des gardes à toutes les huttes. Piscâret sortit encore, et entra une troisième fois dans le village. Il n'y avait personne dehors, mais on veillait dans les maisons, comme il s'en aperçut en regardant par les ouvertures. Ne voulant pas se retirer sans avoir rien fait, il se hasarda à entrouvrir la porte d'une cabane, et il y vit un factionnaire sommeillant le calumet à la bouche. Il le tua et s'enfuit. L'épouvante se répandit dans la bourgade, et tous les guerriers s'armèrent la rage dans le cœur. Piscâret avait pris les devans, et comme il prenait, dit-on, les élans à la course, il redoutait peu la poursuite de ses ennemis. Loin de continuer à fuir, il revint sur ses pas, se cacha durant le jour dans un autre arbre, et fit éprouver le sort de Dolon aux Iroquois qui s'approchèrent trop de son ambuscade.

Les Cantons, pour forcer ce terrible ennemi à sortir de leur territoire, furent obligés d'envoyer à sa recherche plusieurs centaines de guerriers : il leur échappa pour les harceler encore.

Si ces exploits de Piscâret nous semblent fabuleux, une égale intrépidité nous étonnera encore plus dans une femme.

Oroboa, jeune algonquine, se rendit célèbre par un héroïsme bien éclatant. Prisonnière de guerre chez les Agniers ou Mohacks, elle fut déposée dans une cabane pieds et mains liés, et demeura dix jours dans cette position, sans prendre de nourriture, que ce qu'il fallait pour l'empêcher de mourir. La onzième nuit, pendant que ses gardes dormaient auprès d'elle, elle parvint à dégager un de ses amis, et bientôt après à se détacher tout-à-fait elle-même. Son premier soin fut d'assurer sa liberté par la

fuite; mais elle ne put se résoudre à laisser ainsi échapper l'occasion de la vengeance. Elle rentra dans la cabane qu'elle venait de quitter, saisit une hache, assomma celui des Iroquois qui se trouvait plus à sa portée, s'élança dehors, et se cacha dans le creux d'un arbre qu'elle avait remarqué.

Cependant les Iroquois, éveillés par les gémissemens du mourant, cherchèrent l'assassin. Oroboa attendit qu'ils fussent éloignés, et, dirigeant sa course d'un autre côté, elle s'enfonça dans les bois. Elle y errait depuis deux jours lorsque, tout-à-coup, elle découvrit que ses ennemis suivaient ses traces. Elle se plongea à l'instant dans un étang couvert de roseaux qui se trouvait auprès, et y resta dans une attitude qui lui permettait de respirer sans être aperçue, jusqu'à ce que les Iroquois, lassés d'une recherche inutile, s'en retournèrent dans leur village.

Durant trente-cinq jours elle parcourut les forêts et les déserts vivant de racines et de fruits sauvages. Parvenue à une rivière large et rapide, elle fit avec des osiers une espèce de radeau qui lui servit à la traverser. Enfin, rencontrée par des guerriers de sa nation, elle fut reconduite en triomphe dans son village au milieu des chants de guerre.

Souvent chez les sauvages, les femmes accoutumées à être victimes des fureurs de la guerre, chérissent la vengeance [1], et ne manquent dans l'occasion ni de force ni de courage pour l'assouvir.

Pour Piscâret, il était constamment trop brave pour être toujours prudent. Un jour qu'il revenait seul de la chasse, il fit rencontre, vers le haut de la rivière Nicolet, de six

---

[1] On a comparé en cela les Arabes à nos peuplades. " Semblables aux Indiens du nord de l'Amérique, chez qui l'amour de la vengeance est une passion effrénée, ils attendront pour la satisfaire, qu'une occasion se présente, quelque long que soit l'intervalle, et subiront toute espèce de privations sans jamais perdre de vue le but qu'ils se proposent.—(Comte Will. de Wilberg.)

éclaireurs Iroquois qui, n'osant l'attaquer ouvertement, entonnèrent à son approche leur chanson de paix. Il chanta aussi la sienne, et les invita à passer par son village, qui n'était éloigné que de trois ou quatre lieues, les prenant pour des députés qui allaient aux Trois-Rivières ou à Québec pour traiter de la paix. Ils feignirent d'acquiescer avec plaisir à son invitation, mais il y en eut un qui resta exprès derrière, sous prétexte de se reposer. Piscâret marchait avec eux sans les soupçonner, ou, comptant sur sa force et son adresse, lorsque le retardataire arriva tout-à-coup sur lui, et le renversa mort sur le sol d'un grand coup de son tomahack sur le derrière de la tête. Ainsi finit ce terrible Algonquin.

On admire ces héros d'Homère presque barbares; on se passionne pour ces chants anaclétiques d'Ossian, où paraissent une grandeur sage et une sombre valeur. Les Sagamos de la nord Amérique ressemblent à ces guerriers poétiques. Même passion, chez eux, pour la guerre, même force d'âme, même énergie. Mais, a dit un auteur distingué, il est vrai que nous n'admirons la nature qu'à travers le prisme de l'art. Les bois, les forêts, les cascades, tout cela nous charme dans un tableau. Homère a bien pu nous faire admirer ses magnifiques inventions, ses héros qui ressemblent à des dieux au milieu des combats: il pouvait donner l'essor à son génie pour les faire si grands qu'il le voulait. Mais les hommes demeurent insensibles au récit d'actions réelles qui surpassent quelquefois l'imagination des poëtes. On recherche encore les vives peintures du Tasse, les exploits vrais ou faux de Renaud et de Tancred, entremêlés d'amours. Gengis et Tamerlan n'intéresseront pas ces esprits: l'histoire de nos Sachems le ferait encore moins si elle n'était parée quelquefois d'ornemens étrangers.



CHAPITRE XVI.

ARGUMENT.

Des Narraghansetts; leur pays et leur puissance—Tashtassack—Cananacus lui succède et associe Miantonimo au gouvernement—Incidens—Ligue contre les Pequots—Inimitié du jeune Sachem et d'Uncas le Mohican—Mort de Miantonimo.

J'AI à parler maintenant de la puissante confédération des Narraghansetts, aujourd'hui éteinte, mais qui habitait autrefois le Rhode-Island. Les îles de la baie qui porte leur nom leur étaient soumises, et les Chefs de Cavesit et de Niantick étaient comme les vassaux de leur Sachem-général. Ils fesaient la guerre de temps immémorial avec les Pokanokets au Nord, et les Pequots au Sud. On jugera que les Chefs d'une telle république devaient être des hommes d'un courage élevé. Le commun des guerriers avait ce caractère : il fallait un héros pour les conduire.

Le premier Sachem connu des Anglais, Cananacus, descendait de Tashtassack un de leurs plus grands hommes. Tout ce que nous savons de ce dernier est traditionnel. Les anciens dirent aux colons qu'ils avaient été commandés par ce Sachem, infiniment supérieur aux autres en valeur et en puissance. Il sut par l'influence de ses hautes qualités guerrières et oratoires, jointes au génie du commandement, réunir à son peuple un grand nombre de tribus qui en étaient séparées, et étendit son autorité sur tout le territoire qui porta depuis le nom de Rhode-Island. Il eut aussi à calmer des guerres intestines ; car chez les sauvages chaque chef veut se faire un parti, et s'élever au rang suprême. Il maintint son autorité et la transmit à ses enfans. Il n'eut

qu'un fils et une fille. N'ayant pu les marier convenablement à sa dignité, il les unit ensemble, et ils eurent quatre fils dont l'ainé fut Cananacus.

Le petit fils de Tashtassack s'associa pour gouverner, Miantonimo son neveu, jeune Chef d'un courage noble. Les deux Sachems ne montrèrent pas aux Anglais une affection égale à celle des Andusta et des Granganimo. Dès l'année 1622, l'on comptait d'autant moins sur la paix, que l'on recevait tous les jours des nouvelles moins rassurantes du pays des sauvages. Cananacus envoya un héraut à Plymouth porteur d'un carquois rempli de flèches, comme pour déclarer la guerre. Le gouverneur lui répondit en lui envoyant une peau de castor remplie de balles, et en le fesant assurer que s'il avait envie de se battre, il aurait bonne réception. Un message si résolu eut son effet. Cananacus, superstitieux, crut que les balles cachaient quelque enchantement. Il n'osa pas y toucher, et les renvoya. La paix fut préservée avec les Anglais, mais en 1633, Miantonimo tomba sur les quartiers de Massassoit, qui fut réduit à se réfugier dans une habitation anglaise à Sowams, jusqu'à l'arrivée des soldats. Le capitaine Standish marchait à son secours, lorsque les Narraghansetts évacuèrent Montaup, en apprenant que les Pequots étaient sur leur territoire. Le jeune Sachem les chassa à la tête des vainqueurs.

Nous avons vu comment Sassacus, voulant exterminer les Anglais, crut faire entrer les deux Sachems dans sa cause. On prétend que Miantonimo hésita entre le désir de la vengeance et la perspective de la ruine des blancs. Roger Williams, sectaire persécuté pour ses doctrines religieuses, eut assez de charité envers ceux qui le poursuivaient, pour travailler en leur faveur. Il eut l'habileté de tourner contre les Pequots l'orage qui allait fondre sur les colonies. Le gouverneur Winthrop invita Miantonimo à une conférence. Le jeune Sachem parut à Plymouth en 1636, avec les fils de Cananacus et une garde de vingt

guerriers. Arrivé à une journée de marche, il envoya un héraut pour annoncer qu'il arrivait. On envoya une compagnie de miliciens jusques à Roxbury, et le gouverneur convoqua les conseillers et les magistrats. Un festin préparé au palais du gouvernement, se termina par une alliance offensive et défensive. Les deux partis s'engagèrent à ne pas traiter séparément avec les Pequots et à leur faire une guerre à mort. On se fit des présens en foi d'alliance. Les Anglais donnèrent vingt-six habits galonnés [1], et les Sachems, une main de Pequot, et des pelleteries. Les troupes anglaises, en entrant sur les terres des Narraghansetts, firent prévenir Cananacus de leur marche et du plan de la campagne. Le lendemain Miantonimo parut avec deux cents guerriers [2]. Voyant le petit nombre des soldats, il fit venir de nouveaux hommes, en disant que les Anglais étaient trop peu nombreux pour se mesurer avec les Pequots, qui étaient tous gens de grand courage; puis il se sépara du Major Mason en lui souhaitant le succès.

En Septembre, 1638, Miantonimo fut invité à Boston avec Uncas le Mohican, son ennemi juré. Ce fut surtout dans cette conférence que les colons commencèrent à affecter la supériorité sur les sauvages. Ils se firent reconnaître pour arbitres entre les deux Sachems, et leur firent conclure une paix perpétuelle. Miantonimo est accusé de l'avoir rompue le premier. Il remua toutes les tribus du Connecticut, et fit de grands amas d'armes. Il alla même

---

(1) Rien ne flattait plus un Sachem que l'habit militaire de nos officiers.

(2) The news of this our march, fame doth transport
With speed to Great Miaantinomoh's court;
Nor had that pensive King, forgot the losses,
He had sustained through Sassacus's forces.
Cheer'd with the news, his Captains all as one,
In humble manner do address the throne,
And press the King to give them his commission
To join the English in this Expedition.
To their request the cheerful King assents.

WOLCOTT.

jusqu'à aposter un assassin pour tuer Uncas. Ce misérable, qui était Pequot, fit une tentative en 1649, et manqua son coup. Il fut arrêté à Boston, et mis en jugement; mais Miantonimo plaida sa cause, et lui obtint sa liberté en promettant de le renvoyer à Uncas. Il ne le fit pas, mais tua lui-même le coupable deux jours après. Un autre incident hâta la guerre. Sequassem, Sachem du Connecticut, ayant tué un Mohican, et poursuivi Uncas à coups de pique, fut cité devant la cour de Boston ([1]). Il refusa de comparaître, et Uncas fut à la peine de battre ses guerriers. Miantonimo se déclara alors, et poursuivit son rival à la tête de neuf cents guerriers, qui se grossirent des vaincus. Uncas n'avait que quatre cents hommes ; il ne chercha pas moins le combat, et les deux partis se rencontrèrent dans une vaste plaine. Le Mohican voyant la force plus que triple de son adversaire, usa de stratagême, et fit part à ses guerriers de son dessein. Il feignit de demander un pourparler. Les deux bandes firent halte, et les deux Sachems s'avancèrent en avant. Uncas dit à Miantonimo: " Nous avons chacun un grand nombre de valeureux guerriers; ils ne doivent pas périr dans une querelle qui nous est personnelle. Viens donc, comme un digne Chef, et battons nous seul à seul." " Mes guerriers sont venus de loin pour combattre, répondit Miantonimo, et les Mohicans tomberont sous les coups des Narraghansetts." Il continuait de parler, lorsqu'Uncas se jeta à terre. Aussitôt les Mohicans firent une décharge inattendue de toutes leurs armes, puis se jetèrent sur leurs ennemis avec une furie qui les força de se disperser. La poursuite fut chaude, et les vaincus chassés de roc en roc comme le gibier devant le chasseur. Miantonimo ne put échapper. Quelques-uns des plus braves guerriers d'Uncas l'atteignirent; mais soit qu'ils n'osassent point l'attaquer, ou qu'ils le réservassent à son

([1]) Les légistes improvisés des colonies mirent les sauvages dans la juridiction de leurs cours.

rival, ils se contentèrent de le cerner. Uncas arriva, et se précipitant sur lui, avec une force vraiment athlètique, il le saisit par l'épaule et le renversa. Miantonimo se dégagea, et s'assit impassible, demeurant muet au milieu des injures des Mohicans. Uncas lui offrait la vie, s'il voulait l'implorer ; mais le petit neveu de Tashtassack avait trop de fierté pour s'abaisser devant son vainqueur, qui l'épargna pour le moment, et l'emmena en triomphe. Dans cette extrémité, le célèbre Samuel Gorton, qui avait obtenu de Cananacus de vastes domaines, somma le Mohican de lui remettre son prisonnier sous peine de s'attirer la haine des Anglais. Ce fut peut-être ce qui pressa la mort de Miantonimo. Son astucieux rival saisit l'expédient de le livrer aux autorités, qui se déclarèrent incompétentes. Mais le captif, pour son malheur, voulut se soumettre de lui-même à l'arbitrage des colons, et se confier à leur générosité. Les colonies nommèrent des commissaires, qui eurent bientôt décidé qu'il était prouvé que le Sachem Narraghansett avait attenté à la vie d'Uncas par assassins, poison et sorcellerie ; qu'il avait formé une ligue générale contre les colonies, et engagé les Mohacks à combattre sous ses ordres. " Ces choses dûment examinées, disent-ils, la vie d'Uncas ne peut-être en sureté tant que Miantonimo sera en vie. Il peut justement mettre à mort sur son territoire un ennemi si faux et si sanguinaire."

Uncas, appelé à Hatford, entendit la sentence. Il conduisit son prisonnier sur son territoire, et le fit exécuter en présence des commissaires ; ou plutôt, il fut lui-même le bourreau, et enterra Miantonimo dans le lieu où il l'avait fait son prisonnier. Un monument de pierres posées les unes sur les autres, en forme d'obélisque, se voit encore à l'est de la ville de Norwich, dans un lieu que l'on a appelé la Plaine du Sachem.

[illegible]

CHAPITRE XVII.

ARGUMENT.

Mort de Cananacus—Examen de la sentence portée contre Miantonimo—Quelques traits des deux Sachems Narraghansetts.

On ne connait aucun détail bien intéressant de la vie de Cananacus après la mort de Miantonimo, si ce n'est que l'on a prétendu qu'il s'était soumis à Charles Ier, le 16 avril, 1644 (1). M. Winthrop le fait mourir en 1647; d'autres, en 1649.

Je n'ai encore fait aucune réflexion sur le malheureux sort de son collègue: ce chapitre sera consacré à examiner le mérite de la sentence qui le conduisit à la mort.

Si je juge de l'opinion par quelques feuilles anglaises de Montréal, on regarde comme inique, en Canada, le jugement rendu contre Miantonimo. L'historien, après avoir pesé les faits, ne va pas toujours aussi loin que l'opinion (2), mais il expose ces faits et les raisons avec toute l'impartialité dont il est capable, et met ainsi le lecteur à même de réformer son premier jugement, s'il a quelque chose d'outré.

Il paraît hors de doute que Miantonimo, plutôt que de demeurer en la puissance de son rival, consentit à en passer par ce que les colons décideraient. Il suit de là que leur

---

(1) V. "Report of Commissioners appointed in 1683, by Charles II, to inquire into the claims and titles to the Narraghansett Country," dans la Collection de la Soc. Hist. du Massachusetts.

(2) M. de Voltaire paraît peu justifiable lorsqu'il avance dans le Siècle de Louis XIV, que l'Histoire n'est en grande partie que l'énoncé de l'opinion des hommes.

tribunal devint compétent à le juger ; car il y avait bien chez le Sachem le consentement, et l'on ne supposera pas qu'il y eût ce qu'on appelle la crainte *viri fortis*. Il ne s'agit donc plus que de déterminer jusqu'où le tribunal se rendit odieux par la sentence qu'il porta. Les juges disaient dans leur manifeste : " Ils (les Narraghansetts) doivent comprendre que cela a été fait sans violation d'aucune convention réglée entre eux et nous ; car Uncas, notre allié, fidèle observateur de ses engagemens, nous ayant consultés sur les dispositions sanguinaires et traîtresses de Miantonimo ; considérant la justice de sa cause, le salut du pays et la fidélité de notre allié, nous n'avons pu nous dispenser d'avouer que la mort est juste. Cette décision est conforme à la coutume des 'Indiens,' et quelque douloureuse que puisse leur paraître cette perte, eux et tout ce continent en ressentiront les heureux fruits." Voyons par l'examen des chefs d'accusation ce que l'on doit penser de ce passage. Le tribunal accuse Miantonimo : 1°. d'avoir tué le Pequot qu'il devait livrer ; 2°. d'avoir rompu la paix de 1638 ; 3°. d'avoir soustrait des prisonniers ; et 4°. d'avoir voulu se faire Sachem Universel. Je n'hésite pas à répondre à la première accusation qu'il ne doit pas sembler étonnant qu'un Sachem crût pouvoir ainsi satisfaire à ses engagemens : un Dey de Tunis ou d'Alger n'aurait pas eu d'idées plus avancées. Quant à celle d'avoir rompu la paix, Canaacus en accusait lui-même les colons. Je trouve une conversation de ce Sachem avec Roger Williams, qui jete du jour sur cette prétention. " Je n'ai jamais souffert, dit Cananacus, et je ne souffrirai jamais qu'aucune injure soit faite aux Anglais. S'ils ne mentent point, je descendrai tranquillement dans la tombe, et les Narraghansetts vivront en paix avec eux." Puis, prenant une canne qu'il rompit en dix parties, il cita autant de circonstances, où il croyait que les colons avaient forfait à leurs engagemens. Williams ne put le réfuter que sur quelques points. La jalousie des Européens était assez patente. Quel message que celui du

Gouvernement de Massachusetts à un Sachem de son alliance, à Miantonimo!...Il le somme de comparaître, ou de se préparer à la guerre. Quelques déprédations commises par Janimoh, Sachem de Niantick, étaient le motif de cette sommation. Miantonimo alla répondre pour son vassal; mais je ne sache pas que le Gouverneur de Boston, lui fît jamais aucune satisfaction de la mort d'un Narraghansett que quatre scélérats massacrèrent et dépouillèrent. Jamais Miantonimo ne refuse de paraître à Boston pour y répondre aux accusations de ses ennemis. Il y vient en 1642, et se présente devant le conseil avec une contenance pleine d'une dignité, qui se communique à ses discours. On a l'air de vouloir armer, et l'on prépare des retraites pour les faibles : on désarme les sauvages. Il demande la raison de ces manœuvres, et l'on ne peut la lui donner. Il ne se sépare cependant pas du Gouverneur sans lui donner la main, et, comme s'il l'eût oublié, il revient sur ses pas, et lui offre une nouvelle poignée de main, en disant que celle-ci est pour les conseillers. Comment donc rompit-il la paix. Ce ne put être qu'en fesant la guerre aux Mohicans sans consulter les Anglais. Il semble en effet qu'il ne pouvait la leur faire, sans la déclarer au Gouvernement, et l'on disait que ces hostilités n'étaient le fruit que de l'ambition et de la haine. Cependant Uncas avait été l'agresseur en détruisant les moissons des Narraghansetts. J'ignore jusqu'où l'on pouvait être fondé à accuser Miantonimo de vouloir se faire Sachem Universel. On le supposait peut-être sur ce que l'on croyait qu'il avait engagé les Mohacks dans son parti. Tout ce que l'on peut dire de cette prétendue alliance, selon M. Thatcher, c'est que le Sachem étant retenu prisonnier, les Iroquois s'attendaient qu'ils pourraient tomber plus impunément sur les Narraghansetts ou les Anglais. Je diffère d'opinion avec ce biographe, et, ce me semble, il fallait que ceux qui avaient tué Sassacus l'eussent fait par complaisance pour les Anglais ou pour les Narraghansetts. Quoiqu'il en soit, le projet attribué à Miantonimo était

digne de son courage, et si cet exposé ne suffit pas pour le disculper absolument, il affaiblit du moins les griefs allégués contre lui.

Je termine ce chapitre par quelques anecdotes qui sont communes à Cananacus et à Miantonimo.

L'amitié constante des deux Sachems pour Roger Williams est suffisante pour prouver chez eux un naturel noble. Cananacus, que Roger avait appelé " *morosus aeque ac barbarus senex*," le reçoit d'abord avec défiance ; mais bientôt il le fait son interprète et comme son ministre, il lui donne des terres immenses. " Le prix de l'argent ne put obtenir la cession du Rhode-Island, dit le prédicand, mais elle eut lieu par l'amitié, cette amitié et cette faveur dont l'honoré Sir Henry Vane et moi jouissions près des deux Sachems."

Quoi de plus chevaleresque que cette recommandation qu'ils firent lors de la guerre des Pequots ! Ils demandèrent que les femmes et les enfans fussent épargnés !

Williams nous donne encore une idée du respect de Miantonimo pour le Christianisme. Un sauvage se moquait de la doctrine du ministre, et disait que tous ceux qui mouraient allaient au sud-ouest. Comment donc, interrompit le Sachem, as-tu jamais vu une âme aller au sud-ouest? Le sauvage répliqua sans se déconcerter, qu'il ne paraissait pas plus qu'aucune allât au Ciel. Ah ! dit alors Miantonimo, ils ont des livres, dont l'un vient de Dieu même. Pourquoi fallut-il qu'un homme si grand et si noble pérît avec tant d'ignominie ! Le nouvel éditeur de la Collection de Winthrop qualifie sa condamnation de perfide et de cruelle, et nous avons vu en effet que les accusations n'étaient rien moins que prouvées. Il est cependant à propos de se reporter vers l'époque et à l'esprit qui la caractérisait, ne pas absoudre ses bourreaux, mais modérer l'horreur de leur conduite sur le motif de la grande excitation qui régnait alors.

Un savant Gouverneur du Rhode-Island (1) s'écrie, en

(1) Hopkins.

racontant la mort de Miantonimo: " Telle fut la fin du plus puissant prince aborigène que les habitans de la Nouvelle-Angleterre aient connu; et telle fut la reconnaissance qu'on lui eut des secours qu'il avait donnés contre les Pequots. Véritablement, un citoyen du Rhode-Island peut bien pleurer son malheureux sort, verser quelques larmes sur la cendre de Miantonimo qui, avec Cananacus, son oncle, fut le meilleur ami des blancs......Par leurs bienfaits ils s'attirèrent la haine de ceux qui avancèrent la mort du jeune roi."

On trouve peu d'Anglo-Américains de la trempe du Gouverneur Hopkins, et s'il faut que quelque déshonneur rejaillise sur quelqu'un, on ne dira pas comme Shéridan, dans une occasion différente (1), " l'honneur anglais a coulé par tous les pores," et le blâme retombera tout entier sur ces colons, naguère le fardeau de l'Angleterre; sur ces enfans pervers dont elle se purgea en les jetant sur ces plages.

(1) L'affaire de Quiberon.



CHAPITRE XVIII.

ARGUMENT.

Nouvelles hostilités des Iroquois—Traits de courage—Réflexions.

La guerre continuait avec fureur dans le Canada. Une troupe d'Iroquois s'approcha d'un village pour y faire quelques captifs. Le trouvant sur ses gardes, elle ne voulut pas s'en retourner sans avoir rien fait. Elle se cacha dans un bois, et y demeura toute la nuit en embuscade. Mais un Huron, placé en sentinelle, sur une espèce de redoute, avertissait par de hauts cris les Iroquois qu'il ne dormait point. Au point du jour, il cessa ses hurlemens. Aussitôt deux Iroquois se détachent, et, s'étant glissés jusques au pied de la palissade, ils demeurent quelque tems pour voir s'ils n'entendront plus rien. Personne ne soufflant, l'un des deux monte sur la redoute. Il voit deux hommes endormis, donne à l'un un grand coup de hache sur la tête, enlève la chevelure (1) à l'autre, et s'enfuit.

---

(1) Carlo Carli, après avoir mentionné les cruautés des Lombards, continue ainsi: " Il y avait parmi les Hurons et les Iroquois un autre usage non moins barbare, et même encore plus cruel; c'était de cerner le tour du crâne avec un instrument tranchant, pour enlever la peau et la chevelure à un ennemi vaincu et vivant. Voilà (dit-il) le plus glorieux trophée de ces nations féroces." Hérodote, Liv. IV, nous fait voir les Scythes aussi barbares: " Voici, dit-il, comment ils enlèvent le cuir chevelu. Ils le cernent tout autour jusqu'aux oreilles, secouant la tête pour en détacher ce cuir, l'amollissant en le pétrissant avec les mains, pour s'en faire une sorte de serviette; et plus un des leurs a de semblables cuirs, plus il est considéré." C'est le lieu de faire justice des " Papiers Publics " où ce Comte a lu " que Bourgoing, aussi féroce que ces sauvages, leur promit, dans la dernière

Le village à son réveil vit ces deux hommes baignés dans leur sang. On poursuivit, mais en vain, les Iroquois, qui avaient trop d'avance pour qu'on pût les atteindre. Cependant on ne respirait que vengeance : trois jeunes guerriers promirent de la satisfaire. Ils se mirent en marche, et au bout de vingt jours, ils arrivèrent à un village de Tsonon-thouans. Il était nuit, et tout le monde dormait profondément. Nos trois guerriers percent une cabane par le milieu; ils allument du feu sans que personne ne s'éveille, et à la lueur de la flamme, ils choisissent leurs victimes.

" Voilà, dit M. Dainville, l'expédition de Nisus et d'Euryale, un trait aussi remarquable, au moins, que bien des exploits que des poëtes Grecs ont consacrés par la magie de leurs vers. Une marche de vingt jours dans un pays ennemi, des dangers sans nombre, pour une vengeance incertaine ; l'audace, la bravoure, la patience, rendent merveilleuse cette entreprise héroïque. Si Homère rapportait ce trait, il serait admiré, et les enfans le réciteraient dans nos écoles ; mais un fait moderne, dont le théâtre est une forêt du Canada ne mérite (apparemment) pas qu'on y prenne garde. Les hommes admirent comme ils dénigrent sur parole. Ils suivent la foule moutonnière qu'emporte le torrent de la routine : il est si aisé de penser comme tout le monde, et si doux d'adopter l'opinion ancienne ! " (1)

---

guerre, un ducat pour chaque chevelure de colons qu'ils lui apporteraient." Si cette atrocité, qui couvrit d'un opprobre éternel ce général Anglais, peut être vraie, continue-t-il, on peut assurer que le général Carleton s'est couvert de gloire en s'y opposant de tout son pouvoir, au risque même de perdre le commandement de l'armée du Canada. Carleton (Lord Dorchester) mérite cet éloge du noble Comte; mais le général Burgoing était un trop brave militaire pour ne pas abhorrer les horreurs dont l'accusaient sans doute les révoltés américains.

(1) Le Chevalier Temple, en Angleterre, et Boileau Despréaux, en France, ont exalté l'antiquité, apparemment pour se mettre eux-mêmes au-dessus de leur siècle.

CHAPITRE XIX.

ARGUMENT.

De la Confédération Patucket en New-Hampshire—Passaconaoua—Incidens—Rapports du Sachem avec le célèbre Elliott—Fête sauvage; Passaconaoua y dit adieu à son peuple—Anecdotes.

Je porte mes regards sur un espace de pays qui n'a encore rien présenté de mémorable. Mais le burin de l'Histoire a retracé le portrait de Passaconaoua, Sachem de Pannuhog. Sa nation, une des plus guerrières de la Nouvelle-Angleterre, résistait courageusement aux Iroquois, et porta même la guerre chez les Mohacks. La tradition avait conservé le souvenir d'un sanglant combat entre les deux peuples, sur la rivière Merrimack. Les Agahuans, les Nancis, les Piscataquas et les Acamintas, qui y avaient tous des guerriers se reconnaissaient sujets de Passaconaoua, et les Sachems de Quamscot et de Patucket étaient ses vassaux. Il était déjà vieux lors de l'arrivée des Anglais, qui, devenus farouches, à une époque où ils prévoyaient les nombreux désastres qui allaient leur arriver, s'allièrent avec le Sachem Saggahuo pour désarmer le roi de Pannuhog. Un coup de fusil tiré au milieu de la nuit suffisait pour faire lever tout un bourg, et les cris d'un malheureux égaré dans les bois, fesaient croire à une invasion de Mohacks: la Nouvelle-Angleterre égala la timidité de l'enfance. Il était permis au jeune Astianax d'être saisi de frayeur à la vue de l'é-

norme panache de son père, Hector ; mais les gouvernemens coloniaux durent chasser leurs craintes, et s'armer d'un courage plus viril. Ils revinrent sur leurs pas, et M. Winthrop proposa d'offrir des réparations. Le parti envoyé pour enlever Passaconaoua n'avait pu saisir que sa femme et son fils. Le Chef Cusamequin fut chargé de négocier un accommodement, et le vieux Sachem, en bon diplomate, accepta l'amitié des Anglais.

Le célèbre Elliot, auquel on a donné avec justice le nom "d'Apôtre des Indiens," écrivait en 1649 : "Le Grand Sagamo de ce lieu (Pannuhog) est Passaconaoua, qui se donne à la prière avec ses enfans, et se montre plein de respect pour la parole de Dieu." Il fut du petit nombre de ceux qui montrèrent de l'empressement pour le Christianisme. Il pressait le bon missionnaire de le venir visiter, et lui fesait de très beaux raisonnemens. Ainsi, il lui disait que le ministre ne venant qu'une fois l'an, il ne pouvait faire de grands fruits parce que les sauvages oubliaient bientôt ce qu'il leur disait. Il en était comme si quelqu'un jetait dans un cercle une belle chose, tous les sauvages se précipiteraient pour la saisir, et l'aimeraient bien parce qu'elle a une belle apparence. Mais ils ne pourraient en voir l'intérieur, s'il y a quelque chose ou rien, une pierre brute ou des perles. La prière pouvait bien n'être qu'un fardeau ; il voulait qu'on la lui ouvrît, c'est-à-dire, qu'on la lui fît bien connaître.

En 1660, un monsieur fut invité à une danse sauvage. A la fin de cette fête, à peu près semblable à celles plus haut décrites, Passaconaoua, cassé de vieillesse, fit son dernier adieu à son peuple. Il lui recommanda de vivre en paix avec les Anglais, en disant, que s'il leur fesait du mal, il ne pourrait que hâter sa destruction. Vonolansett, son fils, suivit ses sages conseils, et il émigra avec la nation dans un pays éloigné, où il ne prit aucune part à la guerre de Philippe.

Passaconaoua avait commencé par être devin, et ce fut

en cette qualité qu'il acquit son influence. Il devait être bien propre à ce rôle, car les écrivains de l'époque nous disent qu'il surpassait tous les siens en sagesse et en duplicité. Il persuada aux sauvages qu'il pouvait faire danser les arbres et se changer en flamme. Le jongleur devint diplomate, Chef et Sachem. Il sut conserver son territoire par des civilités qui ne diminuaient pas son importance parmi les siens, en leur procurant une heureuse paix. En un mot, Passaconaoua n'était peut-être pas comparable aux sages de la Grèce, s'ils ont été aussi sages qu'on le dit, mais il brilla autant parmi les siens.

On rapporte le trait suivant. Menataqua, Sachem de Saugus, lui ayant demandé sa fille, Guiasa, en mariage, il la lui accorda, et donna une grande fête. Selon l'étiquette de son pays, il ordonna qu'un parti de guerriers escorterait la mariée jusques à la résidence de son époux. Des fêtes non moins brillantes y eurent lieu, puis l'escorte revint à Pemmacook, *demeurance* du beau-père. Quelque tems après, la jeune épouse ayant voulu visiter son père, Menataqua la fit conduire par une troupe choisie. Lorsqu'elle voulut s'en retourner, le vieux Sachem, au lieu de la faire escorter, fit dire à l'époux de la venir chercher ; mais celui-ci, qui tenait aux usages, lui envoya cette réponse : " Lorsqu'elle m'a quitté, j'ai envoyé mes guerriers à sa suite ; à présent qu'elle veut revenir à moi, j'attends que tu en agisses de même." Le vieillard se fâcha, et l'hymen fut rompu.

Farmer et Moore, dans leur Collection, parlent d'un Chef nommé St. Aspinquid, mort en 1662, et dont la tombe est encore visible sur le mont Agamenticus, dans le Maine. Ses funérailles furent célébrées par une infinité de Sachems, et la mémoire en fut perpétuée par une grande chasse où l'on tua quatre-vingt-dix-neuf élans, trente-deux fouines et quatre-vingt-deux chats sauvages. Peut-être ce Sachem n'est-il pas autre que Passaconaoua. Le mont Agamenticus peut bien être le lieu où se retira Vonolansett : la qua-

lité de devin et l'estime du Christianisme justifient l'épithète de Saint. Les vers suivans reproduisent la tradition conservée par les sauvages sur ce personnage singulier:

He said, that Sachem once to Dover came
From Penacook, when eve was sitting in,
With plumes his locks were dressed, his eyes shot flame,
He struck his massy club with dreadful din
That oft had made the ranks of battle thin,
Around his copper neck terrific hung
A tied-together, bear and catamount skin,
The curious fishbones o'er his bosom swung,
And thrice the Sachem danced, and thrice the Sachem sung.
Strange man was he! 'Twas said he oft pursued
The sable bear, and slew him in his den,
That oft he howled through many a pathless wood
And many a tangled wild, and poisonous fen,
That ne'er was trod by other mortal men.
....
A wondrous wight! For o'er Siogee's ice
With brindled wolves, all harnessed three and three,
High seated on a sledge made in a trice
On mount Agiocoohook (1) of hickory.

---

(1) Nom sauvage des Montagnes Blanches. Les Américains avaient une singulière vénération pour le sommet de ces monts, qu'ils regardaient comme le séjour d'êtres invisibles, et sur lesquels ils n'osaient jamais monter. Ils disaient que le pays fut autrefois submergé avec tous ses habitans, excepté Agiocohook et sa femme, qui trouvèrent un refuge sur ces montagnes, et repeuplèrent la terre. Et Bartram raconte dans son Histoire naturelle et politique de la Pensylvanie, que montrant à un Américain des fossiles et des productions marines qu'il avait trouvés sur des monts moins élevés, celui-ci lui dit que la parole ancienne, ou la tradition, leur avait appris que la mer les avait tous environnés. C'est la tradition de tous les peuples de l'antiquité profane et sacrée. Ce déluge aura été le châtiment des hommes, comme l'ont pensé nos peuplades, et comme le croyait Ovide:

Pæna placet diversa; genus mortale sub undis perdere.

dit ce poëte. Selon les Mexicains les seuls Cortox et Quitequetzele survécurent au déluge. Les Chinois l'ont mentionné dans leurs annales. C'est ainsi encore que dans toutes les fausses religions, et des Indes et du Nord, il existe une tradition d'un arbre ou fruit défendu, que l'on retrouve en Amérique. Les pommes d'Iduna l'offraient dans la religion des Scandinaves, un fruit différent dans la tradition iroquoise.

He lashed and reeled, and sung right jollily
And once upon a car of flaming fire
The dreadful Indian shook with fear, to see
The King of Penacook, his Chief, his Sire,
Ride flaming up towards heaven, than any mountain higher.



CHAPITRE XX.

ARGUMENT.

Metanco surnommé le roi Philippe—Origine de sa haine des colons—Sac de Swanzey—Bataille de Pocasset—Défaite du Sachem et sa mort—Suites désastreuses de cette guerre.

Seize années après la fondation de Plymouth, la Nouvelle-Angleterre contenait cent-vingt bourgs, et autant de milliers d'habitans. Les forêts disparaissaient peu à peu devant le laboureur aventurier et hardi, et déjà les naturels trouvaient leur gibier dispersé et leurs retraites envahies. C'était la conséquence des cessions de terres continuelles que les peuplades fesaient aux émigrés. Cependant lorsqu'elles s'aperçurent qu'on voulait leur arracher le sol qu'avaient habité leurs ancêtres, l'amour de la patrie et de l'indépendance, la plus forte passion qui anime l'homme des forêts comme l'homme civilisé, se réveilla soudain. Il leur manquait un Chef qui concentrât et dirigeât leurs efforts: Metanco ou Philippe de Pokanoket, fils de Massassoit, accepta ce poste éminent mais dangereux. Autant le père avait été l'ami des Anglais, autant le fils se montra leur ennemi implacable, et cette haine qu'il ressentait déjà dans sa jeunesse, elle se changea en une fureur vengeresse, quand ils furent cause de la mort de son frère aîné, l'intéressant Vansutta. Ce frère, suspecté de tramer contre eux, fut enlevé, et jeté dans un cachot. L'affront de se voir injustement privé de sa liberté lui fit contracter une fièvre dont il mourut.

Metanco hérita de son autorité et de son noble courage. Il mit en œuvre tous les artifices de l'intrigue, et toutes les forces de la persuasion, pour porter les tribus à unir leurs efforts pour l'entière destruction des colonies. Informés de ses projets, les Anglais firent de leur côté des préparatifs de défense, bien qu'ils espérassent que cet orage passerait comme tant d'autres. Mais les prétentions de Philippe et de son parti grandirent tous les jours.

Au mois de juin, 1675, il pénétra dans la petite ville de Swanzey, détruisant les bestiaux, brulant les maisons, et massacrant une partie des habitans. Les milices de la colonie marchèrent dans toutes les directions, et furent jointes par un détachement de celles du Massachusetts. Les sauvages retraitèrent, brulant sur leur route les maisons et les blés, et fixant au haut de perches les mains et les têtes de ceux qu'ils avaient tués. Tout le pays fut en alarme, et l'armée coloniale mise sur un pied formidable. Ce grand développement de forces induisit Philippe à abandonner son quartier-général de Montaup: il alla camper près d'un marais, à Pocasset, maintenant Tiverton. Les Anglais s'étant assemblés une première fois, vinrent l'attaquer, et furent vaincus, avec perte de cent vingt hommes tués ou blessés. Ce combat, du reste peu sanglant, fut décisif au-delà de ce que Philippe aurait pu l'espérer; car malgré la coopération du New-Hampshire et de plusieurs autres colonies, les affaires de la Nouvelle-Angleterre se trouvèrent bientôt dans le plus déplorable état. Dans ces tems-là, la plupart des établissemens étaient environnés de forêts, et les sauvages vivaient avec les colons. Les premiers connaissaient les habitations, les chemins et les lieux de refuge des derniers. Ils épiaient leurs mouvemens, et tombaient sur eux au moment où ils s'y attendaient le moins. Les uns tombaient le matin en ouvrant leurs portes, les autres en travaillant dans les champs ou en visitant leurs voisins. En tout temps, en tout lieu et dans tout emploi, la vie des colons était en danger, et pas un

n'était assuré de n'être point massacré le jour, dans son grenier, au bois ou sur la route. Lorsque l'ennemi s'assemblait en force, on envoyait des détachemens à sa rencontre ; s'ils étaient moins nombreux, ils retraitaient, ou l'attaquaient s'ils étaient en plus grand nombre, et ne le battaient pas toujours. Des villages étaient soudainement investis, les maisons brulées, et les hommes, les femmes et les enfans tués ou trainés en captivité. Les colonies perdant de jour en jour leurs défenseurs, des familles et des plantations appréhendèrent une prochaine destruction. Un grand effort seul pouvait prévenir ce malheur, et on le fit. Des délégués de toutes les colonies se rencontrèrent, et il fut résolu qu'un corps considérable attaquerait la principale position de l'ennemi, tandis que de moindres détachemens dirigeraient leur course vers d'autres points. Josiah Winslow, Gouverneur de Plymouth, fut nommé généralissime, et une fête solennelle fut célébrée par toute la Nouvelle-Angleterre, pour invoquer l'aide du Tout-Puissant. Le 18 Décembre, les différens corps firent leur jonction sur le territoire des Narraghansetts, à quinze milles du camp de Philippe. Quoique le temps fût très froid, les soldats furent obligés de passer la nuit à découvert. Au point du jour, ils commencèrent leur marche à travers de grands amas de neige, et le 19, à une heure, ils arrivèrent devant la position des sauvages. Philippe avait établi son camp au milieu d'un marais, sur un terrain un peu élevé, et l'avait entouré d'un rang de palissades, soutenu en dehors par un fort retranchement de broussailles. Là fut livré le combat le plus terrible et le plus acharné (1) dont fassent mention les annales de la Nouvelle-Angleterre. On se battit durant trois heures, et les Anglais remportèrent une victoire complète. Philippe s'y surpassa, et ne céda le champ de

(1) On peut en excepter le combat de Strickland's Plains gagné par les Hollandais, sous le capitaine Underhill, en 1643. Un siècle après le sol était encore blanchi par les ossemens des vaincus.

bataille qu'après avoir vu tomber mille de ses guerriers tués sur la place, et six cents hommes, femmes et enfans au pouvoir du vainqueur. Tranquille au milieu du désordre, il ramassa ses débris, et opéra sa retraite à travers les Anglais mêmes, qui, effrayés de son audace et de leurs propres pertes, n'osèrent le poursuivre. Six capitaines fesant l'office d'officiers-généraux, et quatre-vingts soldats demeurèrent sur la place avec les vaincus ; et cent soixante furent blessés plus ou moins grièvement. Les sauvages ligués ne se relevèrent point de ce désastre, mais ils demeurèrent néanmoins assez forts pour harasser les colonies par des courses continuelles. Les colons entretinrent des partis sur presque tous les principaux points de leurs territoires, et la plupart furent victorieux. Le capitaine Church, de Plymouth, et le capitaine Dennison, de Connecticut, remportèrent surtout de signalées victoires.

Au milieu de ces revers Philippe demeura ferme et inébranlable. Ses officiers, sa femme (1) et sa famille étaient morts ou captifs. A la nouvelle de ces infortunes, il pleura avec amertume, car il possédait les plus nobles des affections et des vertus humaines. Mais il ne voulut entendre à aucune proposition de paix, et tua de sa main un lâche qui ôsa parler de se rendre. Il remporta encore de temps à autres des avantages assez considérables, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir été poussé de marais en marais, il fut assassiné par le frère de celui qu'il avait tué. Le reste de ses partisans se soumit aux Anglais ou joignit des tribus lointaines.

Comme un autre Mithridate, ce sauvage extraordinaire, combattit jusqu'à sa fin les ennemis auxquels il avait voué une haine éternelle : il périt aussi de la main d'un traître.

---

(1) Elle avait un courage viril, et elle n'était pas la seule. Ouitamore et Aouashonks se rendirent célèbres dans le cours de cette guerre.

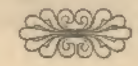
L'illuste Racine déployant sur la scène tragique l'âme du monarque de l'Asie, lui prête ce langago:

Mais au moins quelque joie en mourant me console;
J'expire environné d'ennemis que j'immole;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

et il lui fait dire plus loin :

Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre, et l'honorent assez.

Ce langage convient aussi bien à notre héros. A sa mort, la paix reparut, plus bienfaisante que jamais, parce que la lutte avait été plus accablante. Le territoire de Plymouth avait vu en cendres la ville de Swanzey, et pas moins de dix forts du Massachusetts avaient disparu. Les établissemens sur les rivières Custer et Piscataqua, en New-Hampshire, avaient été attaqués et ravagés. Les autres colonies soufrirent en proportion; et celle qui perdit le moins fut celle de Connecticut. Mais elle paya de ses soldats à l'attaque des Narraghansetts. Plus de mille habitations avaient été détruites, et des marchandises et des bestiaux pour une valeur immense, avaient été pillés. Une grande partie de la population avait péri, et celle qui resta et qui survécut à la guerre contracta une dette immense, qui devint un fardeau plus insupportable au fur et à mesure que les ressources diminuèrent. En un mot, de tous les Américains fameux, Philippe de Pokanoket fut celui qui fit plus de mal aux colonies.



CHAPITRE XXI.

ARGUMENT.

Particularités intéressantes de la vie du roi Philippe—Réflexions sur son caractère.

Quoique j'aie préféré dans cet article les historiens généraux des Etats-Unis aux écrivains qui nous ont laissé des chroniques sur les évènemens de la terrible guerre qui m'occupe, je trouve pourtant dans ceux-ci quelques particularités fort intéressantes. J'y vois comment le terrible Sachem échappe tant de fois à ses ennemis. Après la bataille de Narraghansett, il ne se sauve qu'en s'aventurant avec quelques guerriers intrépides sur la rivière Taunton: c'est-là que Ouitamore, femme courageuse, périt à sa suite (1).

Un jour, un transfuge guide les Anglais vers sa retraite; il fuit, laissant son diner sur le feu, et son oncle est tué avec vingt de ses plus braves guerriers. Le lendemain même, le capitaine Church aperçoit un guerrier assis tristement sur un arbre renversé; il décharge son fusil et le sauvage tourne la tête: c'était Philippe pleurant sur ses infortunes et sur celles de sa race. Il échappa encore, mais c'eut dû être sans plus d'espoir. Sachem d'une race an-

---

(1) Parente de Philippe, et Sachem de Pocasset, se joignit à lui, et se noya près de Swanzey. Sa tête fut exposée à Taunton. Aouashonks suivit aussi le parti de Philippe; mais le capitaine Church, avec qui elle eut commerce, la pacifia. Il nous a décrit ses entrevues avec cette amazone. Elle était Sachem de Sogkomate, et dix sauvages de sa tribu vivaient encore à Compton, en 1803.

tique, il se voyait sans sujets et sans domaines, trahi par ses propres alliés, et poursuivi comme une bête fauve. Uncapan, Samcama et Vocamet, ses principaux conseillers, étaient morts ou captifs. Passait-il la borne de son territoire, il rencontrait encore des ennemis à combattre. Caché entre Iork et Albany, il fut découvert par les Mohacks, ses ennemis irréconciliables, et mis en déroute. Refoulé sur la rivière Connecticut, il fut encore atteint par les Anglais, qui se jetèrent sur son camp et le ravagèrent en poussant le cri de guerre des Iroquois. Il y perdit trois cents guerriers.

S'attendrait-on à le retrouver deux jours après rassemblant ses débris sur les collines d'Ouasett : il descend avec la rapidité de l'aigle sur Sudbury, et anéantit le capitaine Wardsworth et son parti. Il cherche le capitaine Church, et va l'intercepter. Il détruit Brokfield soutenu par les Sachems Apequinast, Quamansit et Mautamis. Il fait exécuter le transfuge Sassamon.

Philippe touchant à sa mort était encore entouré de quelques guerriers fidèles ; mais un traître, qui avait suivi le capitaine Church, le découvrit. Il reçut le coup fatal, et les Anglais poussèrent trois hourras pour bénir la fin de leurs maux. Church envoya sa tête à Plymouth, d'où elle fut promenée par toute la Nouvelle-Angleterre. Son fils, âgé de neuf ans, fut vendu et porté aux Bermudes, après que l'on eut consulté les théologiens. Le ministre Cotton prétendit que le fils d'un traître devait subir le même sort que son père, et le Docteur Increase Mather compara cet enfant à Hadad dont Joab tua le père. Les colonies de Massachusetts et de Plymouth se disputèrent Montaup, que le roi Charles II assigna à la dernière. Les Pokanokets furent exterminés, les Narraghansetts presque détruits, et les Nipmucks se réfugièrent dans le Canada. Le pays des sauvages fut désert, et il ne resta de monument de cette grande catastrophe que le canon du fusil qui tua Philippe, dans le cabinet de la Société Historique du Massachusetts.

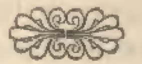
Nos voisins qui auraient été curieux de posséder le portrait d'un naturel si fameux, en présentent plusieurs ; mais il n'y en a pas deux qui se ressemblent, ce qui autorise à croire qu'aucun n'est le vrai. L'historien de la Nouvelle-Angleterre, Josselyn, qui l'avait vu à Boston, ne parle que de son accoutrement. Il portait un habit militaire à l'anglaise avec des brodequins et un baudrier brodés en perles. Une famille de Swanzey possède encore quelques insignes du Sachem, que le conseiller Anaouon livra au capitaine Church. Il y avait un tapis en drap rouge orné de perles, et trois parures richement et délicatement travaillées. La plus ample descendait sur les hanches ; la seconde, qui était ornée de perles disposées avec beaucoup d'art, restait sur la poitrine, répondant aux crachats de nos généraux ; et la troisième tenait lieu de diadême : deux petits pavillons y étaient attachés. Ces ornemens ne servaient que dans les grandes occasions, et il tenait à ces marques extérieures de majesté. La mort de Sassamon était une suite de la haute idée qu'il concevait de son autorité. Il avait fallu que le gouvernement protégeât contre sa colère un sauvage Nantucket qui avait mal parlé d'un de ses parens. Le sujet avait manqué de respect envers la famille de son souverain, impardonnable injure, que les Anglais ne firent oublier qu'avec une grosse somme d'argent.

Aussi ennemi du Christianisme que Massassoit, Philippe prit un jour un des boutons de l'habit d'Elliot, en disant qu'il ne prisait pas plus sa doctrine que cet objet.

On ne doit pas croire que ses manières fussent d'un barbare, non plus que ses procédés. Il est digne de remarque qu'il ne maltraita jamais un prisonnier, même dans le temps que les colons vendaient ses sujets comme esclaves. Il se conduisit vis-à-vis de Madame Rowlandson, sa prisonnière, comme l'aurait fait un prince civilisé. L'ayant fait appeler, il l'invite à s'asseoir, et lui demande obligeamment si elle a accoutumé de fumer. Il va lui-même lui annoncer que dans deux jours elle sera libre. La famille Leo-

nard (1) vit en paix sous sa protection au milieu des fureurs de la guerre ; la ville de Taunton est épargnée, et cependant, les Anglais avaient massacré tous ses proches, ils avaient mis sa tête à prix. Après cela questionnez nos voisins : ils appelleront le Roi Philippe un " barbare," et leurs cruels ancêtres, " d'innocens et inoffensifs planteurs."

(1) Il défendit à ses guerriers d'attaquer la maison qu'elle occupait, et où sa tête fut depuis en dépot.



CHAPITRE XXII.

ARGUMENT.

Des descendans de Cananacus—Mexham—Pessacus—Ninigret—Pomham—Exploits de Conanchel—Sa mort—Réflexions.

MEXHAM, successeur de Cananacus, n'eut pas les qualités de son père, et vécut soumis aux Anglais. Après sa mort le sceptre Narraghansett tomba en quenouille dans les mains de Quaïapen, connue sous le nom de Magna, sa veuve, qui joua un grand rôle dans la guerre de Philippe.

Pessacus, frère de Miantonimo, hérite de son courage, et paraît sur la scène avec le célèbre Ninigret, son oncle. Ce dernier envoya un corps considérable contre les Pequots. M. Wolcott fait dire aux Anglais :

We lead those bands
Armed in this manner, thus into your lands
Without design to do you injury
But only to invade the enemy.

Il se chargea avec Pessacus de la vengeance de Miantonimo, et sut la satisfaire en dépit des colons. Les deux Sachems armèrent huit cents guerriers, et pressèrent Uncas si vivement, que lui-même eut peine à s'échapper. Un affront que subit Pessacus, pensa ternir l'éclat de cette victoire. Le major Atherton étant entré sur son territoire, pénétra jusques à son wigwam, et le pistolet sur la gorge, le força de payer une forte contribution. Mais Ninigret se défendit mieux et força les Anglais à la retraite.

Le voisinage des Hollandais rendait ce brave Sachem encore plus redoutable aux colons. Un discours qu'il

adressa au même officier que nous avons nommé jette du jour sur les motifs de la défiance sans bornes que lui montra toujours le gouvernement ; le voici : "Ninigret ignore tout complot ourdi contre les Anglais. Il est pauvre ; mais des fusils et des balles ne l'engageront point à déclarer la guerre. Ninigret était dans sa cabane lorsque ses enfans vinrent lui dire qu'il était venu un vaisseau de cette nation (les Hollandais). Ces hommes dirent qu'il y avait bataille entre eux et les Anglais de l'autre côté du grand lac, et qu'ils viendraient en grand nombre pour combattre. Pour Ninigret, il n'a point de raisons de faire la guerre à ses bons amis ; ils sont ses voisins, et les étrangers sont éloignés. Quand il voyageait pour sa santé, et c'était dans la saison des neiges, il frappa tout le jour à la porte de la cabane où est leur Sachem, et il ne lui ouvrit pas. Ses amis n'en agissent pas de la même manière."

Ce langage était sans doute destiné à amuser les Anglais, car l'année suivante le Sachem attaque les sauvages de Long-Island ; il engage les Mohacks dans son parti, et, fort de leur secours, il fait aux colons, toujours soupçonneux, cette fière réponse qui suffirait pour l'immortaliser : "Ninigret ne fera point la paix avec les meurtriers de son fils et de soixante guerriers de son peuple. Je désire que les Anglais me laissent en repos, et ne me demandent point d'aller à Hartford. Jonathan (1) m'a demandé si j'y enverrais des députés, et je lui ai répondu : si le fils de votre Sachem était massacré, demanderiez-vous conseil à un autre Sachem pour venger sa mort ? Quant aux Mohacks, ce sont mes alliés, qui viennent pour ma défense : je vengerai avec eux mes injures." Le major Villard, à qui il parla de la sorte, envahit aussitôt ses terres. Il lui abandonna ses forts et se retira dans la forêt. Les Anglais trouvant tout désert lui envoyèrent une députation, mais il fit dire aux députés, que ne sachant pas la raison de cette nouvelle

(1) Son interprète.

irruption, il ne pouvait se commettre avec eux. Six nouveaux délégués parvinrent cependant à conclure un arrangement, mais le tribut fut fièrement refusé, et le major fut condamné pour avoir fait une paix honteuse. Un vaisseau envoyé entre Nanticut et Long-Island fut témoin des nouveaux triomphes de Ninigret et de Pessacus contre les Mohicans.

Il est remarquable que Ninigret ne prit aucune part à la guerre de Philippe ([1]). Pomham et Conanchel ne suivirent point son exemple. Pomham était un Sachem qui s'était lié avec les Anglais par jalousie contre Miantonimo. Ce noble Sachem ayant donné un refuge au fameux religionnaire Samuel Gorton, et lui ayant donné la terre de Shaomet, Pomham, qui prétendait qu'elle lui appartenait, vint à Boston avec un autre Chef nommé Samocomo, et se mit sous la protection du gouvernement ([2]). Il ne fut fidèle aux Anglais qu'autant que ses intérêts le demandèrent. Après avoir érigé, sous prétexte du voisinage des Narraghansetts, un fort de construction européenne, il se jeta dans les bras de Philippe. Cette guerre fit sa réputation. Les Anglais le comptaient parmi les plus redoutables Chefs

---

([1]) Sa tribu qui n'était qu'une annexe à la Confédération, subsistait encore en 1738, lorsque l'on découvrait à peine un Narraghansett sur le territoire de Rhode-Island. Nul Chef ne fut plus souvent accusé que Ninigret. Il avait cependant des titres à l'estime et même à l'admiration. Il était noble de venger la mort de ses proches et de ses sujets, et il le fit avec dignité. Il ne sacrifia jamais son honneur à l'amitié des Anglais, et sut repousser leur arbitrage. S'il demeura tranquille au milieu des combats que livraient ses semblables pour leur liberté, ce fut apparemment parce qu'il prévit le résultat.

([2]) Nos dévots protestans imposèrent aux deux Sachems, comme condition, d'observer les dix commandemens, que ces princes des forêts de l'Amérique traitèrent assez cavalièrement. Quand on leur demanda s'ils voulaient adorer Dieu, ils répondirent qu'ils le voulaient bien, parce qu'il fesait plus de bien aux Anglais que ne leur en fesait le leur. Ils dirent qu'ils ne savaient point ce que c'était que de jurer; et que pour le Dimanche, ils pourraient l'observer d'autant plus facilement qu'ils n'avaient jamais beaucoup à faire.

et le rangeaient immédiatement après le roi de Pokanoket et Conanchel. La confédération Narraghansett fut d'abord neutre. Pour lui, il commença la guerre avec Metanco, et dédaigna de ratifier un traité négocié sur son territoire à la pointe des bayonnettes. Ses guerriers furent taillés en pièces après la plus belle résistance, et il fut tué lui-même en 1676. Ce fut dans le voisinage de Delham, où il s'était retiré avec une centaine de braves. Il aima mieux périr que de se rendre, et tels étaient son courage et sa force que, blessé mortellement, et gisant sur le sol, il fracassa un soldat qui ne lui fut arraché qu'à force de bras.

Nanuntanoï, autre Sachem distingué, et Conanchel eurent bientôt le même sort. Ce dernier, fils de Miantonimo, succéda à Pessacus. Son courage était digne du sang qui coulait dans ses veines, et si ses oncles conservèrent de la dignité à la Confédération Narraghansett après la mort de Miantonimo, digne descendant de tant de héros, et ne pouvant prévenir la ruine de la nation, ce jeune Chef environna son tombeau d'une gloire éclatante. Trumbull nous dit qu'il hérita de l'orgueil de son père, et de sa haine pour les Anglais. Hubbard s'étend sur ce qu'il appelle ses cruautés, et se glorifie de sa perte. Un auteur moderne, plus judicieux, trouve dans ces accusations mêmes la preuve d'une organisation d'âme peu ordinaire.

Conanchel combattit dans la bataille livrée par Josiah Winslow à Philippe et à ses alliés. Ce ne fut qu'après une lutte de géans que les Anglais purent donner l'assaut aux ouvrages des sauvages. Le champ de bataille fut enveloppé en peu d'instans dans une conflagration générale. Les hommes rouges, excités par le noble exemple des Chefs, se défendirent avec une fureur sans égale, et ne cédèrent momentanément qu'après avoir jonché de morts ces champs devenus célèbres. Après la prise de Lancaster par Metanco, son émule met à contribution la ville de Medfield, bat le capitaine Pierce, à Providence, et saccage cet établissement, ainsi que Warwick et Sekonck : il s'avance

jusques à Boston. C'était alors l'époque de la grande puissance de Philippe, et ses désastres commencèrent avec la mort du fils de Miantonimo. En embuscade dans les forêts du Connecticut, Conanchel prenait encore une part active à la guerre, lorsque la nourriture manqua à mille cinq cents guerriers et à quatre mille femmes et enfans qui les suivaient. Ce héros sauvage proposa, o surprise ! de cultiver les terres nouvellement conquises à l'est de la rivière. Il ne trouva que trente guerriers qui voulussent l'accompagner ; ces trente-et-un braves marchaient à la mort. Le capitaine Dennison, qui tenait la campagne avec cinquante Anglais et cent cinquante sauvages Niantics, Pequots et Mohicans, conduits par Catapazet, Casinamon et Onecho, fut averti de l'arrivée du Sachem par deux femmes mohicanes. Conanchel se reposait. Sept de ses guerriers formaient un cercle autour de lui, et il leur racontait les plus belles particularités de sa victoire de Providence lorsque, tout-à-coup, il interrompit son discours. L'ouie délicat du sauvage venait de distinguer un bruit imperceptible. Deux éclaireurs furent envoyés sur une colline qui était proche : un troisième les suivit ; mais les ennemis les avaient interceptés, et descendaient la hauteur. Conanchel voulut fuir, mais Catapazet le dépassa avec ses plus agiles coureurs ; il leur échappa cependant, et il était réservé aux Niantics de le faire prisonnier. Se voyant entouré, il jeta son habit galonné et gagna la rivière. Le pied lui manqua sur une pierre, et il tomba sur le rivage. Se relevant aussitôt, il s'assit immobile et attendit Menopoide, guerrier Pequot, qui n'eut pas le courage de l'attaquer. Le premier Anglais qui l'approcha fut un jeune homme du nom de Robert Stanton. Le Sachem lui dit un peu dédaigneusement, et en mauvais anglais : " You much child, no understand war ; let your Chief come." Il se rendit à Dennison. Conduit à Stomington, il y fut fusillé. Les Mohicans tirèrent, les Pequots l'écartelèrent, et les Niantics allumèrent son bucher. Sa tête fut présentée en plein conseil à Hartford.

Ainsi finit, à la fleur de l'âge, le dernier des Narraghansetts, le petit neveu de Cananacus, et le fils de Miantonimo. Ses ennemis, exaspérés par leurs désastres, le vouèrent à la mort. Ainsi les Romains firent périr Jugurtha, qui mourut dans le cachot de Tullianum. Aujourd'hui que la passion de l'époque est affaiblie, il est permis de pleurer sur le sort de ce noble enfant de l'Amérique du Nord. L'histoire indigène n'offre pas un plus bel exemple de cette générosité chevaleresque avec laquelle l'intéressant Conanchel accorda sa protection aux faibles, sacrifia sa puissance et sa liberté à l'honneur, et fut fidèle à la voix de ses ancêtres. J'admire ce beau patriotisme qui le fit se dévouer pour ses dieux et son pays.

CHAPITRE XXIII.

ARGUMENT.

Nouveaux détails sur Uncas—Sa soumission aux Anglais—Ses vices—Il prend parti contre Philippe—Ses guerres—Sa postérité.

UNCAS est un nom célèbre dans le beau roman de Cooper, le *Dernier des Mohicans.* Il convient à plusieurs Sachems. Celui qui fait le sujet de ce chapitre, et dont j'ai déja parlé si souvent, était Pequot de naissance. Il descendait même des Sachems par son père et sa mère, qui était fille de Tatobam. A l'arrivée des Anglais, il se rebella contre Sassacus. Son adresse et son ambition le rendirent le Chef des Mohicans, peuple qui semble n'être qu'une fraction des Pequots : il devait bientôt occuper seul les forêts du Connecticut.

Aucun aborigène ne fut plus qu'Uncas utile aux Anglais. Il les suit à la guerre (¹) contre son maître. S'étant embarqué sur la flotille de Mason, avec ses guerriers, il se fatigua bientôt de la manière de naviguer des colons, et continua par terre. Les sauvages fesaient force belles fanfaronades. Chaque guerrier vantait le noble courage qu'il allait déployer, les nombreux ennemis auxquels il allait faire mordre la poussière. Pour Uncas, comme le major

---

(¹) He was that Sagamo whom great Sassacus's rage
Had hitherto kept under vassalage,
But weary of his great severity,
He now revolts, and to the English fly.
With cheerful air our Captain him embraces
And him and his Chiefmen with titles graces.

WOLCOTT.

lui demandait ce qu'il pensait que feraient les sauvages, il répondit froidement : " Les Narraghansetts abandonneront les Anglais, mais Uncas ne fuira point." Sa prédiction se trouva vraie. Ils reculèrent de terreur à la vue des guerriers de Sassacus. Après le combat, Uncas alla avec cent guerriers contre Pacatuck. Un petit havre au sud de la ville de Guilford, porte encore le nom d'un de ses exploits. Cotoyant le rivage pour couper la retraite aux vaincus, il y prit un Sachem et quelque Pequots, et coupa la tête au premier. Depuis ce temps, le havre s'est appelé *Sachem's Head.* Cent prisonniers et une partie du territoire Pequot furent le prix de ses services. Des guerriers de différentes tribus commencèrent aussi dès lors à se rallier autour de lui, et grossirent sa tribu.

J'ai détaillé ailleurs la victoire d'Uncas sur Miantonimo, et la manière dont il le fit périr. Depuis cette catastrophe les Mohicans n'eurent plus de repos. Sans cesse Pessacus et Ninigret se jettaient sur leurs habitations. Assiégé jusques dans son fort, Uncas ne fut délivré que par les forces réunies de Connecticut et de New-Haven. Les Mohacks le réduisirent de nouveau à l'extrémité. Bloqué une troisième fois, il fut sauvé par un nommé Leffingweld, homme de tête et de main, qui s'aventura sur la rivière Thames, et ravitailla la place. Si Miantonimo et Sequassem ne purent faire assassiner l'adroit mohican, le poison, les calomnies mêmes n'eurent pas plus de succès. Sequassem, qui tenta vainement de tuer le gouverneur Haynes, l'accusa de ce complot ; mais Ouatalibrock, sauvage Ouaranoke, éclaircit toute l'affaire, et le vrai coupable s'enfuit chez les Mohacks. Uncas demeuré le mignon des Anglais, envoya son fils Onecho contre Philippe. Mais il ne se montra pas favorable au Christianisme. Je crains fort, écrivait un M. Gookin, que le grand obstacle qu'éprouve le Révérend Fitche ne vienne d'Uncas, vieillard méchant et têtu, ivrogne et livré à tous les vices. Ce jugement bien peu favorable des qualités morales du Sachem est confirmé

par une multitude de faits. Obechiquod, Pequot, prouve qu'il a enlevé sa femme, et la recouvre. Sanops, autre sauvage, l'accuse du même crime. Les preuves de ses fraudes sont encore plus abondantes. Miantonimo prouve qu'il a soustrait des prisonniers sous couleur qu'ils sont Mohicans. Il se déshonore par ses cruautés envers les Pequots soumis à son autorité. Ainsi, ayant perdu un enfant, il affecta de faire un riche présent à sa femme pour la consoler, et força ces malheureux d'en faire autant. Accusé de leur avoir quarante fois extorqué du blé, et d'avoir voulu tuer leurs guerriers, il se défend avec son habileté ordinaire, par l'intermédiaire de Foxon, son orateur, en jetant le blâme sur Ouëque son frère. Il disait que ce traître, pour porter les Pequots à la révolte, leur annonçait qu'il avait l'ordre de les faire passer par les armes. Il ajoutait que s'il n'avait pas souffert que les Pequots portassent leur blé aux colons, ce n'était que parce que Tassaquamot, frère de Sassacus, ne le fesait que par insubordination. Si ces raisons ne parurent pas absolument sans réplique, il faut avouer qu'elles étaient spécieuses, et le Sachem Ouëque était bien vraiment un homme turbulent. Il le prouva en dépouillant à la tête de cent cinquante guerriers la tribu des Nopmets, alliée du gouvernement. On se borna à avertir Uncas de réprimer plus efficacement l'ardeur guerrière de ses vassaux. Il n'en devint pas plus pacifique. Après avoir ravagé le pays des Noratucks, il se joignit à Ninigret contre les Sachems de Long-Island, et défit Arrahamet, Sachem de Mussauko. Voici une ruse dont il se servit. Ayant pénétré dans cette tribu, et tué quelques guerriers, il y laissa la marque des Mohacks. Tandis que le Sachem se mettait à la poursuite des prétendus Iroquois vers le Nord-ouest, il rentra dans les forts et détruisit tout ce qui y était. La source de cette étrange série de rapines et de guerres, de fraudes et d'adultères, se trouve dans des appétits vicieux qui ne connaissaient aucun frein. Miantonimo semble craindre de combattre ses semblables, s'il va en personne contre Sassacus.

Uncas, placé vis-à-vis de ce Sachem, à peu près comme un d'Orléans vis-à-vis de Louis XVI, ne saurait laisser échapper un seul Pequot. Sassacus n'a pas plutôt péri, qu'il accuse Ninigret d'être de complot avec les Hollandais, et va jusqu'à intercepter un canot où il prétend en découvrir les preuves. Il fait mille attaques directes contre Mexham. Massassoit avait été le protecteur des Anglais : Uncas se contente d'être leur courtisan et leur esclave, semblable à ces rois qui paraissaient avec tant de honte devant le sénat romain, baisant en entrant le seuil de la porte. On s'explique la partialité des Bretons pour un tel homme. Il leur céda tout son territoire hors le terrein qu'habitait sa tribu, qui conserve encore trois cents acres de terre près de Norwich. Pour me résumer, Uncas paraît éloquent et sagace, mais plus astucieux encore. Chez lui point de patriotisme, point de générosité, mais tous les vices. Je le comparerais à Ulysse mieux que M. Dainville ne lui a comparé Garrangulé ; mais le Grec avait moins de défauts. Uncas n'avait-il donc aucune qualité ? il n'est point de cœur si méchant qu'il n'en recèle quelqu'une.

Isaiah Uncas, dernier Sachem des Mohicans, étudia sous le Docteur Whelock, dans la célèbre école de Lebanon. L'épitaphe suivante prise par le Président Stites, sur le monument qui se voit sur le territoire sauvage, indique la fin de la généalogie de cette célèbre famille :

Here lies the body of Sunseeto
Own son to Uncas, grandson to Onecho
Who were the famous Sachem of Mohegan,
But now they are all dead, I think it is Wherheeghen! [1]

---

[1] Ce mot signifie cela vaut mieux.

CHAPITRE XXIV.

ARGUMENT.

Garrangulé—Son naturel—Son amitié pour les Français—Il introduit les missionnaires chez sa nation—Trait de sa politique—Influence naissante des Anglais—Voyage du Sachem à Québec—Il érige une chapelle dans sa tribu; sa conversion—Expédition de M. de la Barre—Erreur dans l'article du Sachem dans l'Encyclopédie Canadienne—Eloge de Garrangulé.

Si l'ordre chronologique ne m'a pas amené plutôt à parler des Grands Chefs Iroquois, le nom Mohawck à sans cesse retenti jusque parmi les tribus les plus éloignées.

Garrangulé (Garrakonthié), Chef Iroquois, de la tribu d'Onnondagué, s'acquit un grand crédit auprès de ses compatriotes par ses belles actions à la guerre et sa dextériré à manier les esprits, talent qu'il possédait pardessus tous ses collègues. Mais il naquit surtout avec un naturel meilleur, et montra beaucoup plus de douceur et de droiture que n'en avaient les autres Iroquois.

Garrangulé aimait sincèrement les Français, et il leur en donna des preuves dans la guerre de 1660, en retirant un grand nombre d'entre eux des mains des Mohacks. Il s'acquit par là la considération de M. d'Argenson, et celle de son successeur le baron d'Avaugour, qui crut pouvoir lui envoyer sans crainte le P. Lemoyne, jésuite, en qualité d'ambassadeur. Garrangulé vint à sa rencontre jusqu'à deux lieues de distance, contrairement à la coutume des Cantons, qui ne permettait pas d'aller plus d'un quart de lieue au-devant des ambassadeurs. Il fit preuve en cette occasion d'une bien grande délicatesse de politique; car

sans conduire d'abord les députés à sa demeure, il alla les présenter aux différens Chefs qu'il croyait devoir amener à ses desseins ou à son avis, qui était de faire une paix durable, en la leur fesant envisager comme leur ouvrage, prévoyant bien que s'il paraissait en faire son affaire propre, plusieurs s'y opposeraient par jalousie.

Ayant atteint son but, il partit pour la capitale du Canada vers la mi-Septembre, 1661, avec les députés des Cayougués (Goyogouins) et des Tsononthouans. Il rencontra sur sa route une troupe de guerriers de sa nation conduits par Oureouati. Ils étaient chargés de chevelures et de dépouilles sanglantes. A cette vue Garrangulé parut embarassé; ses compagnons étaient d'avis de rebrousser, ne pouvant se persuader qu'on les reçût comme ambassadeurs après ce qui s'était passé. Mais réflexion faite, et après avoir fait entendre aux députés qu'il ne pouvait y avoir de danger pour eux tandis qu'il y avait un ambassadeur français à Onnondagué, il adoucit Oureouati, et continua sa route. Il arriva à Montréal où on le reçut avec distinction. Il y eut avec le gouverneur-général des entretiens particuliers dans lesquels il fit paraître beaucoup d'esprit et de jugement. Ayant pris connaissance des propositions de M. d'Avaugour, il reprit le chemin de son Canton, promettant d'être de retour avant la fin du printems. Arrivé dans son pays, il fut assez surpris de trouver la plupart des Chefs dans des dispositions toutes différentes de celles où il les avait laissés. Il s'aperçut même que l'on fesait mine de vouloir se mettre en garde contre lui; et sans son adresse et sa fermeté, il courait le risque de se voir désavoué par ceux-là même qui l'avaient député auprès du gouvernement du Canada. Il parvint cependant par son habileté à reprendre son premier ascendant: la paix fut conclue et ratifiée, et le P. Lemoyne retourna dans la colonie avec les prisonniers.

La paix parut s'éloigner de nouveau en 1663. Il y eut quelques actes d'hostilité, mais la sagesse de Garrangulé

maintint ou rétablit une si heureuse harmonie. C'était dans le temps même que les Anglais, devenant maîtres de la Nouvelle-Belgique, s'acquéraient une grande influence chez les Mohacks et les Oneidé.

M. le marquis de Tracy venait d'être nommé vice-roi du Canada en 1665. Garrangulé le vint visiter dans la capitale avec des orateurs d'Onnondagué, de Tsononthouan et de Cayougué. Il fit de beaux présens au général, et l'assura de l'amitié sincère des trois cantons. Il parla avec dignité et en même temps avec modestie des services qu'il avait rendus aux Français, et pleura, à la manière de son pays, le P. Lemoyne, mort depuis peu. Il dit à ce sujet, rapporte-t-on, des choses si touchantes et si bien pensées, que le représentant vice-royal et les assistans en furent tout étonnés. Il conclut en demandant la confirmation de la paix et la mise en liberté des prisonniers faits par les Français depuis le dernier traité. M. de Tracy lui fit en public et en particulier beaucoup d'amitiés ; il lui accorda ce qu'il demandait, et le combla de présens.

En 1669, Garrangulé obtint aux PP. Bruyas et Garnier la permission de s'établir à Onnondagué pour y prêcher l'Evangile ; il les logea chez lui, et leur fit bâtir une chapelle. Peu content de ces premières démarches, il vint à Québec pour obtenir d'autres missionnaires, et l'on confia encore à ses soins les PP. Carheil et Millet.

Environ ce temps les Iroquois et les Outaouais, recommencèrent à se poursuivre à outrance. M. de Courcelles, alors gouverneur, qui le prenait toujours sur un ton fort haut avec les sauvages, prétendit leur faire accepter sa médiation, et en reçut une réponse pleine de fierté. Garrangulé vint cependant à Québec, et renouvella l'alliance avec le gouverneur-général. Il choisit cette occasion solennelle pour se déclarer chrétien. Il reçut le baptême de la main de l'Evêque de Pétrée, et il eut pour parrain M. de Courcelles, et pour marraine Mademoiselle de Bouteroue, fille de l'Intendant *ad interim*. Tous les députés des na-

tions furent présens et l'on n'oublia rien pour célébrer avec pompe cet évènement, qui devait en effet répandre un grand lustre sur les Cantons, si l'on considère qu'un Sagamo illustre, enfant des forêts du nouveau monde, fut régénéré par un prélat issu des Montmorency, sortis eux-mêmes des anciens rois de l'Heptarchie anglo-saxonne ([1]), et qu'il s'allia avec le plus grand monarque, alors, de l'Europe.

On sait le mauvais pas où s'engagea le marquis de la Barre, en 1685, pour avoir voulu châtier les Cayougué et les Tsononthouans. Les trois autres Cantons se firent médiateurs et envoyèrent des députés au-devant du général. Garrangulé trouva l'armée française aux abois dans une anse qui, depuis, fut appelée l'Anse de la Famine: elle s'appelait Kaïhohague, en iroquois. Je doute si l'on a pu dire avec exactitude, comme je l'ai répété moi-même dans le No. 8 de l'Encyclopédie Canadienne, que Garrangulé parla comme de coutume, avec beaucoup de modération; il faut ajouter, du moins, avec une grande fermeté. Je fesais alors deux personnages différens de Garrakonthié, comme disaient les Français, et de Garrangulé, selon l'orthographe anglaise. C'est ce qui me fesait dire " qu'un Chef de la même tribu, Garrangulé, fit un discours fort hardi, et sut se donner tout l'honneur du traité fameux, par lequel le marquis de la Barre fut obligé de décamper honteusement.

J'ajoutais le paragraphe suivant :

" Garrakonthié entra dans la suite dans tous les plans du P. de Lamberville, et parut favoriser les Français, même après l'indigne trahison de Catarocouy (Cadaracui). Cependant quoiqu'il pût dire ou faire, il ne put empêcher le massacre de la Chine, fait par les Agniers (Mohacks) principalement. Il semble qu'il perdit même la confiance des autres Cantons et de ses compatriotes d'Onnondagué, car la guerre recommença, devint générale........." Tout est ici fondé sur l'erreur. Garrangulé cessa d'être l'ami des Fran-

([1]) V. de Sismondi, Histoire des Français.

çais quand ils devinrent perfides, et il soutint l'honneur de sa nation. Il mourut vers 1698.

On a parlé de la conduite régulière de cet illustre Iroquois dans la vie privée, de la pureté de ses mœurs avant même qu'il ne fût chrétien. C'est de lui qu'un de nos poëtes a dit :

> Salut O! mortel distingué
> Par la droiture et la franchise
> Dont la candeur fut la devise,
> Honneur d'Onnontagué :
> Ce que j'estime en toi, c'est bien moins l'éloquence,
> L'art de négocier, que la sincérité,
> Que la véracité,
> Et des mœurs chez les tiens l'admirable décence.



Hourec
Fran
à la

Hou
été l
obsé
encha
tenda
Arrivé
bonne
Buade,
sa bon
à retou
son e
tems
et ne
rance
résol
quis
pédi

(1)
M. de
autant
qui so
vous fa
niers, e

CHAPITRE XXV.

ARGUMENT.

Houreouaré, du Canton de Cayougué—Il est fait prisonnier et conduit en France—Il revient avec le comte de Frontenac—Rend d'éminens services à la Colonie—Sa mort—Son caractère.

HOUREOUARÉ, né dans le Canton de Cayougué, paraît avoir été le plus marquant des Iroquois, que le perfide (ou trop obséquieux) (1) Denonville fit saisir à Cadaracui. Il fut enchaîné et embarqué pour la France, où les galères l'attendaient lui et ses malheureux compagnons de voyage. Arrivé sur ce sol où tout était nouveau pour lui, il eut la bonne fortune de rencontrer un protecteur dans Louis de Buade, comte de Frontenac, duquel il se fit remarquer par sa bonne mine et son esprit. Ce seigneur, qui se disposait à retourner en Amérique, lui procura sa liberté, et s'acquit son estime et son amitié. Houreouaré se fit en peu de tems aux habitudes européennes et à la politesse française, et ne fut pas longtems sans répondre aux grandes espérances que son patron fondait sur lui. Louis XIV ayant résolu la conquête de la Nouvelle-Iork, rappella M. le marquis de Denonville, et nomma De Frontenac, chef de l'expédition, et gouverneur pour la seconde fois.

---

(1) Louis XIV, monarque ignorant des droits de l'homme, écrivait à M. de Labarre: " Comme il importe au bien de mon service de diminuer autant qu'il se pourra le nombre des Iroquois, et que d'ailleurs, ces sauvages, qui sont forts et robustes, serviront utilement sur mes galères, je veux que vous fassiez tout ce qui sera possible pour en faire un grand nombre prisonniers, et que vous les fassiez passer en France."

Hourcouaré le suivit avec les Iroquois qui vivaient encore en France. La flotte arriva à Chedabouctou, le 12 Septembre, 1689, et alla de là à l'île Percée, où l'on apprit des missionnaires la nouvelle de l'irruption des Iroquois dans l'île de Montréal. On prit incontinent la route de Québec. Le comte, et Houreouaré en partirent le 20, et arrivèrent le 27 à Montréal, où ils furent témoins du triste état dans lequel la vengeance des Cantons, et en particulier des Mohacks, avait réduit les habitans. Les Iroquois, rassasiés de sang, envoyèrent Sadékanatie (Gagniegaton) auprès du nouveau gouverneur qui, par le conseil d'Houreouaré, lui confia quatre des Chefs que l'on avait ramenés de France. A l'arrivée des captifs, les Cantons tinrent un grand conseil, et envoyèrent leur réponse par le même ambassadeur, qui arriva le 9 mars, 1695, à Montréal où, dans une entrevue avec M. de Callières, il affecta de dire qu'il avait tué quatre prisonniers français par représailles, et les avait mangés. N'ayant trouvé ni M. de Frontenac ni Houreouaré, il descendit à Québec, où le comte feignit de ne vouloir pas traiter avec un homme qui parlait avec tant de rudesse. Houreouaré conduisit toute la négociation, et parut même agir en son propre nom. Il remit à Gagniegaton huit colliers dont il donna l'explication selon l'usage, et le chevalier d'Eau eut ordre de l'accompagner comme ambassadeur; démarche qui contribua à rendre encore plus difficiles les Iroquois déjà enorgueillis par l'évacuation et la démolition de Cadaracui, ordonnées par le précédent gouverneur, et par les craintes que manifestaient les Outaouais.

M. de Frontenac, chagrin de voir le mauvais succès de ses efforts pour amener les Cantons à des dispositions plus pacifiques, voulut s'en prendre à Houreouaré, et lui dit qu'il avait cru que la reconnaissance de ses bienfaits l'aurait porté à faire ouvrir les yeux à ses compatriotes, et qu'il fallait, ou qu'il fût bien insensible à ses caresses, ou que sa nation fît bien peu de cas de lui, s'il n'avait pu lui inspirer des sentimens plus conformes à ses véritables intérêts.

Hourcouaré dut être d'autant plus piqué de ces reproches qu'il les méritait moins: il sut néanmoins se contenir, et sans laisser paraître la moindre altération, il pria le général de vouloir bien se souvenir qu'à son retour d'Europe, il avait trouvé les Cantons étroitement alliés avec les Anglais, et tellement irrités contre les Français, dont la perfidie les avait, pour ainsi dire, forcés de contracter cette alliance, qu'il était devenu nécessaire d'attendre et du temps et des circonstances, des dispositions plus pacifiques.

Cette réplique, pleine de raison et de sagesse, fit revenir le général de sa mauvaise humeur: il rendit ses bonnes grâces à Hourcouaré, et travailla même à se l'attacher de plus en plus. L'iroquois se fit chrétien, et suivit même les Français à la guerre contre ses compatriotes. Il se trouva avec MM. de Vaudreuil et Crisasi, à l'affaire de St. Sulpice, où l'on tua soixante Oneidé (Onneyouths). Il commanda un corps au combat disputé de Laprairie de la Madeleine, où il fit des prodiges de valeur. A peine sorti de cette lutte, il se mit à la poursuite d'un parti d'Iroquois qui venaient de fondre sur la colonie. Il les atteignit à un endroit appelé le Rapide Plat, sur le chemin de Cadaracui, et leur enleva leurs prisonniers; puis il descendit à Québec où M. de Frontenac le combla d'éloges et d'amitiés. L'auteur de l'Ode des Grands Chefs l'excuse d'avoir fait la guerre contre les siens:

Avec les Canadiens, parfois
Avec les enfans de la France,
S'il porta l'épée ou la lance,
Contre les Iroquois,
Ne le croyons point lâche, et traître à sa patrie,
Non, Ourecouaré chérit sa nation, etc.

Les poëtes ont des licences.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les Iroquois aient bien voulu le recevoir avec eux. Il profita d'une nouvelle députation de sa tribu, pour retourner dans son pays natal, et il y servit encore les Français. Au mois de

Septembre, 1696, il revint dans la colonie avec un nombre de prisonniers qu'il avait délivrés, et des députés des Cantons de Cayougué et d'Oneidé. Quoique le comte de Frontenac eût désiré d'avantage, la considération qu'il avait pour Houreouaré l'engagea à bien recevoir l'ambassade. Il voulut que les Chefs du Nord et de l'Ouest qui se trouvaient à Montréal fussent présens à l'audience qu'il lui donna. Houreouaré mourut à Québec l'année suivante, d'une pleurésie qui l'emporta en peu de jours. Le prêtre lui parlant, durant sa courte maladie, des opprobres et des ignominies de la passion de Notre Seigneur, il entra, dit-on, dans un si grand mouvement d'indignation contre les Juifs, qu'il s'écria : " Que n'étais-je là, je les aurais bien empêchés de traiter ainsi mon Sauveur." Il fut enterré avec tous les honneurs militaires, en présence de son noble ami, qui fit aux sauvages un éloge touchant de celui qui avait eu une si grande part à ses glorieux travaux.

Il fallait, dit Charlevoix, que ce Chef eût dans le caractère quelque chose de fort aimable ; car toutes les fois qu'il paraissait à Montréal ou à Québec, le peuple lui donnait mille témoignages de sympathie. Les vers suivans contiennent le même éloge :

Qui mérite d'être admiré,
Par un cœur tendre, une âme pure,
Par tous les dons de la nature?
C'est Oureouaré ;
Qui se donnant aux siens comme exemple et modèle,
Oubliant Denonville et le fatal tillac,
Devient de Frontenac
L'admirateur, l'ami, le compagnon fidèle.

CHAPITRE XXVI.

ARGUMENT.

La Chaudière-Noire [1]—Il bloque Michillimakinac, et tient tout le Canada en échec; combat du Long-Sault—Descente à Lachenaye—Attitude prise par les Onnondagués—Court résumé des actions du Sachem.

La Chaudière-Noire, le plus habile peut-être des capitaines Iroquois, dut commander un parti lors de l'invasion qui causa le terrible massacre de Lachine. Après la lutte indécise de Laprairie de la Madeleine, le conseil de sa nation le chargea de bloquer Michillimakinac, et d'intercepter tous les Français qui voudraient aller ou revenir. Ce fut alors, qu'à la tête de deux cents hommes de guerre, ce Chef tint pendant plusieurs mois en échec tout le Canada. Il paraît par les mémoires du temps que l'on croyait ses guerriers plus nombreux, et que l'on jugeait de leur nombre par la terreur qu'ils inspiraient.

M. de Callières, qui attendait un grand convoi de l'Ouest, voulait, d'un côté, envoyer au devant une grande escorte, et de l'autre, il avait besoin de ses soldats pour protéger les laboureurs. Le comte de Frontenac lui vint en aide, et dépêcha M. de St. Michel et quarante Canadiens par terre, les fesant suivre par trois canots qui devaient porter ses ordres à Michillimakinac. De St. Michel eut une terreur panique à la vue des éclaireurs de La Chaudière-Noire, et rentra à Montréal par une porte, comme le gouverneur-

---

(1) Ce Sachem n'étant connu que sous ce nom dans l'histoire, il est inutile de lui en chercher un autre.

général y arrivait par une autre, venant de la capitale. Le général le fit repartir avec un renfort de soixante hommes, et le fit suivre de près par M. Tilly de St. Pierre, qui portait ses ordres à M. de Louvigny, bloqué par les Iroquois. M. de St. Michel arrivé au même lieu où il était parvenu la première fois, aperçut La Chaudière-Noire, qui venait de mettre à l'eau, et fesait mouvoir ses canots. Il retraita de nouveau, quoiqu'il eut cent quarante hommes, en comptant ceux de M. de Tilly. Mais trois jours après, ayant été joint par soixante sauvages, qui avaient échappé au terrible Onnondagué en suivant la rivière du Lièvre, il retourna hardiment sur ses pas. La Chaudière-Noire prit avec lui cent cinquante guerriers et les mit en embuscade. Les Français étant arrivés au Long-Sault, il leur fallut faire un portage. Tandis qu'une partie montaient les canots à vide, et que les autres, pour les couvrir, marchaient le long du rivage, une grande décharge de fusils faite par un ennemi inconnu, écarta tous les sauvages, et fit tomber plusieurs Français. Les Iroquois fondant alors avec le tomahack, dans la confusion d'une attaque si brusque, ce qui ne fut pas pris fut tué ou noyé : M. de la Gemeraye échappa pourtant avec quelques soldats. De St. Michel et les De Hertel se rendirent. Après cette importante victoire remportée sur un ennemi supérieur, le vainqueur feignit de reprendre le chemin des Cantons, et M. de Frontenac, qui dirigeait avec si peu de succès cette singulière campagne, retournait confiant à Québec, pour y attendre les vaisseaux de France, lorsque tout-à-coup, La Chaudière-Noire descendit à La Chenaye, et enleva un grand nombre d'habitans. Au premier bruit de cette irruption, M. de Callières dépêcha cent soldats sous M. Duplessis-Fabert, et M. de Vaudreuil le suivit avec deux cents hommes de la milice. L'ennemi apprenant par ses éclaireurs le grand nombre des Français, abandonna ses canots et ses bagages, et se jetta dans les bois, emmenant tous les prisonniers à l'exception de MM. Villedonné et Laplante, qui s'évadèrent. Il ne fut

point poursuivi, et il eut le temps de faire de nouveaux canots et de regagner la grande rivière.

Cependant M. de Callières, apprenant de M. Villedonné, que La Chaudière-Noire avait caché au Long-Sault une grande quantité de pelleteries, ordonna à M. de Vaudreuil d'aller à la recherche avec la petite armée, à laquelle se joignirent cent vingt sauvages. La diligence fut si grande que l'on atteignit l'ennemi au-dessus même du Long-Sault. Dix Iroquois tombèrent à la première décharge, et dix-neuf captifs furent délivrés; une centaine de guerriers restant semblaient devoir succomber et se rendre, mais l'Annibal iroquois se tira de ce mauvais pas, je ne sais par quel expédient, car il n'avait pas ces taureaux qui, la tête enflammée, semèrent l'épouvante parmi les Romains. Il se fraya un passage avec cent vingt guerriers à travers trois cents hommes. La Chaudière-Noire n'était point défait. M. de Lusignan se laissa battre, M. de Monclérie retraita, et il fut défendu à tous les habitans de s'éloigner des habitations. M. de Frontenac rappela Scipion: pour éloigner son vainqueur, il s'avança dans le pays des Iroquois ([1]). Les Oneidé demandèrent la paix, mais ceux d'Onnondagué, guidés par leur redouté Sachem, suspendirent à un arbre deux paquets de joncs. Il y en avait mille quatre cents, ce qui voulait dire qu'autant de guerriers attendaient les Français ([2]). Le Comte avança, et La Chaudière-Noire alla se poster dans les bois. On ne trouva dans le Canton qu'un vieillard qui attendait et qui reçut la mort avec la même

([1]) L'armée du Comte de Frontenac, la plus grande qui eût été assemblée en Canada, ressemblait à celle d'un roi. Il était accompagné de M. de Callières, et de MM. de Subercase, de Ramzay, de St. Martin, de Grandpré, Deschambauts, de Grandville, de Kondiaronk, et du baron de Békancour. Il avait sa maison et son bagage, M. de Subercase fesait l'office de Major-général, M. Levasseur était Ingénieur-en-chef, et il y avait un commissaire d'artillerie.

([2]) En supposant que les autres Cantons fussent aussi populeux que celui d'Onnontagué (celui des Mohacks l'était plus), on trouvera que la république iroquoise avait sept mille guerriers.

tranquillité que ces anciens sénateurs romains au sac de Rome par Brennus, roi des Gaulois, et les bandes auxiliaires de Jughaine le Grand, son gendre, roi d'Irlande et d'Albany ([1]). Le Comte ne voulut pas aller plus loin: il ordonna la retraite. Je termine par ce que l'Anglo-américain Thatcher dit de mon héros.

" Le plus fameux guerrier iroquois de ces tems-là, fut celui que les Anglais appellaient La Chaudière-Noire. Colden ([2]) en parle comme d'un héros, quoique peu de ses exploits nous soient connus. En 1691, il fit une irruption dans les campagnes qui avoisinent Montréal. Il envahit le Canada (disent les annalistes français) comme un torrent se précipite sur les terrains bas, quand il franchit ses bornes. Les troupes de ce pays reçurent l'ordre de garder la défensive, et ce ne fut que lorsque le vainqueur reprenait la route de son pays, que quatre cents hommes marchèrent à sa poursuite. On dit que La Chaudière-Noire n'en avait que la moitié. Après avoir perdu vingt guerriers et quelques captifs, il se jetta parmi les Français, les rompit, et poursuivit sa marche."

Ce paragraphe résume assez bien mon article, et donne une haute idée de celui qui en fait le sujet. On trouve quelques autres exploits de La Chaudière-Noire, dans un petit écrit de l'époque *modestement* intitulé Histoire du Canada ([3]). Ce grand Chef n'était sans doute pas un homme ordinaire, si l'on en juge par ce que nous en voyons. Il fit voir ce que j'oserai bien appeller une tactique militaire: le Miami Mechecunaqua, chez les Américains modernes, égala les généraux de ce Continent dans l'art des campemens.

([1]) V. Ohalloran's History of Ireland.

([2]) Histoire des Cinq Cantons Iroquois.

([3]) L'auteur, M. de Belmont, était, je crois, supérieur des Sulpiciens de Montréal, entre 1704 et 1712.

CHAPITRE XXVII.

ARGUMENT.

Les orateurs Iroquois—Garrangulé—Teganissoré—Cannehoot—Sadekanatie—Adharatah—Réflexions.

On n'a guère connu jusqu'ici les Iroquois que par leur férocité à la guerre, férocité qui, souvent cédait à de beaux sentimens, comme le prouvèrent assez Oureouati et ce Chef qui leva le blocus de Cadaracui, en reconnaissance de ce que le gouverneur-général lui avait renvoyé son fils qui était captif dans la colonie. Leur sagesse politique et leur éloquence égalaient leur bravoure à la guerre. Le bocage du conseil était aussi fréquenté que le forum de Rome ancienne, ou que l'aréopage d'Athènes. Adolescens et vieillards s'y rendaient en foule, ceux-ci pour faire des lois, et la jeunesse pour apprendre la sagesse. L'éloquence était le partage de l'Onnondagué, comme la supériorité à la guerre était celui du Mohack. Garrangulé est le premier Démosthènes connu. Un écrivain en fait l'Ulysse de l'Amérique du Nord [1], mais avec plus de droiture que ce Grec. Je citerai ici en entier le discours qu'il prononça [2] lorsqu'il dicta la paix au marquis de la Barre. Après qu'Oureouati a parlé, l'Aigle d'Onnondagué se lève :

---

[1] La comtesse d'Hautpoul, qui cite comme un modèle d'éloquence le discours prêté à Ulysse plaidant pour les armes d'Achille, aurait admiré de même l'Ulysse du Canada, si elle l'avait connu.

[2] On ne doit pas douter de l'authenticité de ce discours, puisque Colden, le gouverneur Clinton et le baron de Lahontan l'appuient de leur autorité.

" Onontbio, je t'honore, et les guerriers qui m'accompagnent t'honorent comme moi. Ton orateur a terminé sa harangue, je commence la mienne: Onontbio, prête l'oreille à ma voix impatiente de se faire entendre.

" Lorsque tu es parti de Québec, tu pensais que le soleil avait brulé toutes les forêts qui rendent inaccessible aux Français le pays des Mingos; que les grands lacs ayant franchi leurs bornes, avaient environné leurs forts, et qu'ils ne trouveraient point d'issue pour en sortir. Oui! il fallait bien que tu rêvas ces choses, et c'est la curiosité de voir un si étrange prodige qui ta conduit dans ces forêts avec tes jeunes gens.

" Te voilà bien trompé, car moi Garrangulé, et les anciens qui m'entourent, nous venons te dire que les Onnondagué, les Mohacks, les Cayougué, les Tsononthouans et les Oneidé sont ici.

" Je te remercie en leur nom de ce que tu as apporté dans leur pays l'arbre de la paix, et le calumet que ton prédécesseur a reçu d'eux. Il est heureux pour toi que tu aies caché dans la terre la hache que tu avais en main: le tomahack des Mingos n'a-t-il pas été teint du sang des Français?

" Onontbio, Garrangulé ne dort point, et ses yeux sont ouverts. Le soleil qui répand sa lumière, lui découvre un grand capitaine avec ses guerriers, mais qui parle comme s'il dormait. Tu dis que tu es venu ici pour fumer le calumet de paix avec l'Onnondagué, et moi je dis que c'était pour lui casser la tête, si la faim n'eût pas afaibli tes jeunes gens.

" Ecoute, Onontbio; si tes alliés sont des esclaves, qu'ils t'obéissent en esclaves. Les cinq peuples parlent par ma bouche. Lorsqu'ils ont enterré la hache de guerre au milieu de la forteresse de Cadaracui, l'arbre de la paix y a été planté, afin que cette place fut un lieu de trafic, et non une retraite de guerriers. Prends bien garde que tes jeunes gens n'abattent cet arbre, car nos guerriers ne lève-

ront la hache de guerre que lorsque Corlar ou Ononthio envahiront ce grand lit que nous ont laissé nos pères."

Le gouverneur Clinton met ce discours à côté de celui de Logan. L'article que j'ai donné plus haut, fait voir que M. Thatcher à tort de dire que toute la réputation de Garrangulé se fonde sur cette harangue, et que l'histoire ne dit rien de ses actions. M. Dainville lui accorde un esprit supérieur, un tact de convenances plus européen que sauvage: il était encore plus grand qu'on ne l'a fait. Teganissoré, Sadekanatie et Cannehoot lui succédèrent.

Entrons dans un grand conseil tenu à Onnondagué en 1690. Quatre-vingts Sachems pleins de majesté ordonnent qu'on admette les ambassadeurs d'Ononthio (le C. de Frontenac). Sadekanatie (Gagniegaton), l'ennemi particulier du général [1], se lève le premier, et s'adressant à Corlar, il l'informe de l'arrivée de quatre députés, dont trois étaient des Chefs revenus de France, et le quatrième était Sachem des Iroquois prians, Adharatah [2]. Ils annoncent le retour d'Houreouaré et des douze Chefs captifs en France. Sadekanatie prenant un collier de Ouampum envoyé par le

---

[1] Gagniegaton parut deux fois à Montréal et à Québec où il déplut fort. Les caresses de M. de Callières l'adoucissaient un peu, mais il ne prétendait pas moins donner aux Français une leçon d'humanité en disant à ce général: "Vous avez été plus cruels que moi, car vous avez fusillé douze Tsononthouans; c'est par représailles que j'ai mangé quatre des vôtres."

[2] Par les Français surnommé le Grand Agnier, était Chef des Iroquois établis en Canada. C'était un homme de tête et de main. Il rendit aux Français de signalés services, et lorsque le marquis de Denonville, ne voyant pas arriver de députés Iroquois, désespérait de les amener à la paix, il s'offrit d'aller chez eux lui-même. Comme il traversait le lac Champlain, il rencontra un parti de soixante guerriers, et leur persuada habilement de retourner chez eux. Il prit le fort de Corlar avec d'Iberville et de St-Hélène, en 1689, et se mit de nouveau en marche l'année suivante, avec MM. de Brosse et Beauvais. Ils furent d'abord assez heureux, et battirent l'ennemi près Sorel; mais ayant appris que sept cents Mahingans les attendaient, ils retraitèrent jusqu'à la rivière au Saumon. Adharata y fut tué dans une escarmouche.

comte, et le tenant par le milieu, ajouta : " Ce que je viens de dire n'explique que la moitié de ce collier. L'autre partie signifie que notre père Onontbio désire rallumer son feu à Cadaracui, aux premières feuilles, et qu'il invite ses enfans, et Teganissoré à traiter avec lui."

Adharatah se levant après lui, parla en faveur de la paix : " Je conseille à mes frères, dit-il, d'aller trouver Onontbio (prenant un collier). Houreouaré envoie ce collier afin que les Mingos apprennent son arrivée de l'autre côté du grand lac, et pour leur donner la paix."

Cannehoot, Sachem Tsononthouan, l'interrompit, et rendit compte d'un traité conclu avec les Ouahongas, peuple fréquentant la rivière des Outaouais. Sept tribus avaient pris part aux négociations qui devaient être ratifiées dans cette séance. Les Ouahongas disaient par la bouche de Cannehoot :

" Les Ouahongas sont venus pour unir deux peuples comme un seul.

" Ils sont venus pour apprendre la sagesse de Corlar et des Tsononthouans, et leurs présentent un collier, qui a une grande vertu.

" Par ce collier, ils essuient les larmes de ceux qui ont perdu leurs amis dans les combats, et ils effacent les couleurs des guerriers peints pour les batailles.

" Ils enterrent la hache que leur a donnée Onontbio.

" Que le soleil éclaire sans cesse l'amitié des Ouahongas.

" Que la pluie, venant du Ciel, efface toutes les haines, et que les amis fument avec leurs amis.

" Onontbio est méchant.

" Les Ouahongas ont douze Tsononthouans captifs ; ils les ramèneront aux premières feuilles du printems."

Cannehoot cessa de parler, et distribua aux cinq nations les présens des Ouahongas. Il y avait six colliers de Ouampum, un soleil de marbre rouge, et un calumet de même substance. Un collier envoyé d'Albany fut aussi divisé, et les colonies, ensemble, ayant présenté le modèle

d'un poisson, on le passa à tous les Sachems, puis il fut mis en réserve. Après ce cérémonial, Sadekanatie dit à l'assemblée : " Mes frères, écoutons Quider (¹) et regardons Ononthio comme l'ennemi des Mingos."

Le député anglais fut alors prié de parler. Il proposa qu'aucune proposition de paix ne fût entendue qu'à Albany. Son discours occasionna une longue consultation entre les Sachems, qui s'animèrent sans sortir de leur gravité. Enfin Sadekanatie fut chargé d'annoncer le résultat de leur délibération. " Mingos, dit-il, notre feu brule à Albany, et nous conservons l'ancienne alliance avec Corlar. Nous n'enverrons point Teganissoré à Cadaracui."

" Kinshon (²), nous savons que tu te proposes d'envoyer des soldats contre les Outaouais ; mais ceux-ci ne sont que les branches, Ononthio est le trône. Frappe-le, et ses enfans périront."

" Ononthio, tu désires nous parler à Cadaracui ; ne sais-tu pas que ton feu y est éteint."

" Les Mingos ont fait la paix avec les Ouahongas. Leurs guerriers continueront de marcher contre toi jusqu'à ce que leur frère Houreouaré soit parmi eux."

Sadekanatie ne fut effacé que par Teganissoré. Le comte de Frontenac entretenait pour ce dernier une estime singulière, et il aurait désiré qu'il succédât plutôt à celui qui lui avait montré une franchise si féroce. Teganissoré était de haute taille, bien fait de sa personne, et les traits de son visage ressemblaient, a-t-on dit à ceux qu'offrent les bustes de Cicéron. L'historien des cinq nations, Colden, qui l'avait bien connu, et l'avait souvent entendu parler, dit qu'il s'énonçait avec une facilité admirable, et que les grâces de son élocution auraient plu partout. Il est à regretter dit M. Thatcher, qu'il ne nous soit parvenu que de faibles échantillons de son éloquence ; cependant, le peu

---

(¹) Peter Schuyler.

(²) Les Iroquois appellaient ainsi les colonies anglaises.

que nous en connaissons démontre que le sentiment élevé de l'honneur, la grandeur d'âme, l'imperturbabilité, la sagacité et l'urbanité étaient chez lui des qualités de l'orateur comme de l'homme privé.

En 1693, un conseil fut tenu pour la paix à Onnondagué, mais ni les Anglais ni les Mohacks ne s'y trouvèrent. Teganissoré fut envoyé à Albany pour faire approuver le résultat des délibérations. M. Colden regarde le discours qu'il prononça en cette occasion, comme un bel exemple de son art à faire trouver bonne une mesure prise contre les intérêts des Anglais, et à faire valoir sa nation.

" Cayenguirago (1), dit-il, Teganissoré est venu t'annoncer que ses enfans, les Oneidé, ont envoyé des députés à Onontbio, et qu'ils ont reçu un collier.

" Aussitôt que Tareha (2) est arrivé devant Onontbio, on lui a demandé où étaient les six cents guerriers qui devaient frapper les Français, comme l'avait dit Carioki, le Mohack. Il a répondu que les guerriers n'étaient pas armés.

" On l'a conduit à Québec, où il a dit: Onontbio, si tu veux planter l'arbre de la paix, viens à Albany: les cinq nations ne feront rien sans Cayenguirago. Onontbio s'est fâché, et il a répondu qu'il ne traiterait point avec Cayenguirago, mais avec les Cinq-nations, parce que l'arbre de la paix ne peut être planté que de l'autre côté du grand lac. Il a dit que les Mingos devaient être bien dégénérés, puisqu'ils s'étaient joint un sixième peuple pour les gouverner. Si les Mingos m'appellent, j'irai à Onnondagué, mais je

(1) Le colonel Fletcher. Ce nom signifie flèche rapide, et lui était appliqué par les Iroquois, à cause du prompt secours qu'il leur avait envoyé lors d'une démonstration contre leurs villages.

(2) Un des plus célèbres Chefs et orateurs des Iroquois, était Cayougué. Il conduisait avec lui une femme Oneida, dont tout le but était de voir le Comte de Frontenac. Ce n'était pas la reine de Saba, observe Charlevoix: elle ne flatta pas moins la vanité de ce seigneur, qui lui donna de quoi vivre. M. Isidore Lebrun croit qu'elle se fit religieuse.

n'irai point à Albany. Ils ont mal fait de se soumettre à Corlar, mais s'ils envoient deux députés des cinq peuples avec Teganissoré, le Grand Onontbio m'a dit d'enterrer la hache de guerre.

" Onontbio a dit: Mes enfans des Cinq-Nations, j'ai compassion de vos jeunes gens; ainsi donc, venez bientôt me parler de paix, et laissez venir Teganissoré; car si le Mohack est seul, je ne l'écouterai point. Maintenant Tareha, retourne, et dis aux anciens que j'attendrai leurs orateurs jusqu'à ce que les arbres murissent, et que les fruits en soient enlevés. Je pars pour le grand lac, et je commande au Sachem que je laisse ici de leur faire la guerre, s'ils n'enterrent la hache des batailles. Je suis fâché que Quider et Cayenguirago vous aient joués. Autrefois vos Sachems parlaient à Onontbio, mais Corlar vous intimide."

Ici Teganissoré prit occasion de s'excuser de son retard à se rendre à Albany. Il rapporta ce qu'il avait répondu à Onontbio.

" Onontbio, tu m'as appelé souvent, mais j'ai craint d'aller à toi à cause de la grande chaudière de guerre que tu as suspendue sur ton feu.

" Renverse ta chaudière, et qu'elle se brise en éclat.

" Ecoute, Onontbio, tu viens de la part du Grand Onontbio, et Cayenguirago est envoyé par les Grands Sachems (¹) de son pays. Le Grand Esprit parle par ma bouche. Tu dis que tu ne parleras pas à notre frère Cayenguirago, mais souviens-toi que l'Onnondagué et Corlar sont un même peuple;" fidélité noble qui vient de l'imperturbabilité et non de la crainte. Il veut demeurer l'ami des Anglais, mais en se séparant de M. Schuyler, il lui dit que les Mingos sont libres, et il a l'habileté de lui faire trouver bon son voyage à Montréal.

Pendant qu'il prenait la route du Canada, Sadekanatie parut à Albany, et parla avec beaucoup d'éloquence. Voici son discours:

(¹) Guillaume et Marie.

" Cayenguirago, quelques-uns de nos Sachems t'avaient promis de ne point traiter avec Onontbio. Il est vrai qu'ils ont manqué à leur promesse. Mais ils n'ont reçu des ambassadeurs et envoyé Teganissoré que mus par la crainte.

" Tu voulais que l'arbre de la paix fût planté à Albany, et nous avons coutume de ne nous assembler qu'à Onnondagué. Nous l'avons enraciné profondement, ses branches s'étendent sur toutes les terres que tu découvres sous l'horizon, et nous nous reposons sous son ombre. Laisse nous cet arbre, et ne soyons point divisés.

" Nous avons envoyé des députés à Canada parce qu'Ononthio est un vieillard rempli de sagesse, et qui aime la paix.

" Onnondagué en est le principal garant, et il a envoyé neuf Sachems avec neuf colliers à Canada. Je suis fâché d'y voir tant de Chefs, et de ce qu'il n'en reste que le même nombre à Onnondagué ; mais c'est pour empêcher qu'Ononthio n'assemble ses jeunes gens.

" Mais, Corlar, nous ne nous séparerons point de toi: nous avons un même cœur et une même âme. Quant aux Shaouanis, laisse les venir à nous pour peupler notre pays[1] car comment les Mingos refuseraient-ils la paix à un ennemi humilié ? "

Cependant Teganissoré arrivait avec sa suite au Sault St. Louis. Il y fut reçu par le Supérieur des Jésuites, qui le conduisit jusqu'à Québec. Il y parut dans un attirail qui aurait fait honneur à un ambassadeur européen, portant un bel habit militaire à l'anglaise, et ses cheveux blancs couverts d'un beau chapeau avec panache, que lui avait fait faire le colonel Fletcher. Il dina tous les jours avec le

---

(1) Les Iroquois, ou les Romains du Nouveau-monde, avaient le même principe que ceux de l'ancien. Ceux-ci pardonnèrent toujours et s'incorporèrent les Marses, les Asculans, les Férentans, les Vestins, etc. Cela porta d'autres peuples à les joindre.—(V. MONTESQUIEU, *Grandeur et Déc. des Romains.*)

comte de Frontenac, et ne parut pas un instant embarassé dans ses manières. Mais ni les festins, ni le cérémonial ne purent distraire sa fermeté. Je dois omettre cependant le discours que Colden lui met dans la bouche, comme ne pouvant soutenir la critique ; car l'on ne doit pas croire que le comte eût fait un si grand cas de Teganissoré aussi insolent. Le général persistant à ne vouloir pas négocier avec Corlar, le Sachem fidèle à l'amitié et à l'honneur, ne voulut traiter qu'à la condition que les Français n'entreprendraient rien de l'été contre la Nouvelle-Iork. Notre glorieux pacificateur passa de Québec à Albany, et il parut évidemment que ce politique iroquois voulait que les Cantons maintinssent la balance entre les Anglais et les Français. Au grand conseil tenu sous lord de Bellamont, il s'écriait : " Je ne comprends point comment mon frère l'entend, de ne vouloir pas que nous écoutions la voix de notre père, et de chanter la guerre lorsque tout nous invite à la paix ; " puis se tournant vers l'orateur anglais : " Tu diras à Corlar, mon frère, que je vais descendre à Québec, vers mon père Onontbio, qui a planté l'arbre de la paix. J'irai ensuite à Orange pour voir ce que mon frère me veut." L'ambassade fut reçue à Gennantaha avec des honneurs inusités, et fut introduite à Montréal au bruit d'une décharge de boîtes. La paix fut consentie par tous les ambassadeurs, le 8 Septembre, 1700, et chaque tribu mit son blason ou ses armoiries au bas du traité. Les Onnondagués et les Tsonontbouans tracèrent une araignée, les Cayougués, un calumet, les Oneidé, un morceau de bois en fourche, avec une pierre au milieu, et les Mohacks, un ours.

Nous voyons pour la dernière fois Teganissoré à Montréal. Chagrin de ne pouvoir maintenir la paix entre les Anglais et les Français, il dit au gouverneur : " l'Onnondagué ne prendra aucune part dans une guerre qu'il n'approuve point. Les blancs ont l'esprit mal fait : ils font la paix, et un rien leur fait reprendre la hache de guerre. Ce n'est pas ainsi que nous en usons, et il nous faut de graves

raisons pour rompre un traité que nous avons signé." Un autre Sachem que le Quintilien iroquois, disait : "Ne vous rappelez vous pas que nous sommes placés entre deux nations puissantes, capables de nous exterminer, et intéressées à le faire quand elles n'auront plus besoin de nos secours ? nous devons donc faire en sorte que l'une ne prévale point sur l'autre."

C'est ainsi que parlaient les orateurs, ou autrement, les hommes d'état des cinq Cantons. Leurs sentences étaient des leçons de sagesse même pour les deux grandes nations qui les avoisinaient. Le fond n'en fesait pas le seul mérite: l'orateur sauvage ne parle jamais sans préparation, et parvient à une espèce d'atticisme. Ce mérite prêtait un nouveau charme aux harangues de Garrangulé et de Tegauissoré. Sadekanatie, Haaskouaun et Tarcha leur en cédaient peu ; et si quelque fois, le ton de ces derniers nous semble empreint de férocité, c'est qu'ils étaient les Chefs d'une confédération de peuples que leur génie fesait pencher vers la civilisation, mais qui ne pouvaient encore l'être qu'à demi. La République iroquoise renfermait dans son sein l'amour de la vraie gloire, et le parfait héroïsme : les bienfaits de la paix y étaient appréciés comme les trophées de la guerre. L'iroquois, dans son particulier, vivait aussi plus à l'aise et plus commedèment que ses semblables. Malgré ces lueurs d'une civilisation naissante, le commun des hommes n'a vu que des barbares dans ces Romains nouveaux, et l'on n'a pas osé croire tels ces soldats français, ces bandes qui, sous Louis XIV, mirent à feu et à sang la Hollande et le Palatinat, et commirent mille autres horreurs que l'on se refuse à décrire.

CHAPITRE XXVIII.

ARGUMENT.

Adario ou Kondiaronk—Il accompagne le marquis de Denonville contre les Iroquois—Singulier stratagême qu'on lui attribue—Il défait les canots iroquois—Part qu'il prend aux négociations pour la paix—Sa mort et ses obsèques—Son éloge.

Adario, plus connu sous le nom de Kondiaronk, par les Canadiens surnommé le Rat, c'est-à-dire le Rusé, fut le plus illustre des Sachems hurons. Ennemi juré des Iroquois, il suivit les guerriers de sa tribu dans un grand nombre d'expéditions, et se fit remarquer par une intrépidité extraordinaire et maints faits glorieux, qui l'élevèrent au rang de Grand Chef, et de capitaine au service du roi. Il accompagna le marquis de Denonville avec quatre cents hommes de guerre en 1687, et l'aida à ravager le pays des Iroquois. Dans le temps que Haaskouaun (1), un de leurs plus valeureux capitaines, et le général, convenaient d'une trève à Montréal, il continuait à les harceler à la tête d'un gros parti qu'il mena à Cadaracui. Le commandant de ce poste, instruit des négociations que l'on avait entamées, chercha à l'amener à des résolutions pacifiques, et lui signifia que ce qu'il avait de mieux à faire en cette occasion, c'était de reconduire ses guerriers à Michillimakinac ; ajou-

(1) Ce Chef, dont le peuple exprimait l'éloquence par un surnom vulgaire, s'était mis à la poursuite des Français avec mille deux cents guerriers. Il parut en vainqueur à Montréal, et fit valoir les prétentions du chevalier Andros. Il parla avec emphase de la faiblesse de la Nouvelle-France, de la puissance des Cantons, et de la facilité qu'auraient les Iroquois de chasser les Français du Canada.

tant qu'il désobligerait infiniment le gouverneur-général s'il fesait le moindre mal aux Iroquois. L'adroit huron eut l'air un peu surpris en apprenant cette nouvelle : il se contint pourtant, et, quoique persuadé que l'on sacrifiait son peuple et ses alliés, il sut dissimuler et ne laissa échapper aucune plainte. Il laissa Cadaracui, donnant à croire aux Français qu'il reprenait le chemin de son pays ; mais ayant appris que Teganissoré était en marche avec les députés de sa nation, il s'informa de la route qu'il devait suivre, et alla l'attendre à Kaihohague, où il se mit en embuscade. Il l'aperçut au bout de quelques jours, et fondit sur ses gens comme ils débarquaient de leurs canots. Quoique surpris, Teganissoré se défendit avec tout le courage que l'on devait attendre de lui ; mais la partie n'était pas égale, et il fut forcé de se rendre. Quand il demanda à Adario comment il avait pu ignorer qu'il était ambassadeur, ce dernier feignit d'être plus étonné que lui-même, et protesta que c'étaient les Français qui l'envoyaient, en l'assurant qu'il rencontrerait un parti d'Iroquois qu'il lui serait facile de défaire. Pour persuader Teganissoré, il relâcha toute sa suite à l'exception d'un seul qu'il gardait, disait-il, pour remplacer un des siens qui avait été tué dans le combat.

On prétend qu'il alla seul à Cadaracui après cette prouesse, et que quelqu'un lui ayant demandé d'où il venait, il répondit, *de tuer la paix*, expression dont on ne comprit pas d'abord le sens, mais dont on eut l'explication par un des compagnons de Téganissoré, qui s'était échappé au commencement du combat, et que l'on renvoya vers ses compatriotes pour les convaincre que les Français n'avaient point pris de part à cette perfidie.

Adario retourna à Michillimakinac, et livra son prisonnier à M. de la Durantaye. Ce commandant, qui ignorait peut-être l'armistice ; mais qui aurait dû connaître les lois de la guerre, ou du moins celles de l'humanité, condamna ce malheureux à passer par les armes. En vain protesta-t-il qu'il était ambassadeur, et que les Hurons l'avaient

pris par trahison : Adario avait prévenu tout le monde que la tête lui avait tourné, et que la peur le fesait extravaguer. Dès qu'il fut mort, le rusé Chef fit venir un vieux iroquois depuis longtems captif dans sa tribu, lui donna sa liberté, et lui recommanda, en le renvoyant, d'informer ses compatriotes que, tout en les amusant par des négociations feintes, on fesait faire des prisonniers sur eux pour les fusiller.

Si l'historien contemporain, dit l'auteur de l'Histoire du Canada sous la domination française, n'a ni exagéré, ni défiguré les faits, il doit paraître un peu singulier que Kondiaronk n'ait pas été plus mal vu des Français après leur avoir joué une aussi mauvaise pièce ; et que La Durantaye n'ait pas été blâmé d'avoir fait fusiller un prisonnier de guerre. En effet, il ne cessa pas de jouir de leurs bonnes grâces. Mais il fit des prodiges de valeur au combat de la Madeleine, et en 1696, lorsque le célèbre Chef que les Français avaient surnommé Le Baron, partit pour Orange, il retint un grand nombre de familles hurones qui se disposaient à le suivre chez les Anglais. Ces services signalés pouvaient servir à pallier ses torts, si l'on veut regarder comme fondées les particularités rapportées par Charlevoix et Lahontan, mais révoquées en doute par l'historien du Canada.

Ces services furent suivis d'autres non moins considérables. Etant parti, en 1697, avec cent cinquante guerriers, il s'avança sur le lac Ontario et fit prisonniers quatre éclaireurs, qui lui apprirent que les canots iroquois n'étaient pas loin de là, et que leurs guerriers étaient au nombre de deux cent cinquante. Sur cet avis, il s'avança à leur rencontre, et lorsqu'il en fut à une portée de fusil, il feignit de se trouver surpris et de prendre la fuite. Une partie des Iroquois se mirent à sa poursuite. Adario fit force de rames jusqu'à ce qu'il fut à deux lieues de terre ; alors il s'arrêta et essuya sans tirer la première décharge de ses adversaires, qui ne lui tua que deux de ses gens, puis sans leur donner le temps de recharger, il fondit sur eux avec

une telle impétuosité, qu'en un moment tous leurs canots furent percés. Tous ceux des Iroquois qui ne se noyèrent pas furent tués ou pris. Ce terrible échec, et bien plus encore la mort de La Chaudière-Noire, qui périt dans un combat contre les Algonquins, força les Cantons à se prêter franchement à la paix. Adario prit une belle part aux négociations de 1700. Le généreux vainqueur des Iroquois fit cesser les murmures des alliés, jaloux des honneurs avec lesquels on reçut Teganissoré, et ratifia le traité provisoire du 8 Septembre en disant : " J'ai toujours écouté la voix de mon père, et je jette ma hache à ses pieds ; je ne doute point que les gens d'en haut n'en fassent de même. Iroquois, imitez mon exemple [1]." Une nouvelle conférence fut convoquée pour l'année suivante, 1701. La ville de Montréal se vit remplie de sauvages de toutes les tribus, au nombre de plus de deux mille. M. de Callières, alors gouverneur, fondait sa principale espérance pour le succès de ses desseins sur le Chef huron, à qui l'on devait cette réunion et ce concert inoui pour la paix générale. La première audience eut lieu le 1er Août. Adario se trouva mal au commencement de sa harangue. On le secourut avec empressement, et lorsqu'il fut revenu à lui, on le fit asseoir dans un fauteuil au milieu de l'assemblée, et chacun s'approcha pour l'entendre. Il fit avec modestie, et en même temps avec dignité, le récit de tous les mouvemens qu'il s'était donnés pour ménager une paix durable entre toutes les nations. Il s'étendit sur la nécessité de cette paix, sur l'avantage qui en résulterait pour tout le pays en général, et pour chaque peuple en particulier, et démêla avec une singulière sagacité les intérêts des uns et des autres. Sa voix s'affaiblissant de plus en plus, il cessa de parler, se trouva plus mal à la fin de la séance, et mourut le lendemain matin vers les deux heures. Son corps fut exposé

---

(1) On peut remarquer ici qu'Adario aurait pu difficilement parler de la sorte si la supercherie qu'on lui attribuait eût été réelle.

quelque tems en habits militaires. Le gouverneur-général et l'intendant allèrent les premiers lui jeter de l'eau bénite, puis le sieur Joncaire, suivi de soixante guerriers du Sault St. Louis, qui le pleurèrent à la manière des sauvages. Le lendemain eurent lieu ses funérailles, qui avaient quelque chose d'imposant et de magnifique. M. de St. Ours, premier capitaine, ouvrait la marche avec soixante soldats. Venaient ensuite seize guerriers hurons, marchant quatre à quatre, vêtus de longues robes de castor, le visage peint en noir, et le fusil sous le bras. Le clergé précédait le cercueil soutenu par six Chefs de guerre, et couvert d'un poële semé de fleurs, sur lequel on avait placé un chapeau, un hausse-col et une épée. Les frères et les enfans du défunt suivaient accompagnés des Chefs des nations, et M. de Vaudreuil, gouverneur de Montréal, fermait la marche avec l'état-major. Il fut enterré dans l'église paroissiale, et l'on grava sur sa tombe cette inscription, ci-gît le Rat Chef Huron, qui a le double défaut de n'exprimer pas la célébrité du défunt, et de montrer combien la nature grandiose de ces régions avait peu d'inspirations pour les esprits incultes des Français qui nous gouvernaient alors. Ce seul mot, Kondiaronk, ou Adario, eut été un souvenir historique (1). Après le service, M. Joncaire mena les Iroquois de la Montagne faire leurs condoléances aux Hurons, auxquels ils présentèrent la figure d'un soleil et un collier de porcelaine, en les exhortant à conserver l'esprit, et à suivre les vues du grand homme qu'ils venaient de perdre.

Adario était toujours applaudi quand il parlait en public. " Il ne brillait pas moins, dit Charlevoix, dans ses conversations particulières, et on prenait plaisir à l'agacer, afin d'entendre ses reparties vives, pleines de sel, et ordinairement sans répliques. Il était en cela le seul homme du

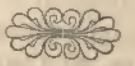
---

(1) Entrez dans l'Abbaye de Westminster, et vous y verrez des inscriptions sublimes: ainsi l'on n'a mis sur la tombe d'un grand poëte que ce mot: Dryden.

Canada qui pût tenir tête au comte de Frontenac, qui l'invitait souvent à sa table, afin de procurer à ses officiers le plaisir de les entendre." C'est ce qu'expriment les vers suivans toujours tirés de l'Ode des Grands-Chefs :

Entre ces guerriers quel est donc
Ce Chef à la mâle figure,
A la haute et noble stature?
Ah! c'est Kondiaronk:
Ce guerrier valeureux, ce rusé politique,
Ou pour dire le mot, ce grand homme d'état,
Cet illustre yendat,
Presque digne du chant de la muse héroïque.

De quel esprit est-il doué,
Quand deux fois par sa politique
Et par son adroite rubrique,
L'Iroquois est joué;
Quand pour le mot plaisant, la fine repartie,
Laissant loin en arrière et Voiture et Balzac,
Le seul De Frontenac
Peut avec lui lutter à pareille partie.



CHAPITRE XXIX.

—

ARGUMENT.

Des Abénaquis—Taxous—Mataouando—Ouitelamon—Barbarie de ces peuples—Exception frappante—Réflexions.

J'AI dit plus haut comment se forma la Confédération abénaquise. Nous sommes arrivés à l'époque où elle se rendit terrible. Les Jumbeovich et les Neskambiwit (ce dernier le bras droit de notre d'Iberville), se distinguèrent comme volontaires dans nos armées coloniales. Taxous et Mataouando se signalèrent à la tête de corps nombreux. Mataouando s'avançant dans la Nouvelle-Angleterre, y massacra deux cent cinquante personnes, et rappela le massacre de Lachine; Taxous pénétra jusqu'à Boston, dévastant tout sur son passage, et Ouitelamon entra dans Albany, et y fit des captifs. Ces exploits éclatans étaient accompagnés de continuelles horreurs, et, il faut le dire, l'administration en Canada, barbare à l'excès, ne craignait point d'offrir des primes aux guerriers qui feraient plus de chevelures; bien différente de ces anciens Romains qui dégradèrent le soldat qui s'était permis de sortir de son rang sans l'ordre de son chef, elle nous rendait cruels en fesant de nous, comme des Abénaquis, autant de Flibustiers qu'elle lançait contre les colonies anglaises. Là une voix s'éleva en faveur de l'humanité, et Schuyler, gouverneur d'Orange, écrivit au marquis de Vaudreuil, une lettre qui fait honneur à l'humanité.

Parmi ces fureurs, quelques beaux traits venaient prouver que l'on aurait pu adoucir ces sauvages, loin de les

exaspérer. Un jeune officier anglais, pressé par deux Abénaquis, ne songeait plus qu'à vendre chèrement sa vie. Au même moment, un vieux Chef, armé d'un arc, s'approche de lui, et s'apprête à le percer d'une flèche ; mais après l'avoir ajusté, tout-à-coup il baisse son arme, et court se jeter entre l'Anglais et les deux guerriers qui le poursuivaient. Ceux-ci se retirèrent avec respect. Le vieillard prit le jeune officier par la main, le rassura par ses caresses et le conduisit dans sa cabane. Il n'en fit pas un esclave, mais son compagnon ; lui apprit la langue de son pays et ses arts grossiers. Une seule chose inquiétait le jeune Anglais ; quelquefois le vieillard tournait sa vue sur lui, et après l'avoir contemplé, laissait tomber des larmes. Cependant aux premières feuilles du printems, la tribu reprit les armes. Le vieux guerrier, assez robuste encore pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec son prisonnier. Les Abénaquis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts. Enfin ils arrivèrent dans une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux Sachem le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.........Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour combattre. Ecoute, je t'ai sauvé la vie ; je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier le tomahack, et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane? Tes mains étaient celles d'un enfant, ton âme était dans la nuit : tu ne savais rien, tu me dois tout. Serais-tu si ingrat que de retourner à tes frères?—L'Anglais protesta qu'il ne verserait jamais le sang d'un Abénaquis. Le vieillard mit ses deux mains sur son visage, en baissant la tête ; puis il regarda le jeune officier, et lui demanda : as-tu un père ?—Il vivait encore quand je quittai ma patrie.—Oh ! qu'il est malheureux, s'écria le vieux sauvage ; et après un moment de silence, il ajouta : moi aussi j'ai été père, mais je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat, à côté de moi. Il est mort en homme ;

il était couvert de blessures, mon fils, quand il tomba. Mais je l'ai vengé, oui! je l'ai vengé. Il prononça ces mots avec force: tout son corps tremblait. Ses yeux étaient égarés, et ses larmes ne pouvaient couler. Il se calma peu à peu, et se tournant du côté de l'orient, où le soleil allait se lever, vois-tu ce beau ciel, dit-il au jeune homme, as-tu du plaisir à le regarder?......Oui, j'ai du plaisir à le voir, répondit le jeune Anglais.—Eh bien! je n'en ai plus, s'écria le vieillard. Puis, lui montrant un manglier en fleurs, vois-tu ce bel arbre, aime-tu sa vue?... Oui son aspect me réjouit...Il n'a pour moi aucun charme, reprit l'Abénaquis, et il ajouta: pars, vas dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève, et les fleurs du printems. Il n'y a pas plus bel exemple de l'amour filial: l'amitié, chez le sauvage, produit des effets aussi frappans.

L'amitié est le plus grand bonheur de la vie, disaient les Scandinaves. Ce sentiment, tous les peuples, pasteurs ou guerriers, lui ont rendu leur culte; mais il agit avec plus de force sur l'enfant de la nature que sur l'homme civilisé. L'historien des Gaules nous montre deux jeunes guerriers qui échangent leurs armes sur la pierre du serment. La trompette sonne, et Teutates les appelle au combat: ils se font une chaîne de leurs colliers, et vont comme un seul, unissant ou confondant leurs efforts, leurs victoires, leur vie et leur mort. Ainsi chez nos sauvages, un ami fera cent lieues dans les bois pour s'asseoir sur la sépulture de son ami.

Sagu

La paix
France,
repos n
Le Pou
de sens,
veilleuse
L'Algon
Piskaret
exploits
passa.
carnag
mouss
nomb
Détr
était
Illin
au
se
à p
son
déf
Sag
trib
fem

CHAPITRE XXX.

—

ARGUMENT.

Saguima, Chef Outaouais—Guerre des Outagamis—Pemoussa.

La paix de 1701 avait procuré la tranquillité à la Nouvelle-France, et rompu le chaînon des évènemens. Cependant ce repos n'empêcha pas que les sauvages eussent leurs illustres. Le Pouteouatami Onanguicé montra beaucoup d'esprit et de sens, mais surtout un génie vaste qui embrassait merveilleusement tous les détails du commerce de ces régions. L'Algonquin Makinac, digne successeur des Tessoat et des Piskaret, et l'Outaouais Onaské, se signalèrent par des exploits guerriers. Saguima, de la même nation, les surpassa. Il défit les Mascoutins en 1712, et en fit un grand carnage. Au premier bruit de cette irruption, le fier Pemoussa, qui était comme le dictateur des Outagamis, nation nombreuse et turbulente, alliée aux Anglais, s'avança sur le Détroit, causant partout de funestes ravages. Le danger était imminent: Hurons, Outaouais, Sakis, Malhomines, Illinois, Osages et Missourites, toutes les tribus accoururent au secours des Français. Sur la route, tous ces sauvages se pressaient les uns sur les autres. "Il n'y a pas de temps à perdre disaient ils, Ononthio est en danger, il nous aime; son cœur nous est ouvert, son bras est étendu sur nous: défendons le, ou mourons à ses pieds. Vois-tu cette fumée, Saguima, disaient les Hurons, ce sont trois femmes de la tribu que l'on brûle, et la tienne est du nombre." Trois femmes outaouaises étaient en effet captives chez les Outa-

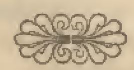
gamis, mais on n'en savait pas davantage, et les Hurons parlaient ainsi pour enflammer son courage.

Cependant Pemoussa arrivé à la vue de la place, et la voyant sur ses gardes, assit ses retranchemens sur un terrein avantageux, et l'appuya d'une maison fortifiée dont il se rendit maître. M. Dubuisson, gouverneur, sortit avec du canon et suivi de ses alliés. Pemoussa répondit bravement à la première attaque; mais se voyant pressé par le feu bien nourri des Français, il fit creuser de grands trous en terre pour y mettre ses guerriers à couvert. On dressa alors deux échafauds de vingt-cinq pieds de hauteur, d'où l'on battit vivement les assiégés, qui n'osèrent plus sortir pour avoir de l'eau. Dans cette extrémité, animés par leur redoutable Chef, et tirant des forces de leur désespoir, ils combattirent avec un courage qui rendit longtems la victoire douteuse. Ils s'avisèrent même d'arborer sur leurs palissades des couvertures rouges en guise de drapeaux, et crièrent de toutes leurs forces: "Corlar est notre père, son drapeau flotte sur nos têtes, et il protége nos bras: il viendra nous secourir, ou il vengera notre mort." Mais pressé de plus en plus, Pemoussa fit remplacer les couvertures rouges par un drapeau blanc. Il se présenta en dehors de son camp avec deux de ses officiers, et fut introduit devant le gouverneur. Il remit plusieurs captifs, et présenta des colliers à Saguima, afin de l'adoucir, mais les alliés furent inexorables, et ne voulurent le recevoir qu'à discrétion. Réduit à se défendre encore, il fit décocher à la fois jusqu'à trois cents flèches au bout desquelles il y avait du tondre allumé, et à quelques-unes des fusées de poudre, pour mettre le feu au camp des Français. Quelques maisons brulèrent en effet, et pour empêcher que l'incendie ne gagnât plus loin, on fut obligé de couvrir tout ce qui restait de peaux d'ours et de chevreuils, et de les arroser à chaque instant.

Lassés d'une résistance si opiniâtre et si habile, les confédérés parurent désespérer du succès, et M. Dubuisson fut

sur le point d'être abandonné et laissé à la merci de ceux envers qui l'on s'était montré si impitoyables. Il fallut qu'il employât tout ce que la raison et l'éloquence ont de plus persuasif. Ces bandes indisciplinées retournèrent enfin à l'assaut, et les assiégés, aux abois, demandèrent de nouveau à parlementer. Il y eut quelques discours assez semblables à ceux des héros d'Homère ; mais M. Dubuisson les fit cesser, et pressa la ruine totale des Outagamis. Fort heureusement pour eux, un orage dispersa les alliés, et permit à Pemoussa d'opérer sa retraite. Il alla se poster sur une île du lac Ste. Claire, où il fut forcé après un nouveau siége de quatre jours ; le premier en avait duré dix-neuf. Le Sachem perdit plus de mille guerriers, et ne parut que plus animé par ce désastre. Les Outagamis, souvent vaincus, demeurèrent indomptables.

Je retrouve Pemoussa chez sa nation en 1728. Etant allé en ambassade chez les Kikapoux, en 1729, il fut assassiné avec Chichippa, son compagnon, par trente guerriers de cette tribu, une des plus perfides de celles qui suivaient les Français. Le sage Chouaenon, Chef du conseil, voulut en vain le protéger contre les traîtres, apostés par le Sachem Kausekoué. Voilà le récit des infortunes de Pemoussa : ses belles actions ne sont pas assez connues.



Des Cherô
contre le
Attakul
paix—[illegible]

Les Cl
Confédé
paraiss
colonies
décision
défense
le secre

Les
vivaien
riers
dates
nir
reçu
un
Occ
su
cr
le
br
da
jeu
gou
tou

CHAPITRE XXXI.

ARGUMENT.

Des Cherokis—Leurs rapports avec les Français—Ceux-ci les excitent contre les Anglais—Parti de la guerre et parti de la paix—Occonostata; Attakullakulla—Guerre sanglante—Défaite des Cherokis et retour de la paix—Anecdotes.

LES Cherokis, qui forment sans contredit la plus célèbre Confédération, après celle des cinq Cantons Iroquois, ne paraissent sur la scène qu'en 1730. Alors, le sort des colonies de l'Angleterre et de la France demande une décision, et les Français, plus faibles, cherchent partout des défenseurs : l'alliance de nombreuses tribus avait été tout le secret de leur force.

Les Cherokis, campés dans l'Alabama et le Tenessée, vivaient en paix avec les Anglais, mais un de leurs guerriers ayant été massacré par la milice de Géorgie, soldatesque dont la cruauté et la barbarie commençait à devenir proverbiale, la bonne harmonie cessa, et les Français reçurent l'appui d'une diversion puissante. Ils trouvèrent un parti de guerre accrédité, duquel Occonostata était l'âme. Occonostata, ou le Grand Capitaine, avait mérité ce beau surnom par ses prouesses à la guerre. Inaccessible à la crainte, il s'écriait : " Quelle est la nation devant laquelle le Grand Capitaine tremblera ?...il ne craint pas les nombreux guerriers que le Grand Sachem George peut envoyer dans ces montagnes." Son éloquence mâle animait les jeunes gens, précipitait leurs aveugles démarches. Le gouverneur de la Caroline du Sud crut devoir assembler toutes ses forces à Congares, d'où il menaça tout le pays

des Cherokis. Occonostata n'était pas prêt à éclater. Il s'aventura avec trente députés, et se rendit à Charleston, pour y négocier un accommodement devenu impraticable. Le gouverneur, après avoir énuméré les griefs de la colonie, dédaigna de l'écouter, et lui ordonna de suivre l'armée. Au fort George, Occonostata fut confiné, avec ses compagnons, dans une misérable hutte à peine assez grande pour contenir la moitié des députés. Cependant, les milices se mécontentèrent faute de paye, et le gouverneur, n'osant s'aventurer plus loin, s'en revenait lentement, trainant Occonostata à sa suite, lorsqu'Attakullakulla, Chef du parti pacifique, se dévoua pour délivrer son rival. Ce Sachem, l'homme le plus éloquent de sa nation, qui avait traversé l'océan, avait une singulière amitié pour les Européens. Il opinait toujours pour la paix, mais la puissance de sa parole succombait devant la fougue du Grand Capitaine, et sa destinée était d'être toujours le réparateur des fautes de sa nation. Il eut une entrevue avec le commandant, et négocia avec tant d'habileté qu'il obtint la liberté d'Occonostata et de Fiftoe et Salouch, Sachems de Keovi et d'Estatoï.

Cette marche infructueuse des Anglais avait coûté £25,000, et en pure perte, car Occonostata ne devint pas plus pacifique, et douze colons furent massacrés par ses partisans. Il paraît que Coytmore, commandant du Fort George, avait provoqué ces hostilités. Le Grand Capitaine vint l'assiéger, mais désespérant de pouvoir emporter la place, il fit une embuscade dans un bois voisin, puis il envoya une femme prévenir le gouverneur, qu'ayant quelque chose d'important à lui communiquer, il désirait le voir sur le bord de la rivière. L'imprudent Coytmore s'avança vers le rivage avec les lieutenans Bell et Forster. Occonostata paraissant sur la rive opposée lui dit qu'il allait à Charleston, pour solliciter la liberté des captifs, et qu'il désirait avoir pour sauve-garde quelques Anglais de la garnison; et montrant une bride, qu'il tenait à la main, il feignit d'aller chercher un cheval dans la forêt, mais à l'instant

même, il donna le signal convenu, qui était de faire tourner la bride autour de sa tête. Les sauvages se précipitant du bois, massacrèrent le commandant et prirent les deux officiers. La garnison exaspérée, fit périr tous les prisonniers qui étaient dans le fort.

Occonostata venait d'allumer un vaste incendie, car il n'y eut pas de famille qui ne perdît un proche dans ce massacre, et toute la nation courut aux armes. Toutes les tribus descendirent de leurs montagnes, semblables aux avalanches, qui absorbent tout ce qu'elles trouvent sur leur passage. Elles décimèrent les habitans inoffensifs de la Caroline, et ne virent mettre un frein à leurs fureurs, que par l'arrivée de sept compagnies de réguliers, qui furent cantonnées sur la frontière. La Caroline du Nord et la Virginie armèrent toutes leurs milices, et Sir Jeffery Amherst, général en chef dans les colonies, fit de nouveau partir douze compagnies pour le théâtre de la guerre. L'armée réunie entra sur le territoire des Cherokis, et rasa sur son passage les deux gros bourgs de Keovi et d'Estatoï. Les deux Sachems en avaient retiré les guerriers, et retraitaient devant les soldats Anglais, suivant le plan du Grand Capitaine, qui abandonna le blocus de Fort George pour marcher à la défense de son pays. Il laissa les Anglais s'engager dans des défilés dangereux. Il s'avancèrent jusqu'à cinq milles d'Etchoï à travers les rivières et les montagnes. Là était une vallée basse, tellement couverte de buissons que les soldats pouvaient à peine s'y battre un chemin. Un officier fut chargé d'ouvrir une route avec une compagnie de sapeurs. Ils tombèrent dans une embuscade. Un feu bien nourri d'armes à feu jeta sur le carreau le Chef anglais et plusieurs soldats. Les grenadiers et l'infanterie légère s'avancèrent alors au pas de charge, un feu régulier s'ouvrit sur toute l'étendue des deux lignes, et les bois voisins retentirent du bruit du canon et de la mousquetterie, que répétaient les collines. Après une heure de combat les Cherokis cédèrent momentanément, et retraitèrent empor-

tant leurs morts. Les soldats bretons rêvèrent aux armées disciplinées qu'ils avaient combattues en Europe, et leurs officiers contemplèrent avec étonnement le choix judicieux que le Sachem avait su faire du terrein. On avait perdu cent vingt hommes ; il fallut retraiter aussitôt. Occonostata suivit en vainqueur ces vieilles bandes formées par le Duc de Cumberland, il emporta le fort Loudon. Le capitaine Stuart capitula avec vingt réguliers, à la condition d'être conduit à Fort George. Il en sortit presqu'aussitôt, pensant reprendre son poste, mais il fut contraint de se rendre à discrétion après avoir perdu trente hommes.

Attakullakulla ne prit aucune part à cette seconde campagne. Il voulut jouer le rôle de pacificateur ; mais la gloire de son rival animait les jeunes guerriers à poursuivre la guerre. Il eut cependant l'influence de se faire livrer le capitaine Stuart, et le logea dans sa cabane. Occonostata, maître de tout le pays, était bien résolu à emporter Fort George. Il se proctura du canon, et ordonna au prisonnier d'en conduire le service. Le malheureux capitaiue ne voyant que l'alternative de mourir ou de manquer à l'honneur, communiqua son trouble à son libérateur, qui le prit par la main en disant : " Sois tranquille, mon fils, le vieux guerrier est ton ami." Attakullakulla annonça qu'il partait pour la chasse, et voulut conduire avec lui son prisonnier. Il y avait loin du point de départ à la frontière, et la plus grande diligence était nécessaire pour éviter toute surprise. Ils marchèrent neuf jours et neuf nuits à travers d'épaisses forêts, et sans autre guide que les astres. Le dixième jour ils arrivèrent heureusement sur la rive de la rivière Holstein, et rencontrèrent l'armée du colonel Bird. Le vieux Sachem se sépara de son prisonnier, et se renfonça dans la forêt aussi composément que s'il eût fait une action ordinaire.

Pour revenir aux évènemens de la guerre, les colonies firent de nouveaux efforts, et levèrent un régiment colonial ; des troupes arrivèrent du Nord, les Chickasas et les Ca-

tawbas s'armèrent contre leurs semblables, et trois mille hommes marchèrent contre les Cherokis. M. de Latinac se trouvait à Etchoï. Au grand conseil de la nation, brandissant la hache de guerre, il s'était écrié : " Qui est-ce qui lèvera le tomahack pour venger Ononthio ? " Et le Sachem d'Estatoï, Salouëh, leva le sien, et chanta la guerre. Occonostata rencontra les troupes coloniales dans le même endroit où il les avait repoussées l'année précédente. Une colline appuyait leur flanc. Les premiers Cherokis la montèrent sans défiance, mais les Chickasas les ayant aperçus, les délogèrent, soutenus par les premiers rangs de soldats. Occonostata s'opiniâtra, et reprit la position malgré les efforts du colonel Grant : la bataille devint alors générale. Les troupes se trouvaient dans une situation déplorable, exténuées de fatigue, et exposées à un orage furieux. Elles semblaient être le jouet des Cherokis, qui, protégés par leurs forêts, se dispersaient pour se rallier sans cesse. On les poussait sur un point, ils revenaient sur un autre, et sans les sauvages alliés, il est probable que les vieux grenadiers anglais n'auraient pu vaincre les fiers montagnards. Comme le colonel Grant était occupé à les poursuivre du côté de la rivière, le Grand Capitaine tomba sur les bagages et les détruisit. On se battit depuis huit heures du matin jusqu'à onze. Les sauvages retraitèrent alors emportant avec eux les corps de ceux qui avaient été tués. La victoire fut cependant complette, et l'armée employa un mois entier à ravager le pays. Un officier écrivait : " Le ciel nous a favorisés, et nous avons achevé notre ouvrage. Tous les bourgs, au nombre de quinze, ont été ruinés, mille quatre cents âcres de blé détruits, et cinq mille (¹) Cherokis poussés dans les montagnes."

Occonostata dédaigna de demander grâce, mais Attakullakulla, redevenu l'espoir de sa nation, vint trouver le

(¹) M. Thatcher. Ce serait plutôt cinquante mille.

colonel Grant, et lui tint ce discours : " Vous vivez sur le rivage, et vous êtes dans la lumière ; pour nous, qui habitons la forêt, nous sommes dans les ténèbres. Cependant il n'y aura plus d'obscurité, car Attakullakulla a toujours cherché le bien, et quoiqu'il soit bien vieux, il vient encore voir ce qu'il y a à faire pour son peuple affligé. Ce qui est arrivé est l'ouvrage du Grand Esprit. Les Cherokis ne sont pas de la même couleur que les blancs, et ceux-ci leur sont supérieurs, mais le même esprit est le père de tous ; c'est pourquoi le vieux Sachem espère que le passé sera enseveli dans l'oubli. Le grand roi (George) lui a dit que les plaines et les forêts appartiennent aux deux peuples, et comme ils vivent sur un même sol, il faut qu'ils s'aiment comme une même nation." M. Ramsay ajoute que la paix fut conclue, et que les deux partis exprimèrent le désir qu'elle se perpétuât aussi longtems que le soleil répandrait sa lumière sur la terre, et tant que les fleuves rouleraient leurs eaux majestueuses. Attakullakulla se rendit à Charleston, où le gouverneur le reçut avec distinction, l'invita à sa table, et lui confia une copie du traité sous le grand sceau de la Province.

M. Thatcher doute qu'Attakullakulla fut un des Chefs qui furent présentés à George II, en 1730 ; mais le Sachem le dit indirectement dans son discours au colonel Grant.

Je termine cet article par une entrevue qu'eut avec ce sauvage intéressant Bertram, l'agréable auteur des voyages dans le Sud.

" Après avoir traversé cette branche considérable de la Tanase, dit en substance le voyageur, j'observai un groupe de sept ' Indiens ' descendant les hauteurs qui avoisinent le rivage. Je vis venir en avant un Chef de guerre, et supposant bien que c'était Attakullakulla, *Empereur* des Cherokis, par respect, je m'éloignai du chemin, pour lui laisser le passage. Sa *hautesse* me rendit le compliment par un sourire ; elle s'approcha de moi, et, me serrant la main, elle me dit : Je suis Attakullakulla, l'Anglais me connait-

il ? Je lui répondis que le bon esprit qui marchait devant moi, m'avait déjà appris qu'il était le Grand Attakullakulla, et j'ajoutai que j'étais de la Pensylvanie, dont les habitans, blancs et rouges, se fesaient gloire d'être les alliés des Cherokis. Il me demanda si je venais de Charleston, et si je connaissais le capitaine Stuart que, me dit-il, il allait visiter. Sur mes réponses satisfaisantes, et sur ce que je lui dis que j'allais moi-même chez les Cherokis, il m'assura que je serais le bienvenu, et me fit, en s'éloignant, un signe de politesse, que toute sa suite me répéta."



CHAPITRE XXXII.

ARGUMENT.

Etat de la Confédération iroquoise—Alliance anglaise—Talasson—Schinoniata—Les Cantons prennent part à l'invasion du Canada.

L'ILLUSTRE orateur Teganissoré estimait assez sa nation pour la croire en état de tenir la balance entre les colonies françaises et anglaises; mais les grandes entreprises que l'instinct de leur conservation fit naître tout-à-coup au sein de ces dernières, prirent un immense développement, et ce torrent emporta tout sur son passage. Les Cantons iroquois se virent entraînés. Leur constitution s'altéra sous l'influence de ce changement, et l'on vit cette république formidable diminuer d'importance en devenant moins indépendante. Sa population, loin de décroître, s'était accrue en 1712, lorsque les Tuscaroras, nation puissante de la Caroline, dépossédés par le sort de la guerre, vinrent former un sixième canton. Mais l'influence du général Johnson acheva un ouvrage depuis longtems commencé. Les Sachems avaient plus fréquenté Albany que Québec: ils étaient plus à portée des Anglais qui paraissaient leur tendre une main libérale. L'esprit conciliant des Français, soutenu par le courage, les avait tenus en suspens, mais la fortune ne parut pas plutôt fuir leur bannière, que les guerriers n'eurent plus d'estime que pour Corlar. Sir William, établi dans leur pays en qualité d'agent, leur fit accepter, sans qu'ils s'en doutassent, une dépendance entière des Anglais. Les mœurs s'altérèrent par le commerce avec les blancs. Ces peuples durent faire dès lors quelques progrès

vers la civilisation. Mais l'on ne vit plus cette suite non interrompue de Chefs valeureux, dont Talasson sembla devoir fermer la liste. Il fut, comme tant d'autres, l'orgueil d'Onnondagué, et la terreur des Outaouais. Ses successeurs ne parurent sur le champ de bataille que comme des volontaires servant sous des capitaines étrangers. Tel un descendant d'Uncas le Mohican, portant ce nom lui-même, se signala à la bataille du lac George, et Hendrich, Grand-chef de guerre des Mohacks ([1]), tomba devant Johnson comme un chevalier meurt aux pieds de son roi.

Schinoniata, Sachem Onnondagué, aurait été plus célèbre à une autre époque, lorsque l'indépendance de sa nation eut développé son énergie. La révolution favorable aux Anglais, ne s'était point opérée sans quelques efforts pour la prévenir de la part des Français. M. de Vaudreuil voulant faire revivre à tout prix l'influence de sa nation, fit prévenir ce Chef, en 1757, qu'il allait envoyer aux Iroquois un Sachem qui leur parlerait d'affaires sur leurs nattes. Ce Sachem devait être M. de Lévis, mais on eut besoin ailleurs de ce célèbre général, et M. Rigaud de Vaudreuil partit à sa place avec neuf canots chargés de présens. Schinoniata vint à sa rencontre avec vingt guerriers et le vit près d'Oswego. On se salua de trois décharges de mousqueterie, l'on dressa une tente, et nos deux grands hommes s'abouchèrent ensemble.

([1]) Le général Johnson tenant conseil avec les Mohacks, ce Chef lui dit: J'ai rêvé que tu me donnais un habit galonné, et il me semble que c'est celui que tu portes maintenant. Eh bien! dit Sir William, il est à toi; et il en revêtit le Sachem, qui partit enchanté. Le général eut son tour. Je ne rêve pas ordinairement, dit-il à son homme, dans une autre occasion; cependant, depuis que je t'ai vu, j'ai eu un songe vraiment singulier.—Quel est ton songe, dit le Mohack?—J'ai rêvé que tu me donnais une chaîne de terreins sur la rivière, pour y bâtir une maison.—Hendrich jetant sur lui un regard perçant: si dans la vérité de ton âme, tu as fait ce songe, tu l'auras. Quant à moi, je ne rêverai plus; je n'ai gagné qu'un beau vêtement, et toi, je t'abandonne un grand lit, sur lequel ont souvent dormi mes ancêtres. Ce lit avait trois lieues.

" Mon père, dit Schinoniata, nous regardons ce jour comme heureux puisque nous te voyons ; nous avons appris ton arrivée par ceux que tu nous as envoyés. Ils nous ont dit que tu désirais que nous allassions au-devant de toi : nous sommes venus."

Il continua tenant un collier de rassades : " Tes envoyés nous ont dit que tu demandais dans quel lieu nous voulions que tu nous parlasses. Nous ne voyons pas de meilleur lieu qu'Onnondagué où tu nous parleras sur nos nattes, car les fredoches ne sont point propres au conseil."

M. de Vaudreuil répondit assez bonnement : " Mes frères, je vous remercie de ce que vous êtes venus au-devant de moi. Mon dessein était toujours d'aller à Onnondagué pour vous y porter la parole de votre père. Vous êtes les maîtres du départ, et d'en fixer l'heure et le jour."

Les Français auraient eu l'imprudence de s'engager dans le pays des Iroquois, mais Schinoniata, revenant sur ses pas, dit à M. Rigaud : " Mon père, tu vois que nous souhaiterions de te voir dans nos villages, mais nous sommes trop près de Corlar ; il est fort, et il nous a dit, qu'il voulait sacrifier Ononthio. Tu pourrais être insulté. Nous allons envoyer dire à Onnondagué que tu es ici, et que l'on vienne entendre la parole de notre père."

Enfin, le 6 août, on tint un grand conseil dans la tente du général. Les présens étaient rangés sur le bord du rivage. Les Iroquois les acceptèrent sans peine ; ils firent force belles promesses, et M. de Vaudreuil alla informer le marquis du succès apparent de sa mission. Schinoniata ne devint pas plus mauvais ami de Sir William Johnson pour avoir reçu des présens. Il le suivit dans son expédition contre Niagara, et contribua à la défaite des Français. Un corps de mille guerriers franchit les lacs avec le général Amherst, et fondit avec lui sur la colonie. Les Mohacks virent tomber la jeune France avec les bandes aguéries du général de Lévis, à Montréal.

[illegible]

Ces êtr
sont ar
ils y e
vert.
dans le
après
Non, n
îles, le
deven
ner?
nom
riva
pou
pri

SECONDE PARTIE.

—

Ces étrangers (disait le vieux prince Norwégien) sont arrivés ici comme une volée d'oies sauvages: ils y ont amené leurs petits, et s'y sont mis à couvert. Qu'on leur propose aujourd'hui de retourner dans leurs montagnes ou dans leurs basses terres, après qu'ils ont goûté de nos excellens poissons!!! Non, nous ne verrons plus les beaux jours de ces îles, les usages primitifs n'existent plus. Que sont devenus nos anciens Chefs, nos Fea, nos Shlaghrenner? Ils ont fait place aux Mouat; eux dont les noms prouvent assez qu'ils sont étrangers à ces rivages. Dans un siècle d'ici, à peine il restera un pouce de terre aux vrais habitans norses, aux propriétaires d'héritages norwégiens.

Sir Walter Scott (Le Pirate).

CHAPITRE I.

—

ARGUMENT.

Des Outaouais—Ponthiac, leur Chef—Ses premières armes—Entrevue avec le major Rogers—Minavana—Grands projets de Ponthiac—Prise de Michillimakinac—Siége du Détroit—Bataille de Bloody-Bridge—Paix générale—Retraite de Ponthiac—Anecdotes et Réflexions.

Les Outaouais n'ont pas encore paru avec éclat dans cette histoire. Le grand Ponthiac va les tirer pour un moment de cette nullité, pour les couvrir d'un lustre sans supérieur dans les annales aborigènes: le Nord va s'étonner de leurs exploits.

Lorsque le commerce de la Nouvelle-France commença à prendre quelque développement pour s'étendre jusques aux lacs, les Outaouais vivaient dans leurs environs avec les Chippeouais et les Pouteouatamis, deux peuples que l'on suppose avoir appartenu à la grande nation algonquine qui, au temps de M. de Champlain, occupait la rive nord du St. Laurent, entre Québec et le lac St. Pierre. La tradition orale fait venir les trois tribus jusqu'au lac Huron, où elles se séparent. Les Outaouais, agriculteurs, se fixèrent dans les environs de Michillimakinac: les deux autres tribus poursuivirent leur marche.

Les Français se firent des amis des Outaouais et des Chippeouais. Un Chef de ces derniers disait naguère dans une ville des Etats-Unis: " lorsque les Français parurent aux chûtes, ils vinrent nous voir, et nous baiser. Ils nous appellaient leurs enfans, et nous trouvames en eux des pères. Nous vivions comme des frères dans une même cabane."

Ponthiac, Chef des Outaouais, avait contribué, en 1754,

à la défaite du général Braddock, sous le Grand Chef Makinac. Dans une autre occasion, il avait secouru le Détroit. Ami sincère des Français, il ne put voir d'un œil tranquille la conquête de 1760, et commença dès lors à déployer toute l'énergie de son caractère. Les lacs venaient d'être livrés au général Amherst. Le major Rogers, qu'il envoya pour prendre possession du pays des Outaouais, rencontra le Sachem sur le chemin du Détroit. Ponthiac s'était fait précéder d'une députation de Chefs des tribus de sa dépendance. Ces ambassadeurs représentèrent leur maître comme le seul souverain du pays, et annoncèrent qu'il venait faire la paix avec les Anglais. Il parut en effet. Après les saluts, il demanda hardiment au major comment il avait ôsé entrer dans son pays, et quel était le but de cet empiètement. Rogers, trop prudent pour s'émouvoir, répondit qu'il venait en ami, pour chasser une nation qui avait été un obstacle à l'amitié des guerriers Outaouais pour le Grand Roi George ; puis il offrit aux députés un présent de Ouampum. Ponthiac l'accepta en disant : je resterai ici jusqu'à demain, et je ferai aussi un présent aux Anglais. " C'était me dire, écrit Rogers, tu n'iras pas plus loin sans ma permission." A l'approche de la nuit, il demanda au major si ses jeunes gens n'avaient pas besoin de se procurer des fruits que produisait son pays, et il envoya ses guerriers à la recherche. Dans une seconde entrevue, il lui présenta son calumet, et lui permit de traverser son territoire. Il voulut même l'accompagner jusqu'au Détroit, et força à rebrousser, une tribu qui venait couper le passage.

Les Outaouais avaient un autre Chef, Minavana, que le célèbre voyageur Henry ([1]) rencontra dans l'île de La Cloche ([2]) sur le lac Huron, puis à Michillimakinac. Ce lieutenant de Ponthiac, lui parla fort mal des Anglais. C'était, dit Henry, un personnage d'une apparence fort

([1]) Travels and adventures in Canada between the years 1760 and 1766.
([2]) Ainsi nommée d'un rocher fendu qui rend le son d'une cloche lorsqu'on le frappe.

remarquable, de haute stature, à la contenance belle et fière. Il entra dans son appartement suivi de soixante guerriers armés de pied en cap. Quand ils eurent défilé un à un, ils s'assirent, et se mirent à fumer. Minavana parla sur un ton fort haut, et effraya beaucoup notre voyageur, mais il ajouta que les Anglais étaient indubitablement de braves guerriers, puisqu'ils venaient ainsi au milieu de leurs ennemis, et que pour lui (M. Henry), il semblait être l'ami des guerriers rouges, et nourrir de bonnes intentions ; puis il lui donna une poignée de mains, et sortit avec ses guerriers. M. Thatcher, frappé du caractère élevé de Minavana, veut le confondre avec Ponthiac lui-même ; mais c'est une assertion improbable.

Pour revenir à celui qui fait le principal sujet de ce chapitre, ce fut vers ce temps qu'il conçut le vaste projet de réunir les tribus de l'Ouest et du Sud-ouest dans une irruption qui devait expulser les Anglais et, croyait-il peut-être, ramener les Français dans son voisinage. Le plan qu'il adopta suppose chez ce sauvage un génie extraordinaire et un courage de première force. C'était une attaque simultanée et soudaine contre tous les postes que les Anglais occupaient autour des tribus, aux deux extrémités du lac Ontario, au midi et à l'occident de l'Erié, autour du Michigan, sur l'Ohio, l'Ouabache et l'Illinois. On tenait sur cette immense étendue Frontenac, Pittsburg, Buffalo, Niagara, Sandoske, le Détroit, Michillimakinac, etc. La plupart de ces postes étaient des entrepots de commerce, plutôt que des forteresses, mais ils étaient encore formidables contre des sauvages. Ils commandaient les grandes avenues aux eaux du Nord et de l'Ouest. Ponthiac, instruit qu'il était de la géographie de ces régions, comprit que leur conquête lui ouvrirait tous les passages. Le drapeau britannique devait être abattu au même instant dans tous les forts, et pour procurer l'ensemble nécessaire, le Sachem ne se prépara qu'en secret. Il ouvrit d'abord son plan aux Outaouais et le développa avec toute l'éloquence sauvage.

Il fit jouer les ressorts de l'ambition et de la crainte, de l'espérance et de la cupidité, et rappella le souvenir des Français. Des Outaouais, l'ardeur se communiqua aux autres peuplades, qui se réunirent dans un grand conseil. Ponthiac y pénétra dans tous les replis de leur caractère, et il les fixa toutes en démêlant leurs intérêts divers, et en donnant son projet comme inspiré par le grand-esprit à un Chef Lenni-Lenape. Chippeouais, Outagamis, Yendats, Pouteouatamis, Sakis, Menomenes, Lenni-Lenapes, Mississagues, Shaouanis et Miamis marchèrent sous un même drapeau. L'alliance des Iroquois acheva le chef-d'œuvre de la politique sauvage, qui combina ce gigantesque plan d'attaque, embrassant tout depuis Niagara jusques à la rivière Potomac. L'œuvre de la destruction commença en même temps sur tous les points, et de onze postes, neuf succombèrent. Presqu'île céda après deux jours. Le capitaine Ecuyer fut secouru à Pittburg à la veille d'être forcé: les sauvages se dédommagèrent de ce désappointement en ouvrant une scène de dévastation dans toute l'étendue de la Pensylvanie, de la Virginie et de la Nouvelle-Iork.

Ponthiac arriva en personne devant Michillimakinac. Cette place, située entre les lacs Huron et Michigan, était le principal entrepot entre les régions hautes et basses. Quatre-vingt-dix hommes la défendaient avec deux pièces de canon. Le Sachem envoya en avant Minavana, sous prétexte de complimenter le commandant. Après que ce Chef eut débité sa harangue et protesté de son amitié pour les Anglais, ses guerriers se mirent à jouer de la balle, près de l'enceinte du fort. Elle fut plusieurs fois jetée à dessein dans l'intérieur, et autant de fois les sauvages entrèrent pour la reprendre (1). Par ce moyen, ils se rendirent

(1) Homère nous décrit exactement au VIe livre de son Odyssée, ce jeu dont s'amusait Nausicaa sur le bord de la mer, dans l'île de Corfou, lorsqu'Ulysse sortit du buisson où il s'était caché après le naufrage. La reine, dit-il, jeta la balle à une de ses femmes, qui la manqua: la balle tomba dans les flots. Il nous rappelle encore ce jeu au VIIIe livre; les joueurs étaient Alius et Laodamas.

maîtres d'une des portes, et Ponthiac arrivant avec toutes ses forces, força la garnison de mettre bas les armes. Maître de Michillimakinac, il s'avança aussitôt contre le Détroit. Le major Gladwin y commandait avec trois cents hommes. Les sauvages passèrent la nuit à danser et à chanter. Le lendemain Ponthiac fit demander une audience, et fut introduit avec un détachement de ses guerriers. Ils devaient tomber sur les Anglais à un signal convenu. La harangue du Sachem fut sévère ; il s'anima de plus en plus, et il allait donner l'attaque, lorsque Gladwin cria aux armes. Les officiers tirèrent leurs épées, et les canonniers furent à leurs pièces. A cette vue, Ponthiac affecta de se voir trahi, et sortit. Le 10 de mai, il commença un siége en formes, et logea ses guerriers dans les faubourgs. Ils furent délogés le 11, à coups de canon. Cependant, le major, inaccoutumé à la guerre des sauvages, craignait un assaut : il voulait retraiter à Niagara, et n'en fut empêché que par les Canadiens. Ponthiac, profitant de son ineptie, proposa une nouvelle entrevue qui lui livra le capitaine Campbell et le lieutenant McDougall. Il eut un nouveau sujet de triomphe dans la défaite de Sir B. Devers, et d'un gros détachement. Le 30, une flotille parut à la vue de la place. La garnison monta aussitôt sur les bastions, et l'on entendit en même temps le cri de guerre des Outaouais. Ponthiac était allé se poster à la Pointe Pelée. Trente bateaux chargés de troupes furent attaqués et pris. Les guerriers remontèrent la rivière en triomphe, contraignant les Anglais de ramer, et passèrent devant la place. La garnison fut plus heureuse au mois de Juin. Un vaisseau de guerre ayant paru devant le fort, Ponthiac arma ses canots, et crut le prendre à l'abordage, mais le capitaine, qui avait fait cacher les soldats à fond de cale, les rangea aussitôt sur le pont, commanda une décharge générale, et jeta les assaillans sur le carreau. Le Sachem n'abandonna pas encore l'espoir du triomphe. Il fit faire des radeaux avec des débris de maisons, et les chargea de matières combustibles en guise de

brulots ; mais ses guerriers ne comprirent rien à cette nouvelle invention, qui n'eut pas d'effet, et la place fut ravitaillée. Au mois de Juillet, un Chef Outaouais ayant été tué, le capitaine Campbell fut massacré, pour consoler les parens du défunt. Ponthiac eut la magnanimité de chercher l'assassin, qui s'enfuit à Saginan. Le 22 du même mois, trois cents hommes arrivèrent au secours de la place, et l'on se résolut à attaquer les sauvages. Leur terrible Chef mit en sûreté les femmes et les enfans, et fit deux embuscades. Il laissa les Anglais s'avancer jusques au pont qui a retenu depuis le nom de Bloody-Bridge, mais la petite armée n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle se vit accueillie par un feu bien nourri. Le commandant tomba mort, et les troupes furent mises en désordre : elles se rallièrent, et tous les postes furent enlevés à la bayonnette. Ponthiac les reprit cependant, et les Anglais rentrèrent avec perte de cent dix hommes tués ou blessés. Il ne se passa plus rien de remarquable jusqu'au 18 août. Mais alors les Hurons et les Pouteouatamis ayant laissé le camp, et Ponthiac ayant eu vent des préparatifs du général Bradstreet, qui était arrivé à Niagara avec trois mille hommes, le siége fut levé, et les sauvages se retirèrent en combattant avec le major Wilkins. Le 3 avril, 1764, le Sault Ste. Marie fut témoin d'un congrès général des sauvages. Vingt-deux nations, quelques-unes inconnues jusqu'alors, y envoyèrent des députés, et firent la paix avec le Grand Roi, représenté par le vieux général Johnson. Mais Ponthiac dédaigna de négocier, et retraita jusqu'aux Illinois. Il fit encore quelques tentatives en 1765, à la tête des Miamis et des Mascoutins, et mourut en 1767, assassiné par un guerrier Peoria qui, dit-on, croyait faire sa cour aux Anglais, en les délivrant d'un si formidable ennemi.

Ponthiac, en s'emparant du Détroit, voulait en faire le siége de sa domination, qui aurait été redoutable aux nouveaux possesseurs du Canada. " Il morcela sans cesse leur conquête, dit M. Beltrami, et ne put oublier les Français."

Le gouvernement, dans la vue de se l'attacher, lui avait fait une pension annuelle considérable, ce qui ne l'avait pas empêché de manifester, en plusieurs occasions, un esprit de malveillance et de haine contre ses anciens ennemis.

Nous n'avons encore vu qu'une partie de la grandeur de Ponthiac. Cet incompréhensible sauvage chercha à mettre ses sujets en état de manufacturer le drap et les étoffes comme les Anglais, et offrit au major Rogers une partie de son territoire, s'il voulait entretenir quelques Outaouais dans les manufactures d'Angleterre. Il étudia la tactique de nos troupes, et en raisonnait avec une sagacité peu au-dessous de la science. Ce qui est plus étonnant encore, il établit durant la guerre une sorte de banque à sa façon. Elle donnait des billets de crédit, qui portaient l'image de ce qu'il voulait qu'on lui donnât, et son sceau qui était la figure d'une loutre. Son autorité parmi les siens était celle d'un Dictateur.

On cite à sa louange plusieurs beaux traits. En 1765, le lieutenant Frazer étant allé aux Illinois avec un détachement de soldats, sous couleur de visiter un établissement canadien, mais visiblement pour l'observer, il le fit prisonnier avec sa troupe, et le relâcha généreusement. Le major Rogers lui fait dire après sa retraite du Détroit : " que pour lui il ne ferait la paix que lorsqu'elle lui serait utile ainsi qu'au grand roi." Le même officier chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques guerriers qui l'entouraient frémirent à la vue de cette liqueur, qu'ils croyaient empoisonnée, et voulurent le dissuader d'en boire: " non! leur dit Ponthiac, celui qui recherche mon amitié, ne peut songer à m'ôter la vie ; " et il prit la boisson avec l'intrépidité d'Alexandre prenant la potion de Philippe.

Le R. P. Thébaud, maintenant Recteur du Collége de Fordham aux Etats-Unis, écrivait en 1843 : " la France n'a pas assez connu et apprécié les efforts de ce grand homme. Je n'ai pu trouver son nom dans aucun écrivain de notre nation : il était réservé aux Anglais et aux Américains, ses

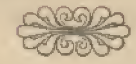
ennemis, de lui rendre justice. Après la mort du marquis de Montcalm, après les victoires de l'anglais Wolfe sous les murs de Québec, et de l'américain Washington devant le Fort Duquesne, quand les affaires des Français semblaient désespérées en Amérique, le Sachem Outaouais forma le plan de surprendre à la fois par un coup de main onze postes militaires occupés par la Grande-Bretagne. Trois seulement, Niagara, Pittburg et Détroit résistèrent. *Pontias* assiégea Détroit, le plus important de tous. Il sut, chose étonnante, retenir ses inconstans compatriotes pendant une année entière sous ses murs (¹). En vain la nouvelle de la paix de 1763 arriva en Amérique. Il continua le siége jusqu'à l'abandonnement entier du Canada par la France. Alors, resté seul sur le champ de bataille, à la tête de sa nation, n'ayant pas même pour sa protection personnelle le plus petit article d'un traité conclu à deux mille lieues de son pays, il s'enfuit à travers les bois comme un Indien ordinaire, et se réfugia chez les Illinois, parce qu'ils étaient les plus sincèrement attachés aux restes du parti français. Depuis il succomba dans une querelle particulière avec un Peoria, et telle était l'admiration de ces peuples pour ses talens et sa bravoure, que toutes les autres tribus s'unirent comme dans une croisade contre ceux qui l'avaient laissé périr. Les Peoria furent presqu'exterminés, et la France, qui dédie des palais à toutes ses gloires, n'a pas élevé de monument à *Pontias*."

M. Balbi (²) appelle Ponthiac " le plus formidable sauvage que l'on connaisse." S'il fut venu plus tard, il eût été surnommé le Napoléon de l'Ouest, comme l'on dit aujourd'hui de Tecumseh. Je termine par quelques mots du biographe Thatcher : " Il est probable, dit-il, que son in-

(¹) Le siége ne fut que de quatre mois.

(²) M. Balbi, auteur d'un Système de Géographie, a évité la plupart des erreurs reprochées aux européens qui se mêlent d'écrire sur l'Amérique.

fluence et ses talens furent sans précédens dans l'histoire de sa race. C'est de là que sa mémoire est encore chérie des peuples du Nord. L'histoire, loin d'ajouter à l'idée qu'ils s'en forment, le réduit à nos yeux aux justes proportions ; mais la tradition le mesure avec les Hercules de la Grèce."



CHAPITRE II.

ARGUMENT.

Des Lenni-Lenapes—Leur origine—Leur grandeur—Tamenund, ancien Chef—Fête en son honneur aux Etats-Unis—Koguethagechton préserve la paix—Son éloquence—Ses efforts en faveur des Américains.

Les Lenni-Lenapes, appellés aussi Delawares, du nom d'un gouverneur de la Virginie, vinrent selon la tradition d'au-delà du Missouri avec les Iroquois. Lenni-Lenape veut dire peuple primitif. Ils écrasèrent avec les Iroquois, tout ce qui s'opposa à leur passage, puis les deux peuples se séparèrent, et les Delawares occupèrent le pays situé entre les rivières Hudson et Potomac. Quarante tribus les saluaient du nom de Grand-Père. Ils tenaient la Pensylvanie, lorsque William Penn vint d'Albion leur donner des lois [1], et la mémoire de Miquo, comme ils l'appelaient, est encore en vénération chez quelques restes de la nation, qui subsistent sur la rive ouest du Missisipi. Le seul ancien Chef que l'on connaisse, est Tamenund. Les Lenni-Lenapes le mettent au premier rang de leurs grands hommes. Il était selon la tradition, guerrier valeureux, et parfait orateur. Ses vertus parlaient plus en sa faveur que ses hauts faits, et son patriotisme était pur. Plusieurs générations s'étaient écoulées, et sa mémoire était cependant si présente, que lorsque le colonel Morgan, de New-Jersey, fut envoyé comme agent, les Lenni-Lenapes l'appellèrent Tamenund pour honorer ses vertus. Elle était si vénérée même parmi les blancs, qu'ils en firent un saint. Les habitans de Philadelphie inscrivirent son nom sur le calendrier, et célébraient sa fête le 10 de mai. Les citoyens se ren-

---

(1) Il y a une célèbre gravure de l'entrevue du philantrope anglais avec les Sachems Delawares, d'après Sir Thomas Lawrence, un des grands maîtres de l'école anglaise de peinture.

daient en procession dans un bosquet voisin de la ville. Là on prononçait le panégyrique du Sachem. Un dîner suivait, puis une danse sauvage. Il reste encore des traces de cette société.

Les Anglais firent de grands efforts pour attirer les Lenni-Lenapes dans leur parti, lors de la première guerre américaine. Ils rencontrèrent de l'opposition dans Koguethagechton, Chef des tribus de l'Ohio. Ce Sachem, dont l'évêque Heckewelder fait de magnifiques éloges, s'attacha à persuader à sa nation qu'elle n'avait rien à démêler dans la querelle. Supposez, disait-il, qu'un père ait un enfant dont il a pitié parce qu'il est petit : lorsqu'il commence à grandir, il pense à en tirer de l'aide, fait un paquet, et le lui donne à porter. L'enfant s'en charge gaîment, et marche à la suite de son père. Celui-ci voyant l'enfant de bonne volonté, en est satisfait. Mais le voyant croître de plus en plus en force, il augmente le fardeau, et le fils ne murmure pas encore. Cependant il devient un homme fait. Le père ne laisse pas que de lui donner encore un fardeau, et pendant qu'il le fait, passe un homme mal intentionné qui lui conseille de le faire plus pesant. Le père, plutôt que de suivre son propre jugement, écoute le mauvais conseiller ; mais son fils se tournant vers lui : mon père, dit-il, ce fardeau est trop pesant. Le vieillard, dont le cœur s'est endurci, le menace de le battre. Ainsi donc, reprit le fils, je vais être battu si je ne fais l'impossible, et je n'ai d'autre choix que de te résister.—Je trouve dans les recherches de M. Thatcher cette allégorie comme étant du Chef Delaware, mais on peut croire que quelque soufleur américain était là derrière.

Il vint à Pittsburg au commencement des hostilités pour y rencontrer les Tsononthouans, et chercha à les détourner de la guerre ; mais on le traita de vieille femme. Ce fut alors qu'il dit ces paroles énergiques : " Je sais bien que les Mingos regardent les Delawares comme un peuple conquis. Ils ont, disent-ils, donné des jupes à nos guerriers.

Eh bien ! qu'ils regardent Koguethagechton ; n'est-il pas un guerrier robuste, et n'en a-t-il pas les ornemens? Oui, c'est un guerrier, et tout ce pays (en montrant les terres que baigne l'Allegamy,) lui appartient........" Ce discours fier effraya sa nation, qui le désavoua par une ambassade. Koguethagechton, quoiqu'humilié par cette démarche, continua de travailler à la paix. Les Hurons de Sandoské répondirent à un de ses messages, en lui fesant dire de mettre de bons mocassins, afin de pouvoir suivre les autres guerriers à la guerre. Le gouverneur du Détroit brisa à ses pieds un collier qu'il lui avait présenté, et lui ordonna de laisser la place sous la demi-heure.

En 1778, quelques loyalistes s'étant réfugiés parmi la nation, lui persuadèrent que toutes les tribus voisines allaient fondre sur elle si elle ne marchait à la guerre. Koguethagechton entra dans le conseil. " Si vous marchez, dit-il aux guerriers, j'irai avec vous. J'ai recherché la paix pour vous sauver de la destruction, mais puisque vous préférez des méchans à un guerrier et à un Chef, allez combattre les enfans de Corlar. Koguethagechton ira aussi, mais non comme le chasseur qui n'a qu'à lâcher ses chiens contre sa proie, car il ne saurait survivre à son peuple, et il tombera au premier rang." Ce discours eut son effet, et les guerriers consentirent à retarder leur départ de dix jours. L'évêque Heckewelder étant entré au même instant, est-il vrai, lui demanda le Chef, que vos guerriers aient été taillés en pièces par Corlar? Est-il vrai que le Sachem Washington est mort, qu'il n'y a plus de conseil, et que le Grand Roi a conduit vos anciens au-delà des eaux pour les tuer?.....Les réponses de l'évêque achevèrent de convaincre les timides Delawares. Le lendemain Koguethagechton apprit la défaite de Burgoyne, et la célébra par un festin. Ayant ainsi triomphé du parti de la guerre chez les siens, il envoya des députés aux Shaouanis, sur le Sciotto, puis il partit avec le général McKintosh pour le pays des Tuscaroras, où il mourut de la picotte.

Cet évènement fit un bruit inaccoutumé, des messagers parcoururent cent milles de pays, et les Cherokis envoyèrent seize orateurs pour le pleurer. On lui fit une pompe funèbre à Goschoking, et lorsque l'on eut dansé la danse de mort, et déchargé les fusils, un Chef prononça ce bel éloge funèbre : " Un matin, à mon réveil, je regardai à la porte de ma cabane pour contempler le ciel, et je vis un épais nuage derrière les arbres de la forêt ; j'attendais qu'il disparût, mais non, il n'était point mobile comme les autres nuages. Le voyant tous les matins dans le même lieu, je présageai quelque malheur, car le nuage planait au-dessus du Grand-Père, que j'allai voir aussitôt. Il était désolé, et se frappait la tête : des larmes coulaient sur ses joues. Je regardai d'un côté, et je vis une cabane d'où il ne sortait point de fumée ; je regardai d'un autre, et j'aperçus un morceau de terre fraichement remuée et soulevée au-dessus de la plaine. Je vis bien que c'était là le malheur de mon Grand-Père : comment ne serait-il pas désolé, et pourrait-il ne pas verser des larmes ?" Ainsi parla l'orateur Cheroki Nitatoï, et le Delaware Gilimund répondit : " Petits enfans, vous n'êtes pas venus en vain, et le peuple primitif a été consolé."

Le grand mérite est dans l'imitation de la nature, que ces sauvages rendaient si bien. En celà ils laissent loin derrière eux nos plus grands modèles.

Lorsque les colonies eurent secoué l'autorité de leur métropole, le Congrès n'oublia point les services du Chef Delaware, et confia au colonel Morgan l'éducation de son fils connu sous le nom de George.

Glickican, conseiller de Pakanke, Chef des Delawares de l'Ohio, succéda à l'autorité avec les Sachems Gilimund et Ouingimund. Mais aucun d'eux n'eut l'influence de Koguethagechton. Ouingimund s'attacha au rôle de prophète, et ne fut pas aussi heureux que ne l'avait été le vénérable Sachem Passaconaoua, ou que ne le fut plus tard le célèbre Elsquataoua.

CHAPITRE III.

ARGUMENT.

Shikellimus, Chef iroquois moderne—Ses vertus—Infortunes de son fils—Discours de ce Chef adressé à Lord Dunmore—Réflexions—Les Cantons embrassent le parti de la Grande-Bretagne contre ses colonies—Destruction de leurs villages.

SHIKELLIMUS était un Iroquois vénérable du Canton de Cayougué, résidant à Shamoky, dans l'état de Pensylvanie, comme agent des Six Nations. Il donna un refuge à l'évêque morave Zeisberger, et reçut chez lui le comte Zinzendorf et son compagnon Conrad Weiser. Il leur donna un repas de melons. Il était heureux éloigné des vices que les blancs avaient transmis à ses compatriotes, et légua ses vertus à son immortel fils, si connu sous le nom de Logan, que les colons lui imposèrent mal à propos (1). Ce Chef passait pour le meilleur ami des blancs, et ceux-ci le firent succomber sous le poids du malheur. Un vol ayant été commis sur l'Ohio, en 1774, on en accusa les sauvages, et sans aucune preuve à l'appui de cette présomption, le colonel Crésap, homme dont la mémoire demeure entachée d'infamie, s'avança sur la Kenhaoua. Un canot conduit par un seul homme, mais chargé d'une femme et de plusieurs enfans, venait de la rive opposée. Crésap se cacha dans les buissons avec sa bande, et lorsque la troupe innocente fut descendue à terre, il commanda de faire feu, et il

---

(1) Par aversion pour les noms sonores et harmonieux des Sachems, nos voisins leur imposent cent noms ridicules. Cela seul est une preuve que le bon gout n'est pas encore né chez eux.

n'y eut que le guerrier que le fer épargnât. La famille du Chef Cayougué venait d'être massacrée. Il n'interrompit les transports de sa douleur que pour venger son sang d'une si barbare cruauté. Il leva la hache de guerre, conduisit sa tribu au combat avec les Shaouamis et les Delawares, et engagea l'aile gauche de l'armée de lord Dunmore, sur les bords de la Kenhaoua, le 10 octobre. Huit cents sauvages avaient en tête mille Virginiens. Le colonel Lewis fut tué au premier choc, en combattant à la tête de la milice d'Augusta, qui plia devant les Delawares. Le colonel Fleming fut tué en fesant avancer les miliciens de Bedford. En vain le colonel Field ramena-t-il à la charge la légion d'Augusta: il tomba aussi, et sa troupe perdit du terrein. Le capitaine Shelby prit le commandement et poussa enfin les sauvages, mais en retraitant, ils trouvèrent un terrein avantageux, d'où l'on ne put les déloger, et la nuit seule mit fin au combat. Les Virginiens eurent trois colonels, quatre capitaines, dix officiers inférieurs et cinquante soldats tués, sans compter les blessés. Lord Dunmore parla de paix, et le héros de la Kenhaoua prononça à cette occasion le discours suivant, que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de l'éloquence sauvage (1).

" Je le demande aujourd'hui à tout homme blanc: s'il " est entré pressé par la faim, dans la cabane de Logan, " Logan lui a-t-il refusé des secours; s'il est venu chez " Logan nu et transi de froid, Logan ne lui a-t-il point " donné de quoi se couvrir? Pendant la dernière guerre " si sanglante et si longue, Logan est demeuré sur sa natte " désirant être l'avocat de la paix. Non! jamais les blancs " et ceux de ma tribu ne passaient devant moi sans me " montrer au doigt en disant: il est l'ami des blancs.

" Logan pensait même demeurer avec vous dans une " même cabane, avant l'injure qu'un de vous m'a faite. Le " printems dernier, Crésap, de sang froid, et sans être pro-

(1) A tort ou à droit.

" voqué, a massacré tous les parens de Logan, sans épar- " gner ni sa femme ni ses enfans. Il ne coule plus une " seule goutte de son sang dans aucune créature. J'ai " cherché ma vengeance, et je l'ai satisfaite.

" Je me réjouis de ce que la paix est rendue à ma na- " tion; mais ne croyez pas que ma joie soit la joie de la " peur. Jamais la crainte ne fut connue de Logan, qui n'a " point tourné le dos pour sauver sa vie.

" Qui reste-t-il pour pleurer Logan quand il ne sera " plus?......personne!"

Ce héros était destiné à devenir lui-même la victime de cette cruauté barbare, qui avait fait tout son malheur, et il fut massacré en retournant du Détroit dans son pays.

Campbell, dans Gertrude de Wyoming, prête ses sentimens à un héros de son imagination:

He left of all my tribe
Nor man, nor child, nor thing of living birth
No! not the dog that watched my household earth,
Escaped that night of blood upon our plains
All perished! I alone am left on earth!
To whom nor relative nor blood remains
No! not a kindred drop that runs in human veins!

Je ne doute pas que le sort de Logan n'influençât beaucoup les Iroquois dans le parti qu'ils prirent contre la révolution américaine. La scène de Wyoming irrita les indépendans, qui firent un effort pour mettre les Cantons hors d'état de leur nuire. Les Iroquois assemblèrent mille huit cents guerriers, auxquels se joignirent deux cents royalistes; mais l'armée de Sullivan était de cinq mille hommes. Attaqués dans leurs positions ils s'enfuirent dans les bois. Le général républicain, à l'exemple du comte de Frontenac, détruisit les villages, ou plutôt les villes, pourrais-je dire, dans l'état de civilisation où étaient parvenus les Iroquois. Les habitations éloignées, les blés, les fruits et les bestiaux, rien ne fut épargné, et d'une contrée riante et florissante, l'on fit une solitude désolée. " Ce fut, dit un auteur mo- " derne, un affligeant spectacle pour l'humanité, que de

" voir ainsi refoulé vers la vie sauvage un grand nombre
" de peuplades qui commençaient à jouir d'un meilleur sort.
" Si quelques généreux défenseurs de la race proscrite
" élevèrent la voix en sa faveur, leurs accens de pitié ne
" furent point entendus, et l'on étendit sur une race entière
" la punition encourue par quelques tribus. On prétendit
" que tous ces peuples ne pourraient jamais être amenés à
" la civilisation, et l'on ôsa les présenter au monde comme
" dégradés de cette dignité morale et intellectuelle dont le
" sceau fut empreint par la divinité sur le front de tous les
" hommes."

Le discours suivant que le Sachem Konigatchie fit parvenir au général Sir F. Haldimand, peint bien l'état de dénuement dans lequel cette guerre laissa les Iroquois naguère si puissans :

" Mon père, les Tsononthouans t'envoient un grand nombre de chevelures afin que tu voies qu'ils ne sont point des alliés inutiles.

" Nous désirons que tu les envoies par le grand lac, au Grand Roi, afin qu'il les regarde et qu'il dise : ce n'est pas en vain que j'ai fait des présens à ce peuple.

" Les ennemis du Grand Roi se grossissent, et ils sont devenus redoutables. Ils étaient d'abord semblables à de jeunes panthères, qui ne peuvent mordre ni égratigner. Nous pouvions nous jouer avec eux impunément. Mais ils sont devenus forts. Ils nous ont chassés de notre pays, parce que nous avons combattu pour toi. Nous attendons que le Grand Roi nous donne un autre lit, afin que nos enfans vivent après nous, et soient aussi ses alliés.

" Mon père, tes marchands nous demandent plus que jamais pour leurs marchandises, et cependant la guerre a réduit notre chasse, en sorte que nous n'avons point de peaux à leur donner. Aie pitié de tes enfans qui manquent de tout, quand tu es riche. Nous savons que tu nous enverras des fusils et des balles, mais les jeunes gens sont sans couvertures et transis de froid."

CHAPITRE IV.

ARGUMENT.

Buckonghahelas, grand chef de guerre Delaware—Parti qu'il prend dans la guerre de l'indépendance—Sa défaite—Anecdotes de ce célèbre sauvage—Sa mort et son caractère.

J'IGNORE si un écrivain américain a exagéré, en regardant comme un personnage plus important que Logan, Buckonghahelas, simple guerrier Delaware, mais qui s'éleva par ses prouesses à la dignité de premier Chef de guerre de sa nation. Campé avec sa tribu sur les bords du Miami, il cultiva l'amitié des Anglais, et n'hésita point à prendre le parti du Grand Roi contre les indépendans. Le discours suivant qu'il prononça au grand conseil de sa nation, peut être considéré comme une réfutation de celui de Koguethagechton.

“ Mes frères, prêtez l'oreille à ma voix. Vous voyez une grande nation divisée, le père levant la hache de guerre contre son fils, et le fils contre son père. Celui-ci appelle à son secours ses enfans les hommes rouges, pour châtier Kinshon (1). J'ai hésité un moment si je prendrais la hache des mains de mon père, car je ne voyais qu'une querelle de famille. Cependant j'ai vu qu'il avait raison, et que Kinshon méritait d'être châtié. Cet enfant méchant a massacré les hommes rouges, et ravagé le pays que le Grand Esprit leur a donné : il n'a rien épargné. Oui! il a fait périr ceux même qui l'aimaient le plus tendrement,

(1) Nom que les sauvages donnaient aux colonies anglaises.

jusque dans les bras de son père, qui s'était mis en sentinelle à la porte de la cabane (1)."

Buckonghahelas rendit de grands services durant cette guerre, et fut toujours bien vu des Anglais. On le retrouve dans les conférences de Fort Wayne et de Vincennes. Les Américains y eurent sur lui un grand avantage au moyen des Pouteouatamis qui leur étaient dévoués. Il s'agissait de terres que les insatiables colons prétendaient leur appartenir. M. Dawson dit que Buckonghahelas voyant sacrifier sa nation, s'écria, interrompant le gouverneur, que rien de ce qui avait été fait ne liait les Delawares, et qu'il avait à côté de lui un Chef, témoin de la cession que les Piamkisas avaient faite à sa nation de tout le pays entre l'Ohio et les Eaux-Blanches. Puis il sortit indigné. Les Etats-Unis s'emparèrent du terrain, mais ils n'abattirent point l'indépendance d'un ennemi vaincu mais non défait.

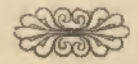
Buckonghahelas, dit M. Thatcher, était rien moins que servile dans son amitié pour les Anglais. Il était leur allié, mais il ne le fut qu'aussi longtems qu'ils le traitèrent comme tel. Comme il combattait en quelque sorte pour eux, il attendait leur secours. Le major Campbell, commandant britannique sur le Miami, donna en effet des armes et des munitions, et après la défaite des sauvages par le général Wayne, il se plaignit avec énergie à cet officier, de la violation du territoire anglais. Mais il avait déja trop fait en armant les sauvages: il leur ferma les portes de son fort dans leur retraite. Buckonghahelas, indigné, résolut de faire sa paix avec les Américains, et dirigea ses canots du côté de Fort Wayne. Quand il fut arrivé au poste anglais, il fut prié de faire éloigner ses guerriers, et d'entrer lui-même dans le fort. Apprenant de l'envoyé que le gouverneur voulait lui parler, il s'écria: qu'il vienne lui-même.—Tu ne passeras pas devant la forteresse, dit l'en-

(1) Il entendait par cette cabane une prison où l'on avait enfermé les prisonniers sauvages pour les soustraire à la fureur des miliciens.

voyé.—Qui donc m'en empêchera ? reprit Buckonghahelas, ces canons !......ils ont laissé passer Kinshon, Buckonghahelas ne les craint point ; et il passa hardiment avec ses canots.

On a dit de ce Chef qu'il était aussi scrupuleux à garder ses engagemens que le plus parfait chevalier chrétien. On ne peut douter qu'il n'ait eu les qualités du héros, et le trait suivant le caractérise en lui. Le général Clark se trouvait, en 1785, au fort McKintosh avec Arthur Lee et Richard Butler ; Buckonghahelas, sans faire attention à ces derniers, courut au général, et lui dit en lui serrant la main : " Je remercie le Grand-Esprit d'avoir réuni en ce jour deux guerriers tels que Buckonghahelas et Clark."

N. B.—La page précédente se trouvant déjà imprimée, je prie le lecteur de vouloir bien lire : Les Etats-Unis s'emparèrent du terrain en question, mais ils n'abattirent point l'indépendance d'un ennemi *battu* mais non défait. —Et, à l'alinea : Buckonghahelas n'était rien moins que servile dans son amitié pour les Anglais.



Les Miamis—T
ligue contre l
mort—Son c

Les Miamis
envoyé du
sur les bord
le plus puis
avoix. Il
garde de q
cabane.
contentait
que le g
voulut l
sa renc
vancère
escortai
deux tr
baleine,
les Pou
signal d
de leurs
quoi on
longtem
à Perro
pais.
ques a

CHAPITRE V.

ARGUMENT.

Des Miamis—Tetinchoua, leur premier Chef connu—Mechecunaqua—Il se ligue contre les Américains—Ses victoires—Sa défaite et sa disgrâce—Sa mort—Son caractère.

Les Miamis étaient autrefois une nation puissante. Perrot, envoyé du marquis de Courcelles les avait trouvés répandus sur les bords du lac Michigan. Leur chef, Tetinchoua, était le plus puissant et le plus despotique du Canada, dit Charlevoix. Il ne marchait jamais sans être accompagné d'une garde de quarante guerriers, qui veillaient aussi autour de sa cabane. Il communiquait rarement avec ses sujets, et se contentait de leur faire intimer ses ordres. Quand il sut que le général des Français lui envoyait un ambassadeur, il voulut le recevoir en guerrier, et envoya un détachement à sa rencontre. Ses guerriers, la tête ornée de plumes, s'avancèrent en ordre de bataille, et les Pouteouatamis, qui escortaient Perrot, les reçurent de la même manière. Les deux troupes étant en présence, s'arrêtèrent pour prendre haleine, puis, tout-à-coup, les Miamis se recourbant en arc, les Pouteouatamis se trouvèrent enveloppés, et ce fut le signal d'un combat simulé. Les Miamis firent une décharge de leurs fusils, et les Pouteouatamis leur répondirent, après quoi on se mêla le casse-tête à la main, et l'on se battit longtems. Tetinchoua ayant fait cesser cette parade, donna à Perrot une garde d'honneur, et fit alliance avec les Français. Les Miamis ne fournissent plus rien à l'histoire jusques au temps de Mechecunaqua.

Ce personnage, un des plus extraordinaires qui aient paru sur ce continent, était fils d'un Chef Miami et d'une Mohicane ordinaire. Il était ainsi plébéïen selon le code sauvage, et semblait condamné à l'oubli ; mais les qualités qui en fesaient un enfant remarquable, l'élevèrent très jeune au rang de Chef. Ses premiers exploits furent ceux d'un héros. Par la paix de 1783, l'Angleterre conservait plusieurs postes qui pouvaient devenir un point de ralliement pour les tribus. Les Américains purent pacifier les Cris, mais rien ne pouvait adoucir les Miamis et les peuplades de l'Ouabache. Les Hurons, les Delawares, les Pouteouatamis, les Outaouais, les Shaouanis et les Chippeouais déclarèrent la guerre, et les Miamis vinrent former au milieu de cette puissante ligue une espèce de bataillon sacré, sous la conduite de notre héros, qui était comme l'âme de ce grand mouvement. Il partit avec ses guerriers, et Buckonghahelas le suivit. Le 13 Septembre, 1791, tout espoir de pacification ayant disparu, le général Harmer, par ordre du gouvernement fédéral, partit de Fort Washington avec trois cent vingt réguliers et mille deux cents miliciens. Ceux du Kentucky, sous le colonel Hardin, formaient l'avant garde forte de six cents hommes. Ces troupes attaquèrent bravement, mais tous les réguliers de cette division ayant été tués à l'exception de huit, la milice prit la fuite. Malgré ce honteux échec, Harmer détruisit le principal fort des sauvages, qui avait été abandonné, et revint à Washington sans être molesté, mais tout abattu. Il laissa la frontière sans aucune défense, et la campagne se termina par des dévastations. On n'avait pas encore rappellé ce Chef incapable ; il voulut livrer un nouveau combat, et s'avança jusqu'à Chilicothe. Le colonel Hardin attaqua avec furie. Mechecunaqua harangua ses guerriers qui combattirent à la vue de leurs villages en flammes et de leurs morts sans sépulture. Les levées prirent encore la fuite : cinquante soldats et cent volontaires plus aguéris vendirent chèrement leur vie, et les sauvages furent si maltraités, qu'ils ne

purent poursuivre l'armée battue. Les armes des Etats-Unis n'étaient pas moins déshonorées, et une armée de deux mille hommes, fournie de canon, n'avait pu se mesurer avec quelques centaines de naturels, conduits, il est vrai, par deux héros. Les Etats détachèrent, pour soulager les troupes d'Harmer, deux détachemens sous les généraux Scott et Wilkinson. Le dernier n'eut aucun succés, et Scott n'en eut que de tardifs. Le général St. Clair, ayant été nommé pour commander en chef, arriva à quinze milles des ennemis. Il rangea alors son armée, sa droite protégée par des abattis, et sa gauche par des piquets de cavalerie. Les Kentuckiens, un peu plus accoutumés à l'ennemi, étaient encore en avant. Mechecunaqua, et son émule Buckonghahelas, prévenus par leurs éclaireurs, montraient une force de mille à mille deux cents guerriers, et observaient tous les mouvemens des Américains. On fit un feu partiel durant tout le jour, et on le prolongea même jusque dans la nuit, tandis que les Sachems tenaient un conseil, où ils marquèrent l'ordre et le rang que devaient observer les diverses tribus, avec cette belle précision que nous voyons au deuxième chant d'Homère. Les Hurons étaient à l'ouest, suivis des Delawares sous leur invincible Chef; puis venaient les Tsononthouans, les Shaouanis, les Outaouais, et la ligne était terminée par les Chippeouais. Mechecunaqua, semblable à Agamemnon, ne conduisait aucun corps, mais animait toutes ces phalanges. Le combat commença avec acharnement et se soutint jusqu'à la nuit; mais alors le feu des sauvages ayant cessé instantanément, on crut qu'ils se retiraient à la faveur des ténèbres; toutefois la milice du Kentucky, attaquée inopinément, ne tint pas plus qu'à l'ordinaire, et épouvanta toute l'armée. Après trois heures, les troupes plièrent de toutes parts, et les efforts des officiers furent inutiles. Les sauvages tiraient avec avantage, cachés par les bois, et lorsque l'artillerie cessait de tonner, ils se jettaient, le tomahack en mains, sur les soldats, s'emparaient de leurs tentes, en étaient chassés, et reve-

naient à la charge. Le général St. Clair abandonna son camp avec douze pièces de canon, et les miliciens jettèrent leurs armes pour fuir plus sûrement. Le général C. Butler fut tué avec trente-huit officiers et cinq cent quatre-vingt treize soldats, et l'on eut encore deux cent soixante-quatre blessés, en sorte qu'aucune armée n'éprouva un pareil désastre, même au temps de Philippe et d'Opechancana. Ce qui suit caractérise bien les vainqueurs. Le lendemain, le général Scott, arrivé trop tard pour prendre part au combat, les surprit dispersés et fêtant leur triomphe par des chants et des danses. Il les balaya sans peine, et recouvra neuf canons. Il compta cinq cents cadavres sur l'espace de trois cent cinquante verges.

Mechecunaqua ouvrit la campagne de 1792, en s'avançant en personne sur le territoire des Etats-Unis. Il défit le major Adair et lui prit tout son bagage. Le congrès découragé [1] persuada les cinq Cantons iroquois étrangers à la guerre, de se faire médiateurs pour la paix. On vit reluire encore ce rayon de gloire sur cette célèbre république, que les Etats-Unis ne dédaignèrent pas de prendre pour arbitre. Un armistice sembla promettre un terme à une boucherie qui avait fait tant de victimes, et l'année 1793 fut assez tranquille, mais les hostilités recommencèrent l'année suivante. Mechecunaqua battit le major McMahon au Fort Recovery: ce fut sa dernière victoire. Le général Wayne était destiné à renverser sa fortune. Elève de Washington, il était plus que tout autre fait pour conduire cette guerre, et les sauvages même le mettaient à côté du héros Miami, et au-dessus de Buckonghahelas. Le succès répondit à sa réputation. La difficulté des chemins le retint jusqu'à l'été, mais alors il pénétra sur le Miami, et y construisit le fort Defiance; puis il chercha l'ennemi avec

(1) Quelques Sagamos, tenant en échec, à la tête de leurs clans, la république entière des Etats-Unis, excitèrent l'admiration universelle. On se reporta vers l'époque où les Pictes et les Scots, guidés par Fingal et son fils Morni, donnèrent tant d'occupation aux empereurs romains, et obtinrent d'eux une paix glorieuse.

ses propres forces, qui furent jointes par la brave division de Scott. Il avait cru pouvoir arriver inaperçu, et pour cela, il avait suivi des routes inconnues ; mais il apprit que Mechecunaqua et son collègue, ainsi que le célèbre Blue-Jacket, Chef des Shaouanis, l'attendaient aux Rapides, sous le canon d'un fort anglais. Un soldat nommé Miller fut envoyé pour proposer la paix. Il trouva tous les Chefs en un groupe, et occupés à délibérer. Les guerriers se ruèrent sur lui, mais les Sachems le protégèrent, et après s'être consultés, ils demandèrent dix jours, durant lesquels Wayne ne devait pas bouger du lieu où il était campé. Cet officier habile savait que le temps est précieux. Il arriva aux Rapides le 18 août. Le 19, il alla reconnaître l'ennemi, et construisit à sa vue le fort Deposite. Le 20, il rangea son armée en bataille, et marcha pour combattre. Le major Price fut battu avec la garde avancée, mais le gros des Américains força les vainqueurs à rentrer dans leur camp. Les sauvages moins nombreux de moitié étaient très avantageusement postés à Presqu'île, ayant leur droite protégée par des abattis, et leur gauche par un rocher. Ils étaient rangés sur trois lignes et occupaient deux milles de terrain. Le général Wayne ordonna à Scott de faire un circuit pour envelopper les ennemis, et se prépara à charger à la bayonnette. Les sauvages cédèrent au nombre, et les victorieux ne s'arrêtèrent que sous le canon du Fort Maumee, occupé par une garnison britannique. Mechecunaqua ne voulait point livrer cette dernière bataille. " Nos guerriers ont vaincu trois Grand-Chefs. Les dix-sept feux (1) en ont un maintenant qui ne dort pas, et nos jeunes gens ont été incapables de le surprendre." Ainsi avait-il parlé, mais Buckonghahelas et Blue-Jacket prévalurent. Le traité dit de Grenville, mit fin à la guerre le 3 août, 1795. Sept tribus envoyèrent des députés. Lorsqu'ils furent réunis, un Chef se leva et, après avoir témoigné de vifs regrets de ce que la paix avait été rompue, il proposa de déraciner le grand

(1) Les Etats-Unis.

chêne qui était devant eux, et d'enterrer dessous la hache de guerre.

Un autre se leva à son tour et dit: que les arbres pouvant être déracinés par les vents, il valait mieux enterrer la hache sous la haute montagne qui était derrière lui.

" Quant à moi, reprit un troisième, je ne suis qu'un homme, et je n'ai pas la force du Grand-Esprit, pour arracher les arbres des forêts, ni pour déplacer les montagnes afin d'y enterrer la hache de guerre ; mais je propose de la jeter au milieu de ce grand lac, où aucun guerrier n'ira la chercher."

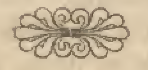
Les Etats-Unis après avoir fait de grandes pertes, gagnèrent une grande étendue de pays. Mechecunaqua avait conseillé la paix, mais il ne voulut point consentir à cette cession. Il perdit toute son influence, et se retira sur la Rivière Ed, où le Congrès, pour se l'attacher, lui bâtit une très belle résidence. Il visita plusieurs fois Philadelphie et Washington, et fut gratifié d'une forte pension. Il n'en fut pas plus heureux. Accusé d'avoir oublié sa race, il devint d'une humeur chagrine. Une opposition systématique aux vues du gouvernement le firent aussi soupçonner des Américains, qui le supposaient d'intelligence avec l'agent britannique, George McKay. Il fut mieux vu en 1803. Il refusa de se trouver à un conseil sous prétexte que n'étant pas populaire, sa présence serait plus nuisible qu'utile. Cette circonspection détrompa ses compatriotes, qui le choisirent pour médiateur entre eux et le général Harrison. Il s'opposa aux desseins de Tecumseh, et retint les Miamis, mais un accès de goutte l'emporta le 14 juillet, 1812. Son corps fut inhumé au Fort Wayne avec les honneurs de la guerre. On pense qu'il avait alors soixante-cinq ans révolus, en sorte qu'il devait avoir trente ans lors de la révolution, et quarante-quatre ans, quand il défit le général St. Clair.

Il procura aux siens le bienfait de l'inoculation, lorsqu'il connut le Dr. Waterhouse, le Jenner américain, et admi-

nistra lui-même la vaccine aux Miamis. Personne ne fit plus que lui, sur ce continent, pour abolir les sacrifices humains, et, ce qui ne lui fait pas un moindre honneur, il obtint de la législation du Kentucky une loi qui prohibait la vente des liqueurs fortes. Celle de l'Ohio se montra bien au-dessous de ce sauvage. Enfin Mechecunaqua, quoique né au milieu des forêts de l'Amérique, sera rangé parmi les bienfaiteurs humains. Il consacra le temps de la paix à l'étude des institutions européennes, et montra, selon Dawson, un génie capable de tout embrasser. Passant au Fort Washington, en 1797, lorsque le capitaine, depuis le général Harrison, en était gouverneur, il dit à cet officier qu'il avait vu bien des choses dont il désirait avoir l'explication, mais que le capitaine Wells, son interprète, étant presque aussi ignorant que lui, ne pouvait le satisfaire. Il ajouta poliment qu'il craignait de fatiguer le gouverneur par un trop grand nombre de questions, et voulut savoir seulement quels étaient les pouvoirs respectifs du Président, des deux chambres du Congrès, et des Secrétaires d'état. Il dit ensuite au capitaine qu'il avait vu à Philadelphie un guerrier dont le sort l'intéressait singulièrement. Ce guerrier n'était autre que le général Kosciusko. Ce héros malheureux, apprenant que Mechecunaqua était dans cette ville, lui demanda une entrevue. C'étaient deux célébrités un peu différentes ; cependant ils s'estimèrent en se voyant. Kosciusko donna à Mechecunaqua une robe de loutre de mer de la valeur de trois cents piastres et une belle paire de pistolets, et Mechecunaqua donna son plus riche calumet. Le héros sauvage voulut savoir de Harrison, où Kosciusko avait reçu ses nombreuses blessures. Ce commandant lui montrant sur une carte la situation de la Pologne, fit voir les usurpations de la Russie et de la Prusse. En entendant les détails, un peu exagérés, de la bataille de Raclawice, il brisa son calumet, et fit deux ou trois tours dans la salle en disant : que cette femme prenne garde à elle, car ce guerrier-là est encore dangereux. Le capitaine Harrison avait

fait mention des favoris de Catherine, tels que Orloff et Potenkin : Mechecunaqua, redevenu plus calme, lui observa que peut-être Kosciusko aurait pu conserver la liberté de son pays s'il eût eu un plus beau visage, et qu'il eût fait l'amour à l'impératrice.

Le Sachem possédait le talent des bons mots. Je n'en citerai qu'un exemple. Le congrès voulant placer son portrait dans le bureau de la guerre, il posait chez le célèbre Stewart, en même temps qu'un gentilhomme irlandais, et semblait préoccupé. L'hibernois prétendit que c'était de dépit de ce qu'il ne pouvait lutter avec lui pour la fine repartie. Tu te trompes, repartit Mechecunaqua, *je songeais à nous faire peindre face à face, pour te confondre jusqu'à l'éternité.* Tel était ce Sachem, le plus grand Chef entre Ponthiac et Tecumseh. Il sera même bien au-dessus de ce dernier aux yeux de ceux qui ne mettent pas la gloire exclusivement dans les armes, car quelques-uns se laisseront aller à l'enthousiasme au récit des exploits de Gengis-Khan, qui ne prendront pas le même intérêt aux actions de Cang-Hi, qui fut à la fois un héros et un bienfaiteur de ses peuples : leur gout n'est point, ce me semble, le plus délicat.



CHAPITRE VI.

—

ARGUMENT.

Des Shaouanis—Légende américaine—Premières années de Tecumseh—Ses frères Kumshaka et Elsquataoua—Conférence de Vincennes—Bataille de Tippecanoe—Tecumseh se retire chez les Hurons—Il entre dans les vues des Anglais—Bataille de Meigs—Mort de Tecumseh—Anecdotes—Caractère des deux Sachems.

Avant de tracer l'histoire du Bonaparte de l'Ouest, il est à propos de dire quelques mots de sa nation. Les Shaouanis, venus du sud, ainsi que l'indique leur nom, qui est un mot Delaware, étaient un peuple peu considérable, mais fort remuant; tellement que les Cherokis, les Choctas et les Séminoles furent obligés de se réunir pour les expulser de leur voisinage. Mais les Shaouanis furent assez sages pour retraiter d'eux-mêmes vers l'Ohio. Ils passèrent les Alleghanis et tombèrent sur les Delawares, qui furent contraints de leur céder des terres. Ils s'allièrent aux Iroquois contre les Cherokis, et les forcèrent d'implorer la paix en 1765. Depuis ce temps la terreur de leur nom ne fit que s'accroître.

Une Deshoulières américaine me fournit la légende suivante sur la naissance de Tecumseh, le plus grand Chef qu'ait produit cette tribu :

Le Shaouani Oncouequa était l'ami des blancs. Il admirait leurs arts, et s'efforçait d'inspirer à son peuple l'ambition de les atteindre. Il devait apprendre que le cœur le plus noir était le partage de ses voisins. Il tomba sous les coups d'un barbare, et son sang fut répandu sur l'autel ensanglanté de cette haine exterminatrice qui poursuivait

sa race infortunée. Un jour, Oneouequa chassait dans la forêt. Il rencontra un parti de miliciens qui le reconnurent, et le sommèrent de leur servir de guide. " Vos mains, leur dit-il, ne sont-elles pas teintes du sang de mes semblables?—Insolent sauvage," s'écria le commandant, et il déchargea sur lui sa carabine. Oneouequa tomba, et les Américains le laissèrent dans le silence de la forêt. Elohama, son épouse, se dirigea inquiète au-devant de lui. Oneouequa n'était pas encore mort, mais il était baigné dans son sang sous un arbre. Les cris d'Elohama et du petit Tecumseh lui firent ouvrir les yeux. Il les vit, et dit d'une voix distincte en regardant sa femme : " vois la foi des blancs ! " Un instant après, Elohama voyant qu'il ne respirait plus, prit son fils, le leva vers le ciel, et pria le Grand-Esprit de lui donner un vengeur dans cette petite créature. Sa prière fut entendue.

Tecumseh élevé au milieu des combats parut grand dès son enfance. Sa sagesse croissait avec l'âge, et il avait en horreur le mensonge. On dit que son premier exploit fut une victoire sur les milices du Kentucky. A vingt-cinq ans, il était l'Achille des bandes de Mechecunaqua. Aucun guerrier ne pouvait se vanter d'avoir intercepté plus de barques sur l'Ohio, ou d'avoir vu fuir plus souvent les Américains. Quelquefois poursuivi, il se retirait derrière l'Ouabache, et revenait à la charge, mais jamais il ne prenait sa part du butin : la passion de ses guerriers était le gain, la sienne était la gloire.

Tecumseh avait deux frères, Kumshaka, peu célèbre, et Elsquataoua. Ce dernier, pour promouvoir les plans de son frère, entreprit de jouer le rôle de prophète. Ils pensèrent à réunir toutes les tribus de l'Ouest dans une ligue offensive contre les Etats-Unis. Elsquataoua commença par insinuer la nécessité d'une réforme radicale, et fit ressortir les maux survenus du commerce avec les blancs. Il insista même sur des articles peu importans en apparence, parce qu'ils ne laissaient pas que de diminuer l'influence étrangère. Il

montra la profondeur d'un politique, et son plan s'il eût pu réussir entièrement, eût rendu les sauvages redoutables. On a dit que Tecumseh ne parlait de lui que comme de son fou de frère ; mais autant que je puisse faire un discernement, ils étaient d'intelligence, et le rôle du prophète suppose un génie aussi vaste, dans son genre, que celui de Tecumseh. Il ne s'agissait plus de se donner comme l'envoyé du Grand-Esprit dans une seule tribu, mais de trompe une multitude de peuplades. Il réussit au-delà de toute croyance. Teteboxti, chez les Delawares, et Chateharonrah, chez les Hurons, s'opposèrent à ses desseins. Il devint alors un nouveau Mahomet. Il donna des signes pour reconnaître les possédés du malin esprit. Teteboxti périt sur un bûcher, et le prophète atteignit de même le vieux Chateharonrah, par le moyen de Tarhé, autre Chef huron, son prosélyte. Un Chef de la tribu des Kikapoux fut cassé. La puissance des deux frères était sans bornes. Elsquataoua déclara à toutes les tribus que le temps était venu pour elles de regagner sur ce continent leur prépondérance primitive. Il vint fixer sa résidence à Tippecanoe, et s'y vit bientôt entouré de trente Shaouanis influens, et de cent cinquante Pouteouatamis, Chippeouais, Ouinebagos et Outaouais. C'était sur le terrain que les Miamis avaient cédé aux Etats. Ils vinrent pour déloger Elsquataoua; mais Tecumseh les défit ainsi que les Delawares.

Cependant l'Union Américaine fesait de grands préparatifs. Le prophète parut à Vincennes, et masqua si bien ses desseins que l'on ne put rien prouver contre lui. Il soutint sa mission du Grand-Esprit, et donna ses liaisons avec les Anglais pour un simple intérêt de philantropie. Mais les tribus se réunissaient depuis les Illinois jusques au lac Michigan : le Président donna ordre d'arrêter les deux Sachems. Tecumseh voulut voir ce que l'on ôserait, et vint avec trois cents hommes à Vincennes. Il fit demander au général Harrison s'il paraîtrait en armes dans le conseil ; ce dernier lui fit répondre qu'il se règlerait sur lui. Le

lendemain, 28 juillet, 1810, le Sachem entra dans la salle avec deux cents guerriers armés de fusils et de haches. Le gouverneur le reçut à la tête d'un corps de dragons, et mit de l'infanterie aux portes de la ville. Il demanda justice de deux assassins Chippeouais, mais le fier Shaouani prétendit qu'il serait injuste de leur ôter la vie, quand, de son côté, il avait épargné les Osages, fidèles aux Etats. Il désirait que les choses restassent comme elles étaient jusqu'à ce qu'il revint d'une excursion dans le sud, après quoi il irait à Washington pour traiter avec le Président. Il reprit la route de l'Ouabache et partit en effet pour le sud.

Le général Harrison reçut de M. Eustis, secrétaire de la guerre, l'ordre d'entrer en campagne, et chemin fesant, il remporta quelques avantages. Elsquataoua se retira dans son camp après avoir ravagé les fermes de l'Ouabache, et le 7 novembre, il attaqua Harrison avec huit cents guerriers. Il fut d'abord repoussé, mais il ne perdit que trente-huit des siens, et cent cinquante Américains furent tués ou blessés. M. Beltrami, auquel sa haine contre les Anglais fait débiter bien des sarcasmes, rapporte ainsi ce combat: " Le général Harrison accourut à la fin avec des forces majeures contre ces croisés, et, comme un autre Saladin, il les vainquit; mais jamais bataille entre peuples sauvages et peuples civilisés n'a été plus obstinée, plus vaillamment soutenue de part et d'autre......Le prophète encourageait ses guerriers au combat en déployant son étendard et ses manitoux; mais comme en sa qualité de Grand-Prêtre, il ne lui était pas permis d'être un sot, il se tenait bien loin du danger, sur une petite hauteur, tandis que son frère se battait comme un lion. Enfin il prit prudemment la fuite avec les vaincus, et laissa le champ de bataille couvert de ses bons croyans, ainsi que d'armes et de bagages de manufacture anglaise."

Il est probable que Tecumseh était de retour du sud lors de la bataille, et il put s'y trouver en effet. Après la retraite des Américains, il fit une démonstration contre les

premiers postes de l'Union, puis rebroussa chez les Hurons qui, contrairement à leurs usages, lui conférèrent la dignité de Grand Chef, quoiqu'il n'eut que quarante ans, et qu'il fut étranger. Les Anglais le firent général-major, et lui firent une pension. Son appel réunit trois mille sauvages au conseil tenu à Malden. Ouinimac, Chef Pouteouatamis, se déclara pour la paix, mais toutes les tribus levèrent la hache de guerre. Tecumseh devint le généralissime de toutes ces bandes diverses par un consentement tacite aussi rare qu'étonnant. Il possédait le secret de les amener à ce qu'il voulait, par cet ascendant que donne le génie, et par cette essence de persuasion qui a pu lui faire appliquer ce mot du poëte Ennius destiné à Cethegus, *Suada medulla*.

Si l'on excepte l'invasion des Iroquois contre les premières peuplades du Canada, il n'y a point d'exemple de si grande multitude de sauvages marchant à la fois sous un même Chef. Ils partagèrent les exploits de l'immortel général Brock. En 1813, Tecumseh en réunit deux mille cinq cents au Détroit. Après la bataille de Frenchtown, on le trouve avec Proctor [1] poussant le général Harrison, qui avait cru reprendre le Michigan. Le fort Meigs fut investi à sa vue. Le général Clay vint au secours et culbuta d'abord les confédérés ; mais Tecumseh rappella la victoire à la tête de ses guerriers. Il tailla en pièces le régiment du colonel Dudley, et l'on tua en tout quatre cents hommes. Le général Harrison s'enfuit vers l'Ohio pour en ramener des renforts. Le Sachem se sépara alors de Proctor, et se répandit sur la frontière des deux Etats à la tête de deux mille guerriers. Après avoir atteint et battu une seconde fois l'arrière garde d'Harrison, et lui avoir enlevé mille bêtes à cornes, il continua à observer ses mouvemens, et couvrit le siége de Stephenson, sur la rivière Sandusky. Le major Croghan commandait une garnison de cent soix-

---

[1] Que M. Isidore Lebrun prend pour un Sachem : il le dit brave comme Bayard.

ante soldats. Ils n'auraient pu tenir contre cinq cents Anglais et huit cents sauvages, mais la division se mit entre les deux Chefs. Après une canonnade de deux jours, le général Proctor voulut ordonner aux sauvages de monter à l'assaut : Tecumseh s'y opposa en disant : " Brock ne parlait point comme tu fais ; tu dis, toi, allez attaquer, mais lui, il disait, allons à l'ennemi." Il rebroussa sur Malden, et Proctor fut contraint de le suivre. Le major Croghan reçut les remerciemens du Congrès avec le grade de lieutenant-colonel, et les Dames de Chilicothe l'armèrent d'une riche épée. Dans ce temps même, Perry se rendait maître de l'Erié par une victoire. Il devint nécessaire que l'armée de terre retraitât pour n'être pas prise entre deux feux. La difficulté était de faire trouver la chose bonne à Tecumseh. Les Chefs s'assemblèrent à Amherstburg, et le général Proctor leur proposa de l'accompagner dans son mouvement rétrograde. Notre Sachem prononça un discours dont la traduction a été imprimée. " Les marques de distinction que tu portes à tes épaules, disait-il au général, arrache-les, jette-les à tes pieds et marche. As-tu déjà oublié les promesses que tu nous as faites, en disant que toi et tes soldats vous mêleriez votre sang avec celui de mes guerriers pour la défense de ces forts. Il y a longtems que je m'aperçois que tu ne mettais pas en moi toute la confiance que tu devais ; et ce n'est pas la première fois que je te connais menteur. Tu dois avoir enfin fini de m'étourdir les oreilles en publiant que notre Père en bas (Sir George Prevost) devait envoyer ici des munitions et des troupes? Ta méfiance a-t-elle enfin cessé ? Mais je n'ai pas oublié tes promesses, quand tu disais que tes soldats seraient forts. Quoique sauvage, j'ai été accoutumé à dire vrai, et je veux te faire dire vrai à toi aussi : je veux que tes jeunes gens mêlent leur sang avec le nôtre." Proctor l'interrompit ici, et lui dit qu'il fallait retraiter, parce qu'il n'y avait pas moyen de subsister dans le pays. " As-tu oublié, reprit Tecumseh, que mes jeunes gens t'ont dit qu'il y avait des poissons au

fond du lac? Si tu m'eusses écouté, quoique je ne sois qu'un sauvage, les choses iraient mieux qu'elles ne vont. Mais le Grand-Esprit a donné à nos pères les terres que nous possédons; et si c'est sa volonté, nos os les blanchiront, mais nous ne les quitterons pas." La seule alternative était de le convaincre dans une entrevue particulière. Le colonel Elliot l'ayant conduit chez le général, on lui fit voir une carte du pays, la première qu'il eût jamais vue. On lui eut bientôt fait comprendre que l'on allait être enveloppé. Malden fut évacué, et le 28 du mois de septembre, les généraux Cass et Harrison, et le gouverneur Shelby y entrèrent avec l'armée américaine.

Après une retraite longue et difficile, Proctor et Tecumseh firent halte au village Moravien, résolus de défendre ce poste avantageux. Les Anglais furent rangés dans un bois clair, et les sauvages à leur gauche, dans un bois plus épais. Le plan de bataille fut montré à Tecumseh qui en fut satisfait; et les dernières paroles qu'il adressa au général furent celles-ci: "Chef, recommande à tes jeunes gens de tenir ferme." Les Anglais, découragés par la retraite, et exténués par les privations qu'ils enduraient, plièrent au commencement du combat, tandis que Tecumseh fesait des progrès rapides, malgré la disproportion des forces. "Le fait le plus important de cette journée, écrit le R. P. Thébault, fut la mort de Tecumseh. Il paraît certain que ce brave Sachem périt dans un combat corps à corps avec le colonel Johnson. On dit qu'après la défaite des troupes anglaises, le régiment des carabiniers du Kentucky se replia sur les sauvages, qui n'avaient pas encore été entamés. La voix terrible de Tecumseh pouvait se distinguer au milieu du bruit de l'artillerie et des évolutions militaires. Il s'attaqua de suite à Johnson qui, monté sur un cheval blanc, menait les Kentuckiens à la charge. Déjà Tecumseh levait son casse-tête, quand Johnson le renversa d'un coup de pistolet. Les historiens américains s'accordent à regar-

der le Sachem Shaouani comme un héros. Brave, éloquent, généreux, d'un port majestueux, d'une taille élevée, il sut gagner l'affection et la confiance entière de ses compatriotes. Tant qu'ils l'eurent à leur tête, ils ne désespérèrent de rien; ils se jetaient, sur sa parole, dans les entreprises les plus hasardeuses, et si, dans les desseins de la Providence, ils eussent dû conserver leur nationalité et leur territoire, Tecumseh semblait fait pour être leur premier Roi."

Dans la bataille décisive des villages moraviens, dit M. Thatcher, il commandait l'aile droite (la gauche) de l'armée confédérée, et se trouvait à la tête du seul corps qui fut engagé dans l'action. Dédaignant de fuir lorsque tout fuyait autour de lui, il se précipita dans la mêlée, encourageant les guerriers par sa voix, et brandissant sa hache de guerre avec une force redoutable. On dit qu'il alla droit au colonel Johnson.........Soudain, les rangs s'ouvrirent; personne ne les commandait plus. Qui eut l'honneur de tuer Tecumseh? Tout le monde sait qu'il fut tué; il est possible que ce fût de la main de Johnson, qui fut blessé au même endroit, mais on ne peut rien dire de plus.

Le tombeau dans lequel les Hurons déposèrent les cendres de Tecumseh après que l'armée américaine se fut éloignée, se voit encore près des bords d'un marais de saules, au nord du champ de bataille, sous un large chêne incliné. Les roses sauvages, et les saules l'environnent à distance; mais le tertre où il se trouve ne laisse voir aucun arbrisseau, grâce aux fréquentes visites des sauvages. Ainsi reposent dans la solitude et le silence les restes du Bonaparte de nos tribus. Le gouvernement britannique pensionna sa veuve et le prophète Elsquataoua; les haut-canadiens ont ouvert une souscription pour ériger un monument au défenseur de leur Province, et M. G. H. Cotton vient de publier aux Etats-Unis: "Tecumseh or the West thirty years since." On trouve aussi sur ce héros un poëme en trois chants dans le "Canadian Review;" et l'on

peut dire qu'ici, tout le monde veut écrire sur Tecumseh [1], comme en Europe chacun veut transmettre ses pensées sur Napoléon. Il y a sans doute une grande distance entre le héros transatlantique et celui des forêts de l'Amérique septentrionale; mais celui-ci fut aussi dans son genre un génie extraordinaire, un homme colossal.

Dans le temps que l'on équipait la flotille du lac Erié, Tecumseh dina souvent à la table du général Proctor, et il s'y montra toujours de manière à ne pas donner le moindre mécontentement à la dame la plus délicate. Cela fait contraste avec la rudesse de son éloquence. Au conseil que le général Harrison tint à Vincennes en 1811, les Chefs de quelques tribus étaient venus se plaindre de ce que l'on avait acheté quelques terres des Kikapoux. On sait qu'il ne fut rien décidé à cette conférence, qui finit d'une manière abrupte, en conséquence de ce que Tecumseh traita le général de menteur. Ayant terminé sa harangue, il regarda autour de lui, et voyant que tout le monde était assis, et qu'il n'y avait point de siége, un dépit soudain se fit voir dans toute sa contenance. Aussitôt le général Harrison lui fit porter un fauteuil. Le porteur lui dit en s'inclinant: Guerrier, votre père, le général Harrison, vous présente un siége. Les yeux noirs de Tecumseh parurent étincellans: " Mon père!" s'écria-t-il avec indignation, en étendant ses bras vers le ciel, " le soleil est mon père, et la terre est ma mère; elle me nourrit, et je repose sur son sein." En achevant ces mots, il se jetta à terre et s'y assit les jambes croisées.

Tecumseh était tout à la fois un Chef militaire accompli, un grand orateur et un homme d'état. Il avait des vues grandes et élevées, et pour les accomplir, des facultés extraordinaires. Son esprit fier, sa noble ambition, sa franchise, et l'inflexibilité hardie, mais prudente, avec laquelle il pour-

---

[1] Une des plus belles terraces de notre capitale porte le nom de " Tecumseh Terrace;" l'on y voit des castors, des arcs, des flèches, etc.

suivait ses desseins, décèle en lui une âme du premier ordre. Et les vertus naïves de l'enfant de la nature!........ jamais on ne put faire prendre de liqueur forte à Tecumseh. Il avait prévu qu'il devait être le premier de sa nation; il avait compris que le vice de l'ivrognerie le rendrait indigne d'un tel rang, ou, pour parler son langage, " il avait reconnu que la boisson ne lui valait rien." Loin d'être brutal envers les femmes, il voulait que l'on eût pour elles les plus grands égards. Mais il n'estimait le sexe qu'à proportion de sa modestie. S'étant trouvé dans une grande compagnie, un officier anglais se mit à le railler au sujet du mariage, le pressant de prendre une épouse, et lui recommandant une jeune veuve vêtue dans tout le complet du costume de bal. Le noble Shaouani, après avoir fixé la dame, répondit avec un mouvement de tête significatif: " non, elle montre trop de chair pour moi." Il avait retrouvé les Hurons dans ces mêmes lieux d'où ils avaient été chassés par les Iroquois: il rappella leur ancienne gloire. Mais voici ce qui honore plus sa mémoire. Dans un conseil, il les exhorta à ne pas transmettre à son fils, après sa mort, la dignité de Grand-Chef, parce que, disait-il, il était trop beau, et comme les blancs. Comme un autre Epaminondas, il semblait ne reconnaître d'autre postérité que sa gloire. Après lui, les efforts de sa race ont paru impuissans, et c'est apparemment pour cela que l'auteur de l'Ode des Grands Chefs termine par ces vers:

Des tribus par la mort de ce Chef des guerriers
Se fanent les lauriers;
Mon chalumeau se brise, et ma tâche est remplie.

CHAPITRE VII.

ARGUMENT.

Des Esquimaux—Keraboa—Sackheuse.

Les Esquimaux sont sans contredit une des plus intéressantes familles aborigènes ; mais malheureusement aussi, une de celles sur lesquelles on possède moins de renseignemens. Elle n'a pu me fournir qu'un court chapitre.

Les " Beautés de l'Histoire d'Amérique " font mention d'un jeune Esquimaux du nom de Keraboa. En 1796, y est-il dit, un gentilhomme français (canadien)........pénétra dans le Labrador, et dans ces régions incultes arrosées par la baie à laquelle le pilote Hudson donna son nom. Il visita les huttes de quelques cantons peuplés d'Esquimaux, demeura quelques jours au milieu d'eux, et s'en fit aimer par sa douceur et sa complaisance. Il fit à ces sauvages une telle peinture du bonheur que l'on goûte chez les peuples civilisés, qu'il parvint à émouvoir l'imagination froide d'un jeune homme. Keraboa abandonna sa hutte ses filets, son canot d'écorce, et la Keralite qui partageait ses travaux, et suivit l'étranger à Québec.

A la vue d'une Cité régulièrement bâtie, de grands édifices, et de tous les prodiges de l'art européen, l'enfant de la nature est d'abord frappé d'étonnement et d'admiration. Le luxe des maisons et de la table, une foule d'objets dont il ne soupçonnait pas même l'existence, ravissent son esprit, et entretiennent sa surprise. Mais bientôt il s'accoutume : la vie molle des riches, l'esclavage des pauvres, cette bassesse et cette corruption de tous, maintenant frappent ses

regards. Il redemande ses rivières poissonneuses, ses monts glacés, l'indépendance de sa vie errante. Il court, il s'agite, il gravit les montagnes les plus escarpées : là, durant tout le jour, ses regards cherchent le pays où il a laissé ses frères, la compagne qu'il ne reverra plus, ses lacs, son océan, sur lesquels il s'élançait dans un frêle canot, malgré les tempêtes. La nuit, il va s'étendre tristement au bord d'une rivière glacée, qui lui offre du moins une image de la patrie. Il verse d'amères larmes ; ses plaintes et ses soupirs troublent le silence des ténèbres, et le sommeil fuit loin de ses yeux creusés par la douleur. Enfin il devient la victime de son désespoir ; une funeste langueur dessèche ses viscères, et va tarir dans son cœur les sources de la vie. Sa poitrine ne peut être arrosée des larmes de ceux qu'il a laissés, ni le sol natal recevoir ses os. Keraboa meurt sans songer à cette dernière consolation ; mais la cruelle pensée qu'il va s'endormir sous un ciel étranger empoisonne ses derniers soupirs !

Sackheuse, autre Esquimaux célèbre, peut embarrasser les chercheurs qui voudraient philosopher sur les causes qui rendirent si déplorable le sort de Keraboa. Né en 1797, Sackheuse fut trouvé par les Anglais dans les régions polaires, et conduit à Leith, en 1816. Il retourna dans son pays en 1817, sur le vaisseau qui l'avait pris ; mais voyant qu'une sœur, sa seule parente, venait de mourir, il dit adieu à sa patrie, et retourna à Leith, d'où il se rendit à Edimbourg, chez Nasmith, artiste éminent, qui découvrit en lui de grandes dispositions pour le dessin, et l'instruisit dans cet art. L'amirauté anglaise attacha de l'importance à l'avoir pour interprète dans les nouvelles expéditions scientifiques qu'elle projettait : elle tenta de lui donner une éducation libérale. Il la poursuivit et la perfectionna avec une ardeur et une capacité étonnantes. Engagé dans la première expédition du capitaine Ross aux régions arctiques, en 1818, il rendit de signalés services par son courage, et son adresse à traiter avec les natifs. De retour à

Londres, et fatigué de la sensation qu'il y fesait, il fut envoyé à Edimbourg avec un officier de l'expédition. Il y fut surpris au milieu de l'étude, par une inflammation qui l'emporta le 14 février, 1819, malgré les efforts des premiers médecins de la capitale.

Sackheuse, dit M. E. Bellchambers, dans son Dictionnaire Historique, se distingua par un courage et une intelligence qui jettent un grand lustre sur sa race, en apparence si inculte et si rude (1). Ses manières étaient simples, et son naturel obligeant et fort tendre. Il aimait la société, et comme il intéressait beaucoup par sa candeur, jointe à une science acquise, il jouissait d'un cercle étendu et choisi. Il avait cinq pieds et huit pouces, et possédait une grande force musculaire. Il était très bien proportionné, et d'une fort belle contenance. On ne dit pas qu'il se soit marié en Angleterre, et il est bien probable que non, puisqu'il n'avait encore que vingt-trois ans quand il mourut.

---

(1) Le fait de Sackheuse, de Siquahyam, de Kussik et de plusieurs autres ne prouve-t-il pas que l'on doit prendre pour du pédentisme ce passage d'un philosophe moderne: " Il est prouvé par un examen anatomique que le cerveau des Caraïbes, des Esquimaux........a moins d'ampleur que le nôtre dans la partie frontale de ses hémisphères, et par conséquent moins d'aptitude aux connaissances d'acquisition, faute d'un espace où elles puissent être élaborées. L'opération, en quelque sorte, digestive de la sensation s'y fesant mal, ou pas du tout, les organes des relations extérieures dirigent en vain vers ce centre le produit de leurs recherches; leurs divers rapports s'y combinent peu. La masse de l'encéphale finit ainsi par perdre sa prépondérance, bien caractérisée dans l'homme sur le plexus solaire et sur le grand sympathique. Le reste du système nerveux la domine par le calibre de ses vaisseaux agrandis; d'où il arrive que les déterminations instinctuelles acquièrent un surcroit de forces et même d'intelligence apparente, ce qui rabaisse l'être vers l'animalité, tandis que celles du raisonnement s'appauvrissent dans la proportion opposée............" Voilà toute une théorie, tout un système à la Cabanis. Fût-il fondé, il ne devrait pas attaquer les races primitives de ce continent. Le sauvage de cette partie est de fait l'être le mieux conformé par la nature, de laquelle il semble n'être point sorti. Son intelligence me paraît au-dessus de la nôtre, hors en ce à quoi la nature n'a pas permis qu'elle fût appliquée: il suffit de se rappeler le mot de Locke sur Opechancana, roi de Virginie.

Des Sioux—
ries avec

Je n'ai p
appeler,
Septentri
pable?.
j'incline
pas croir
italien,
d'hui les
et les
Nouvea
ouaise
1823,
que s
compt
à la
des E
cesser
agress
des S
aujou
Le
l'an 1
fut en
qui v

CHAPITRE VIII.

—

ARGUMENT.

Des Sioux—Leur origine—Leur histoire primitive—Leurs mœurs comparées avec celles des anciens peuples—Leurs grands hommes—Légende.

Je n'ai pu plutôt parler de ces peuples que l'on pourrait appeler, à beaucoup d'égards, les Arabes de l'Amérique Septentrionale. Quelle fut l'origine de cette famille remarquable?.........M. Beltrami la croit venue du Mexique, et j'incline vers ce sentiment; mais comme on dit qu'il ne faut pas croire sans raison, j'analyserai ce qu'en dit l'Anacharsis italien. Il parait, selon lui, que le pays qu'habitent aujourd'hui les Sioux était autrefois la propriété des Chippeouais, et les Montagnes Rocheuses, qui séparent ces contrées du Nouveau Mexique, étaient appelées Montagnes Chippeouaises. Eskibugicoge, Sachem Chippeouais, disait en 1823, à ce voyageur, qu'il y avait plus de trois mille lunes que son peuple était en guerre avec les Sioux, et si l'on compte une année par douze lunes, on remonte à peu près à la conquête du Mexique. Les Sioux fuyant la cruauté des Espagnols, envahirent les terres des Chippeouais qui, resserrés dans leurs foyers, jurèrent une haine éternelle aux agresseurs. Cela supposé, donnons un aperçu de l'histoire des Sioux après la conquête des terres qu'ils occupent aujourd'hui.

Les Sioux eurent leur Hélène comme les Grecs. Vers l'an 1650, selon Balbi, Ozalapaïla, femme de Ouihanoappa, fut enlevée par Ohatampa, qui tua le mari, et ses deux fils, qui venaient la redemander. La guerre s'alluma entre ces

deux familles, les plus puissantes de la nation. Les parens, les amis, les partisans des deux côtés prirent fait et cause: une guerre civile divisa la nation en deux peuples distincts, les Assiniboins, d'Achiniboina, faction du Paris Sioux, et les Dacotahs ou Sioux proprement dits, de Siovaé, faction de Ouihanoappa.

Les Français connurent très peu les Sioux. Cependant, un de leurs Chefs fut envoyé comme ambassadeur au Comte de Frontenac. Il l'approcha d'un air fort triste, lui appuya les deux mains sur les genoux (1) et lui dit les larmes aux yeux: "Toutes les autres nations ont leur père; la mienne seule est abandonnée dans les bois, comme un enfant exposé aux serpens et aux tigres." Je n'imagine pas comment le grand homme négligea cette alliance, si ce n'est, que rarement les hommes pourvoient à tout.

Ces peuples ne reconnaissent qu'un Dieu, Tangoouacoun, infini en sagesse et en puissance. Tout le reste est un problême.

Ils parlent la langue Narcotah, une des quatre langues mères, et, dit Beltrami, elle est une nouvelle preuve de leur origine mexicaine.

Je regrette de dire que les Sioux sont parmi les quelques peuplades qui ont oublié la nature, envers le beau sexe. Voici comment se font leurs mariages. Un sauvage éprouve-t-il de l'amour pour une jeune fille, il la demande à son père. Elle vient frapper à sa porte, et, s'annonçant par son nom, elle demande si son fiancé est présent; on ouvre, et ses amis la présentent à l'époux, qui est debout au milieu de la loge. Il lui fait ses complimens, et s'assied avec elle sur une natte. Les Romains fesaient asseoir la fiancée sur la toison d'une brebis, pour l'avertir que c'est à elle de couvrir son mari. Chez les Sioux, l'époux présente à son épouse une botte de foin, pour lui signifier qu'elle ne

(1) On voit dans Homère, Minerve supplier Jupiter dans cette posture, et encore Priam, quand il redemande à Achille le corps d'Hector.

doit se mêler que de porter son fardeau comme une bête de somme. Cette botte est dit-on entremêlée d'herbes d'une odeur si délicate, et arrangée avec tant d'art, qu'elle éclipse le talent des fleuristes.

La femme malheureuse chez ce peuple enfante des héros. A quinze ans le jeune Sioux devient un guerrier; il lui tarde de se montrer, il brule d'impatience de tremper ses mains dans le sang ennemi. La danse de la guerre anime son jeune courage.

Si la femme est esclave, la passion de l'amour n'est pas moins forte. Un rocher qui se projette sur les eaux du lac Pepin, rappelle celui de Leucade. La muse de Mitilène s'y précipita de dépit: Oholoaïtha, plus belle qu'heureuse, trancha le cours de sa vie, séparée de son Anikigi, jeune et beau guerrier Chippeouais.

On déclare la guerre en jettant un tomahack sur les terres de l'ennemi, comme autrefois le *Fecialis* des Romains jetait une javeline. Achille immolait des jeunes Troyens à Patrocle: les Sioux et les Mexicains sacrifiaient leurs ennemis à leurs guerriers tués dans les combats.

Après la guerre, la chasse exerce l'enfance, la jeunesse et l'âge viril. Avant que de partir, on se purifie devant le dieu de la nation. J'ai cité plus haut quelques chasses célèbres. Ce goût du sauvage pour la chasse rappelle les premiers hommes: les peuples primitifs étaient chasseurs. Ce qu'il y a de plus remarquable chez nos Sioux, c'est que l'on découvre au milieu d'une superbe et vaste prairie, un grand bloc de granit, figure de Tangoouacoun, à qui tous les chasseurs viennent faire la révérence. Il est peint comme on représentait le soleil avant *Maria*, avec un nez, des yeux et une bouche.

On voit également dans l'antiquité la musique naissante des Sioux. Les Grecs primitifs avaient comme eux une espèce de castagnettes faites d'os ou de coquilles. Comme eux les Romains marquaient la cadence avec des sonnettes qu'ils attachaient à leurs pieds. Les Sioux ont le tambour

de basque, et le *manuductor* dans celui qui conduit la danse. La simphonie chez les Grecs comme chez eux était formée de l'union de la voix et des instrumens. La musique de nos peuplades, bien que monotoné, a quelque chose d'animé et de touchant. Mars préside plutôt à ces fêtes que Terpsichore, ignorée des sauvages. Ils y paraissent en armes, et la tête ornée de plumes de Kiliou ([1]), apanage exclusif des preux guerriers. Cet oiseau est si rare que celui qui en tue un, reçoit les complimens de tout le camp, et acquiert le droit de porter une de ses plumes. Il en ajoute une autre autant de fois qu'il tue un guerrier dans les combats. Ce panache ne relève pas peu ces preux des forêts, avec leur manteau qu'ils adaptent à leur corps avec cette grâce qu'avaient les Romains sous leur *Pallium*. Leurs mocassins ressemblent aux *cothurni:* ils ajoutent en hiver une espèce de guêtres sur les genoux, comme les Cimbres au temps de Marius.

Leurs armes offensives sont l'arc et les flèches, la pique, la hache et la massue, comme les soldats de Tamerlan. Ils ont aussi adopté le fusil. Le bouclier est leur seule arme défensive. Ils le peignent de même que les anciens, quoique moins magnifiquement que celui d'Achille, qui était au reste l'ouvrage des dieux !

Si je viens à parler des illustres de la nation, M. Beltrami parle de Tantangamani, père de l'infortunée Oholoaïtha. Il retrouve dans Ouamenitonka la fameuse statue d'Aristide dans le Museum de Naples, et celle de Caton dans Cetamvacomani ; mais quelqu'intérêt que puisse leur prêter l'érudit italien, je ne trouve rien de si romanesque que l'histoire d'Alleouemi et de Ouabisciuova.

Alleouemi descendait des anciens Chefs. Il vint aux Etats dans sa jeunesse, et fréquenta l'Université de Wash-

([1]) Je ne trouve rien sur cet oiseau dans les additions de Chneider et de Lefebvre de Villebrune aux mémoires philosophiques et physiques de Don Ulloa.

ington, où son nom devint en grande célébrité parmi les élèves. A dix-sept ans il épousa, malgré les efforts de quelques amoureux éconduits, Miss Brighton, fille d'un riche négociant de la capitale, et reprit avec elle le chemin de sa tribu. Ouabisciuova, le Lion des Dacotahs, les régissait en Dictateur; mais le jeune Chef fit valoir la noblesse de sa naissance, et supplanta ce rival. Il conserva, par sa sagesse et sa fermeté, le territoire que le Congrès convoitait depuis longtems, et, confiant dans son influence, il songea à devenir le législateur des Dacotahs. Ses vues élevées et son génie alarmèrent le gouvernement, et le major Sherbury, gouverneur du fort St. Charles, eut ordre d'exciter contre lui son redoutable adversaire. Il députa en même temps vers Alleouemi le capitaine Smith, pour lui offrir un commandement dans l'armée de l'Union. "Nos voisins des villes, répondit le jeune Chef, regrettent qu'il y ait au fond de la prairie un peuple qui s'oppose à leurs continuels envahissemens. Ils veulent enlever aux Sioux leur Chef, leur protecteur, leur ami; celui qui fait tous ses efforts pour leur conserver le pays stérile que nous ont laissé nos pères. Ils m'envoient une ancienne connaissance des salons de Washington, pour m'éblouir et me faire déserter la cause de mon peuple. Eh! qui vous a dit que je pourrais renier mon pays et mes ancêtres? Les peuplades que vous dédaignez si fort ne seraient elles civilisées que par la conquête; et pourquoi un Dacotah, après avoir puisé chez vous cette instruction dont vous êtes si fiers, ne chercherait-il pas à adoucir leurs mœurs, tout en défendant leur sol? Vous avez encouragé mon rival: les citadins ne devaient pas manquer de faire jouer la trahison, tout en usant de belles promesses."

Cependant Ouabisciuova, peu soucieux des séduisans discours des Américains, attaqua la barque qui avait amené le capitaine Smith, et Williams, touriste anglais. Quatre soldats furent tués et l'équipage garrotté. L'héroïque Alleouemi se dévoua pour ceux qui cherchaient la ruine de son

peuple. Il entra dans le conseil des Dacotahs et, tout en protestant de sa haine contre les Américains, il essaya de faire entendre qu'il fallait prendre quelque chose de leur tactique et de leurs mœurs, pour leur résister plus efficacement. Mais entraîné bientôt par ses pensées, sa haute intelligence ne put se contenir dans les bornes étroites de l'esprit de ses compatriotes. Dans cet élan patriotique, il oublia, ce jeune Chef, que l'astre du jour ne répand que par degrés ses rayons sur la terre. Il condamna les usages de ses ancêtres, et leurs petits neveux le vouèrent à l'exil. Alleouemi partit de nuit, après avoir délivré les auteurs du drame qui va se déployer. A peine fuyaient-ils que des cris affreux se firent entendre dans les bois, des guerriers parurent sur le rivage, et des flèches volèrent, siflant à la surface de l'eau. Le jeune héros regarda quelques instans la fureur impuissante des Sioux, puis il laissa tomber sa belle tête sur sa poitrine, en murmurant ces paroles, écho du trouble de son cœur: " Je suis donc l'ennemi de mon peuple?" Pour agraver le malheur de sa situation, Miss Brighton périt de lassitude près de l'endroit où la rivière Plate se jette dans le Missouri. Le lendemain, une lugubre et solemnelle cérémonie s'accomplissait sur la cîme de la montagne qui sépare les deux territoires. Les étrangers s'éloignèrent pour ne pas troubler les muets adieux de cet homme énergique, qui s'agenouilla sur le sol, et demeura absorbé dans sa douleur. Il se leva, et ses compagnons le virent monter sur un rocher qui dominait toute la plaine, et d'où il fit entendre un cri perçant que les Sioux prirent pour une insulte. Alleouemi leur fit signe de l'attendre, et des hurlemens prolongés témoignèrent qu'ils l'avaient compris. En vain Smith et Williams voulurent le retenir: il jeta un dernier regard sur la tombe de sa compagne, salua tout le monde avec grâce, et descendit la montagne. Il est perdu, s'écria Smith, et tous les Américains se précipitèrent vers le rocher. Alleouemi venait de sortir du bois, et s'avançait d'un pas grave et fier. On vit un instant d'hésitation parmi

les Sioux. Ils semblaient intimidés par la contenance impérieuse du jeune Chef, lorsque, du sein d'un massif de feuillage, s'élança un jet de feu et de fumée, et une légère commotion se fit entendre dans la plaine. Alleouemi tomba, et Ouabisciuova, qui l'avait frappé, sortit de sa retraite en brandissant sa carabine : il enleva la chevelure à son rival, et s'en fit un trophée.

Alleouemi avait une taille imposante, et un maintien majestueux. Son corps robuste était modèlé dans les plus admirables proportions de la stature. Son visage, quoiqu'il fût de la couleur cuivrée des indigènes, avait cette beauté mâle et fière qui résulte de l'harmonie des lignes, en même temps que de la pensée qui s'y reflète. Tout en lui était noble, et plein d'une grâce naturelle. Williams dit de lui : " J'ai trouvé dans le nouveau monde un homme qui réunissait l'instinct merveilleux, les sens parfaits du sauvage, à l'instruction et à l'intelligence de l'homme civilisé ; la plus large, la plus belle expression de l'humanité."

Le sol des Dacotahs n'était pas encore prêt pour notre civilisation ; il vit renaître l'empire d'un véritable héros sauvage, de Ouabisciuova qui, enveloppé dans sa large peau d'ours, cent chevelures suspendues à ses jambes, et agitant son tomahack orné de cercles d'argent, semblait plus fait pour commander aux Sioux.



CHAPITRE IX.

—

ARGUMENT.

Saguova ou le dernier des Iroquois—Son premier triomphe oratoire; il s'oppose à la vente des terres—Déclaration de guerre contre les Anglais—Discours de Saguova—Sa disgrâce et son rétablissement—Ses entrevues avec Washington et Lafayette—Réflexions.

Au milieu de la torpeur générale qui succéda à la mort de Tecumseh, un homme pensa rétablir l'ancienne splendeur de la République des Cinq Cantons, Saguova, appellé Red-Jacket chez nos voisins. Il n'avait que trente ans lorsque les Etats-Unis conclurent un traité avec les Iroquois sur la belle élévation qui commande le lac Canandagua. Deux jours s'étaient passés en négociations, dit un correspondant du New-Iork American, et l'on allait signer, lorsque le jeune Chef se leva. Avec la grâce et la dignité d'un sénateur romain, il se couvrit de son manteau, et, d'un œil perçant, regarda la multitude. Il se fit un parfait silence, hors l'agitation des arbres sous lesquels étaient rangés les ambassadeurs. Après une pause solennelle, il commença à parler lentement et par sentences, autre Mirabeau des forêts de l'Amérique; puis s'animant graduellement avec son sujet, il fit une peinture naturelle de la simplicité et du bonheur primitifs de sa race, et présenta les maux que lui ont causés le commerce des Européens, avec un pinceau si

hardi et si vrai cependant, que l'effet qu'il produisit ne saurait s'exprimer. Les ambassadeurs des Cantons éprouvèrent le sentiment de la douleur ou celui de la vengeance, et les députés de la République, seuls dans un pays ennemi, craignirent pour leur vie, lorsqu'un Chef favorable aux Américains fit cesser le conseil, et donna ainsi le temps aux esprits de se refroidir. Les Mingos livrèrent un grand lit de terres à leurs plus cruels ennemis, mais le jeune Seneca eut dès lors des amis. Il grandit rapidement aux yeux de ses compatriotes, qui lui confièrent l'autorité suprême. On peut dire que dans cette situation, Saguova réussit au-delà de ce que l'on pouvait attendre, si l'on considère que, depuis plus d'un demi-siècle, la Confédération, jadis si formidable, était resserrée sur un petit espace de terre environné par la civilisation. L'ancien Forum d'Onnondaga était désert, lorsque le jeune Chef rallia autour de lui quelques hommes dignes des premiers Iroquois. Il rappella l'indépendance nationale, dont il ne dévia jamais. Mais il ne fut compris qu'à demi par ses compatriotes, auxquels la soif de l'or pouvait bien peut-être faire vendre les personnes, après avoir aliéné le sol.

Si les Anglais, dans la dernière guerre, trouvèrent les Iroquois assez déchus pour dédaigner leur alliance, ils eurent tort de les forcer à se jeter dans les bras de leurs ennemis, en saisissant la Grande Ile, propriété des Cantons, sur la rivière Niagara. Toute la population ne passait pas alors huit mille âmes : elle arma cependant mille guerriers, et ce fut à leur tête que Saguova, le 13 août, 1812, défit les troupes anglaises au fort George avec le général Boyd.

Au retour de la paix, il reprit l'administration des affaires de sa nation, et s'opposa aux progrès des missionnaires. Le discours suivant est un des plus remarquables, et le seul que l'on ait de lui dans son entier.

" Ami (dit-il au ministre), le Grand-Esprit a voulu que nous nous rencontrassions en ce jour. Il règle sagement

toutes choses, et il nous accorde une belle journée, car les nuages se sont dissipés devant le soleil qui brille au-dessus de nous. Nous avons prêté l'oreille à ta harangue.

" C'est pour toi que ce feu brule au milieu du conseil. Tu veux que nous te disions ouvertement la pensée de notre âme: nous nous en réjouissons, car nous n'avons tous qu'une même pensée.

" Tu dis que tu ne partiras pas que tu n'aies une réponse. Il est juste que tu l'aies, car ta cabane est bien loin, et nous ne voulons pas te retarder. Nous allons te dire ce que nous ont appris nos pères.

" Au commencement nos ancêtres régnaient seuls sur cette grande île: leur domaine s'étendait de l'Orient à l'Occident. Le Grand-Esprit l'a faite pour les hommes rouges (1). Il créa le bufle et le daim pour les nourrir, l'ours et le castor pour les garder du froid. Il dispersa ces créatures par le pays, et nous montra la manière de les prendre. La terre produisait aussi du maïs, et le Grand-Esprit avait donné tout cela à ses enfans rouges parce qu'il les aimait.

" Vos pères traversèrent les grandes eaux, et vinrent dans cette île, mais en petit nombre. Ils ne trouvèrent que des amis dans le peuple rouge, qui leur donna un grand lit de terre, afin qu'ils pussent prier le Grand-Esprit, sans crainte du Grand Roi. Ils étaient au milieu de nous, nous leur donnions à manger, et eux, ils nous donnaient du poison. Les blancs connaissaient le chemin de notre île, et il en vint un plus grand nombre. Ils nous appelèrent frères, et nous leur donnâmes nos plaines et nos côteaux.

" Alors nos domaines étaient vastes; mais vous êtes devenus un grand peuple. Notre pays est dans vos mains, et la prière y fait des progrès.

" Ecoute, tu dis que tu viens nous apprendre à prier le

(1) Quoique les sauvages n'y attachent pas d'importance, ils se nomment, vers le nord, les hommes rouges, pour se distinguer.—(Don Ulloa.)

Grand-Esprit, afin que nous soyons heureux dans la suite. La prière est écrite dans un livre qui a été donné à vos pères, et le Grand-Esprit a parlé au peuple rouge.

" Tu dis qu'il n'y a qu'une manière de prier le Grand-Esprit, parce que elle est venue d'un homme vénérable; et nos anciens nous ont enseigné une religion qui leur fut donnée par le Grand-Esprit. Elle nous enseigne à le remercier de ses dons, et à vivre dans l'union avec nos frères.

" Le Grand-Esprit, qui a fait tous les peuples, n'a pas fait les hommes de ce pays-ci comme les autres. Il vous a donné les arts, que nous ignorons. Il nous a aussi accordé beaucoup de choses, et une prière différente, à notre usage.

" Nous te prenons par la main pour que tu retournes à tes amis."

Il est digne de remarque que ce discours ne contient pas un seul mot qui sente la rudesse. Saguova était véritablement affable. On en voit un exemple dans une entrevue avec le colonel Snelling. Cet officier partant pour Governor's Island, il vint lui dire adieu, et ajouta: " J'apprends que notre Grand-Père t'envoie dans une île qui porte le nom de Sachem; j'espère que tu deviendras aussi un Sachem. On dit que les blancs sont glorieux du grand nombre de leurs enfans; que le Grand-Esprit t'en donne mille."

Son opposition aux empiètemens des Etats-Unis le firent disgracier en 1827; mais il se releva par son éloquence, et il ne fut pas dit que Saguova vécût dans l'oubli de sa nation.

Il visita les villes de l'Atlantique (1) en 1829, et, au milieu de la sensation qu'il y fit, il soutint la dignité de son rang et de sa renommée. Washington l'avait voulu voir, et

---

(1) Red-Jacket. This celebrated Indian Chief, who has recently attracted so much attention at New-Iork and the Southern Cities, has arrived in this City, and has accepted an invitation of the Superintendent to visit the New-England Museum, this evening, March 21, in his full indian costume, attended by Captain Johnson his interpreter, by whom those who wish it can be introduced to him.

lui avait fait présent d'une médaille d'or qu'il porta toujours depuis. Ce fut dans sa dernière visite aux Etats-Unis, qu'il vit le général Lafayette à Buffalo. Les deux héros s'étaient connus à Stanwix, en 1784. Il faut convenir que le patriote français se montra spirituel et poli comme ceux de sa nation. " Où est le jeune Chef, dit le général, qui s'opposa avec tant d'éloquence à ce que l'on enterrât la hache de guerre ? " C'est Saguova, répondit froidement le Sachem, qui avait alors ravagé les frontières de la Nouvelle-Iork, du New-Jersey, de la Pensylvanie et de la Virginie. Le général français n'avait pas beaucoup vieilli. Saguova le remarqua, et lui dit : " Le temps a fait de moi un vieillard, mais toi, le Grand-Esprit t'a laissé tes grands cheveux." Lafayette eut la bonne fortune de se rappeler quelques mots Iroquois, qu'il répéta avec une complaisance qui grandit beaucoup l'idée avantageuse que le Sachem avait déjà conçue de lui.

Saguova mourut le 19 janvier, 1830, et fut enterré le 21, près de Buffalo. Ses compatriotes regardèrent avec indifférence les cérémonies que firent les Américains, et lorsqu'elles furent terminées, plusieurs orateurs parlèrent successivement, et rappelèrent ses exploits et ses grandes qualités. Ils n'oublièrent pas son appel prophétique : " Quel est celui qui me succédera au milieu de mon peuple." Ils pleurèrent une gloire déjà passée, et entrevirent la ruine de leur nation. La mort de Saguova rappelle celle d'Alexandre.

Un Américain bel esprit, mais singulier dans ses idées, a dit : " L'ouest ne doit pas peu aux conseils d'un sauvage qui, pour le génie, l'héroïsme, la vertu, et tout ce qui peut faire resplendir un diadême, laisse loin derrière lui non seulement George IV et Louis le Désiré, mais l'empereur de Germanie et le czar de Moscovie." Il est vrai que bien des modernes qui ont voulu républicaniser ont eu l'esprit curieusement tourné.

La licence entre mieux dans la poésie : peut-être même ne se fait elle pas sentir dans les vers suivans :

> Though no poet's magic
> Could make Red-Jacket grace an English rhyme,
>
> ....
>
> Yet it is music in the language spoken
> Of thine own land; and on her herald-roll,
> As nobly fought for, and as proud a token
> As Cœur-de-Lion's of a warrior's soul.

William Weir a laissé un magnifique portrait de Saguova, dans la collection de James Ward, écuïer, ami distingué des beaux arts.



CHAPITRE X.

ARGUMENT.

Chetabao, roi des Omahas—Ses artifices et ceux de son grand-médecin—Il se défait de tous ses ennemis—Sa mollesse—Il meurt de la peste—Réflexions.

Ce Sachem, mort en 1832, a été un homme remarquable. Il s'acquit une grande popularité parmi ses compatriotes par mille travaux glorieux; mais la distinction dont il se montra plus avide fut un pouvoir sans limites. Il était efficacement aidé dans ses desseins par un prophète ou grand médecin, dont les ordonnances artificieuses et les pratiques de magie en imposaient aux esprits superstitieux de la tribu.

Chetabao ayant donné de ses talens, toutes les preuves requises, on lui conféra le rang suprême; mais poussé par ses vues ambitieuses, il était peu satisfait d'une autorité toute patriarcale, et fondée sur les principes démocratiques. En vain, pour atteindre son but, avait-il déployé tour-à-tour le prestige des exploits guerriers, et le pouvoir d'une éloquence barbare mais énergique: il se formait dans la nation un parti de guerriers rigides, jaloux de leur liberté. Chetabao traitait ce parti de faction séditieuse, de serpens à sonnettes, et l'on méprisait ses reproches. Impatient de la contrainte qui lui était opposée, il résolut de s'y soustraire à quelque prix que ce fût. Mais jugeant en profond politique que la vengeance est souvent nuisible à son auteur, quand il y arrive par la violence, il aima mieux recourir aux ruses du renard. Plusieurs fois par an un colporteur arrive du pays civilisé, pour échanger des marchandises

contre des fourrures ou d'autres objets à sa convenance. Ce fut à un de ces marchands que Chatabao s'adressa pour avoir un remède efficace afin, disait-il, de détruire les bandes de loups qui infestaient les prairies. Le colporteur lui procura de l'arsenic pur. Dès qu'il se vit en possession de cette arme terrible, il n'eut rien de plus pressé que d'en éprouver la puissance. Son père et ses deux frères, dont il redoutait l'influence, furent les premières victimes de ses essais, et leur mort ne réveilla aucuns soupçons. Certain désormais de l'efficacité du poison, il invita tous les mécontens à venir se régaler d'une soupe au chien. Il reçut les conviés de l'air amical qu'il avait coutume de prendre, leur témoigna un très ardent désir de calmer toutes leurs dissensions, et parla hautement de la nécessité de la réunion de tous les partis. Il sut si bien s'insinuer dans les cœurs, que soixante de ses plus redoutables ennemis s'assirent avec lui autour de la large gamelle où fumait l'appétissante soupe. Tous, pour reconnaître dignement l'hospitalité de leur hôte, mangèrent copieusement du plat favori, et firent l'éloge de son goût délicat. Pour dessert, on fit circuler les calumets, et lorsque la vapeur aromatique du tabac eut étendu sa molle influence sur le cercle des guerriers, Chetabao se leva pour parler. Il rappela aux assistans, eux, disait-il, qu'il chérissait comme ses enfans, les menées séditieuses dont ils s'étaient rendus coupables envers l'autorité légitime, qu'il tenait du Grand-Esprit, et de laquelle il était impie de se jouer comme ils l'avaient fait. En témoignage de son assertion, il en appela au jugement de son grand médecin, qui fit un signe de tête affirmatif, puis élevant la voix d'un air inspiré : " Au reste, continua-t-il, les Omahas n'oublieront plus à l'avenir que Chetabao est l'arbitre souverain de leurs destinées ; chiens que vous êtes ! vous serez morts jusqu'au dernier avant le lever du soleil." A ces mots d'un sinistre augure, les convives se levèrent en désordre, et se précipitèrent en hurlant hors de la cabane. Les soixante expirèrent la même nuit au milieu d'atroces douleurs.

Durant tout le reste de sa vie, jamais la tyrannie du Sachem ne rencontra la plus légère opposition. Lorsque à son voyage annuel au pays des Omahas, le marchand arrivait avec sa pacotille, sa majesté prenait tout ce qui était à sa convenance et à celle de son auguste famille, en fesait le compte, et les guerriers recevaient l'ordre de trouver le nombre demandé de peaux de castor, d'écureuil ou de marte. Amolli par une longue prospérité, ce roi sauvage renonça peu à peu à la vie active. Il se fesait prescrire par son grand médecin le repos le plus absolu, et fesait régulièrement sieste après diner, comme un Grand d'Espagne. Par une recherche toute orientale, il avait poussé la jouissance de ce court sommeil jusqu'au dernier rafinement. Ses femmes, au nombre de six, se relevaient deux par deux, et lui chatouillaient l'épine dorsale avec de longues plumes de paon. Si pendant qu'il dormait, il devenait urgent de le consulter sur les affaires de l'état, une seule personne pouvait se hasarder à troubler le repos du monarque, et ce personnage était le grand médecin, son premier ministre. Il se mettait à quatre pattes, s'approchait sans bruit, puis avec une plume, il lui chatouillait agréablement la plante des pieds. Si le roi étendait le bras horizontalement, il fallait se retirer en silence ; mais se frottait-il le nez avec l'index, c'était dire que l'on pouvait parler à sa majesté.

Cependant la petite vérole apparut parmi les Omahas, et, semant la désolation dans leurs deux bourgs, elle enleva aussi le ministre : la mort mit fin à ses simagrées, et il alla rejoindre ceux qu'il avait tués par ses remèdes homicides. On croyait que la dictature garantirait Chetabao ; mais ayant voulu assister aux funérailles de son complice et de son favori, l'accomplissement de ce devoir lui fut fatal. Il eut le temps néanmoins de prendre ses mesures pour faire le plus commodément possible son voyage dans l'autre monde. Il commanda que l'on mît à côté de lui dans sa tombe des armes et des munitions pour se défendre contre ses ennemis ; car il songeait, sans doute, à ses victimes, et

redoutait leur vengeance. Ses funérailles furent pompeuses. Il fut assis droit sur son plus vîte coursier de chasse, et, suivi de toute la nation, on le conduisit à sa tombe, que l'on avait creusée sur les bords du Missouri. On fit descendre dans la fosse le cheval chargé de son maître, et on l'enterra tout vivant, non sans avoir déposé devant lui une portion de maïs. Quant à sa majesté, on enfouit à ses côtés de la viande sèche, un calumet, une carabine, des balles et de la poudre, un arc, un carquois rempli de flèches, et des couleurs pour décorer sa personne tant à la guerre que durant la paix.

L'histoire transmet les vices aussi bien que les vertus: elle rapporte les actions de Denys le tyran comme celles d'Aristide et de Scipion. Mais l'admiration n'est due qu'à la vertu. Miantonimo et Conanchel excitent un vif intérêt. Le dernier Sachem des Omahas intéresse aussi un instant par ses artifices, et la manière dont il sût tromper et asservir son peuple; mais la postérité n'aura pour lui aucune estime.



CHAPITRE XI.

—

ARGUMENT.

Lueurs de civilisation—Cadmus Cheroki—Cussick—Mushulatuba.

Que ce continent ait joui autrefois d'une civilisation avancée, et en particulier la partie septentrionale, comment en douter à la vue des vestiges que l'on rencontre depuis le bord méridional du lac Erié jusques au golfe du Mexique; et le long du Missouri jusques aux Montagnes Rocheuses? Ce sont des fortifications, des *tumuli*, des murs souterrains, des rochers couverts d'inscriptions, des idoles ou des momies. On est étonné de la vaste étendue de quelques ouvrages militaires. Ceux que l'on voit près de Chilicothe occupent plus de cent acres de superficie: c'est une muraille en terre de vingt pieds d'épaisseur à sa base, de douze de hauteur, et entourée de tous côtés, excepté vers la rivière, d'une tranchée large d'environ vingt pieds. Les plus considérables de ces fortifications sont de forme rectangulaire. Elles ont plus de six cents pieds de long sur sept cents de large. Dans le district de Pompey dans l'état de New-Iork, se voient les restes d'une grande ville d'une superficie de cinq cents acres. Trois forts circulaires la renferment comme dans un triangle. L'ancienne fortification découverte par le capitaine Carver, proche du Mississipi, dans le district Huron, a près d'un mille d'étendue: elle est aussi régulière que si Vauban ou le général Pasley en eussent tracé le plan. On peut encore citer celles de l'Ohio (1).

(1) Voir dans l'Encyclopédie Canadienne les recherches de MM. Bartram et de Humbolt.

Je ne dirai qu'un mot des tumuli, monticules de terre de forme conique, comme celles que l'on voit en Russie et dans la Scandinavie. A St. Louis, dans le Missouri, l'on voit un de ces *tumuli* qui a les mêmes dimensions que la pyramide en briques du roi Asychis, c'est-à-dire, deux mille quatre cents pieds de circonférence à sa base, et cent d'élévation. Devons nous attribuer ces monumens aux ancêtres des familles qui habitent encore ces régions, ou à une immigration plus ancienne? c'est une question qui embarasserait les plus savans.

Les indigènes de cette partie du continent américain, dit le géographe Darby, avaient peu d'arts lorsqu'ils furent connus des Européens. Les arts mécaniques ne leur étaient point connus. Ils n'avaient point trouvé la charrue ou la roue, ni fait la conquête des animaux ruminans, premier objet de la civilisation : le chien était le seul animal que le sauvage s'associât. Une cabane était la demeure ambulante de l'espèce humaine sur une étendue de plus de quatre-vingts millions de milles quarrés.

Malgré ce que dit M. Darby, dès l'arrivée de nos pères, le sauvage savait peindre grossièrement toutes sortes d'objets : on trouvait même des peintures délicates selon M. Dainville. Sa teinture est surtout remarquable (1). On est dans l'admiration de voir déployées sur les ornemens dont il se pare, des couleurs bien supérieures à celles qu'emploient les nations civilisées, tant pour l'éclat que pour la durée. L'estimable Dr. Mitchell, de la Société Historique de New-Iork, admire surtout les teintes appliquées aux cuirs. L'art de préparer le cuir et de l'empreindre de ces

(1) J'ôse assurer que l'art de la teinture avait été poussé en Amérique à un bien plus haut degré de perfection qu'il ne l'est même actuellement en Europe, malgré toutes nos connaissances en chimie. Nous savons à peine donner une teinte solide aux matières végétales telles que le coton, le lin, le chanvre. Oviedo a dit· "Les peuples de terre-ferme teignent le coton en couleur tannée, verte, azur, rouge, jaune, et au plus haut degré de perfection.—(Comte Carlo Carli.)

couleurs aussi durables que le cuir même, est familier depuis le territoire des Panis sur la Rivière Rouge, jusqu'aux extrémités du Nord-ouest. Les matériaux des couleurs sont indigènes, et il n'y a que les sauvages qui les connaissent. Ils ont toujours un grand soin de ne donner aucuns renseignemens sur leurs teintures. Les couleurs principales sont le jaune, le bleu, le rouge et le noir. Les Hiétans qui vivent au-delà des Panis, et qui ont très bien apprivoisé le cheval, font des brides travaillées avec beaucoup de goût, et remarquables par la force des couleurs bleue et jaune dont sont teints le cuir et les autres parties.

Mais toutes les peuplades n'étaient pas aussi avancées lors de la découverte, quoique généralement nos pères aient trouvés les indigènes doux et agriculteurs sur les côtes et sur le bord des fleuves. Dans l'intérieur des forêts, l'on a trouvé des peuples vagabonds, qui ont traversé deux siècles sans entendre la voix de la civilisation qui convie tous les hommes. Mais les peuplades jadis les plus intéressantes se sont dispersées ou abruties, et les peuples chasseurs ont tout-à-coup pris leur place. Les Chérokis, les Chickasas et les Choctas n'avaient point connu les ressources des Hiétans et des Panis, mais la grande lueur est venue de leur côté. Les Chérokis ont donné l'élan à la civilisation de la race rouge. Darby écrivait : " L'usage du cheval, et l'introduction des armes à feu, est venu améliorer quelque peu la position du sauvage. Les relations politiques ont fait quelques progrès, après trois cents ans d'absolue nullité. Les lettres, partage de la propriété foncière et de la résidence fixe, sont encore inconnues." Mais, chose admirable, un nouveau Cadmus est sorti du sein d'un peuple réputé féroce, habitant un pays de montagnes !

Une ambassade à Washington, fournit à Siquahyam une occasion heureuse d'observer une civilisation et des arts, que son génie naturel était fait pour comprendre et aprécier. Les plus sages d'entre les Chérokis attribuaient un pouvoir surnaturel aux instrumens à l'aide desquels nous fabriquons

ces feuilles parlantes [1], pour eux incompréhensible merveille. Tout ce que l'on en disait n'excitait pas moins leur surprise que leur admiration: c'était depuis longtems l'objet des méditations de Siquahyam. Son esprit moins crédule et plus réfléchi que celui de ses compatriotes, entreprit de percer ce mystère. Ses efforts furent couronnés d'un entier succès. Une longue indisposition l'ayant forcé de garder la cabane pendant une saison entière, la solitude dans laquelle il se trouva, et l'inaction à laquelle il se vit réduit, le servirent admirablement bien dans cette occasion, en lui permettant de se livrer avec toute la tranquillité désirable, à la recherche des moyens de procurer à sa nation le bienfait de l'écriture. Il commença par distinguer soigneusement tous les sons de sa langue. Cette première opération devenait difficile par les différentes nuances de prononciation, qui sont si nombreuses dans tout idiome qui n'est point fixé. Pour l'exécuter avec le plus de perfection possible, il soumit ses enfans à des épreuves réitérées. Quand il se crut assuré de la justesse de ses observations, il s'occupa du moyen de représenter ces sons par des signes. Il choisit d'abord des figures d'oiseaux et de divers animaux, et affecta à chacune l'idée d'un son. Mais bientôt, trouvant dans cette méthode trop de difficulté, il abandonna ses images, et inventa d'autres signes. Il en créa d'abord deux cents, puis voyant que ce nombre rendrait l'écriture trop compliquée, il les réduisit à quatre-vingt-deux, aidé de sa fille, qui le seconda merveilleusement dans ce travail. Il

[1] Dans les premiers temps de la découverte de l'Amérique, les simples habitans de cette partie du monde, ignorant tous nos arts, croyaient que le papier parlait. Un indien chargé d'un panier de figues, et d'une lettre de son maître à son ami, mangea une partie des figues. L'ami l'accusa d'avoir mangé celles qui manquaient en l'assurant que la lettre le lui disait. Mais l'indien le nia en maudissant le papier. Chargé depuis d'une semblable commission, il mangea encore la moitié des fruits, avec la précaution de cacher la lettre sous une grosse pierre, croyant que si elle ne le voyait pas, elle ne saurait rien témoigner; mais encore accusé et avec détails, il avoua tout, et reconnut dans le papier une vertu divine.—(Mad. de Genlis.)

ne s'occupa plus qu'à perfectionner les signes qu'il avait inventés, afin de les rendre faciles à tracer et à distinguer. Il n'avait d'abord, pour graver ses caractères sur l'écorce, d'autres instrumens qu'un couteau et un clou; mais il connut plus tard l'encre et les plumes, et les choses devinrent dès lors plus faciles.

La seule difficulté qui subsistât, était de faire adopter son invention par ses compatriotes. Sa profonde retraite avait inspiré de la méfiance aux Chérokis; ils le regardaient comme un magicien occupé d'un art diabolique, et même comme nourrissant de mauvais desseins contre ses compatriotes. Sans se laisser décourager, le philosophe s'adressa aux plus éclairés et aux plus influens de sa nation. Il leur annonça la découverte du grand mystère de fixer la parole par l'écriture comme font les blancs, et les pria de prendre connaissance de son procédé. En leur présence, sa fille qui, jusque-là avait été sa seule élève, écrivit les mots qu'ils prononcèrent, et ils furent tous dans l'étonnement lorsque ensuite cette jeune personne lut tout ce qu'ils avaient dit. Siquahyam demanda alors que l'on choisit cinq ou six jeunes gens, pour qu'il leur enseignât l'art d'écrire; et quoique tous les soupçons ne fussent pas encore dissipés, on lui confia quelques élèves. Au bout de quelques mois, il annonça qu'ils étaient en état de subir l'examen public. On les prit chacun à part, et l'on acquit la preuve irrécusable de leur capacité. La joie de la nation fut soudaine et vive, comme sont toutes les affections du sauvage. Une grande fête fut ordonnée; Siquahyam en fut le héros, et les Chérokis furent fiers de posséder un homme que le Grand-Esprit paraissait avoir doué de ses qualités divines.

Siquahyam ne se borna point à la découverte de son alphabet: il inventa aussi des signes pour les nombres, et il fallût qu'il imaginât en même temps les quatre premières règles qui font la base de l'arithmétique, et qu'il créât des noms pour les désigner. Il se mit aussi à écrire des lettres, et il établit bientôt une correspondance soutenue entre les

Chérokis de Will's Valley, et leurs compatriotes d'au-delà du Mississipi, à cinq cent soixante milles de distance. L'intérêt excité par cette invention s'accrut au point que de jeunes Chérokis entreprirent un si long voyage pour être au fait de cette méthode facile de lire, d'écrire et de compter. Dès 1827 ses élèves commencèrent à former des écoles qui, en 1829, comptaient déjà cinq cents écoliers. Le fameux journal, Phœnix Chéroki, édité par Siquahyam et le célèbre John Ross, parut au mois de Février, 1828. Le premier numéro contenait une partie de la Constitution rédigée et promulguée dans le même temps, par laquelle le gouvernement des Chérokis se composait d'un pouvoir législatif, d'un pouvoir exécutif et d'un pouvoir judiciaire. La petite ville d'Etchoï (New-Echota) eut en 1829, outre son imprimerie, un musée et une bibliothèque.

Siquahyam était aussi devenu peintre par son génie. Il s'était fait des pinceaux du poil d'animaux sauvages, sans avoir jamais vu un pinceau. Ses dessins étaient grossiers comme ceux, je suppose, des premiers peintres de l'antiquité, mais il annonçait des dispositions. Les arts mécaniques ne lui étaient pas non plus étrangers. Il était forgeron dans sa tribu, et il devint orfèvre. On conçoit facilement tout ce que le séjour de Washington a dû apprendre à un génie si extraordinaire. Bienfaiteur de sa nation, il l'a élevée au premier rang parmi les races indigènes.

Les Choctas ont suivi ce noble élan et, au milieu de l'avilissement des Iroquois contemporains, le célèbre Kussick, de la tribu des Tuscaroras, retiré sur le sol britannique, est devenu l'historien de leur ancienne grandeur [1].

---

[1] "Esquisse de l'Histoire ancienne des Cinq Nations, comprenant: 1°. le récit fabuleux ou traditionnel de la fondation de la Grande-Ile, maintenant l'Amérique Septentrionale, de la création du monde, et de la naissance des deux enfans; 2°. l'établissement de l'Amérique Septentrionale et la dispersion de ses premiers habitans; 3°. l'origine des Cinq Cantons Iroquois, leurs guerres, les animaux du pays, etc. etc., Lewiston, 1829."

Sawenowane entreprenait, il y a quelques années, de traduire le " Chef Huron," d'Adam Kidd ; et l'on peut croire que Mushulatuba eût été digne par son expérience et sa sagesse, d'obtenir l'objet de ses vœux, un siége au Congrès des Etats-Unis.



Des S[illegible]
Tsaou[illegible]
Sawer[illegible]
et les[illegible]
d'un r[illegible]
petit [illegible]
la lut[illegible]
qui l[illegible]
cana[illegible]
mén[illegible]
des [illegible]
mett[illegible]
Tapo[illegible]
belle[illegible]
trouv[illegible]

(1) [illegible]
Seigne[illegible]
pour r[illegible]
Jésui[illegible]
promi[illegible]
d'avoi[illegible]
(2) [illegible]

CHAPITRE XII.

Coup-d'œil rapide sur l'état présent des tribus.

Des Sagamos non moins nobles que leurs devanciers, les Tsaouawanhi, les Omaha et les Skenandow ; le voyage de Sawenowane et de Sonatsiowane à travers l'Atlantique ([1]), et les vertus de Ouiaralihto m'auraient fourni la matière d'un nouveau Chapitre. Ouiaralihto, vénérable Chef huron, petit fils de Tsaaralihto, Chef de guerre de sa nation dans la lutte de 1759, suivit l'expédition du général Burgoyne, qui lui donna un festin de guerre. Adam Kidd, le barde canadien, l'ayant visité en 1829, il lui raconta avec une mémoire prodigieuse les exploits des héros, et les traditions des tribus, avec le même intérêt que les lairds de l'Ecosse mettent encore dans le récit des belles légendes d'Ossian. Tapooka ([2]) ferait honneur au roman, et serait une aussi belle héroïne qu'Atala, immortalisée par le génie. On a trouvé sur les bords de la Rivière Columbia des peuples

---

([1]) Sawenowane et Sonatsiowane, Chefs des Mohacks du Sault St. Louis, Seigneurs de St. Régis et de Cognaouaga, passèrent à Londres en 1829, pour réclamer un lot de terre vendu comme fesant partie des biens des Jésuites, mais qui tenait plutôt à leur Seigneurie. Sir George Murray leur promit de recommander leur pétition à Sir J. Kempt, et il leur fut permis d'avoir à Londres un chargé d'affaires.

([2]) Jeune fille à laquelle les Hurons comparent tont ce qui est beau.

aussi intéressans que les premiers Canadois, et M. Franchère, notre compatriote, cite à l'appui, de très riantes traditions (1) qu'il reçut de la bouche d'un vieilllard vénérable (2). Le Grand Sagamo du Nord-ouest, Netam, défenseur généreux de l'Honorable Compagnie Anglaise, a mérité le monument que ce corps, reconnaissant, lui a élevé au Fort William, et dans le temps que j'écris, Assaskinac, dont l'évêque de Tabraca fait l'éloge, est encore dans le Canada Supérieur, la gloire de cette race que l'on a si grand tort de dédaigner (3). Enfin, peut-être, quelques-uns croiront, que j'aurais du redire les vertus des Tegackouita et des Skannadharoy, et décrire l'état présent des villages dans la Province (4). Mais il est aussi permis à l'historien de s'animer à l'approche d'un sinistre qu'il appréhende : il passe alors rapidement sur les faits secondaires, et se réserve tout entier pour l'évènement qui le préoccupe.

Il y a dix-neuf ans cette race proscrite leva encore la tête, l'esprit de guerre se ralluma, et les Outaouais, jadis si puissans, et les Saukis, se mirent à la tête de ce mouvement. L'Epervier Noir (Black Hawk) parut pour quelque tems digne successeur de Ponthiac et de Tecumseh ; mais la discorde se mit bientôt parmi ses alliés. Abandonné de presque tous les siens, il combattit en désespéré jusqu'à ce qu'il tomba entre les mains de ses ennemis. Prisonnier de

---

(1) "Ekannum, y est-il dit, divinité bienfaisante, ayant vu les hommes dans leur premier état, prit une pierre aiguë, et leur perça la bouche et les yeux."

(2) Comcomlé, Chef des Tchinouques.

(3) Il est, dit M. Isidore Lebrun, des sauvages qui, par la lecture qu'ils font des gazettes, connaissent mieux les évènemens politiques de l'Europe que les paysans de la Vendée ou des campagnes de Rome. Un de leurs enfans traçait des dessins sur le mur de la cabane : une scène de massacre représentait, selon lui, la bataille de Waterloo.

(4) Les Sachems des Iroquois et des Algonquins écrivaient au Pape en 1831. Ils lui envoyaient une étole et une paire de mules en verre soufflé. Les feuilles de Rome observèrent que ces objets étaient dignes de l'attention des savans.

guerre, il fut traité avec humanité, et même avec distinction ; mais on le promena de ville en ville, dans les états qui bordent l'Océan Atlantique, afin de le convaincre de l'inutilité de ses efforts en faveur de la suprématie de sa race ; puis on le renvoya au-delà du Mississipi. Les Saukis, les Outaouais et les Aionais, riverains de ce Père des Eaux (1), se soumirent alors, comme les Miamis, les Shaouanis, les Hurons des bords de l'Ohio, de l'Ouabache et des lacs, s'étaient soumis dès longtems. Des traités particuliers cédèrent aux Etats-Unis l'immense et fertile territoire des deux rives du haut Mississipi, et les mines de plomb les plus riches du monde (2). Les territoires d'Aionay et d'Ouisconsin firent alors partie de la République Unie.

Les Séminoles, peuplades naturellement inoffensives, qui ont donné lieu à des tableaux de mœurs qui feraient honneur à des nations civilisées (3), succédèrent aux Saukis. Nicanopy s'est illustré dans sa lutte longue et régulière avec le général Jessup, Neothlockmata a été le Bayard de sa race, et les feuilles américaines font un éloge pompeux d'Osceola, mort depuis peu. Cette guerre a reproduit l'héroïsme de Pocahontas.

J'écrivais en 1842, d'après le *Courrier* des Etats : Des bruits sourds, avant-coureurs d'une tempête, se font entendre vers l'Ouest. On signale une mystérieuse, une alarmante agitation au sein des peuplades, lasses enfin de céder pied à pied, le sol à la civilisation. Aujourd'hui ces tribus, autrefois puissantes, se rapprochent : elles s'unissent contre l'ennemi commun. Les Séminoles, les Choctas, les Osages, les Chickasas, les Sioux, les Cherokis et les Miamis, promettent de se réunir en Congrès à Etchoï. Ils

(1) Meschassebé.

(2) Les Indiens des Etats actuels de New-Iork, de la Pensylvanie et du New-Jersey exploitent des mines de cuivre. Ainsi les Scythes de l'Oural recueillaient et façonnaient le cuivre et l'or — (M. Lebrun.)

(3) V. Séjour chez les Cris, par le général Milfort, Paris, 1802.

doivent prendre le saint engagement de courir à la défense des champs où ils ont trouvé un dernier asile.—Ce projet s'est évanoui faute d'ensemble. Les Miamis ont descendu l'Ouabache, les Pouteouatamis ont traversé les savanes des Illinois, et les derniers Hurons ont quitté les plaines de Sandusky, et croisé l'Ohio, fuyant les Cités qui s'élèvent pour dominer la forêt. Ce sont les petits neveux de ceux qui, dispersés par les Iroquois, se retrouvent plus tard en possession de leur ancienne et belle patrie, redevenus terribles sous l'égide de Tecumseh. Il y a là une sorte de phénomène, irrécusable monument d'une ancienne grandeur. Intéressante tribu ! elle disparaît sans retour. Dans ce malheur devenu général, prolongée et poignante est la complainte du sauvage. Son éloquence défie nos idiômes usés, témoin ce Chef Delaware sous le pinceau duquel, la noire perfidie des Européens paraît si au naturel : " Il n'y a pas de confiance à mettre dans la parole de l'homme blanc. Il n'est pas comme le sauvage, qui n'est ennemi que durant la guerre, et qui aime les blancs durant la paix : il va dire à un Delaware, mon ami, mon frère, et au même instant il le tuera." Ecoutons le général Jackson, dans son message de 1829 au Congrès assemblé au Capitole : " Professant le désir de les civiliser, et de les établir, nous n'avons cependant pas perdu de vue le moyen de nous emparer de leurs terres, et de les repousser plus avant dans la forêt. Par là ils ont été réduits non seulement à errer, mais ils ont été autorisés à nous regarder comme injustes, et comme indifférens à leur sort. Leur condition présente, si différente de ce qu'elle était autrefois, fait un éloquent appel à notre sympathie. Nos ancêtres les trouvèrent légitimes possesseurs de ces vastes régions. Ils ont été contraints par la force de se retirer de rivière en rivière, et de montagne en montagne ; des tribus sont éteintes ; d'autres conserveront pour quelque temps encore leur nom jadis terrible. Le sort des Mohicans, des Delawares et des Narraghansetts menace les Choctas, les Cris et les Cherokis.

L'humanité et l'honneur national demandent que les plus généreux efforts soient réunis pour détourner un aussi grand malheur." L'opinion a flétri la mémoire du vainqueur de Tallustatchie et de Tolladga : le temps n'est peut-être pas venu pour l'historien.

Paw, en Allemagne, Moore, en Irlande, et Don Ulloa, en Espagne ; en France, Aimé Martin, et de ce bord-ci de l'Atlantique un de nos écrivains les plus distingués, M. Parent, n'ont point voulu se montrer généreux envers cette race, qu'ils appellent cependant une race noble. Ils n'ont guère envisagé que ses gémonies. On a dit avec emphase *que le sol est donné à celui qui travaille.* Les Cherokis ont travaillé, ils se sont érigés en gouvernement, et en gouvernement constitutionnel ; mais les Américains libres ont décrété : Les Cherokis ne sont pas libres ! Mushulatuba leur a demandé du travail, et ils lui en ont refusé, parce que le sang des Sagamos coulait dans ses veines. M. Parent s'est déclaré l'ennemi de la noblesse, et l'ami du progrès ; il a approuvé indirectement les envahissemens gigantesques de nos voisins, *admirant* que les tribus repoussent leur civilisation, cette civilisation devant laquelle elles fondent comme la neige frappée des feux du jour, écrit une femme bel esprit ([1]), et Washington Irving : " Ils ont vu (les indigènes) s'avancer contre eux comme un monstre à plusieurs têtes, vomissant chacune quelque espèce de misère, la société que précédaient la peste, la famine, la guerre ; et à sa suite venait un fléau plus destructeur, le commerce. Multipliant les besoins de ces peuples, sans augmenter leurs moyens de les satisfaire, il a énervé leur vigueur, accru leurs maladies, affaibli leurs facultés intellectuelles. Ils sont vagabonds dans leurs pays devenus des colonies européennes, et la forêt qui, jadis fournissait à leur nourriture, est tombée......La solitude est fleurie comme un jardin." Ainsi s'est exprimé le plus brillant écrivain de l'Union :

([1]) Miss Wright.

risquerais-je quelque chose en ajoutant : chez nos voisins, civiliser, c'est détruire ? M. Parent n'a point donné le secret que cherchait Sir Francis B. Head. Il se trouve dans le caractère de la république qui nous avoisine. Cela me rappelle le mot du célèbre Franklin, qui disait assez ingénuement : Il me semble que nous avons mal choisi pour emblême l'aigle, qui n'est bon qu'au brigandage ; je préfèrerais même le dindon qui, pour n'être pas un oiseau noble, possède au moins un naturel plus honnête. Le bon philosophe n'avait-il pas raison ? nul doute que oui : il suffit de comparer. En Canada, si les sauvages ne se multiplient pas, où s'ils se multiplient peu, on peut du moins prouver qu'ils ne diminuent pas. Ils trouvent sur le sol britannique une commune et paternelle protection, et leurs députés, confiés à l'Océan, trois fois ont éprouvé la gracieuseté de nos rois.

Mais le barde de l'Erin, et le philosophe ami généreux du beau sexe, se sont prononcés (1) : empressons nous donc

(1) Il y a eu deux hommes au cœur bien fait, Legouvé et Aimé Martin. Si ce dernier a censuré nos peuplades, c'est que, peut-être il n'avait ouï parler que des Chippeouais ou des Sioux, ou qu'il s'imaginait que les habitans de nos forêts devaient bien être aussi barbares que des Français. Il s'est heureusement trompé. Si Aimé Martin eût lu le général Milfort, son compatriote, que les Séminoles firent Sachem, son cœur n'aurait pas été chagriné comme il a du l'être quand il citait " le Périgord, où la femme croupit dans un état de saleté et d'abjection qui réagit sur toute la famille; la Picardie et le Limousin où, repoussées au dernier rang comme une race inférieure, les femmes servent leur mari à table sans jamais prendre place à son côté; la Bresse, où elles sont manœuvres, bêtes de somme et de labour; la Basse-Bretagne enfin, où l'homme, la femme et les enfans mangent le blé dans la même auge avec leurs pourceaux. Paris est un peu plus civilisé que la France. Là tout semble se rapporter aux femmes, mais ce n'est qu'une apparence; et sous ce rapport, on a regretté *que les lis ne filassent pas.* J'aime bien mieux nos tribus. Un peu plus familières avec la nature que les Européens, elles tenaient que l'enfant suit la caste de sa mère. Chez les Pequots, les Narraghansetts, les Pohatans et les Massachusetts, les femmes parvenaient au rang suprême, et, chez les Hurons et les Iroquois, elles étaient entourées d'un respect plus réel qu'à Paris.

d'opposer à leur autorité, une autorité encore plus grande, celle du grand penseur germanique [1]. " Parmi tant de races qui n'ont pas encore eu le bonheur de participer à la civilisation, dit Emmanuel Kant, celle de l'Amérique Septentrionale, sans contredit, se présente avec le caractère le plus élevé. Le sentiment de l'honneur est si puissant chez ces peuples, que, sans autre projet que celui d'acquérir de la gloire dans des aventures toujours périlleuses, ils entreprennent des voyages de cent milles. Tombés aux mains de leurs plus cruels ennemis, ils veillent sur eux-mêmes avec le soin le plus attentif, de peur que la force des tourmens ne leur arrache quelque plainte ou quelque soupir étouffé, dont le vainqueur puisse se prévaloir contre la fermeté de leur âme [2]. Le sauvage du Canada est au reste véridique et rempli de droiture. Son amitié, susceptible d'une vive exaltation, se teint d'une couleur romanesque, qui pourrait réveiller quelquefois le souvenir de l'antiquité fabuleuse. Fier à l'excès, il sait ce que vaut la liberté, et ne souffrirait, fût-ce même pour s'instruire, aucune des sujétions qui pourraient lui porter la plus légère atteinte. On serait tenté de croire qu'un Lycurgue aurait passé par là. L'entreprise des argonautes diffère peu des expéditions guerrières des Canadiens (Canadois), et Jason n'a d'autre avantage sur Attakullakulla [3] que l'honneur de porter un nom grec." Avec Kant se sont rangés le Comte Carlo Carli et le savant Lefebvre de Villebrune. Oublierais-je un nom illustre?......Le noble Comte qui gouverne ces heureuses Provinces, a choisi l'occasion la plus solennelle pour rendre hommage, en présence du sénat canadien, à la noble générosité d'une tribu qui, en fesant aux Irlandais mourans de faim, un don considérable en argent,

---

(1) V. Emmanuel Kant, Essai sur le Sublime et le Beau.

(2) Don Ulloa n'y a vu que les marques d'une complette insensibilité tenant à un abrutissement avancé. Il est vrai que l'Espagne n'a point produit de philosophes!

(3) V. Supra, Chapitre XXXI.

s'excusait avec la plus charmante ingénuité, de ne pas donner plus. Voilà ceux qui combattaient avec nous à Queenstown et à Chateauguay ! Puissiez-vous, à l'ombre de la protection que vous accorde notre souveraine, vous multiplier comme les feuilles de vos forêts, et les auteurs de vos désastres, pâlir à la vue de vos guerriers ! Un poëte canadien (¹) vous disait comme à tous les sujets de l'empire :

Be Britons, and bid the usurper defiance!

C'est sublime, mais c'est illusoire. Vous disparaîtrez : " ils s'en vont," disait-on naguère, et Lord Kaimes l'a dit en d'autres termes. Vous disparaîtrez, le dernier guerrier de votre sang s'éteindra, et alors surgiront de plus brillans défenseurs que moi de votre gloire passée. Elle revivra aussi éclatante et plus réelle que celle qui se rattache aux gigantesques créations d'Homère.

(¹) M. L. S. devant l'ancienne Société Littéraire de Québec, le 3 Juin, 1809.

ADDENDA

A LA

BIOGRAPHIE DES SAGAMOS ILLUSTRES

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

" RELATIVEMENT aux expéditions scandinaves en Amérique, il n'est pas aussi avéré, quoiqu'en dise M. Marmier, que l'Islande ait d'abord été découverte par les Irlandais, qui en auraient été chassés par les Scandinaves ; de même que ce qu'il raconte d'une partie de l'Amérique appelée la Grande Irlande, et des aventures de Gudleif, lequel, se rendant d'Irlande en Islande, aurait été détourné de sa route par des vents contraires, et jeté sur une côte méridionale, comme serait la Floride ou les Carolines, où il trouve Biorn exilé d'Irlande à cause de ses relations avec Thuride de Frodo, sœur de Snorre Gode, préfet de Hellgaffel. Les naturels voulaient faire un mauvais parti à Gudleif, dit la légende, quand arriva un vieillard à barbe blanche, entouré de tous les signes du commandement. Gudleif lui ayant dit qu'il venait de l'Irlande, le vieux Chef lui demanda des nouvelles de presque tous les personnages distingués de cette île, et en particulier de Snorre Gode, de Thuride sa sœur, et de Klartan, fils de celle-ci. Il délivra ensuite les Irlandais, mais en leur conseillant qu'ils s'éloignassent au plus vite."

Cette légende est du moins tirée d'un mémoire de M. Rafu, secrétaire de la Société des Antiquaires du Nord.

On y ajoute que le vieillard se sépara de Gudleif en lui donnant un anneau d'or pour Thuride, et une épée pour Klartan. Gudleif passa l'hiver à Dublin, puis retourna en Islande. Tout ce récit se rattache à la domination des Danois en Irlande.

" On parlait déjà, le siècle dernier, dit M. Lefebvre de Villebrune [1], d'une colonie galloise partie d'Angleterre, pour se fixer en Amérique, sous la conduite de Madoc, fils d'Owen Gwynned. Cette émigration était connue par des notices historiques assez certaines dans le pays de Galles, et entre autres, par quatre vers gallois que Powel a publiés dans sa Chronique. La reine Elizabeth chargea même Rawleigh de chercher ces émigrans auxquels on avait entendu dire sur la côte de Virginie, *haa*, *hooui*, *iach*, comment vous portez vous, ce qui est le salut même de nos Celtes de la Basse-Bretagne. Rawleigh, malheureux, ne put les découvrir......Voyons d'abord ce qu'en dit M. Filson dans son excellente Histoire du Kentucky: je donnerai ensuite la preuve de ce qu'il avance. " L'an 1170, Madoc, fils d'Owen-Gwynned, prince de Galles, mécontent de la situation des affaires de son pays, abandonna sa patrie, comme le rapportent les historiens gallois. Laissant l'Irlande au nord, il avança à l'ouest, jusqu'à ce qu'il rencontra une contrée fertile, où ayant laissé une colonie, il retourna chez lui, persuada à plusieurs de le suivre, et partit de nouveau avec dix navires, sans qu'on ait entendu parler de lui depuis cette époque. Ce récit a plusieurs fois excité l'attention des savans. Mais comme on n'a point trouvé de vestiges de ces émigrans, on a conclu, peut-être trop légèrement, que c'était une pure fable, ou au moins, qu'il n'existait aucune trace de cette colonie. En dernier lieu néanmoins, les habitans de l'Ouest ont entendu parler d'une

[1] Villebrune, John Baptist Lefebvre de, a learned Hellemist and Orientalist, born at Senlis, about 1732......Oriental professor at the College of France......succeeded Chamfort as keeper of the National library.—Bellchambers Biography.

nation qui habite à une grande distance sur le Missouri, semblable aux autres Indiens pour les mœurs et l'extérieur, mais parlant la langue galloise, et conservant quelques cérémonies de la religion chrétienne : ce qui, à la fin, a été regardé comme un fait constant."

M. Filson cite ensuite d'anciennes ruines, des restes de fortifications, des tombeaux d'une structure toute différente de ceux des sauvages. Il croit d'autant plus volontiers que ce sont des restes d'ouvrages gallois, que les sauvages n'ont pas l'usage du fer : raisonnement peu concluant et fondé sur une erreur de fait. Ce qui suit a plus d'autorité.

" Benjamin Beatty, ministre de l'Eglise anglicane, lui-même Gallois, se trouvant en Virginie, et voulant repasser dans la Caroline, fut rencontré par une troupe de sauvages. Ceux-ci l'ayant reconnu Anglais, l'arrêtèrent avec ses compagnons, les attachèrent à des arbres, et se disposaient à les percer de flèches. Près de mourir, il se recommanda à Dieu, et dit son *Pater* tout haut dans sa langue. Ces sauvages étonnés qu'il parlât leur langue, accoururent à lui, l'appelèrent frère, le délièrent lui et les autres, et les menèrent à leur village. Il y vit une peuplade toute galloise, où se conservait la tradition du passage de Madoc. On le conduisit ensuite à l'Oratoire, où on lui mit en main un rouleau de peau, dans lequel était soigneusement conservé un manuscrit de la Bible en langue galloise. Beatty revint à Londres avec quatre de ces Gallois, pour demander des ministres de la religion, et publia cet évènement dans un petit ouvrage intitulé : " Journal of two months."

M. Le Brigant, le savant Celte, dit à M. de Villebrune, qu'il s'était trouvé à Londres peu de temps après, et qu'il s'en était procuré un exemplaire. Il y est parlé d'un nommé Sutton qui, ayant été fait prisonnier par ces sauvages, eut occasion de voir la peuplade. Les habitations y étaient bien mieux construites que celles de tous les autres sauvages ; on y voyait partout de l'art, et un peuple n'ayant rien de commun avec ses voisins par la manière de vivre.

Pour laisser parler de nouveau M. de Villebrune, " Je ne fais que rappeler, dit-il, que le célèbre Cook, a trouvé au nord de la Californie une partie de l'ancienne colonie Galloise, refoulée par les autres sauvages, comme la masse de la peuplade, a été forcée de quitter son ancien local, lorsque les Espagnols s'emparèrent du Mexique, et je passe à un monument publié à Londres en 1777, in-8vo, par M. Owen, le jeune, dans un recueil d'antiquités bretonnes, p. 103: j'en traduirai littéralement l'essentiel."

" Ces présentes attesteront à toute personne quelconque, qu'en 1669, étant alors chapelain du major-général Bennet, M. William Berkeley envoya deux vaisseaux, pour découvrir le lieu qu'on appelait alors Port-Royal, mais maintenant Sud-Caroline, qui est à soixante lieues au sud du Cap Fair, et j'y fus envoyé avec eux, pour en être le ministre.

" Nous partîmes le 3 avril pour la Virginie, et arrivâmes à l'embouchure du Port-Royal, le 19 du même mois. Les petits vaisseaux qui étaient avec nous remontèrent la rivière jusqu'à l'endroit appelé Oyster Point. Nous nous y arrêtâmes sept à huit mois, c'est-à-dire, jusqu'au 10 novembre suivant. Epuisés, pour ainsi dire, par une faim pressante, faute de vivres nécessaires, moi et cinq autres, nous allâmes battre les champs, voyageant dans un désert, et nous vînmes enfin dans la contrée de Tuscarora, où les Indiens du pays nous arrêtèrent, et nous firent prisonniers, parce que nous leur dîmes que nos vaisseaux étaient chargés pour Roanoake: or, ils étaient en guerre avec les Anglais à Roanoake. Ils nous conduisirent donc dans leur peuplade cette nuit-là, et nous enfermèrent seuls dans une maison. Le jour suivant ils tinrent un Machcomoco ou conseil à notre sujet, et après la délibération, l'interprète vint nous dire de nous préparer à mourir le lendemain. Consterné de cette décision, je m'écriai dans ma langue bretonne: " n'ai-je donc évité tant de dangers que pour mourir assommé comme un chien?" A ces mots un Indien vint à moi (il me parut être un des capitaines de guerre du Chef

des Doëgs, dont l'origine me semble devoir être rapportée aux Gallois). Cet Indien me prit par le milieu du corps, et me dit en breton : non, tu ne mourras pas. Sur le champ, il alla trouver le Chef des Tuscaroras, pour traiter de ma rançon. Après cela, ils nous conduisirent à leur ville, et nous traitèrent avec humanité pendant quatre mois. Je parlai avec eux de nombre de choses en langue bretonne, et je leur fis trois prêches par semaine. Ils se fesaient un plaisir de me communiquer leurs affaires les plus difficultueuses, et quand nous les quittâmes, ils agirent à notre égard avec beaucoup de civilité et de bonté. Ces sauvages ont leur habitation près de la rivière Pantigo, non loin du Cap Atros. Tel est le récit de mon voyage chez les Indiens Doëgs.

" A New-Iork, 10 mars, 1685–6, Morgan Jones, fils de John Jones, de Basleg, près de Newport, dans la Province de Monmouth.

" P. S. Je suis prêt à conduire tout Gallois ou autres qui désireront une plus ample instruction."

" Très honorable cousin,

" Telle est la copie que mon cher cousin T. R. m'envoya de New-Iork, en Amérique. Je vous avais promis de vous en donner copie, d'autant plus que vous désiriez la montrer à l'évêque de St. Asaph. Ma longue absence m'a empêché de vous satisfaire, mais pour vous éclaircir un peu les choses, ainsi qu'à ce docte antiquaire, permettez-moi de vous présenter quelques détails à ce sujet.

Mon frère et moi, nous entretinmes il y a quelques années une correspondance sur ce sujet avec le cousin Thomas Price de Llawilling, et il nous dit qu'un homme de Brecknoc se trouvant, il y a environ trente ans, plus ou moins sur les côtes de l'Amérique et sur un vaisseau hollandais, l'équipage voulut descendre à terre pour prendre des rafraîchissemens. Les naturels s'approchèrent, et voulaient les prendre de force,

lorsque cet homme dit aux matelots qu'il entendait le langage du pays. Les Hollandais lui dirent de parler aux sauvages, qui devinrent dès lors très honnêtes, et fournirent tout ce qui était à leur disposition. Ils dirent entre autres choses à celui qui les comprenait, qu'ils étaient venus d'une contrée appelée Gwyned en Prydam Fawr. Voilà en substance ce que je me rappelle de cette circonstance : c'était je pense entre la Virginie et la Floride. Mais pour laisser de côté des rapports incertains et des conjectures, je dirai que Thomas Herbert touche en passant ce sujet au dernier feuillet de son livre de Voyages aux Indes. Il cite même la chronique du Docteur Powl, ou plutôt son commentateur Lloyd de Denbigh, pour confirmer ce fait. L'un ou l'autre, ou tous les deux, ont extrait leur récit de la vie d'Owen Gwynned ou de son fils David, écrite par Gytto de Glyn ; car je n'ai pas ce livre sous la main, l'ayant laissé dans la contrée de Hereford."

(Suit la légende de Madoc, que je me dispense de citer une troisième fois.)

" Mon frère ayant appris ce récit, et rencontrant ce Jones à New-York, le pria de lui écrire chez lui-même. Ce fut pour m'obliger ainsi que mon cousin Thomas Price, qu'il m'en envoya l'original. Ce Jones avait sa demeures à douze milles de New-York, et avait été en même tems que moi à Oxford. Il était du collége de Jésus, et se nommait Jones Senior, pour être mieux distingué. Les noms propres ne sont pas écrits selon l'orthographe moderne, mais j'ai dit à mon copiste de les écrire comme ils y étaient tracés : l'évêque de St. Asaph saura les corriger."

" Si je puis dire mon sentiment sur ces noms, les Indiens Doëgs n'ont eu ce nom que de la syllable finale du mot Madog ou Madoc. Le Cap Atros doit être le cap Hatteras près du cap Fair dans la Caroline. Car observez qu'il dit que ces Indiens Bretons habitaient sur la rivière Pantigo près du cap Atros. Il nomme Port-Royal, qui est actuellement dans la Caroline. En outre il dit qu'il s'échappa vers

la Virginie. Les Indiens Doëgs et Tuscaroras sont placés là dans les nouvelles cartes des domaines britanniques."

CHARLES LLOYD.

A Dolobran M jour 3

8 14 4

—

Récit du Docteur Plott sur le même sujet.

" L'auteur de la lettre (Morgan Jones) n'ayant pas imaginé, ni fait présumer comment la colonie galloise peut avoir été portée dans une contrée si éloignée, je pense que ce serait obliger la société que d'éclaircir ce problême. Voici donc ce que je puis offrir au public à ce sujet, soumettant tout à l'examen le plus impartial. Ainsi j'espère procurer quelque satisfaction, où au moins présenter quelques degrés de probabilité.

" Je trouve dans les Annales Bretonnes que le Prince Madoc, fils d'Owen Gwynned, fils de Griffith, fils de Conan, rendait hommage à Guillaume le Conquérant pour certaines terres d'Angleterre. Fatigué de la lutte qui s'était allumée entre ses frères David, Howell et Jorwerth, chacun d'eux prétendant avoir part dans les domaines de leur père, selon la coutume du Gavel Keind (1). Il s'aperçut en même temps que les Normands, leurs nouveaux voisins, étaient près de leur enlever tout. Ne pouvant rétablir la paix, il résolut de chercher un asile dans quelque terre éloignée du globe, tant pour lui que pour sa postérité. Il fit ses préparatifs et partit en 1170, la seizième de Henri II. Ayant mis à la voile par un vent favorable, il passa en quelques semaines du pays de Galles dans une nouvelle terre qu'il découvrit vers l'Ouest. A son arrivée, il y trouva tous les vivres dont il avait besoin, un air frais et salubre, de l'eau douce, jusqu'à de l'or, et tout ce qu'il pouvait raisonnablement désirer. Il s'y arrêta, y établit ceux qu'il avait

(1) Vide Blackstone.

amenés. (Vers la Floride et le Canada, comme mes auteurs le pensent.) Après y avoir passé quelque temps pour y mettre tout en ordre, et élever les fortifications nécessaires à une défense assurée, il se décida à retourner dans sa patrie, pour en amener un plus grand nombre de colons. Il partit donc laissant 120 hommes à sa nouvelle habitation, comme l'attestent Cynvrick fils de Grono, Meredith fils de Rice, Gaton et Owen. Dirigé par la Providence, qui est la meilleure boussole, et par la vue de l'étoile polaire, il arriva heureusement après un long voyage, raconta les succès qu'il avait eus, la fertilité du sol, la simplicité des sauvages, l'abondance qu'il y avait trouvée, et combien il était facile de faire la conquête de ce pays. Il engagea donc nombre de ses compatriotes à partir avec lui. Ils se hasardèrent sur des barques chargées de provisions, et arrivèrent heureusement à la colonie. Madoc n'y retrouva en vie qu'un petit nombre de ceux qu'il avait laissés. Les uns étaient morts par leur excès dans le manger, d'autres par la perfidie des barbares; mais les nouveaux venus ayant considérablement fortifié la peuplade, il disposa tout de manière à n'avoir plus à craindre aucun ennemi. L'abondance, la sécurité, un contentement parfait firent bientôt oublier l'ancienne patrie. Personne n'y retourna, et après quelques générations, ce fut un fait totalement oublié."

" D'ailleurs les écrits qui constatent ce voyage, les vers des poëtes Gallois, et les généologistes décident la question. La vérité est encore plus sensible quand on sait combien il reste de noms Bretons dans ces contrées. Tels sont par exemple *Pengouin*, tête blanche, non donné à un oiseau qui a la tête blanche: ou aux pointes nues des rochers, *gwyn-dwr*, blanche eau, *bara*, pain, *mam*, mère, *tad*, père, *clugar*, coq de bruyère, *ilinog*, un renard, *wy*, œuf, *calaf*, tuyau de plume, *trwyn*, nez, *neaf*, le ciel, mots connus également en Armorique.

" Mais la lettre de Jones est un monument incontestable. Un homme qui a été quatre mois parmi ces sauvages, qui a

prêché trois fois par semaines dans sa langue, que ces gens entendaient, à qui ils fesaient part de leurs affaires dans sa langue, étaient certainement de la même nation, quelque léger changement que le temps eût opéré dans l'idiome."

Sur l'autorité de ces pièces, traduites servilement par M. Lefebvre de Villebrune, je dirai que le voyage de Madoc n'est plus une chimère, et qu'il a eu lieu sans presque nul doute. Mais fut-ce sans boussole. Ne doit-on pas prendre pour l'œuvre de demi-savans ces petits dictionnaires d'inventions que l'on publie, surtout en France? Ils attribueront à Marco Paulo la découverte de la boussole: il la prit tout au plus de l'Orient. Il paraît même que les Chinois la connaissaient à une époque fort ancienne. Bien plus, Albert le Grand dont M. de Villebrune cite le traité des métaux, florissait à peu près dans le même temps que Madoc. Or, il parle de la boussole comme d'une chose connue, et fait aussi dire à Aristote, que les marins se servaient d'un fer aimanté, qui se tournait vers le pole septentrional. Flavio, Seigneur de Goïa, ne découvrit pas plus ce que les troubadours chantaient avant lui. Il est au reste à peine croyable que les Normands songeassent sérieusement à leurs colonies de Groënland et de Vinland, sans boussole; et si on l'accorde ainsi, on croira qu'ils durent la communiquer à l'Angleterre, et que Madoc en fit usage. Il put aussi avoir eu quelque vent des expéditions des Scandinaves, dont les Normands devaient avoir encore quelque souvenir.

Mais ce qu'il est plus difficile de connaître, c'est le lieu ou débarqua réellement Madoc. On a vu figurer tour à tour La Caroline, la Floride et le Canada. Il est plus commode de croire que plusieurs des nations que l'on a trouvées sur ce continent descendaient de la colonie galloise. Celà est probable pour les Tuscaroras peuple puissant et fort intéressant. Les Anglais le détruisirent en parti dans trois combats sanglans, et ses restes vinrent former en 1712, un sixième Canton Iroquois. Le célèbre Kussick appartient à cette tribu, et l'on peut dire qu'il est originaire de l'antique

Albion. Mais le peuple le plus certainement descendu des Gallois (c'est l'opinion de Filson et de Gallatin) était celui des Mandans, remarquable par la blancheur de ses individus. Une peste a anéanti, en 1832, les deux bourgs qu'ils possédaient sur le Missouri.

CHANT DES SAUVAGES DU CANADA.

(Tiré de l'Encyclopédie Canadienne.)

Un jour le Grand-Esprit s'ennuyait au-dessus des nuages, dans le monde des esprits, parce que, depuis longtems, il n'était venu sur la terre, et qu'il ne savait pas ce qu'étaient devenues les créatures sorties de ses mains créatrices. Le Grand Manitou est bon et puissant; il avait fait la lune, le soleil, les étoiles, la terre, les plantes, les bêtes, pour qu'ils fussent heureux; mais il se défiait de l'esprit noir, qui n'aime que le mal.

Pour s'assurer par ses yeux de la vérité, il descendit sur la terre, au bord d'un étang; il vit dans les ondes transparentes une carpe qui se promenait sur le sable doré. Aussitôt il se change en carpe, et se laisse glisser dans l'eau.

Eh bien! ma chère amie, dit-il à la carpe, tu dois être très heureuse ici, car les eaux que tu habites sont limpides, et tu trouves abondamment des vermisseaux pour vivre.

Moi heureuse! répondit la carpe; eh! comment pourrais-je l'être quand je vois sans cesse à ma poursuite le rochet prêt à me dévorer?

Manitou poussa un soupir, et sortit de l'eau. Il aperçut un bison qui paissait dans une savane: il se changea en bison, et l'aborda.

Mon ami, lui dit-il, tu dois être très heureux, car tu habites une savane où l'herbe tendre te vient jusques au ventre, et tu es assez fort pour te défendre de tes ennemis.

Comment serais-je heureux, répondit-il, quand mes yeux sont constamment tournés vers la forêt, pour en voir sortir avec fracas le mammouth, géant qui se précipite sur mes frères et les dévore?

Manitou soupira, et entra dans la forêt, où il rencontra un écureuil. Il se changea en écureuil, et grimpa sur l'arbre où le petit animal avait établi son nid.

Tu dois être heureux ici, car tu trouves en abondance les fruits dont tu te nourris, et ton agilité te sauve des bêtes féroces.

Comment serais-je heureux quand les arbres défeuillés sont couverts de frimats, et que la volverenne ou le lynx viennent dévorer ma famille jusque sur les arbres les plus élevés?

Manitou suivit le bord du fleuve. Il vit une vache marine paissant l'herbe du rivage, en portant son petit dans ses bras.

Tu dois être heureuse, car tu aimes ton enfant, et tu en es aimée.

Je serais moins malheureuse, répondit la vache marine, si les linxs, les volverennes, les loups et cent autres animaux carnassiers n'étaient sans cesse cachés dans les joncs pour surprendre mes enfans. L'hiver, quand les glaces renferment le fleuve, puis-je prendre mon malheur en patience?

Manitou devint triste. Il se disposait à remonter vers le ciel, lorsqu'il aperçut plusieurs animaux fort occupés dans la petite île d'un lac: c'étaient des castors. Il se changea en castor, s'approcha d'eux, et leur dit:

Eh bien! vous êtes sans doute malheureux aussi vous autres, car je vous vois obligés de travailler pour vous faire des cabanes qui vous abritent contre l'intempérie des saisons.

Nous malheureux! dit un de la troupe, pas du tout; car le Grand-Esprit nous a doués de sagesse et de prudence.

Manitou fut consolé et dit: puisque la sagesse et la pru-

dence font le bonheur, je veux faire des créatures tout-à-fait heureuses. Alors il agrandit la cabane des castors, changea ceux-ci en hommes, augmenta leur dose de sagesse et de prudence, leur apprit à chasser les ours et les élans, et leur dit : allez. Ensuite Manitou remonta dans le monde des esprits, et dit : je suis content, car j'ai bien fait ce que j'ai fait.

GÉNÉALOGIE D'UNCAS LE MOHICAN.

D'après un document en la possession de la Société Historique du Massachusetts, Uncas était du sang royal des Pequots. Tatobam et Sassacus ne sont qu'un seul personnage. Uncas épousa sa fille, et se révolta environ dix ans avant la ruine des Pequots. Mohegan ou Mohican était le lieu de la sépulture des Sachems.

Le père de Tatobam était le Sachem Wopegwosit. Le père d'Uncas était Onecho. Sa mère et sa grand-mère s'appelaient toutes deux Mukkunump; la dernière était fille de Oueroum, puissant Sachem des Narraghansetts, et de Kisckechoowatmakunk, princesse Pequot. Un de ses aïeux, Sachem des Pequots, se nommait Nucquuntdovaus. Le fils d'Uncas s'appelait Onechocomme, son grand-père et ses descendans se sont appelés Ben-Uncas.

DISCOURS DE MINAVANA,

SACHEM CHIPPEOUAIS, LIEUTENANT DE PONTHIAC.

Anglais, c'est à toi que je parle, et je demande ton attention. Anglais, tu sais que le grand Onontio est notre père. Il nous a promis de l'être, et en retour, nous lui avons promis d'être ses enfans ; nous tenons notre parole.

Anglais, c'est toi qui as fait la guerre à notre père ; tu es son ennemi. Comment donc as-tu ôsé venir au milieu de ses enfans ?

Anglais, nous savons que notre père est vieux et infirme ; qu'étant fatigué de faire la guerre à ta nation, il s'est laissé tomber assoupi. Durant son sommeil, tu l'as battu et tu as mis en fuite ses jeunes gens ; mais il va s'éveiller. Je crois le voir se remuer déjà, et s'informer de ses enfans : il s'éveille, et qu'allez vous devenir !

Anglais, quoique tu aies vaincu Ononthio, ses enfans ne dorment point ; ils ne sont pas tes esclaves. Ces lacs, ces montagnes et ces bois nous ont été laissés par nos ancêtres, et nous ne les partagerons avec personne. L'Anglais croit que nous ne pouvons vivre sans pain et sans viande : ignore-t-il donc que le maître de la vie nous a donné de la nourriture dans ces lacs spacieux ?

Anglais, notre père employait nos jeunes gens à faire la guerre contre ta nation. Plusieurs ont été tués, et c'est notre coutume d'apaiser les morts. Ils peuvent être satisfaits de deux manières, ou par le sang de la nation qui les a tués, ou en les couvrant, pour essuyer les larmes de leurs amis.

Anglais, ton roi ne nous a fait aucuns présens, il n'a fait aucune alliance avec nous ; nous n'avons d'autre père que le Grand Ononthio. Pour toi, nous savons que tu es venu ici croyant que nous ne te ferions pas de mal. Tu viens nous apporter les choses dont nous avons grand besoin. Nous te regardons donc comme un de nos frères, et comme une marque de notre amitié, nous te présentons le calumet à fumer.

J'AI parlé plus haut de Netam, Grand-Chef du Nord-ouest, vainqueur des Sioux et défenseur des Anglais. Son fils ne fut pas moins en faveur auprès de la compagnie. Il prononça un discours très remarquable durant les troubles de 1814.

Le Chef entre dans la salle d'assemblée tenant un collier de rassades.

Négocians, mes enfans, dès que j'appris l'embarras où vous étiez ici, mon cœur devint affligé et des larmes coulèrent sur mes joues.

Mais je m'aperçus qu'il ne fallait pas donner le temps à la douleur. Nos négocians, nos amis, nos protecteurs, étaient environnés de dangers. Je poussai le cri de guerre, et vous voyez qu'il fut entendu, car mes jeunes gens sont tous avec moi.

Nous sommes à présent comme entourés par ce collier. C'est ainsi que nous avons en haut les Sioux à contenir, et en bas, il paraît, des jardiniers à combattre. Que sont donc ces jardiniers? Quel motif les a fait venir ici? Qui leur a donné nos terres, et pourquoi veulent-ils empêcher nos négocians d'acheter tout ce que nous pouvons leur livrer sur nos domaines?......Mais il semble que ces étrangers se regardent comme les véritables possesseurs de ce grand lit, et qu'à la faveur de cette prétention extraordinaire, ils veulent vous empêcher de demeurer ici, et vous enlever ces provisions que vous avez trafiquées sur notre rivière, dans l'espoir sans doute d'asservir le pays et mes jeunes gens, une fois qu'ils seront privés de leurs protecteurs.—Quant à ces nouveaux venus nous ne pourrons jamais les regarder comme tels.

L'été dernier, vous m'appelates avec mes jeunes gens, et je vins vous joindre dans votre grande cabane. Mais je vis que vous n'aviez pas besoin de mes guerriers; je laissai néanmoins ma massue dans la cabane en cas d'un nouvel appel. Certes! je ne me serais point douté que j'eusse à combattre des blancs sur ces terres, contre des blancs surtout

qui viennent du même pays que vous, et vous tous, aussi bien que les sauvages, obéissant à un même Père.

Mais je vois que les jardiniers sont déraisonnables. Notre résolution commune est donc de renverser toutes les barrières: c'est le vœu de mes jeunes gens. C'est aussi notre intérêt, car si vous mourez, qui aura pitié de nos femmes et de nos enfans.

Vous dites néanmoins que pour le moment vous en êtes venus à un accommodement avec ces gens-là—j'en suis bien aise, et je remercie le maître de la vie de ce que mon collier de rassade ne sera pas teint du sang des blancs sur ces terres-ci. Je désirerais vous aimer tous; mais ma vie et mon cœur sont à ceux qui gardent les ossemens de mon père. Si donc vous ne pouviez vivre en paix avec ces jardiniers, nous les chasserions de la rivière Assiniboane.

Je vois déjà un grand changement sur ces terres. Quand nous venions camper autour des forts de nos négocians, mes enfans étaient habituellement nourris de bonne viande broyée dans la graisse, mais ce printems-ci, la disette et la faim nous ont forcés de laisser le fort plutôt que je ne me l'étais proposé; car j'aurais désiré n'en partir qu'après que les nuages noirs qui paraissent suspendus sur le fort auraient été dissipés.

Quelques uns des négocians ont peut-être pensé alors que je voulais abandonner la partie. Mais non, je n'avais pas une pareille intention. Voyant que vous n'aviez pas une bouchée de vivres à donner à vos propres enfans, je fus obligé d'aller chercher quelque chose pour les miens. Ce ne fut pas le bruit de quelques mauvais oiseaux qui me fit éloigner. Mon empressement à me rendre ici pour soutenir votre cause, doit être la preuve de mon attachement aux négocians.—Voilà ce que j'ai dit, et je n'ai, moi, qu'une parole.

LETTRE DE MUSHULATUBA,

CHEF DE VINGT-CINQ MILLE CHOCTAS, AUX ELECTEURS DU MISSISSIPI.

Concitoyens,—J'ai combattu pour vous, et par un acte de votre propre volonté, je suis devenu citoyen de l'Etat: je suis propriétaire, je suis enfant de la nature. On m'a dit que le titre de citoyen romain servait autrefois de passeport pour parcourir l'univers. Je suis d'après vos lois citoyen américain, citoyen de la république représentative la plus pure et la plus grande qui ait jamais existé. J'ai été chasseur dans ma jeunesse; guerrier dans l'âge mûr: j'ai toujours combattu pour l'avantage de la république. Je n'ai plus assez de force pour soutenir les fatigues de la chasse, et mon bras est trop faible pour supporter le poids de l'arc et des flèches. Lorsque je vivais dans l'état de nature, je n'aspirais qu'à me reposer dans l'ombre, et je n'avais d'autre espoir que celui d'être enseveli sous la même terre qui couvre mes ancêtres; mais vous avez éveillé en moi de nouvelles espérances, et vos lois ont fait luire à mes yeux une perspective brillante. Je ne connais pas d'homme qui puisse avoir souffert plus que moi: que ce soit vous ou moi, le temps devra le révéler. Mes frères blancs m'ont assuré que le burin de l'histoire est impartial, et que dans la suite des temps, notre race abandonnée obtiendra justice et sera épargnée. Ceci, concitoyens, est un langage simple. Ecoutez, car je vous parle avec candeur. Je crois, d'après vos lois, être qualifié pour occuper une place dans le conseil de cette puissante république, dont le Missisipi forme une partie inhérente; et je ne le cède à aucun autre citoyen en ce qui concerne la dévotion aux lois et à la constitution du pays. Si après avoir pesé mes prétentions et les avoir comparées avec celles des candidats qui me seront opposés, vous vous prononcez en ma faveur, je vous servirai. Je n'ai d'animosité contre aucun de mes frères blancs qui entreront dans les rangs avec moi, mais je vous déclare sincèrement que je désire réunir vos suffrages à l'élection prochaine d'un représentant au Congrès.

(Signé,) MUSHULATUBA.

Nation des Choctas, 1 Avril, 1830.

ANECDOTE D'UN CHEF PANI.

IL y a peu d'années, les Panis étaient en guerre avec une tribu éloignée. Dans une incursion, un parti de leurs guerriers enleva une jeune fille, et les anciens la condamnèrent au feu. Le bucher fut allumé dans une vaste plaine près des villages. La flamme s'élevait déjà vers le ciel, lorsque Petalesharoï, jeune Chef de guerre, parut menant deux chevaux, et s'élança vers le bucher. Il rompit les liens de la victime toute tremblante, la mit sur un de ses chevaux, et s'éloigna avec elle avant que ses compatriotes ne revinssent de leur stupeur. Il remit la jeune fille sur le territoire de sa tribu, et vint à Washington où les Dames de la ville le fêtèrent, et le surnommèrent le Brave Pani. L'artiste Neagle a peint le portrait du père de cet intéressant jeune homme ; il se trouve dit-on dans un des volumes de l'Histoire Naturelle de M. Godman.

LORS de la visite de Lord Elgin et de sa noble épouse à Toronto, leurs Excellences reçurent la visite de Shinguaconse, Grand Chef des Chippéouais riverains des lacs Supérieur et Ontario. Il était accompagné de son fils, de deux autres Chefs, et du Révérend William McMurray, et présenta au lieu de lettres de créance, un petit livre rempli de figures, qui sont les armes de quarante-quatre Chefs, qu'il représente dans cette ambassade. L'objet de la députation est de demander le payement des terres de Saugeen, cédées sous Sir F. B. Head. Il n'y a pas à douter que cette visite n'ait été parfaitement du gout du comte d'Elgin. Son Excellence a donné un concert au Sachem, qui a été aussi satisfait de sa dernière réception, qu'il l'avait été de celle que lui fit il y a quelques années le Lord Seaton. Shinguaconse paraît être déjà bien vieux, il est de taille moyenne, et a une fort grosse tête. Il fait preuve d'une intelligence peu ordinaire.

ETIWANDO—A BALLAD.

BY JOHN TOMLIN.

(Extracts.)

I.

Down in the darkful vale of death, forgotten years gone by,
Ah! who into that secret womb, in memory will fly?
Back to forgotten memory, a hundred years ago,
A hundred years ago, or more, thy legends now to show?
A hundred years ago, or more, in silent solitude
By Etiwando's raging flood, young Etiwando stood!
Disdain was in his swelling heart, as flashed the meteor o'er,
His dark black eyes, in liquid fire, a strong resemblance bore!

II.

All motionless as rock he stood, as firm as granite stone,
By Etiwando's silent tide, in silence all alone;
His bosom heaving as the tide of Etiwando's flood,
His forehead swollen by the veins, big with revengeful blood;
His dark eyes quivered with a light—O God! how strongly fix'd
They were on time, on space, and seemed as with a devil mix'd;
As motionless he stood as gazed upon the rising day,
And seem to speak, and did not speak, but yet his heard did say:

III.

" Ho! mandates of the living God, how tyrants little reck!
Ho! mandates of an earthly king, how galling to the neck!
How much of evil and of good together here are mix'd
How much of evil here we find with good to it affix'd!
Now by the healing blood of Christ will Etiwando swear,
God help him now to keep the vow—no tyrant now shall swear,
A kingly crown within this land, my native land of bliss,
Nor kingly crown, nor purple robe within a land like this."

....

VII.

In council as a prophet, seer, young Etiwando stood,
None deemed less divine than man, some thought quite a god!
In councils wise, in battles brave, his countrymen did say,
That none did more of honor, save Marion in his day.

....

IX.

It was on holy Christmas eve, the moon was shining bright,
And on old Etiwando shed a flood of ivory light:
The sentinel was heard at post, a-pacing to and fro—

....

XIV.

Ho! Carolina's Huguenots! rejected sons of France,
On Briton and on Hessian too, in chivalry advance!
Ho for your altars and your hearths! arouse, the thought inspires!
....
Ho Carolina's Huguenots! the battle is begun,
If lost to give the slavery, or freedom if 'tis won!
....

XVII.

Young Etiwando, prophet, seer, young Etiwando stood,
A spirit quenchless in its fire, a spirit brooding good!
The Sachem of a perished race, he stood the white man's friend,
And blest the cause of Liberty, of Freedom to the end!
In Freedom's cause, on Eutaw's plains, how gloriously he fell,
The annals of his country point, and will forever tell! (1)

NARRAGHANSETT WAR SONG.

BY MRS. FRANCES GREEN.

Wake Narraghansetts! wake!
The foe is in our borders!
Come forth from hill and lake;
Repel the bold marauders!
Disgrace and pains
And servile chains
Shall Indians languish under?
No, we disdain
The yengee's chain,
And mock his booming thunder!

Come forth from vale and plain,
From river, wood, and fountain:
Come, like the hurricane,
When storms sweep o'er the mountain!
Our cry shall be,
" For liberty!"
The strong arm we are baring;
For child, and sire,
And council fire,
The foe shall rue our daring!

---

(1) Cette ballade contient un épisode des campagnes de la Caroline lors de la guerre de l'indépendance. Le poëte loue Etiwando, qui suivait le parti des insurgés. Quoique le Sachem n'eut qu'un bien faux intérêt à en agir de la sorte, on ne saurait blâmer le barde d'exalter le défenseur d'une cause qu'il croit sainte.

ERRATA.

Page 134, note, ligne	3,	Carleton,...	lisez Charleton.
Ibidem,	6,	Burgoing,..	Burgoyne.
176,	10,	rêvâs, ...	rêvasses.

N. B.—C'est à tort que j'ai avancé dans deux endroits de cet ouvrage que les sauvages devaient avoir eu l'usage des métaux, et particulièrement du fer.